



Revue du

Littoral

■ La part du secrétaire

N° 34-35

Avril 1992

Revue trimestrielle

E.P.E.L

Revue du Littoral

*école
lacanienne
de psychanalyse*

34-35.

La part du secrétaire

revue trimestrielle
29, rue Madame
75006 Paris

*publiée avec le concours du Centre national des lettres
publiée avec le concours du groupe E.P.C.*

Revue du Littoral n° 34-35

Comité de rédaction

*Danielle Arnoux
Bernard Casanova
Marie-Magdeleine Chatel
Roland Léthier*

Secrétariat

*João Benedito Rubini
29, rue Madame, 75006 Paris
45 49 29 36 (le matin)*

Administration

*E.P.E.L., 29, rue Madame, 75006 Paris
télécopie de la revue 42 03 49 00*

Abonnements p. 248

*320 F pour 3 numéros
420 F à l'étranger*

Distribution

*Distique, 5, rue de la Tâye
BP 65, 28112 Lucé cedex
téléphone 37 34 84 84 – télécopie 37 30 78 65
Comptoir à Paris
13, rue Ernest-Cresson, 75014 Paris
téléphone 45 45 79 32*

Crédits photographiques

*Roger-Viollet – Jean-Claude Arnoux
Éditions Hatier*

Direction artistique

*Atelier Pascal Vercken
3, rue Séguier, 75006 Paris*

Dessin de couverture

Xia Jia-nong

Fabrication

SA Transfaire, 04250 Turriers

LA PART DU SECRÉTAIRE

La part du secrétaire	7
La parole confisquée : le secrétaire dans l'Italie des XVI ^e et XVII ^e siècles <i>Mireille Blanc-Sanchez</i>	9
La fonction secrétaire, élément de la méthode freudienne..... <i>Jean Allouch</i>	29
« La personne de moi-même ». Les destinées d'une observation clinique dans l'histoire de la psychiatrie..... <i>Thierry Trémine</i>	61
Jean-Pierre Falret et le problème de la sténographie des malades <i>Georges Lanteri-Laura</i>	83
Le médecin n'est pas un secrétaire..... <i>Lucien Favard</i>	93
Le secrétaire et ses mystiques	107
<i>Jean-Noël Vuarnet</i>	
La passion d'être deux	119
<i>Georges Zimra</i>	
Lou Andréas-Salomé, Rainer Maria Rilke	133
<i>Chantal Maillet</i>	
Max Graf, <i>go-between</i> entre Freud et Hans	151
<i>Martine Gauthron</i>	
Otto et son double. Trio dans un salon..... <i>Philippe Koeppel, George-Henri Melenotte</i>	159

APOSTILLE

Alors la science ?	181
<i>Arrigo Lessana</i>	

LECTURE

<i>Penser au Moyen Âge</i> . Alain de Libera	197
<i>Georges Zimra</i>	

ÉTUDE

L'« abandon » de la théorie de la séduction chez Freud..... <i>Guy Le Gaufey</i>	201
-------------------------------------------------------------------------------------	-----

DOCUMENT

Conversation sur le tabac. Wilhelm Stekel..... <i>Traduction de Philippe Koeppel et George-Henri Melenotte</i>	225
Résumés – Resúmenes – Abstracts	230
Abonnements	248



Nicolas Machiavel
1469-1527

(Gravure Bibliothèque nationale, cabinet des estampes)
Photographie Roger-Viollet

La part du secrétaire*

« **A**FFRANCHI employé aux affaires confidentielles », cette définition de Tacite approche le secrétaire en sa fonction. Fût-on prince, fou, mystique, président voire analysant, on s'adresse au secrétaire, mais pour une autre adresse ; si le secrétaire écrit pour autrui, nous entendons ce « pour » dans sa double acception : il écrit à *la place* et à *l'intention* d'autrui. Dans ce passage de l'un à l'autre, il faut savoir compter avec celui qui intervient à cette place.

Qu'un Machiavel – rivalisant de célébrité avec son prince – ait tenu cette fonction montre assez qu'elle n'est pas de seule subordination, ni non plus de simple truchement.

Quant à ceux qui s'y sont exercés auprès de mystiques, ils ont pu aller jusqu'à se faire « directeurs d'âme ».

Les aliénistes, puis les psychiatres avaient récusé cette position de secrétaire comme ne pouvant convenir à l'élaboration d'une science des maladies mentales.

En revanche, ce qui se trame entre un sujet et celui qui est convoqué à cette place de secrétaire concerne le psychanalyste.

Pouvait-on dire qu'avec le déplacement radical qu'avait opéré Freud par rapport à la médecine et la façon quasi romanesque avec laquelle il avait fait savoir sa clinique, la psychanalyse reprenait à son compte cette fonction ? Freud ne revendiquerait probablement pas cette position de secrétaire, et pourtant... son étonnant manuscrit qu'on appelle « Le journal de l'homme aux rats » est une exacte transcription au pied de la lettre et en même temps Freud y met du sien, il en fait partie, s'inclut en quelque sorte, dans le cas ; et ce qu'il fera savoir au public en publiant en 1909 ses « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle » montre la part de retranchement, de soustraction, et même de

* Ainsi, la plupart des articles du thème prolongent et approfondissent avec leur (ré)écriture un débat amorcé par des exposés lors du colloque de l'elp « Le sujet avec son secrétaire » les 19 et 20 octobre 1991.

dissimulation dans son élaboration du cas. Il écrivait à Jung, à propos de cette publication : « Quel gâchis que nos reproductions¹ [...] »

Lacan, en 1932, écrivant sous la dictée de Marguerite Anzieu le cas Aimée, lui prête sa plume, lui prête son nom. Lacan se fait « secrétaire effectif » de Marguerite. Jean Allouch développera qu'à ce titre Lacan occupe dans la structure la place du sinthome (*cf. Marguerite, ou l'Aimée de Lacan*).

Ensuite, en 1956, lisant à son séminaire les *Mémoires* de D. P. Schreber, Lacan redonne consistance à la fonction de secrétaire de l'aliéné, dépréciée depuis J.-P. Falret. L'aliéniste a plutôt péché en n'ayant pas assez été secrétaire. Il a laissé se dessécher un « matériel » dès lors problématique et fragmentaire, alors que le psychotique, théoricien de son expérience, lui témoignait de la « structure de cet être qui parle au sujet », à laquelle ils ont tous les deux affaire. Ainsi la figure du secrétaire s'aperçoit-elle mieux aux côtés du psychotique.

Si « le choix de dire ou de ne pas dire appartient au secrétaire », cette part de réserve ne concerne pas seulement ce que l'on a coutume d'appeler l'« obligation de silence » à laquelle serait déontologiquement tenu le psychanalyste. L'analysant lui aussi peut avoir à s'y soumettre.

Mais au-delà de cette discrimination, la fonction du secrétaire consiste à faire porter le dire – comme le secret – au lieu de sa destination. Elle met nécessairement en jeu, par la publication ou l'effacement, l'action du public dans la psychanalyse (de la famille à la société, en passant par le groupe analytique).

Le réglage pour chaque cure de « l'honnête dissimulation » ne porte pas sur une question de communication mais de jouissance.

« La fonction secrétaire » pourrait-elle renouveler l'éthique du bien-dire et du savoir se taire dans la psychanalyse ?

1. Lettre de Freud à Jung du 30 juin 1909.

La parole confisquée

Le secrétaire dans l'Italie des XVI^e et XVII^e siècles

Mireille Blanc-Sanchez

MON propos se situera dans le domaine de compétence qui est le Mmien, à savoir la littérature et la civilisation italienne de la Renaissance et de l'Age baroque. Je me propose de mettre en lumière comment, en un peu plus d'un siècle, le secrétaire, personnage public, fonctionnaire au service de l'État, s'est imposé comme l'une des figures emblématiques qui gravitent autour du pouvoir. Comment, partant de Machiavel, c'est-à-dire du début du seizième siècle, cette charge ou fonction a subi d'étranges avatars, pour en arriver, au milieu du dix-septième siècle, à une représentation brouillée, ambiguë, fortement contradictoire. Ces mutations profondes adviennent dans une Italie déstructurée, divisée, dominée par l'Espagne, à partir du traité de Cateau-Cambrésis, qui, le 3 avril 1559, mettait fin aux guerres d'Italie. Le matériau, constitué par les écrits des secrétaires, représente une littérature d'un volume tel que je ne saurais ici en rendre compte dans sa totalité. Je me bornerai donc à un repérage, nécessairement subjectif et peut-être arbitraire, de certains procédés d'écriture qui appartiennent au secrétaire et à travers lesquels se fait entendre sa parole, une parole toujours menacée par le silence que voudrait lui imposer le pouvoir.

Du latin aux langues romanes : quelques repères philologiques

A première vue, « secrétaire » est un mot qui dit peu de choses sur lui-même, hormis le fait que l'étymologie le situe clairement dans la sphère sémantique du secret. Dans toutes les langues romanes, l'adjectif « secret » dérive du latin *secretus*, participe passé, de *secernere* qui si-

gnifie soit séparer, mettre à part, au sens propre et au sens figuré, soit distinguer, soit encore éliminer, rejeter. L'adjectif verbal *secretus* signifie soit séparé, à part, particulier, spécial, distinct, soit placé à l'écart, solitaire, isolé, reculé, soit enfin, caché, secret. La langue latine n'avait pas de mot correspondant au terme secrétaire, qui est une création des langues romanes, car les institutions de Rome n'avaient pas eu à créer cette fonction. Toutefois, même si à Rome il n'existait pas à proprement parler de secrétaire, on trouve une trace protohistorique de ce qui deviendra, beaucoup plus tard, une fonction aux contours bien définis. Les patriciens romains avaient recours aux services de celui que Tacite appelait *libertus ex secretioribus ministerii*, à savoir « l'affranchi employé aux affaires confidentielles ». De cette préhistoire du mot et de la fonction on peut tirer déjà un certain nombre d'enseignements.

– Le secrétaire est un affranchi, c'est-à-dire un esclave auquel on a octroyé la liberté. Ainsi, dès les origines, se trouve posé entre le préposé aux affaires secrètes et celui qui l'emploie un rapport hiérarchique donné comme intangible : d'un côté le maître, de l'autre le serviteur.

– Cette structure duelle, hors laquelle on ne saurait parler de secrétaire, situe celui-ci dans une sphère d'existence ambiguë. On ne peut être secrétaire en soi, on est toujours secrétaire de quelqu'un. Sommé de dépêcher les affaires secrètes, publiques ou privées, de son maître, il n'est que le sujet apparent des actions qu'il entreprend. Le sujet réel reste en coulisse et tire les ficelles.

– Le secrétaire est un serviteur, mais un serviteur d'un genre particulier, puisqu'il doit prendre en charge les affaires confidentielles. Travailleur de l'ombre, il met au service du maître son art et son talent en prenant en charge, dans le réseau des relations humaines, privées et publiques, le juste traitement de secrets qui par définition ne sont pas les siens. En sorte que le danger d'une trahison des clercs apparaît comme structurel : d'où l'accent mis sur la nécessaire fidélité du serviteur envers son maître.

Lorsque les langues romanes créeront le mot secrétaire, il sera lourd de tout ce passé culturel que le *secretus* latin charriait avec lui, à savoir faculté de discernement (la racine *cernere* signifiait passer au crible), sens du service et du secret et, enfin, relation hiérarchisée à l'intérieur du couple maître-serviteur.

Le secrétaire fut d'abord l'ami, le confident, c'est du moins ainsi que l'entendait Brunetto Latini, lorsque, au XIII^e siècle, il parlait de saint Jacques comme étant le « secrétaire de notre Seigneur ». Deux siècles plus tard, Froissart, ayant toujours à l'esprit la notion de relations hié-

rarchiques privilégiées qui autorisent la confiance, disait à propos d'un chapelain qu'il « était moult secrétaire d'un prince ».

Le même sens engendre, au XVI^e siècle, l'emploi métaphorique que fait Du Bellay du terme secrétaire : « bois tristes et solitaires, de ma peine secrétaires ». On ne saurait mieux suggérer que le fait ici le poète combien le secrétaire est tenu au secret, au silence. Or, au moment même où écrit Du Bellay, le secrétaire existe déjà institutionnellement, il est, dans l'Italie de la Renaissance, ce personnage appointé pour écrire, transcrire, négocier au nom d'un maître auquel il vend, pour quelque argent, son savoir et son talent. Mais qu'il écrive ou qu'il négocie, le secrétaire tient un discours qui n'est pas le sien, puisqu'il est celui du maître, au nom duquel il agit, tout comme le faisait son lointain ancêtre l'affranchi romain.

C'est ce que soulignera, beaucoup plus tard, Voltaire lorsque, sur un ton quelque peu polémique, il écrira à d'Alembert :

Je ne prétends point avoir d'opinion à moi ; je dois être le secrétaire de ceux qui ont des lumières et du goût.

Toutes les tensions et ambiguïtés, inhérentes à la fonction, semblent avoir disparu. A en croire Voltaire, le secrétaire fait désormais figure de vecteur neutre d'une information dont il n'est ni le destinataire ni le destinataire : sa parole a été définitivement confisquée. Sauf que, comment peut-on accorder quelque crédit à Voltaire lorsqu'il affirme, péremptoire, qu'il n'a pas d'opinion, pas plus en matière de lumière qu'en matière de goût ? Cette parenthèse étant fermée, il reste que si le secrétaire peut être perçu au dix-huitième siècle comme ce personnage qui n'a rien à dire qui lui appartienne en propre, au point que cette connotation négative soit immédiatement lisible, c'est parce que l'histoire, en l'occurrence le pouvoir, semblait en avoir décidé ainsi.

La libre parole au service de l'État : Machiavel secrétaire de la République florentine

Je me propose précisément d'explorer quelques moments forts de cette histoire. Je centrerai mon analyse sur ce que fut le statut du secrétaire en privilégiant l'étude du rapport qui s'est noué entre lui et son maître, tel qu'on peut le reconstituer à travers les écrits du secrétaire. Une telle investigation, nécessairement limitée, peut toutefois fournir des éléments de réponse à la question, à la fois plus vaste et plus

pointue, des rapports du secrétaire et de son sujet, à cette réserve près que, ici, le sujet est le maître. Mais, au fond, cette inversion des rôles n'est-elle peut-être pas étrangère au problème ?

Je commencerai donc par le plus célèbre d'entre les secrétaires italiens, sinon le mieux connu du public français : Machiavel. Machiavel naît à Florence en 1469, il appartient à une famille de petite noblesse guelfe, dont les membres, depuis le treizième siècle ont occupé de nombreuses charges, subalternes pour la plupart d'entre eux, au service de l'administration florentine. Il a vingt-cinq ans lorsque Charles VIII, brisant la *Pax italica*, instaurée et maintenue par Laurent le Magnifique, mort en 1492, fait sa première descente en Italie. Ainsi s'ouvre la longue période des guerres d'Italie, aux cours de laquelle la France et l'Espagne mettent à feu et à sang la péninsule, jusqu'à la réduire à l'état de ce que Metternich appellera une « expression géographique ».

La vie et l'œuvre de Machiavel se situent dans les premières décennies de cette histoire sanglante et tragique. Agé de vingt-neuf ans, il obtient la charge enviée de secrétaire de la deuxième chancellerie de la République florentine. Appointé à 100 florins l'an, il devient rapidement le chef de cette deuxième chancellerie où s'expédiaient les affaires intérieures et où, avec le Conseil des Dix on veillait à la défense du territoire.

Cette charge est tout sauf une sinécure, Machiavel y accomplit une besogne énorme, dépouillant la correspondance, filtrant les nouvelles, écrivant les lettres officielles. Son activité et son efficacité sont si grandes qu'il se voit rapidement confier tout le travail de secrétariat du Conseil des Dix.

Mais, très vite, il devra désertier le bureau qu'il occupe au *Palazzo Vecchio* pour se rendre en mission, mandaté par la République, en Italie et à l'étranger, en France, par exemple, où il ira à quatre reprises. Il mène cette activité inlassable au service de la République florentine jusqu'en 1512, date à laquelle il est démis de ses fonctions, entraîné dans la chute du gonfalonier Piero Soderini dont les Médicis ont fini par triompher.

Les missions que Machiavel accomplit hors de Florence donnent lieu à des rédactions de rapports dont certains sont arrivés jusqu'à nous. Ainsi en va-t-il des deux rapports sur « Les choses de France » rédigés l'un vraisemblablement en 1500 et l'autre en 1510. De l'un à l'autre le regard de Machiavel est devenu plus aigu et on sent s'y affirmer sa volonté de déchiffrer le réel, sans *a priori* encombrant de quelque ordre qu'il soit. Le Machiavel des grands traités politiques est déjà présent

dans cette écriture sèche et directe qui veut convaincre les maîtres auxquels il s'adresse par la rigueur de sa démonstration : « Couronne et rois de France », écrit-il, dans un contexte où l'enjeu des alliances est vital, « sont aujourd'hui plus gaillards, plus riches et plus puissants qu'ils ne le furent jamais, et ce pour les raisons ci-dessous¹ ». Et Machiavel d'énumérer, en les analysant, ces raisons parmi lesquelles il accorde une attention toute particulière au pouvoir absolu dont jouit le roi de France.

En ces circonstances, Machiavel, serviteur loyal des institutions florentines, dont il voit pourtant les immenses faiblesses, fait d'un même pas circuler son discours et le discours du pouvoir. L'acuité de son regard et la verveur du ton qui parfois en découle ne souffrent manifestement d'aucune autocensure. Secrétaire de l'ambassadeur extraordinaire envoyé auprès de Louis XII, il écrit à la Seigneurie, aux mains de marchands dont il connaît trop bien la pingrerie² :

Rappelez-vous ce que m'a dit le Cardinal, qu'il fallait payer, soit comme ami, soit comme ennemi, et que l'on jugerait de vos sentiments par des faits et non par de vains discours³.

Machiavel fait ici allusion au cardinal d'Amboise avec lequel il avait réussi à nouer des relations familières. De sorte qu'il estimait avoir réuni suffisamment d'informations pour être parfaitement en droit de donner son avis, et pour le faire sans ambages. Animé du souci de bien servir, le secrétaire florentin prend le risque de déplaire au nom de l'intérêt supérieur de l'État.

Au reste, nous savons que, en ces années-là, le risque est limité pour Machiavel car Florence sollicite son avis et prend en compte son opinion. A travers les lettres que lui adresse son compère Biagio Buonacorsi qui, en temps ordinaire, travaille comme secrétaire à ses côtés à

1. Machiavel, *Rapport sur les choses de la France* (1510), in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1952, p. 135.

2. Il n'est pas rare que les lettres où il a longuement exposé les problèmes de haute politique qu'il résout s'achèvent sur des plaintes et des sollicitations : « [...] je ne vous dirai que peu de mots sur le besoin où je me trouve ; vous savez que je n'ai reçu à mon départ que quatre-vingts ducats, que les frais de poste m'en ont coûté trente ; vous n'ignorez pas aussi que j'ai été obligé de me pourvoir de tout à Lyon et que j'ai trois chevaux à entretenir ; une semblable position entraîne des dépenses qui ne peuvent se faire sans argent. » Nicolas Machiavel, *Œuvres, Machiavel* par Marcel Brion, Paris, Club des Éditeurs, 1957, p. 154.

3. *Ibid.*, p. 153.

la chancellerie, on découvre comment Machiavel était perçu par le pouvoir florentin. Ainsi, lors de son ambassade auprès de César Borgia, personnage difficile à cerner et dont Florence redoute les visées expansionnistes, les lettres, que Machiavel adresse au Conseil des Dix, sont divulguées et commentées dans les services, ce dont Buonacorsi informe Machiavel avec un plaisir manifeste :

Votre discours et le portrait (du duc de Valentinois, César Borgia) ne pouvaient être approuvés plus qu'ils ne l'ont été, et l'on reconnaît ce que j'ai toujours tout particulièrement reconnu chez vous : une nette, juste et sincère relation, sur laquelle on peut établir des bases solides⁴.

Ou encore, alors que Machiavel se trouve sur le terrain de la guerre qui oppose Florence à Pise :

Il est une chose que je veux vous rappeler, c'est que lorsque vous écrivez, vous fournissiez les plus petits détails sur ce qui se passe, aussi bien là-bas qu'à Pise, parce que ces détails satisfont et comblent pleinement l'assemblée, et il en est certains qui vous portent aux nues : si vous en jugiez autrement, je m'en remets à vous⁵.

« Si vous en jugiez autrement », écrit le secrétaire à son ami, cette notation est précieuse, qui nous montre que le choix de dire ou ne pas dire appartient au secrétaire, qu'il est celui qui, comme l'indiquait l'étymologie, passe au crible les informations et décide ou non de les transmettre. Sur ce terrain-là, le secrétaire est son maître : il définit lui-même sa stratégie discursive en fonction des circonstances.

Certes des règles implicites président à l'élaboration de cette stratégie, mais ce sont celles qui ont à voir avec le souci de la carrière ; et le secrétaire Machiavel ferait bien de ne pas oublier qu'il travaille au service de gens qui ne détestent pas qu'on les cajole ; comme le lui rappelle opportunément Buonacorsi :

Écrivez aussi quelquefois aux Neuf, parce que chacun veut être bercé et estimé et qu'il convient de le faire quand on est dans la situation où vous êtes : et quatre bonnes paroles et deux nouvelles donneront satisfaction, et il semblera qu'il soit tenu compte d'eux : faites-le, je vous prie⁶.

4. Niccolò Machiavelli, *Lettere*, Milano, Feltrinelli, 1961, Niccolò Valori a Niccolò Machiavelli, Firenze, 11 ottobre 1502, p. 72.

5. Machiavelli, *Lettere*, *op. cit.*, Biagio Buonacorsi a Niccolò Machiavelli, Firenze, 21 febbraio 1509, p. 191-192.

6. Machiavelli, *Lettere*, *op. cit.*, p. 192.

Entretenir une bonne relation avec le pouvoir, lorsque l'on est secrétaire, relève de la psychologie la plus élémentaire, qui jamais ne doit oublier les petitesesses et les ridicules de la nature humaine. Humaine condition à laquelle n'échappent pas les hommes au pouvoir.

Les lettres échangées entre Buonacorsi et Machiavel appartiennent soit à la correspondance privée, soit à la correspondance officielle. On voit ainsi se dessiner un espace double dans lequel peut se déployer la parole du secrétaire, et c'est assurément dans la lettre privée, parfois partiellement chiffrée⁷, que se joue le jeu du secret dévoilé et partagé : un jeu qui porte sur le dire ; je vous dis, parce qu'il faut que vous sachiez, mais ne dites jamais que je vous ai dit et que vous savez :

Ce dont je vous parle est pour votre seule information⁸ ;

ou encore :

Il me plairait que vous fassiez comme si vous n'étiez au courant de rien⁹.

En d'autres termes, pour être un bon secrétaire, il convient de savoir beaucoup de choses, mais d'en taire plus encore. De Rome, où il est en mission officielle, le secrétaire Roberto Acciaiuoli écrit à Machiavel :

Vos excuses au sujet de la rareté de vos lettres, je les accepte et en raison de vos occupations et en raison de l'obligation de silence qui vous incombe, ce dont vous ne serez jamais assez loué, car c'est précisément ce que l'on attend d'un bon secrétaire¹⁰.

Mais Machiavel ne se contente pas de ce vertueux silence pour définir la charge de secrétaire, ses exigences sont beaucoup plus grandes. Dans une lettre d'une rare verdeur qu'il expédie à un chancelier de Lucques dont il a intercepté le courrier, il stigmatise la sottise du secrétaire qu'il épingle et qu'il rappelle à ses devoirs. Il n'est de bon secrétaire que celui qui fait preuve d'intelligence et de circonspection.

7. Cf., par exemple, la lettre adressée à Machiavel par Biagio Buonacorsi, datée du 15-18 octobre 1502 : « Pour ce qui est des passages chiffrés ci-dessus, ne me répondez pas ou alors répondez-moi en usant du même style, c'est-à-dire en utilisant le chiffre », in Machiavelli, *Lettere*, op. cit., p. 79.

8. Biagio Buonacorsi a Niccolò Machiavelli, Firenze, 6 ottobre 1506, *Lettere*, op. cit., p. 167-170.

9. Niccolò Antinori a Niccolò Machiavelli, Firenze, 17 ottobre 1502, *Lettere*, op. cit., p. 75.

10. Roberto Acciaiuoli a Niccolò Machiavelli, Rome, 4 gennaio 1500, *Lettere*, op. cit., p. 51.

Car s'il commet des erreurs de jugement, celles-ci seront, par la force des choses, imputées à ceux qui l'emploient, étant donné que le secrétaire, n'est que « la langue de ses maîtres ». Vouloir et savoir lire le monde et les hommes tels qu'ils sont, tel est ici encore le souci de Machiavel :

Entre autres choses qui nous peignent l'homme tel qu'il est, il n'est pas négligeable de voir jusqu'où peut aller d'une part sa crédulité, de l'autre son astuce à forger les contes dont il veut persuader autrui ; de sorte qu'on peut le taxer tantôt de légèreté quand il gobe des sornettes, tantôt de manque total d'astuce quand il forge mal ses balivernes. Je laisserai de côté la méchanceté foncière que dénote votre lettre, pour me borner à vous démontrer jusqu'à quel point vous avez poussé l'ineptie, soit que vous ayez cru ce qu'on vous rapportait, soit que vous ayez forgé vous-même ces contes destinés à semer la honte sur notre République¹¹.

Cette épître vaut par le ton, bien sûr, mais elle vaut aussi par la haute image que Machiavel donne du secrétaire. Etre secrétaire c'est n'oublier à aucun moment l'intérêt supérieur de l'État. Il est clair que ce sont là les seules bornes assignées à la parole du secrétaire, mais ces bornes sont infranchissables. Sans doute la nature républicaine des institutions n'était-elle pas étrangère à cette conception machiavélienne, où il apparaît qu'un bon secrétaire est un homme qu'anime au premier chef le civisme, le sens du service de la *res publica*.

Toutefois, il est assez remarquable de voir que, lorsqu'il envisagera d'offrir ses services à un monarque et qu'il rédigerait *Le Prince*, sa vision ne changera pas. Il écrit alors :

Il n'est pas de peu d'importance pour un prince que de bien choisir ses ministres, lesquels sont bons ou ne le sont pas selon la prudence dont fait preuve le prince¹².

La synonymie établie ici par Machiavel entre le terme de secrétaire, qui figure dans le titre du chapitre : *De his quos a secretis principes habent* (« Des secrétaires que les princes ont auprès d'eux »), et celui de ministre est révélatrice de la place qu'implicitement il accorde au

11. Machiavel, *Lettres familières*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, p. 1 427.

12. Machiavel, *Le Prince*, chapitre XXII, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, p. 359-360.

secrétaire¹³. Le ministre, comme le secrétaire, gère pour le compte du prince, l'un comme l'autre sont à son service, et c'est précisément cette notion de service, de charge confiée et assumée, qui toujours est au centre de la pensée de Machiavel. Le secrétaire du prince, ou son ministre, doit faire preuve d'une totale abnégation

car celui qui gouverne et tient en sa main tout l'état d'un Prince ne doit jamais penser à soi, mais toujours à son maître¹⁴.

Il s'agit donc d'un strict rapport de subordination, mais qui vise bien moins une relation personnelle qu'une relation politique. Machiavel reprend ici une idée qui lui est chère, à savoir que le secrétaire est l'aune à laquelle on mesure le prince :

La première conjecture que l'on fait d'un Seigneur et de son intelligence, c'est de voir les hommes dont il s'entoure ; et quand ils sont suffisants et fidèles, on le peut toujours estimer sage, parce qu'il les a su connaître suffisants et maintenir fidèles¹⁵.

Mais, pour Machiavel, cette nécessaire fidélité ne ressortit pas à quelque improbable disposition vertueuse dont devrait être doté le secrétaire, elle est bien plutôt de la stricte responsabilité du prince qui,

pour maintenir son ministre en ce bon chemin, doit penser à lui en lui donnant honneur et finances, en faisant ainsi son obligé¹⁶.

Si le prince fait preuve de cette sagesse à l'égard de son serviteur, il n'aura plus à redouter trahison ni désertion. Par conséquent, c'est sur l'intérêt de l'autre, bien compris par chacun des partenaires, que se fonde la bonne, donc efficace, relation entre maître et serviteur.

Le secrétaire florentin s'était emparé de la parole, car ainsi pensait-il bien servir l'État, ce qu'il mit en œuvre sans conteste possible. Mais la carrure intellectuelle du personnage en faisait un serviteur encombrant et dangereux, dont aucun pouvoir ne voudrait plus. L'Église devait le

13. A propos du terme « ministre » utilisé par Machiavel, Luigi Russo signale que : « ici, le mot ministre a le sens implicite de subordination, un sens qui s'est perdu dans l'usage moderne. », in Niccolò Machiavelli, *il Principe e pagine dei Discorsi e delle Istorie*, a cura di Luigi Russo, Firenze, Sansoni, 1964, p. 180. Une fois encore, on voit combien la notion de service de l'État est centrale, dans la pratique et dans la théorie, pour Machiavel.

14. Machiavel, *Le Prince*, éd. cit., chap. XXII, p. 360.

15. *Ibid.*

16. *Ibid.*

tuer une seconde fois en mettant toute son œuvre à l'index. Avatar de l'histoire, emblématique de l'absolutisme post-tridentin : l'accès à la libre parole du secrétaire florentin serait, pour plus de deux siècles, totalement interdit.

Les jeux de la plume et du pouvoir : blasons pour le secrétaire de l'Age baroque

Dans les années qui suivent, le décor dans lequel évolue le secrétaire va changer : celui-ci exerce désormais son art dans le cadre de la cour. Aussi le secrétaire n'est-il plus qu'une des déclinaisons possibles du personnage du parfait courtisan tel que le définit le comte Baldassar Castiglione dans un traité, qui deviendra ouvrage de référence pour toutes les cours d'Europe, intitulé précisément *Le Livre du courtisan* (1528).

Après le Concile de Trente, impulsée par l'idéologie fortement normative de la Contre-Réforme, va surgir une abondante littérature dans laquelle se figent et se stratifient toutes sortes de discours qui édictent des règles de comportement dans tous les domaines de l'activité humaine. Cette codification advient dans un contexte où domine la légitimité de deux paroles qui ont partie liée : celle de l'Église et celle du Prince. Notre secrétaire, personnage-clé dans le jeu du pouvoir, n'échappe pas à cette vague de normalisation. Les traités, qui parlent du pourquoi et du comment être secrétaire, ont eu une fortune immense, l'accent n'y est plus mis, comme le faisait Machiavel, sur la valeur personnelle et individuelle du secrétaire, sur sa *virtù*, mais sur la nature de la relation qui s'instaure alors entre lui et le prince.

A ce point de mon exposé, il n'est sans doute pas inutile de préciser que tous les auteurs de traité auxquels je vais m'intéresser dans cette deuxième partie sont des secrétaires. De sorte que les préceptes qu'ils énoncent sont le fruit de leur savoir, mais aussi de l'expérience quotidienne qu'ils ont vécue dans les différentes chancelleries où ils ont travaillé.

Jour après jour, leur pratique est d'« être la main du prince¹⁷ » – nous sommes loin alors de la métaphore de Machiavel qui était « la langue

17. Je tiens à remercier ici le professeur Salvatore Nigro qui a eu l'extrême gentillesse de me communiquer une étude qu'il a faite sur le secrétaire et à

du prince » –, de dire « je » à longueur de missives, alors que « je » est un autre. De sorte que l'on est autorisé à se demander si un traité, un genre littéraire qui ne se prête guère aux débordements de la subjectivité, ne se présente pas à eux comme le seul lieu de passage possible pour une parole qui, partout ailleurs, est frappée d'interdit. Car lorsqu'ils consacrent leurs trop rares heures de loisir à écrire pour leur plaisir, poésie lyrique ou chevaleresque, ils ne sont plus des secrétaires, mais des hommes de lettres. Même si cette activité peut être liée à la précédente de multiples façons : consolider sa position à la cour en faisant montre de son talent d'écrivain, déposer, en hommage, aux pieds du prince que l'on sert, l'œuvre tombée de sa plume, manifester clairement que l'on a des choses à dire et les bien dire, etc.

Alors que, dans un ouvrage qui propose au secrétaire un ensemble de préceptes et de règles, dans le double but de faciliter et de guider de la façon la plus drastique son activité, c'est le secrétaire ès qualités qui s'exprime et non plus l'homme de lettres ordinaire. Il tient là un discours d'autorité auquel son expérience et son savoir assurent la légitimité. Parce que sa parole est quotidiennement confisquée, celle-ci tout soudainement investit la totalité de l'espace communicatif : le secrétaire est à la fois le destinataire, le destinataire et l'argument du message, dans le même temps qu'il est le sujet réel de l'acte d'écriture. Cette clôture emphatique assez singulière si l'on y pense, n'est sans doute pas étrangère à la revanche d'un moi sans cesse occulté par le déguisement auquel le contraint l'exercice de sa charge, où il est clairement établi qu'il se doit « d'endosser les sentiments de son maître¹⁸ » selon l'expression du Tasse.

Dans un ouvrage intitulé *Le Prince*, qui paraît à Venise en 1561, Giovan Battista Nicolucci brosse le portrait du souverain idéal, dont il estime qu'il doit être « héroïque », à savoir « plein d'amour et adversaire acharné de toute espèce de tyrannie¹⁹ ». Dans ce traité centré sur la personne du prince, figure en bonne place le secrétaire. Celui-ci, affirme Nicolucci, remplit, aux côtés du prince, une charge qui est parmi

laquelle la présente communication est grandement redevable : S.S. Nigro, « Il segretario », in *l'Uomo barocco*, Bari, Laterza, 1991, p. 91-108. Le secrétaire était : « una mano de la voluntad del principe y un instrumento de su gobierno ». Cité par Salvatore Nigro, p. 97.

18. *Ibid.*, p. 93.

19. Paul Larivaille, « Familiari, consiglieri, segretari » ne « *Il Principe* » de Giambattista Pigna (surnom de Nicolucci), in « *Familia* » del principe e famiglia aristocratica, a cura di C. Mozzarelli, Roma, 1988, vol. I, p. 9-34.

les plus dignes d'honneurs, indiscutablement plus glorieuse que celle d'un secrétaire qui sert une République.

Et l'auteur de s'expliquer en un brillant syllogisme. Le prince est en tout point assimilable à Dieu, auquel il est bien connu qu'il est redevable du pouvoir qu'il exerce sur terre. Or, ce secrétaire vit tout près du prince, c'est-à-dire, en quelque sorte, tout près de Dieu. Donc le secrétaire est un ange, premier dans la hiérarchie des êtres créés. Le secrétaire est créature-crédation du prince et, comme aucune allusion n'est faite dans cette fable à Lucifer, il s'ensuit que par grâce d'État, le secrétaire angélisé ne peut qu'être un paragon de fidélité et de loyauté. Nous sommes loin du pragmatisme lucide de Machiavel.

Ce modèle théologique dit l'assujettissement extrême du secrétaire, devenu simple messenger de la divine parole, « rayon » émanant du pouvoir solaire qui éclaire le monde, même si, dans le même temps, il pose les fondements mythiques de l'indiscutable grandeur du secrétaire.

Ayant pris rang parmi les anges, celui-ci peut, en toute légitimité s'estimer heureux et fier de la mission qui lui est ainsi assignée. D'autant que celle-ci l'autorise à entrer dans le monde fermé des courtisans, ses qualités d'homme de lettres valant quartiers de noblesse. Seul philosophe à la cour, il est en mesure de marier heureusement vie active et vie contemplative. Le voici dont habilité, en droit sinon en fait, à devenir le conseiller du prince.

D'autant que, se fondant sur une dichotomie de dérivation néoplatonicienne, qui distingue entre les idées et les choses, Nicolucci voit son secrétaire comme le préposé à la gestion des idées. Son domaine est celui que hante seul l'esprit, où il a en charge l'élaboration du plus haut des discours humains à savoir celui que tient l'État.

Cette représentation mythique devait connaître une immense fortune dans tous les manuels destinés à la formation du secrétaire. Sansovino qui plagie sans vergogne Nicolucci, rappelle au secrétaire qu'il est « le cœur et l'esprit de la cour²⁰ », car sa mission, explique-t-il, est de rendre clair ce qui l'est pas, de donner belle forme à ce qui n'en a pas. Comme si ce qui existait, avant que le secrétaire ne se saisît de sa plume, relevait de l'indicible, de l'indéchiffrable, d'un état des choses et des concepts d'avant le verbe. Il s'agit, pour le secrétaire, de traduire sur le papier, au travers des lignes que dessine l'encre de sa plume, la

20. Francesco Sansovino, *Del segretario*, Venetia, appresso Cornelio Arrivabene, 1584.

« racine première », la « moelle », les « idées et concepts », qui gisent, quasiment inaccessibles au commun des mortels, dans l'esprit du prince, bref il s'agit pour lui, nouvel oracle, d'interpréter la divine parole. De sorte que son entreprise, s'émerveillera quelque trente ans plus tard Cesare Capaccio,

semble avoir je ne sais quoi de divin, avec sa plume il rend claire et nette cette matière première informe qu'est la pensée d'autrui ; et, sous les espèces d'une lettre, il apporte splendeur à cette idée obscure qui, parce qu'elle reçoit de ses mots lumière et esprit, fait apparaître présentes les choses éloignées²¹.

Le secrétaire se voudrait artisan d'une épiphanie de la lumière et du sens surgissant des ténèbres.

Cette magnification mythico-théologique de la charge de secrétaire, divin messenger d'une divine pré-parole, participe en réalité de la manipulation à laquelle peuvent se prêter et l'écriture et le raisonnement. Car, à y regarder de plus près, on s'aperçoit, évidemment, que les prémisses sont fausses ou, pour le moins, douteuses.

– Le pouvoir monarchique est-il réellement d'essence divine ?

– Certes, oui, répondent tous les théoriciens politiques de temps.

– Mais alors, cela implique-t-il nécessairement que la parole du prince soit en tout point équivalente à celle de Dieu et que, singulièrement, elle ait besoin pour devenir intelligible, d'un médiateur initié ?

Mais ces embarrassantes et inopportunes questions ne sont jamais posées.

Jamais le secrétaire ne conteste l'ordre établi qui fait figure de donnée objective et concrète offerte par la réalité. Aussi, dans les mêmes traités, lorsqu'il descend de son empyrée consolatoire, pressent-il que le réel est d'une tout autre nature : « que le secrétaire obéisse », prescrit Zinano, « car tel est son rôle, tout comme celui du prince est de commander²² ». Or les ordres sont rarement polysémiques, et il y a loin de la parole du prince à l'herméneutique. Ainsi le mythe cohabite-t-il étrangement avec le réel : endroit et envers d'une difficile situation.

Cette angélisation du personnage n'est à l'évidence ni gratuite ni innocente. Elle participe de la revanche des clercs, sinon de leur trahison, qui, contraints par la monarchie absolue à ne jamais « dire »

21. Salvatore S. Nigro, *Il segretario*, *op. cit.*, p. 95.

22. *Ibid.*, p. 98.

leurs mots, trouvent dans ces nombreux traités l'espace où non seulement ils s'emparent de la parole, mais où ils tentent de fonder en raison une pratique qui leur est imposée. Le traité apparaît ainsi comme le lieu privilégié où circule, sous une forme détournée par la coercition qu'exerce le discours de l'ordre, la parole du secrétaire.

Mais si revanche il y a, celle-ci est ambiguë et peut-être de pure forme, car nous avons bien vu comment, à travers ce mythe d'ordre théologique, les secrétaires élaborent une idéologie qui tend à légitimer le pouvoir absolu. Les temps ne se prêtent pas à la révolte des clercs. Si bien que même cet espace du traité, où circule leur libre parole, apparaît de fait comme l'espace d'une liberté illusoire : une autre scène pour les jeux du pouvoir.

L'assujettissement du secrétaire engendre toute une série d'images et de métaphores qui, dans le même temps, masquent et dévoilent sa grandeur et sa misère : réceptacle privilégié des vastes pensées et projets qui agitent le prince, il se voit sous les espèces d'une

inexpugnable forteresse, ou pour mieux dire, d'une très sainte et très sûre sacristie, de laquelle peut-être procède son nom, raison pour laquelle sa foi doit être aussi grande que sont importantes les affaires qui lui sont révélées et confiées²³.

Le lexique religieux sature ce texte dont l'auteur se risque à une digression étymologique qui, pour être fautive, n'en est pas moins significative. Le secrétaire, sans doute poussé par un désir inconscient de rachat, tente désespérément de *sauver son moi de l'inexistence de fait à laquelle le condamne sa fonction*. En effet, suggère-t-il non sans prudence, si sa situation est ce qu'elle est c'est que, peut-être, elle participe du sacré : sacristie dérive de sacré, mais, à l'évidence, n'a rien à voir étymologiquement parlant avec secrétaire. Il y a fort à parier que notre secrétaire, qui parlait et écrivait latin, le savait fort bien.

Qu'il soit « sacristie », « forteresse inexpugnable », ou, plus prosaïquement, « écrin » voire « estomac », il n'en reste pas moins que la brutalité du réel impose au secrétaire d'être une espèce d'homme invisible, voué à la transparence ; d'où sans doute l'abondance et la variété de ces métaphores à travers lesquelles il tente de se dire et d'apparaître, déguisé, sur la scène du monde.

23. Francesco Sansovino, *Del segretario*, *op. cit.*

A la cour, où il travaille, il doit à la singularité de sa fonction de passer inaperçu, affichant en quelque sorte son inexistence ou, à tout le moins, son insignifiance. Rien, dans sa personne, qui puisse le signaler à l'attention des autres. Il lui est conseillé de porter un costume sans éclat et sans ornement, noir de préférence, à la rigueur gris « s'il est très jeune²⁴ ». Il lui faut éviter le commerce des autres, vivre solitaire, se garder de participer aux repas pris en commun, car alors les langues se délient et les propos d'après boire sont rarement honnêtes. Si d'aventure il parle, il convient que ces paroles ne portent la marque d'aucun signe distinctif : pas d'accent, pas de régionalisme, pas de mots à double sens ; bref une parole lisse pour un discours anonyme. Personnage incolore et bâillonné, une de ses vertus cardinales est la modestie qui précisément impose l'image de son nécessaire effacement.

Tel est le prix à payer pour faire carrière et quelquefois même pour simplement conserver l'emploi dont il vit. A travers toutes les métaphores auxquelles recourent les secrétaires pour tenter de se dire ; on peut lire comment le discours de l'ordre impose sa dure loi qui est loi du silence. Ainsi

un secrétaire doit-il se placer sous la protection d'Harpocratès, de ce dieu qu'adoraient les Égyptiens, lequel avec son index sur la bouche signifiait le silence²⁵.

Mais lorsque le secrétaire est comparé aux statues de Memnon, l'image se fait plus coercitive encore. Elle suggère que le silence prôné, principe sur lequel se fonde la déontologie du métier, correspond en fait à la captation de la parole du secrétaire par le pouvoir :

Pour ma part, si je dois vous donner librement mon sentiment en cette matière, je compare ces secrétaires aux statues de Memnon, auxquelles peu, ou plutôt, aucun de leurs mécanismes n'auraient été utiles si, surgissant de l'orient et les frappant de ses rayons, le soleil ne les eût mis en mouvement. De la même manière, la plume leur serait inutile, s'ils n'avaient quelqu'un qui, d'un souffle continu dans leurs oreilles, ne soufnt leur intellect et leur main²⁶.

24. T. Costo-M. Benvenga, *Il segretario di lettere*, a cura di S. Nigro, Palermo, 1991.

25. Salvatore S. Nigro, *Il segretario*, op. cit., p. 101.

26. *Ibid.*, p. 102.



Colosses de Memnon
(photographie : Jean-Claude Arnoux)

On ne saurait traduire, plus clairement que par ce vide emblématique que désigne la statue de Memnon, l'inexistence primordiale et postulée de la parole du secrétaire, et, du même coup, justifier le rapport d'aliénation dans lequel le maintient le pouvoir : si le secrétaire se tait c'est parce qu'il est, originellement, muet. Complètement réifié et instrumentalisé il est une colossale machine actionnée par le prince.

Piégé par son écriture, le secrétaire, parlant de lui-même et de son statut, en arrive à d'étranges paradoxes. A trop vouloir démontrer que, somme toute, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, il finit par participer, acteur conscient, à l'élaboration théorique de sa propre aliénation.

Toutefois, il reste que cette image, dont on voit bien quelles sont les raisons logiques et démonstratives qui ont pu la faire surgir, est celle de colosses, de colosses qui ont émerveillé et effrayé l'Antiquité. Au-delà d'un sens littéral, parfaitement clair, apparaît l'ambiguïté de tout

cet imaginaire baroque qui, dans le même temps, dit l'un et son contraire. Jamais le secrétaire ne se résigne à être interdit de parole.

Il s'y résout d'autant moins, que le domaine où il excelle est précisément celui du maniement de la parole et que, aux yeux du prince, dont la culture est souvent des plus modestes²⁷, il peut apparaître effectivement comme un colosse redoutable et redouté. Si bien que j'ai le sentiment que la partie qui se joue entre le secrétaire et le prince, se joue sur le terrain miné de l'écriture.

Son ascension, le secrétaire l'accomplira grâce à l'écriture, grâce à « ces signes muets », dont parle Torquato Accetto²⁸.

Écrire pour le compte du prince c'est, nous dit Angelo Ingegneri, construire

un escalier en colimaçon, par lequel, en cachette, mais par la voie la plus rapide, le secrétaire se hisse jusqu'à devenir un familier de son maître ; à un tel degré de confiance on n'arrive pas aussi vite par le grand escalier, c'est-à-dire par les hautes marches qui s'offrent à la cour des serviteurs²⁹.

« Encore que », ajoutera Le Tasse, « toute la servitude et toute la vie du secrétaire ne soient qu'une muette persuasion³⁰ ». Parce que la scène

27. Dans une lettre fort intéressante que Fulvino Testi, secrétaire de François II duc de Modène, adresse à son maître, le secrétaire homme de lettres, qui doit donner son opinion sur l'éducation qu'il convient de dispenser au jeune prince, déclare : « En vérité, je ne vois pas que ni la rhétorique ni la poétique doivent occuper l'esprit de Monseigneur le Prince. La première qui apprend l'art de la persuasion peut être abandonnée aux prédicateurs et aux avocats, aux hommes publics qui, montant en chaire ou sur l'estrade, ont besoin par leurs harangues d'amener la foule à partager leur opinion. Le prince doit persuader par l'exemple et par l'autorité, car son rôle est de parler peu, mais de faire beaucoup. Il suffit qu'il ait un bon jugement naturel et ainsi par lui-même, sans rhétorique, il saura trouver les topiques grâce auxquels, qu'il écrive ou qu'il parle, il pourra avantageusement traiter ses affaires. Par ailleurs, je trouve bon qu'il ait auprès de lui des ministres éloquents et diserts en raison des ambassades, mais que lui-même dans ses discours veille à être plutôt bref que bavard, qu'il imite en cela plutôt son père que son oncle, et qu'il abandonne au vulgaire les traits d'esprit, les plaisanteries et l'étalage de sa mémoire ou de son esprit. » Fulvio Testi, Castelnuovo di Garfagnana, le 3 mai 1640, in *Lettere*, a cura di Maria Luisa Doglio, Bari, Laterza, 1967, vol. III, p. 215.

28. Torquato Accetto, *De l'honnête dissimulation*, traduit de l'italien par Miraille Blanc-Sanchez, Paris, Verdier, 1990.

29. Angelo Ingegneri, *Il perfetto segretario*, opera molto utile e necessaria a chiunque serve in tal carica a' principi et ad altri personaggi illustri, Milano, 1613.

30. Salvatore S. Nigro, *Il segretario*, op. cit., p. 95.

est celle des mots, tout se passe au-delà des mots, dans cette étrange relation.

Comme si le prince savait confusément que ces mots que couche sur le papier le secrétaire ne seront jamais tout à fait les siens. L'écriture est créatrice de sens, là est le danger. Dès lors que le secrétaire n'écrit pas sous la dictée du prince, mais traduit dans les mots qui sont les siens les intentions du souverain, le danger est réel de voir s'introduire des distorsions, des gauchissements. Et qu'une abondante littérature normative, sur les différentes façons de bien écrire une lettre, circule dans les chancelleries ne change pas grand-chose sur le fond de la question.

Car, nous l'avons vu, *les secrétaires sont gens de lettres*, émules de Cicéron et de Quintilien, ils sont détenteurs du pouvoir redoutable et redouté de faire triompher les idées par l'efficace maniement de la parole, bref, ce sont *des rhéteurs*. Aussi ces mêmes secrétaires s'efforcent-ils de rassurer en cette matière un pouvoir qui pourrait avoir de bonnes raisons de s'inquiéter.

Exploitant les catégories néo-aristotéliennes, sur les rapports qui existent entre rhétorique et politique, ils posent en principe la primauté de la politique sur la rhétorique.

La rhétorique, écrit Guarini, est la vraie philosophie, d'où le secrétaire tire ses principes et la force de sa plume, de sorte que les concepts politiques qu'il manie, ressortissent à la seule rhétorique, il ne les entend point ; et il n'est pas tenu de les entendre en termes de théorie, ce que fait le politique, mais en termes de pratique, suivant en cela l'usage des orateurs³¹.

Faute de pouvoir se réduire au silence, le secrétaire déclare sa parole incompétente par vocation. Coup de théâtre, sommet du drame.

La dissimulation salvatrice

En guise de conclusion, je vais tenter de reconstituer le schéma de cette relation prince et secrétaire telle que les secrétaires la vivent et le rêvent dans l'Italie de la Contre-Réforme.

31. Giambattista Guarini, *Il segretario*, dialogo nel quale non sol si tratta dell'ufficio del segretario e del modo di comporre lettere, ma sono sparsi molti concetti alla retorica, loica, morale e politica pertinenti, Venetia, 1594.

D'un côté, nous avons un prince qui pense à des hauteurs telles que ses pensées ont besoin d'être interprétées et transcrites dans des mots. De l'autre, nous avons un secrétaire dont la mission consiste à mettre en forme une matière dont le sens lui échappe. Ou encore, c'est parce que le prince est dans l'incapacité de formuler qu'intervient le secrétaire, lui dont tout l'art consiste à savoir dire les choses. Les compétences étant ainsi définies on peut légitimement se demander lequel des deux confisque la parole de l'autre ?

On voit très bien comment un tel jeu de rôles a pour nécessaire corollaire la dissimulation, le faux-semblant, le trompe-l'œil. Le silence du secrétaire, comme sa modestie affichée ne sont que des masques derrière lesquels il se dissimule et affecte d'accepter les règles d'un jeu auquel jamais il ne se résigne tout à fait. Et ce n'est sans doute pas un hasard s'il s'en va chercher chez Tacite, le bien surnommé, son modèle illustre : *l'auctor* Salluste que Tacite décrit ainsi :

Il y avait, cachée en lui, une force d'âme et d'intelligence telles qu'elles le rendaient apte à accomplir de grandes choses, une force d'autant plus vigoureuse qu'il la cachait sous une apparente tendance au sommeil et à la paresse³².

Salluste était alors au service de l'empereur Tibère.

Les secrétaires furent des courtisans, parfois, souvent même, des courtisans serviles. Totalement acquis à la cause de la monarchie absolue. Néanmoins, dans les jeux d'écriture qui parcourent leurs traités, à travers images et métaphores, syllogismes, postulats et paradoxes, à travers les hiatus et les silences qui marquent leur discours, ils trahissent l'impossibilité où il sont d'accepter que leur parole soit confisquée. Cette sorte de résistance clandestine qui se niche au creux des mots, dans les méandres du discours et jusque dans les silences fonde du point de vue éthique leur pratique salvatrice :

Ayant à écrire sur la dissimulation, il a fallu que je dissimulasse³³

écrit Torquato Accetto, mettant en abyme ces jeux de miroir sans fin entre l'être et le paraître.

32. Tacite, *Annales*, Paris, 1974, Livre III, 30.

33. Torquato Accetto, *De l'honnête dissimulation*, *op. cit.*, p. 27.

La fonction secrétaire, élément de la méthode freudienne

Jean Allouch

*Madness in great ones must not unwatched go.
Shakespeare, La tragédie d'Hamlet, III, 1.*

*Le secrétaire est la langue de son maître.
Machiavel*

IL y a, il y eut (y aura-t-il ?), de nombreux (autres) mots pour dire ce qu'aura frayé Freud d'une façon telle que la chose freudienne y trouverait son statut. D'ailleurs, « chose freudienne » est l'un d'entre eux, pas le moins marqué. Ces mots ne se valent pas, ni n'ont les mêmes conséquences. Ils ne sont pas non plus forcément en bons... termes les uns avec les autres.

Certains eurent leur heure de gloire, puis disparurent de l'usage. Plus grand-monde ne revendique aujourd'hui la « psychologie des profondeurs ». Les métaphores s'usent, ou s'avèrent ne plus convenir. Mais ces mots sont-ils tous des métaphores ?

D'autres paraissent définitivement implantés. Ainsi le nom de *Psychoanalyse* auquel Lacan n'aura pas porté atteinte alors même que la freudienne « réalité psychique » ne lui apparaissait plus comme une référence nécessaire¹. Mais ce que dénote chacun de ces mots si unanimement reçus perdure-t-il dans l'être autant qu'il y paraît ? Le sens comme la dénotation de ces termes ne subissent-ils pas bien plutôt les contrecoups (possiblement indirects) des modifications ou innovations

1. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, séance du 13 janvier 1975.

théoriques postérieures à leur promotion ? Cette « réalité psychique » a-t-elle le même sens chez qui use aujourd'hui de la métapsychologie et chez qui la récuse au nom de l'herméneutique² ? *Quid* alors du PSY de « psychanalyse » sur quoi l'un et l'autre n'ont plus l'illusion de se rencontrer ?

D'autres termes encore sont admis ici et récusés ou simplement inutilisés là. Tel reste aujourd'hui le cas du concept de « champ freudien », référence essentielle chez les lacaniens mais qui, ailleurs, ne fait ni chaud ni froid.

D'autres enfin viennent au premier plan, puis s'en éloignent tout en n'étant jamais explicitement exclus, puis y reviennent à nouveau. Un de ceux-là nous retiendra, celui de « méthode ».

Ne la qualifions pas prématurément en la disant « freudienne » ou « psychanalytique ». Ou plutôt, puisqu'il nous faut tout de suite l'indexer ne serait-ce que pour en parler, choisissons de la dire « freudienne », sans absolument tout ignorer de ce qu'une telle qualification peut emporter de préjugés ou comporter de légende. Rien ne peut être avancé par qui s'empêcherait radicalement au départ de dire une bêtise, chose d'ailleurs impossible à réaliser puisque le dire silencieux qui pourrait apparaître comme une solution ne serait pas lui-même garanti de n'en être pas une.

Étudions d'abord le discours de la méthode en Freud ; ce premier pas nous permettra ensuite de confirmer que le discours freudien vaut en effet comme un discours de la méthode, qu'il est donc plus qu'admissible, qu'il est heuristiquement important de distinguer et de nommer comme tel le discours de la méthode freudienne. Ainsi serons-nous susceptibles de situer la fonction « secrétaire » comme un élément essentiel de ce discours de la méthode freudienne.

Discours de la méthode en Freud

Le discours de Sigmund Freud fût celui d'une méthode par lui promue. Il y a là quelque chose qui, ainsi formulé, mérite d'être considéré comme un événement, comme un fait. Encore faut-il que le fait se signifie justement dans la formule.

2. Cf. les travaux de Roy Schafer, en particulier *Langage et insight*, Paris, PUF, 1986.

Freud présente explicitement son frayage comme étant celui d'une nouvelle méthode. Dire ainsi l'événement relève d'ailleurs quasi du pléonasma : les mots de « frayage » et de « méthode » renvoyant tous deux à la voie (*Odos*³).

Certes, cette nouvelle méthode, dans le texte freudien, se caractérise comme « méthode d'interprétation », avec comme référence et réalisation majeures la *Traumdeutung*. Pourtant Freud use au moins autant de fois du terme de « méthode psychanalytique⁴ ». Celle-ci se définit notamment par opposition à d'autres méthodes, épinglées par lui comme telles : cela va de « méthode anatomo-clinique » à « méthode de Breuer » en passant par « méthode hypnotique », « méthode de Bernheim », « méthode cathartique ». Dispensons-nous ici d'entrer dans une étude différentielle (dont on peut pourtant entrevoir qu'elle serait fort instructive) pour nous limiter à cinq remarques.

1. L'hystérique, donneuse d'une leçon de méthode

Breuer invente la psychanalyse, ainsi que Freud le souligne, *en acceptant de traiter les symptômes de Bertha Pappenheim de la façon que Bertha Pappenheim lui suggérait*. En cela même il crée une méthode.

Breuer choisit d'interroger sa patiente à partir d'un « mot clé » (*Stichwort* – peut-être vaudrait-il mieux rendre ce terme par « mot-souche », ou encore « mot-piqûre ») qu'il lui refile après l'avoir reçu d'elle soit directement soit *via* sa famille. On cite le mot « désert ».

3. Philippe Desan, *Naissance de la méthode*, Paris, Librairie A.-G. Nizet, 1987, p. 65. L'auteur souligne que le premier usage conceptuel de *methodos* qu'on trouve chez Platon (il n'en est pas question chez les pré-socratiques) est explicitement référé à une démarche. Cet ouvrage nous sera un large étayage pour ce qui suit.

4. Il intitule même carrément un de ses textes « La méthode psychanalytique de Freud », *Die freudische psychoanalytische Methode*, 1^{re} éd. 1904 in Lœwenfeld, *Die psychischen Zwangsvorgänge*, G.W., 5, 3-10. Comme on pouvait s'y attendre, Strachey choisit de rendre l'allemand *Methode*, qui a pourtant son correspondant anglais, *method*, par *procedure*, moyennant quoi, dès la première phrase, on ne comprend pas pourquoi la méthode cathartique (ici Strachey traduit : *method*), a donné lieu à une excroissance d'un statut différent (ici, comme dans le titre, Strachey introduit son *procedure*), question qui n'a aucun sens mais qu'impose la traduction là où, plus simplement, Freud nous parle de deux méthodes différentes. Ce petit problème de traduction présente cet avantage de nous faire entrevoir l'antinomie entre pensée du processus et démarche méthodologique, la première, (la croit-on plus « scientifique » ?) s'imposant artificiellement au lieu même où elle chasse la seconde.

Bertha y réagit en lui disant le « cercle de représentation » (*Vorstellungskreis*) ou « théâtre privé » d'où, d'ailleurs, il provenait – un récit dont Breuer note d'emblée l'aspect littéraire (le secrétaire est déjà là). Dans le langage de Lacan, on parlerait du rapport entre un signifiant-maître, un S_1 , et un ensemble d'autres signifiants en tant que le signifiant-maître vient les frapper, les susciter comme une piqûre peut provoquer une inflammation.

La chose repose sur le constat de l'existence, chez Bertha, de « deux états de conscience tout à fait séparés⁵ », la conscience normale alternant avec des moments intempestivement nommés d'« absences » puisqu'il s'agit d'une présence ailleurs. Breuer, le soir venu, alors que l'état d'absence était dominant, reprenant la balle au bond, lui renvoyait ce mot-piqûre ; ayant livré son récit, Bertha se trouvait sortir de son absence, tandis que son aphasie, temporairement, disparaissait⁶. Breuer s'aperçut bientôt qu'il devait interroger de cette façon un à un les symptômes de Bertha et que ceux-ci s'évanouissaient quand lui était dit le récit de la scène où ils s'originiaient.

Breuer acceptait de mettre en pratique, à l'endroit de Bertha Pappenheim, la leçon de méthode qu'il recevait d'elle – méthode étant ici à entendre au sens où on a pu opposer, à propos de l'apprentissage de la lecture, telle « méthode globale » à telle autre, plus épellative. Il est clair que, dès ce temps inaugural, la fonction secrétaire fut effectivement mise en œuvre par Breuer : il transcrivait les récits, le rapport de chacun au symptôme qui lui correspondait, transmettait certains d'entre eux à Freud mais à d'autres également, comme en témoigne son rapport sur le cas aujourd'hui publié.

Wittels, dans sa si fraîche présentation de Freud traduite en français dès 1925, reste plutôt sceptique sur cette attribution par Freud à Breuer du mérite d'avoir inventé la méthode psychanalytique. Wittels use d'une métaphore pour dire son appréhension de leurs rapports et apports respectifs dans cette invention :

5. Cf. notamment Albrecht Hirschmüller, *Joseph Breuer*, Paris, PUF, 1990, p. 364.

6. On peut aujourd'hui comparer terme à terme le récit de première main que nous tenons de Breuer (*via* Hirschmüller) à celui de Freud, en particulier celui qu'il nous propose dans la première de ses cinq conférences à la Clark University.

Breuer a vu l'inconscient s'éclairer comme Bruecke a vu la rétine. Mais Freud nous a donné la lentille à l'aide de laquelle les images de la psychanalyse deviennent visibles⁷.

Ce n'est pourtant pas si simple, comme il se voit au seul fait que les psychanalystes ne sont pas tous d'accord sur la lentille elle-même, son principe ni son utilisation. Si pourtant tout ne se trouve pas perdu pour autant, cela tient à ce que l'invention fut celle d'une méthode, au fait que la méthode prime sur la doctrine.

2. *Méthode et technique*

La méthode n'est pas la technique. Différentes techniques de repérage des phénomènes lésionnels relèvent de la méthode anatomo-clinique mais ne se confondent pas avec elle : supposons que la résonance magnétique ou toute autre nouvelle technique exploratoire de l'intérieur des corps finisse par rendre caduque la radiographie aux rayons inconnus, ceux encore dits X, cette mise à la retraite ne portera nullement atteinte à la méthode anatomo-clinique.

Méthode et technique méritent d'autant plus d'être précisément distingués qu'historiquement cette distinction fut elle-même constituante de la notion moderne de méthode (en Grèce, la méthode reste pensée comme un art, *techné*, et cette identification – hormis le secteur médical avec Galien – ne sera dénouée qu'à la Renaissance, soit au moment, inaugural, où la méthode advient comme scientifique).

Pourquoi, en dépit de Freud chez qui ça n'était pas le cas, privilégie-t-on, dans l'analyse, les problèmes dits techniques⁸ aux dépens des problèmes méthodologiques (pour ne citer que lui, le *Vocabulaire de la*

7. F. Wittels, *Freud, l'homme, la doctrine, l'école*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1925, p. 27-28.

8. Existe-t-il un équivalent méthodologique d'un pavé comme celui d'Edward Glover *Technique de la psychanalyse* (Paris, PUF, 1958) ? Si le mot « méthodologique » y apparaît dès la deuxième ligne de l'introduction, c'est plutôt comme un petit bonjour avant un départ définitif. Cinq lignes plus loin, et pour la suite désormais, l'auteur ne parle plus que de technique sans même s'être rendu compte du glissement ni du fossé. La patte du secrétaire se lit cependant (Glover revendique pour cette étude cette fonction qu'il a effectivement tenue) lorsque, relisant la première édition de son ouvrage parue en 1938, Glover remarque que dogmatisme et rigidité technique (qui avait été précédée de ce que Glover ne recule pas à appeler « slogans thérapeutiques ») sont enfants de l'incertitude non reconnue.

psychanalyse n'a aucun item « méthode » alors qu'on y trouve « technique active ») ? Devoir poser cette question apparaît d'autant plus étrange que, d'une part, le ravalement de questions méthodologiques en considérations techniques a pour effet de rendre insolubles certains des problèmes soulevés, et que, d'autre part et réciproquement, distinguer méthode et technique offre cet avantage tout de même appréciable de rendre envisageable l'innovation technique tout en maintenant la pratique ancrée dans la même méthode. Ceci nous conduit à une troisième remarque.

3. *Méthode, pratique et champ*

Lacan n'a certes jamais revendiqué le monopole de l'exercice de la psychanalyse pour lui-même et ceux qui souscriraient à son enseignement. Il a, au contraire, en permanence reconnu qu'ailleurs, et là même où rien n'était passé de cet enseignement, que, là, aussi, où d'autres ont fait école (que ce soit la perspective adaptatrice de l'*Ego-psychology* ou Mélanie Klein), il s'agissait bel et bien de psychanalyse. Nous trouvons dans *Télévision* la formule peut-être la plus ramassée de cette position lorsqu'il déclare que :

une pratique n'a pas besoin d'être éclairée pour opérer⁹ [...].

Or c'est la méthode qui définit la pratique comme une. Oui, une pratique « n'a pas besoin d'être éclairée pour opérer »... pour autant qu'elle est méthodique. Ainsi Lacan peut-il souvent discuter, dans ses séminaires, tel puis tel autre cas clinique publié par un psychanalyste alors que, si je ne fais pas erreur, on ne trouve, chez lui et durant plus de quarante ans, pas la moindre discussion un tant soit peu développée d'un cas publié par un psychiatre.

On aperçoit ici qu'il doit y avoir un certain rapport entre *méthode* freudienne et *champ* freudien. Nous reviendrons sur ce rapport, que l'on rencontre aussi ailleurs, notamment, avec Machiavel, à propos de la pratique politique.

9. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1973, p. 17.

4. *Méthode et folie*

Freud, très remarquablement, ne limite pas son usage du mot méthode à propos de la façon selon laquelle, à son avis, le médecin doit procéder. Il note et écrit que la défense est une méthode, de même la recherche et l'obtention de la satisfaction, ou encore le mot d'esprit. Se repère, à partir de ces indications, qu'il y a une possible méthode freudienne parce qu'il y a de la méthode dans la folie. Shakespeare le proclamait, et Freud aimait le citer¹⁰ :

Though this be madness, yet there is method in't¹¹.

5. *Paradoxe de la méthode en Freud*

Ces remarques à propos de la méthode freudienne telle qu'on peut la situer dans le texte freudien ne sauraient cependant nous faire négliger que la problématisation de la méthode comme telle s'y trouve en difficulté. Un indice de cette difficulté nous est donné par le projet qui habitait Freud en 1908, celui d'écrire une *Allgemeine Methodik der Psychoanalyse*, un projet qu'il ne put mener à bien, nous laissant, au lieu de cela, quelques papiers sur la technique. Pourquoi Freud n'a-t-il pas réussi à coucher noir sur blanc, en lui donnant son nom, son discours de la méthode ?

Cette méthode, il l'a cependant mise en place et il y en eut, il y en a quelques-uns pour la reprendre, chacun, à son compte. Or ceci met ce chacun, à l'endroit de son texte (du savoir dont ce texte est porteur) en une certaine difficulté spécifique, en un porte-à-faux dont il reste surprenant de constater à quel point Freud l'a radicalisé.

Freud nous recommande en effet d'aborder chaque cas nouveau comme s'il était le premier, autrement dit de laisser de côté, afin que cette nouvelle psychanalyse qui s'engage en soit une, tout le savoir acquis des cas précédemment traités.

10. Ainsi, à propos de la vérité historique dans le délire : « La folie non seulement en procède avec méthode, comme le poète l'a déjà reconnu, mais elle contient aussi un morceau de *vérité historique*. » (S. Freud, « Constructions dans l'analyse », in *Résultats, idées, problèmes*, T. II, Paris, PUF, 1985, p. 279.

11. *Hamlet*, acte III.

Lacan reformule cette exigence en ces termes :

C'est qu'aussi bien la psychanalyse est une pratique subordonnée par destination au plus particulier du sujet, et quand Freud y met l'accent jusqu'à dire que la science psychanalytique doit être remise en question dans l'analyse de chaque cas (V. « *L'homme aux loups* », passim, toute la discussion du cas se déroulant sur ce principe), il montre assez à l'analysé la voie de sa formation¹².

Or ce trait méthodologique isole, pour qui met en œuvre de la méthode freudienne, comme deux « fournaises¹³ » différentes, d'où peuvent se produire de nouveaux énoncés, se formuler, en leur actualité, les problèmes que l'analyse soulève. Il y a le texte de Freud, l'inventeur de la méthode qui fait tout spécialement enseignement en tant que témoin d'une expérience inaugurale, donc cruciale et largement accueillie comme paradigmatique ; mais il y a aussi ce qui peut se recueillir de la mise en œuvre (chaque fois unique) de la méthode, ce qu'on appelle la pratique analytique. Ces deux fournaises n'ont pas le même statut, les modes de production, de mise à l'épreuve et d'acceptation ou de rejet des énoncés n'y sont pas les mêmes, l'argument d'autorité n'y intervient pas semblablement, ni non plus le mode de constitution du savoir en tant que faisant lieu commun. Il y a là une disparité véritablement écartelante. Freud a voulu cet écartèlement, mot où s'entend ce que Lacan appelait *cartel*, un lieu tout spécialement approprié pour rendre opérant cet écartèlement.

Chacun des praticiens de la psychanalyse se trouve donc mis par Freud en position de devoir en permanence trancher quant à savoir si ce qu'il accueille comme vérités venues de l'une et l'autre de ces deux fournaises se révèle compatible ou pas, ceci non seulement d'une manière interne à chacune d'entre elles mais aussi dans la confrontation de leurs énoncés respectifs. Le principe freudien radical est de les maintenir distinctes. Freud, autrement dit, inscrit dans sa méthode un

12. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 358. Le paragraphe de « Variantes de la cure type » d'où est extraite cette citation s'intitule carrément : « Ce que le psychanalyste doit savoir : ignorer ce qu'il sait ». Freud n'était pas moins radical. Si l'on se reporte en effet au texte indiqué, on peut lire : « A qui parviendrait à éliminer plus radicalement encore ses convictions préexistantes, certes plus encore de ces choses se dévoilerait » (S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, p. 329).

13. Mot ici choisi pour être celui dont usait Ferenczi pour parler du transfert.

trait qui, appliqué¹⁴, est susceptible d'en récuser à chaque instant les résultats. Il y a, dans la méthode freudienne ainsi spécifiée, un point quasi suicidaire.

Mais, né de ce point catastrophique, il y a plus ardu encore. Un plus qui tient au fait que les éléments constitutants de la méthode sont eux-mêmes un savoir, en tout cas un savoir faire. Autrement dit : certains de ces éléments méthodologiques définitionnels de la méthode font eux-mêmes partie de ce savoir acquis que, par ailleurs, l'application de la méthode se doit de récuser. Ce paradoxe va loin, et l'on pourrait ici tester la conjecture selon laquelle l'intervention de chacun de ceux qui ont fait école dans le champ freudien s'est révélée après coup porter sur un de ces éléments méthodologiques paradoxaux.

Soit par exemple la règle dite d'association libre. Nul ne conteste qu'elle est bien de méthode et non pas technique. Comment appliquer à son propos l'exigence, elle aussi méthodologique, d'aborder chaque nouveau cas comme s'il s'agissait du premier ? Que prendra-t-on comme *premier* cas ? S'agira-il du premier cas où un médecin l'a énoncée à sa patiente hystérique ? Ou bien du premier cas où une hystérique l'a imposée à un médecin qui eut cette audace de ne s'y pas opposer ? Ces deux choix ne sont pas équivalents. Il ne revient pas du tout au même, pour le médecin (mais aussi, du coup, pour le traitement lui-même), de se laisser imposer l'association libre ou de la proposer comme règle. Il n'est donc pas équivalent de prendre comme premier cas de référence celui où la règle se formulait comme telle pour la première fois, autrement dit le second, ou le premier de fait, celui où déjà la règle s'indiquait mais n'était pas reprise à son compte par le médecin.

De même pour l'interprétation. Considérons-nous la *Traumdeutung* comme nous livrant des trucs, disons des tours, pour l'interprétation, ceci en dépit du fait des conditions on ne peut plus particulières de l'écriture de cet ouvrage, ou bien la recevrons-nous comme une leçon de méthode, celle qui nous indiquerait que chaque analyse effective ne peut qu'inventer sa propre méthode d'interprétation des rêves ? Oublier

14. Il peut sembler que la meilleure façon de tamponner le caractère éprouvant de cette duplicité est de faire se recouvrir dès que possible les pages de ces deux fournaises ; ainsi lira-t-on avec le savoir freudien les données de la clinique, récusant, du coup, l'enseignement de méthode proposé par Freud alors même qu'on met en jeu le savoir freudien et par le fait même de cette mise en jeu. Dans quelle mesure une telle démarche est inévitable, voilà qui mériterait d'être précisément évalué.

cette autre et véritable leçon peut conduire le praticien à se désespérer de ne pas parvenir à interpréter les rêves issus de telle cure de la même façon que Freud a interprété les siens (le patient n'associe pas, en dépit d'insistantes invites de son psychanalyste qui finissent d'ailleurs par sérieusement agacer l'analysant !), un désespoir sans issue alors qu'il pourrait s'agir, au lieu même des lamentations nées du constat de défaillir face à un standard, d'inventer, avec cet analysant, les procédés d'accueil de ses rêves comme Freud a inventé la grammaire qui lui permettait de lire les siens. La *Traumdeutung* sera alors une aide décisive, mais à la condition expresse d'avoir su, voire osé n'en pas faire un standard.

En dépit de ces problèmes méthodologiques, ou plutôt à cause d'eux, il y a lieu d'interroger : Freud a-t-il eu raison dans sa revendication d'avoir créé une nouvelle méthode ? La réponse est oui, mais d'un oui qui va au-delà même de tout ce qu'on pouvait imaginer à ce propos. Nous glissons ainsi d'un discours de la méthode en Freud en un discours de la méthode freudienne.

Discours de la méthode freudienne

Il va s'agir de montrer que ce discours de la méthode freudienne reparcourt trait pour trait l'itinéraire au fil duquel s'est constitué, depuis Platon jusqu'à Descartes, un discours de la méthode et qu'ainsi le discours de la méthode freudienne mérite pleinement d'être reconnu comme tel.

1. Méthode et hasard

Le grand geste par lequel Freud à la fois constitue et signe le caractère méthodologique de son discours fut, comme il se doit, un geste d'exclusion¹⁵ ; Freud – le sait-il ? – réitère alors cette même exclusion qui, à la Renaissance, fut constitutive de l'émergence d'un explicite discours sur et de la méthode. Que s'agit-il d'exclure ? Rien de moins que le hasard.

15. On pourra ici se souvenir qu'il y a des exclusions *constitutives* d'une discipline, ainsi la linguistique moderne récusant toute question sur l'origine du langage.

La chose est trop sue, chez Freud, pour qu'il soit utile de multiplier les citations. Pourtant, le caractère absolu de ce freudien rejet du hasard étonne d'autant plus que Freud n'est pas, sur ce point, aussi catégorique dans sa pratique¹⁶. A Clark University, en 1909, il ne se contentera pas de dire « [qu'] il n'existe rien de petit, rien d'arbitraire ni de fortuit dans les expressions psychiques » mais croira bon de préciser, un peu plus tard, qu'il s'agit d'« un déterminisme qui ne tolère aucune exception¹⁷ ».

Cette exclusion aura eu sa part constituante de la méthode freudienne comme elle l'eut déjà de la méthode en tant que telle. La méthode, en effet, ne saurait acquérir sa pleine fonction dans l'interrogation philosophique (c'est-à-dire éthique, pratique, thérapeutique aussi bien) tant qu'on pense que les actions des dieux et des hommes, mais aussi les événements cosmiques, restent largement dépendants du hasard. Aristote n'accorde pas exactement les mêmes sens que Démocrite aux concepts de *tyché* et d'*automaton* mais, chez les deux penseurs, le hasard n'en est pas moins reconnu comme déterminant largement les affaires humaines ou de l'esprit, le cosmos ou la nature. Les Latins finiront par identifier la *tyché* à leur *Fortuna*, déesse qui eut ses poètes et qui vit se développer, à son endroit, un culte fort populaire. La Fortune est changeante, capricieuse, volage. Il est clair que lorsqu'on imagine sa propre vie dépendre d'Elle, l'idée de la diriger d'une façon méthodique n'a guère de sens. Lorsque le chef des armées consulte les auspices pour savoir comment diriger son action dans la bataille, la méthode n'est pas à l'ordre du jour.

Une question devenue, à Rome même, classique, fut celle de savoir si le succès de Rome dépendait de la fortune ou de la *virtù*¹⁸. Ce questionnement n'a cependant pas empêché la Fortune d'avoir encore de beaux jours devant elle, notamment grâce à la subtilité chrétienne qui réussit à la récupérer à son profit en imposant l'idée que ce qui, vu par l'homme, apparaissait comme livré au hasard de la bonne ou mauvaise Fortune correspondait strictement à la Providence divine, elle parfaitement réglée même si la créature n'en peut rien savoir.

16. Qu'on se reporte par exemple au texte « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle ».

17. Sigmund Freud, *Sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1991, p. 82 et 111.

18. Plutarque, en son *De fortuna Romanorum*, conclut en faveur de la Fortune.



Allégorie de la Fortune et de la Sagesse
(gravure sur bois XVI^e siècle)

Photographie Roger-Viollet

Il faudra donc que soit remise en question la Providence pour que la Fortune, sous le couvert de laquelle elle se maintenait, soit elle aussi rejetée et que place soit faite à une question portant sur l'orientation de l'action humaine. On pourra alors s'apercevoir que mieux vaut en appeler à la méthode.

Remarquons, avant de quitter ce point où l'on a vu la mise en œuvre de la méthode réclamer l'exclusion du hasard, que Lacan n'a pas, à cet endroit, la même position que Freud quand Freud théorise. La sienne n'est pas simplement moins dure ou moins radicale, elle n'exclut pas le hasard – ce hasard dont on n'a d'ailleurs toujours pas démontré qu'il existe mathématiquement¹⁹. Qu'il y ait un fait du hasard dans telle rencontre amoureuse, cela ne paraît pas, à Lacan, psychanalytiquement inadmissible. Il ira même jusqu'à proposer une formalisation pour rendre compte de ce qu'une loi d'un autre ordre que statistique, puisse naître de coups symboliques strictement livrés au hasard²⁰.

Que s'est-il passé, de Freud à Lacan, pour que la psychanalyse ait pu ainsi accéder à une position différente à l'endroit du hasard ?

De même que nous avons noté, à propos de la méthode chez Freud, quelques signes d'une difficulté de sa mise à plat, de même trouvons-nous chez lui un indice semblable à propos du hasard. Soit, en effet, l'épreuve classique proposée par le psychanalyste au sceptique :

Dites-moi un chiffre au hasard, n'importe lequel, et je vous démontrerai, en vous offrant de me dire tout ce qui vous vient à l'esprit à son propos, qu'il s'agit bel et bien d'une formation de votre inconscient – donc qu'existe le dit inconscient.

A cela, Wittgenstein objecte que, si au lieu d'associer sur un chiffre de son cru, on propose au sujet d'associer sur un chiffre qu'on lui donne, on pourra aussi bien faire la même démonstration, prouver que le dit chiffre s'avère, lui aussi, une formation de son inconscient. Parler du souci ici suffit. Peu importe d'où vient le chiffre, remarque Wittgenstein, si le sujet est préoccupé par quelque chose, il n'y a rien d'étonnant à constater que cette préoccupation se manifeste à propos de quoi que ce soit pour peu qu'on le fasse associer librement. Or, non seulement ce n'est pas faux, mais Freud lui-même a accueilli et revendiqué une telle possibilité. Comment en rendre compte ? L'accueil différent que Lacan

19. Cf. Ivar Ekeland, *Au hasard*, Paris, Seuil, 1991. Le débat porte donc sur l'exclusion de quelque chose qui, si ça se trouve, n'existe pas (Ekeland le remarque, le résultat pile ou face du jet de la pièce de monnaie est parfaitement réglé par la façon dont on la prend en main, le geste lui-même, le point d'impact sur la table de jeu, la plus ou moins grande dureté de cette surface, etc.).

20. Il s'agit de sa formalisation de « la lettre volée ». Cf. « Parenthèse des parenthèses », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 54-57.

réserve au hasard paraît ici l'indice qu'avec lui une solution pourrait en venir à se formuler.

2. *Méthode et cas*

La méthode met en œuvre un type de questionnement « par exemples et comparaisons ». Or, sur ce point aussi, nous trouvons Freud comme reparcourant la voie qui devait aboutir au discours cartésien de la méthode. Sur le statut des exemples et comparaisons, c'est Machiavel qui, avec son *Prince*, inaugure. Machiavel, lui aussi un secrétaire, fait cas d'exemples qui lui viennent de l'histoire de façon à ce que le prince puisse tirer des leçons du passé, régler sur elles son action présente et ainsi accéder à la *virtù*, à l'obtention des fins désirées. De la Fortune, Machiavel, ici clairement fondateur d'une nouvelle éthique, écrira :

Sa puissance naturelle renverse tous les humains et sa domination n'est jamais sans violence, à moins qu'une *virtù* supérieure ne lui tienne tête²¹.

Sur la valeur du « cas historique²² », la résonance du discours de Machiavel avec celui de Freud, principalement dans son tout premier frayage, est patente. De même Machiavel mettant en circulation des cas historiques, de même, entre Breuer, Fliess et Freud (puis bientôt beaucoup d'autres, une fonction public est d'emblée là, efficiente), les cas ne cessent de circuler ; ils sont, chez Machiavel et Freud, lieux élus des débats théoriques, sources d'enseignements. Lacan prit acte de ce statut du cas chez Freud, au point même d'y identifier la découverte de Freud :

[...] c'est la reconstitution complète de l'histoire du sujet qui est l'élément essentiel, constitutif, structural, du progrès analytique. Je crois vous avoir démontré que Freud en est parti, que chaque fois il s'agit pour lui de l'appréhension d'un cas singulier, et c'est cela qui a fait le prix de l'analyse, de chacune de ses cinq grandes psychanalyses (les trois que nous avons déjà vues, élaborées, travaillées ensemble vous le démontrent), c'est que c'est là qu'est vraiment l'essentiel, son progrès, sa découverte, dans la façon de prendre un cas dans sa singularité²³.

21. Machiavel, *Capitolo de la Fortune*, v. 1512 (cité par P. Desan p. 49).

22. Les guillemets pour signaler l'équivoque : chez Freud et Machiavel, ce terme n'a pas exactement le même sens, ce qui permet d'éclairer et d'enrichir ces deux sens l'un par l'autre.

23. J. Lacan, *Les écrits techniques de Freud*, séance du 13 janvier 1954.

Un tel réglage sur les cas implique notamment deux choses. D'une part une mise à distance du savoir su : tant que l'on croit savoir, on n'a nulle leçon à recevoir des cas historiques. D'autre part, et d'une façon concomitante, la promotion des cas comme susceptibles d'enseigner implique l'idée qu'ils sont porteurs d'une vérité cachée qu'il s'agit de déchiffrer. Sur ces deux points du rapport au savoir et à la vérité, entre Freud et Machiavel, la résonance, ici encore, est manifeste.

De même le geste de Machiavel, reléguant la Fortune au profit de la *virtù* nous paraît-il de la même trempe que celui de Freud refusant que le rêve soit accueilli comme une pure sécrétion livrée au hasard du fonctionnement des cellules nerveuses au regard de laquelle serait insensée la tentative d'y lire une réalisation de désir. Freud coupe court avec cette perspective comme Machiavel brise la chaîne qui, avec Boèce, liait Dieu, la Providence, la Fortune et l'homme.

Qu'ainsi Freud vienne inscrire son frayage dans un creuset qu'il nous faudra qualifier comme « cartésien », son rapprochement avec Machiavel permet de l'entrevoir. Le cartésianisme de Machiavel, si l'on peut ainsi parler rétroactivement, est, en effet, manifeste. Notons trois points.

– Comme le sera celle de Descartes, et d'ailleurs aussi celle de Freud, la méthode machiavélienne est déductive et non pas inductive. Ceci, chez Machiavel et Freud, résulte directement de la fonction allouée aux cas historiques.

– Tel Descartes son *Discours de la méthode*, Machiavel publie son *Prince* comme une bouée grâce à laquelle il pourra se rétablir ; c'est, écrit Philippe Desan « en tant qu'autoanalyse et thérapeutique qu'il faut lire *Le Prince*²⁴ ». Comme pour la *Traumdeutung*, l'invention doctrinale reste de part en part une affaire personnelle, et c'est en tant que telle qu'elle portera.

– Et de la même façon que Descartes laissera princièrement à Dieu la charge des vérités éternelles, de même Machiavel s'en tirera-t-il par une formidable « pirouette²⁵ » quant au problème que lui posaient les communautés religieuses ; l'idée d'un pouvoir méthodiquement réglé

24. P. Desan, *Naissance de la méthode*, op. cit., p. 53.

25. P. Desan, *Naissance de la méthode*, op. cit., p. 54. De la même façon, s'agissant de Descartes attribuant à Dieu (si l'on ose ainsi dire) la charge des vérités éternelles, Lacan avait parlé d'« un des plus extraordinaires tours d'escrime qui ait jamais été porté dans l'histoire de l'esprit » (J. Lacan, *Les fondements de la psychanalyse*, séance du 3 juin 1964).

heurtait en effet de plein fouet la conception selon laquelle Dieu seul dirige ces communautés :

Seules donc ces principautés sont sûres et heureuses. Mais comme elles sont gouvernées par raisons supérieures à quoi l'esprit ne peut atteindre, je laisserai d'en parler ; car, étant élevées et maintenues par Dieu, ce serait un tour d'homme présomptueux et téméraire d'en discourir²⁶.

Il y a là un trait capital où se saisit sur le vif comment la détermination d'une méthode appelle celle d'un champ. Machiavel ne peut implanter sa méthode qu'en limitant son champ d'application :

On ne dirigerait pas l'État le rosaire entre les doigts²⁷.

Ces convergences étonneraient-elles ? Elles le feraient moins si l'on prenait la peine d'éprouver à quel point la méthode freudienne est *analytique*, autrement dit se trouve branchée sur le tout premier pas – platonicien – d'un abord méthologique :

[...] tout ce qu'on peut dire exister est fait d'un et de multiple et contient en soi-même, originellement associées, la limite et l'infinité. Il nous faut donc, puisque les choses sont ainsi ordonnées, poser toujours, en quelque ensemble que ce soit, et chercher en chaque cas une forme unique – on l'y trouvera en effet présente [...] Voilà donc, je le disais, ce que les dieux nous ont transmis comme méthode de recherche, de découverte et d'enseignement²⁸.

3. Méthode et formalisation

Qu'est-ce qui donc fait que les cas distingués ne se présentent pas, dans le discours méthodologique, comme une pure diversité de laquelle aucun enseignement ne saurait être reçu ? Chez Machiavel, c'est la comparaison. Mais... « comparaison n'est pas raison ». Alors ? Certes, la notion de méthode *scientifique*, née à la Renaissance, peut ici intervenir, fût-ce comme un leurre d'une remarquable fécondité.

Le premier, Pierre de la Ramée devait donner corps – sous le nom de « dialectique » – à cette exigence de scientificité sur laquelle Freud ne cédera pas. La révolte de Pierre de La Ramée contre l'aristotélisme anticipe le doute hyperbolique chez Descartes. Il s'agit certes de récuser cette perspective scolastique qui, sous couvert de l'autorité des Anciens,

26. Cité par P. Desan, *Naissance de la méthode*, *op. cit.*, p. 54.

27. *Ibid.* p. 55.

28. Platon, *Philèbe*, cité par P. Desan, *op. cit.*, p. 67.

multiplie les commentaires... (laissons ce bienvenu *lapsus calami*) et commentaires de commentaires jusqu'à plus soif²⁹ – un travers duquel nous ne sommes pas si éloignés dans la psychanalyse d'hier et d'aujourd'hui³⁰. Mais il y a plus, il y a comme un passage à la limite lorsque la Ramée écrit :

Tout ce qu'a dit Aristote n'est que fausseté,
Quacumque ab aristotele dicta essent, commentitia esse.

Descartes s'en sort avec l'acte du *Cogito*, La Ramée, ici moins radical, par un recours à Platon (jusque-là à ses yeux masqué, couvert par Aristote). Les ennuis ne faisaient alors pour lui que commencer et même se précisent lorsqu'il aggrave son cas en ajoutant à son platonisme une conversion protestante, se mettant ainsi à dos, après les aristotéliens, les catholiques. Il périt, déféstré et décapité, le troisième jour du massacre de la Saint-Barthélémy.

Alors que l'aristotélisme avait dissous la notion de méthode en une kyrielle de méthodes chacune liée à un objet, La Ramée, retournant à Platon, retrouve sa méthode unique ou, pour mieux dire, universelle.

(Ici présentifié, ce conflit entre pluralité des méthodes et méthode universelle n'a cessé d'être présent dans la problématisation d'un discours de LA méthode. D'une certaine façon nous le rencontrons encore dans la pratique analytique où, étant donnée la délimitation du champ, à l'intérieur de cette limitation, la méthode reste universelle : quoi que soit ce qui se présente à lui, le psychanalyste n'a pas d'autre traitement possible que l'application de sa méthode. C'est une posture idiote, mais d'une idiotie heuristique, au moins dans certains cas.)

L'on est en droit de parler au sujet de la dialectique de Pierre de La Ramée, de « formalisation », parce que, décidément platonicien, il la construit par dichotomies successives. La dialectique se divise en invention et jugement, le jugement en énonciation, syllogisme et méthode, la méthode en « méthode de nature » et « méthode de prudence ». Conclusion strictement méthodologiste, et où se lit aussi l'universalité :

Il n'est point possible de bien dresser un art par autre voye³¹.

29. Il s'agit de traire d'Aristote, ou, secteur médical, de Galien (Molière a tout dit de cette médecine).

30. Ce glissement se cristallise dès lors qu'est négligée l'une les deux « fournaises » dont il a été question plus haut.

31. P. Desan, *Naissance de la méthode*, op. cit., p. 85.

Mais La Ramée nous réserve une surprise de taille. Souhaitant situer les uns par rapport aux autres les divers éléments de sa méthode, il en vient en effet à une formule qui mérite pleinement le nom de chaîne borroméenne. Pas moins ! Il décrit en effet sa méthode comme

[...] quelque longue chaîne d'or, telle que feint Homère, de laquelle les annelets soient ces degrez ainsi dépendants l'un de l'autre, et tous enchaînez si justement ensemble que rien ne s'en puisse oster sans rompre l'ordre et continuation du tout³².

Ce souci de formalisation, cet horizon de scientificité sont des composants essentiels de la méthode. Que ni Freud ni Lacan n'aient récusé cette exigence est un fait. Un fait aussi, mais lui malheureux, le rejet de cet horizon que l'on trouve sous la plume de certains psychanalystes français contemporains qui, imbibés d'Heidegger et se voulant les défenseurs d'un subjectivisme qu'il faut bien dire vulgaire puisque défini par l'anti-techno-science, n'aperçoivent pas qu'il s'agit, avec Freud, non pas tant de technique que de méthode. C'est aussi un certain rapport à la clinique qui est ici en cause. Car la formalisation, loin d'être antinomique à la singularité du cas, en représente plutôt la pointe extrême.

Formulons le problème en termes plus modernes que ceux qui nous font signe depuis l'invention de la méthode scientifique à la Renaissance. Le rapport entre les cas ne s'en tient pas à un pur comparatisme dès lors qu'il apparaît qu'au moins partiellement leur multiplicité se laisse ordonner en une *grammaire*, que les cas se *déclinent*, qu'ils ont donc des éléments en commun, qu'ils nous présentent ce que Wittgenstein appelle, à propos de ses jeux de langage, un *air de famille*.

Dès lors, une formalisation s'offre comme d'autant plus susceptible d'être écrite que les découpes formelles s'avèrent être déjà isolées dans telle puis telle famille de cas. Les sections coniques ont, historiquement, joué ce rôle de rassembleur de familles de cas dans le cadre d'un projet de philosophie scientifique, elles qui regroupaient aussi bien une multiplicité de *figures* (telles le cercle ou l'ellipse, il suffit de transformer l'angle du plan de coupe du plan avec le cône pour obtenir l'un ou l'autre) qu'une multiplicité de *fonctions* (la parabole, l'hyperbole sont inscriptibles sur le cône³³).

32. P. Desan, *Naissance de la méthode*, *op. cit.*, p. 85.

33. Cette analyse doit beaucoup au travail récemment publié par Jean-Claude Dumoncel : *Le jeu de Wittgenstein*, Paris, PUF, 1991.

Jean-Claude Dumoncel fait valoir que le pas (peut-être un pas de trop) d'une telle formalisation fut celui qu'en tout premier lieu dans l'histoire franchit Bergson alors que Wittgenstein, en dépit ou peut-être à cause de quelques schémas de son cru, préféra en quelque sorte se tenir sur le seuil :

Ma difficulté est tout à fait semblable à celle d'un homme qui trouve un nouveau calcul (par exemple le calcul différentiel) et qui cherche un symbolisme³⁴.

L'affaire du calcul différentiel évoque l'écart entre Newton et Leibniz, celui-ci étant reconnu comme ayant inventé, lui, le symbolisme adéquat.

Or, jusqu'à un certain point³⁵, un écart de cet ordre ordonne l'un par rapport à l'autre les frayages de Freud et de Lacan. Il s'agit, bien sûr de ne pas trop faire dire à cette métaphore de l'articulation Lacan/Freud³⁶ mais aussi de mesurer jusqu'où elle n'est pas une simple analogie.

Freud invente une méthode d'accueil, de traitement et d'investigation³⁷ de ce qui ailleurs se trouvait catalogué comme maladie mentale. Chez lui, le paradigme reste le cas ; il a, comme Wittgenstein, trouvé un nouveau calcul mais n'a pas mis à notre disposition le symbolisme qui lui correspondrait.

L'aspect épidémique de la transmission de la psychanalyse n'est pas tant lié à la doctrine freudienne prise comme réseau de thèses (cette doctrine, appréhendée par un large public, n'apparaît pas d'une teneur très différente de celle d'un Janet) qu'au style de Freud, à un certain aspect « littéraire » voire, comme il le reconnaissait lui-même, « romanesque » de ses comptes rendus de cas. Beaucoup d'analystes de la première génération ont témoigné de cela, par exemple F. Sterba³⁸. Comment oublierions-nous d'ailleurs que, lors de sa toute première intervention au cours du tout premier congrès international de psychana-

34. Cité par J.-C. Dumoncel, *op. cit.*, p. 60.

35. Précisons : jusqu'au point où Lacan lui-même, avec la borroméanisation de son ternaire S.I.R., en viendra à le mettre en question dans sa portée de paradigme (ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il le récusait, ni qu'il la récusait).

36. Freud n'aurait certes pas trouvé saugrenu de se trouver ici identifié à Newton. Etre du même côté que Wittgenstein lui aurait sans doute paru plus étrange, encore que ce soit bien aux objections qu'il en reçoit qu'il décide de répondre dans son tardif travail sur les « Constructions dans l'analyse ».

37. Que traitement et investigation aillent de pair vaut comme un des traits majeurs de la méthode, pas seulement la sienne.

38. F. Sterba, *Réminiscences d'un psychanalyste viennois*, Toulouse, Privat, 1987.

lyse, Freud choisit non pas de livrer le dernier état de sa doctrine mais de parler... d'un cas. Un seul. Sans notes, et huit heures durant ! Il n'y avait en effet rien de mieux à faire pour que s'entende que sa méthode est le cas, évidemment pas accueilli ni donc défini de n'importe quelle façon, mais d'une façon telle qu'il se trouve mis en place comme monographie clinique approfondie³⁹.

Que Freud ait été, à partir de cet abord du cas tel qu'il le manifestait ce jour-là, conduit à coucher sur le papier quelques mathèmes (celui de l'*Esquisse*, puis les pelures d'oignon des *Études sur l'hystérie*, le schéma du chapitre VII de la *Traumdeutung* et encore celui de l'œuf écrit dans *Le moi et le ça*) n'a rien de contradictoire. S'il est exact pourtant que sa sorcière métapsychologie ne fournit pas le « formalisme correspondant », comme on le note, et pas seulement chez les lacaniens, il faudra conclure qu'avec Freud la méthode ne cesse pas de se signifier dans l'abord du cas.

Concluons ce point : Freud refait le parcours instaurateur du discours de la méthode jusqu'à Machiavel et La Ramée, avec lequel il partage le caractère peu abouti de la formalisation. Chez lui, le paradigme de la méthode reste, comme chez Machiavel, le cas historique. Or, déjà, comme chez Machiavel, ceci implique la délimitation d'un champ, ce champ que Lacan qualifiera de freudien. En s'inscrivant dans ce champ, Lacan prendra le relais, débouchant chez Descartes pour avoir suivi l'impulsion donnée par Freud à son discours de la méthode. La subjectivation de la méthode ira alors de pair avec l'introduction dans la méthode freudienne d'un paradigme sinon mathématique du moins propice à être mathématisé.

Montaigne puis Descartes, le moi puis le sujet

La portée du cas historique chez Freud dépasse largement sa fonction de paradigme (au sens grammatical de ce terme⁴⁰) de la méthode. L'abord freudien du cas, parce qu'il ne cesse de se maintenir dans la singularité du cas, parce qu'il se fonde sur la littéralité de ce que le

39. De même Lacan dans sa thèse de 1932 : « [...] c'est au contraire par l'étude, aussi intégrale que possible, du cas qui nous a paru le plus significatif, que nous pourrions donner à nos vues leur maximum de portée intrinsèque et persuasive » (J. Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, 1975, p. 151).

40. Cf. Thomas Kuhn, *La tension essentielle*, Paris, Gallimard, 1990, p. 24.

cas lui présente, spécialement au titre de symptôme et dans sa référence au récit (ce qui équivaut à un interdit porté sur la traduction du symptôme, notamment en termes « scientifiques »), fait valoir en acte que la méthode est un « exercice subjectif⁴¹ ». Pourtant, il n'y a pas, chez Freud, de prise en compte théorique de cette détermination comme telle, on ne trouve pas, chez lui, une explicite théorie du sujet.

Lacan rencontre le frayage de Freud tout spécialement sur cet accueil littéral du cas ; il consacre aux cas de Freud des années entières de son séminaire et, en 1966, résume la chose en une formule qui nous dit son parcours depuis l'enseignement reçu de Clérambault⁴² :

Singulièrement, mais nécessairement croyons-nous, nous en fûmes amené à Freud. Car la fidélité à l'enveloppe formelle du symptôme, qui est la vraie trace clinique dont nous prenions le goût, [...]

La théorie lacanienne du sujet est conséquente avec cette fidélité, pour cette raison qu'elle en est une conséquence. Lacan peut ici et en cela (donc : pas en tout) être dit « prolonger » Freud. Or, ce faisant, il boucle l'isomorphisme dont nous venons d'égrener les premiers traits, celui qui associe le discours de la méthode chez Freud au discours de la méthode qui, depuis Platon et au travers d'avatars ici brièvement subsumés sous les noms de Platon, Machiavel et La Ramée, trouve son accomplissement en Descartes *via* Montaigne.

Le plus sidérant en cette affaire, car ce constat a bien de quoi nous sidérer avant que de nous illuminer, tient à une remarquable rencontre. Si l'on suit encore, comme nous n'avons cessé de le faire, l'étude que Philippe Desan consacre à la *Naissance de la méthode*, on notera que la subjectivation de la méthode se produit en deux temps qui ont nom respectivement Montaigne et Descartes. Or Philippe Desan écrit, à propos de ces deux noms, cette phrase d'autant plus susceptible de nous faire dresser l'oreille que cette étude n'est en rien produite par quelqu'un qui se revendique lacanien :

41. P. Desan, *Naissance de la méthode*, *op. cit.*, p. 116. On pourra également se reporter à *Littoral* n° 27/28, Toulouse, Érès, avril 1989, « Exercices du désir », ainsi qu'au fondamental travail de P. Hadot : *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris, Études augustiniennes, 1987.

42. J. Lacan, *Écrits*, *op. cit.*, p. 66.

Cet apport du sujet *dans* la méthode commence évidemment par une théorie du *moi*, et plus particulièrement de la construction du moi⁴³.

On le voit, les deux derniers pas d'une mise en œuvre d'un discours de la méthode correspondent aux deux premiers pas du frayage de Lacan en tant que se branchant sur celui de Freud : théorie du moi, théorie du sujet.

I. Montaigne : le moi premier moment de la subjectivation de la méthode

Jusqu'à Montaigne, le discours méthodologique reste celui non pas du sujet mais de l'*homme universel*. Telle était la figure ordonnatrice de ce discours et que récusera Montaigne. Nous trouvons en effet chez lui ce que nous avons déjà repéré chez chacun de ceux qui ont contribué à la constitution d'un discours de la méthode, à savoir le fait que cette contribution relève d'une aventure singulière, personnelle. Mais, avec Montaigne, cette singularité s'inscrit dans la méthode, devient elle-même un élément de la méthode. Ce qui s'appellera son moi.

Tout d'abord le refus. On peut en donner diverses formules dont la plus amusante est peut-être cette confession : Montaigne a beau s'« être rongé les ongles à l'étude d'Aristote », il ne comprend rien à « ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques⁴⁴ ».

Son « je ne suis pas philosophe⁴⁵ », où il se résigne enfin, évoque clairement le rejet cartésien du savoir reçu. Il y a aussi un décisif doute chez Montaigne, qu'il ne saura cependant pas convertir en point d'appui d'une certitude subjective, qui restera donc indéfini. Au moment où l'aristotélisme s'effondre, Montaigne prend acte du « vain bastiment de l'humaine science⁴⁶ » et se raccrochera à... lui-même. Or il y a ici méthode de ce que, ce lui-même, Montaigne le trouve, fort lacaniennement, au lieu de l'autre.

Le refus de la science est aussi celui d'une vérité présentée comme objective. Le pas est net qui ici sépare Montaigne de Machiavel ou La Ramée. La vérité devient « véracité personnelle⁴⁷ » et qui ne sera telle

43. P. Desan, *Naissance de la méthode*, *op. cit.*, p. 116 (italiques de l'auteur).

44. P. Desan, *Naissance de la méthode*, *op. cit.*, p. 117.

45. *Ibid.*, p. 118.

46. *Ibid.*, p. 131.

47. *Ibid.*, p. 133.

qu'acceptée par l'autre. L'art du récit devient méthode, et la méthode découvre le langage comme « seule base de toute "vérité"⁴⁸ » :

La parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui l'écoute⁴⁹.

Ainsi Montaigne peut-il lire les Anciens, les imiter dans ses récits, en s'y cherchant lui-même. Son moi se règle sur l'autre, en interaction avec l'autre (ainsi sa position de secrétaire de La Boétie). Et ce ne semble en rien un hasard que Philippe Desan, pour en parler, se serve d'une théorie dite du *looking-glass self*. Mais non, ce n'est pas celle de Lacan mais d'un psychosociologue américain du début du siècle.

Il y a cependant une différence importante entre ce moi tel que Montaigne le construit méthodiquement en référence à La Boétie, à Plutarque, à Sénèque, à ceux qu'il ne prend plus la peine de citer alors même qu'il use de leurs écrits faisant ainsi des siens une véritable marqueterie verbale, à ceux qu'il finit par nommer simplement l'autre : « comme dit l'autre⁵⁰ ... ». C'est bien au lieu de cet autre que se cherche Montaigne :

Ce grand monde que les uns multiplient encore comme especes sous un genre, c'est le miroir où il nous faut regarder pour nous connoître du bon biais⁵¹.

Ce biais, c'est la méthode. Mais l'identification du moi en l'autre, chez Montaigne, n'en finit pas de ne pas se cristalliser. Montaigne introduit le sujet dans la méthode sous la forme de ce moi-là, jamais imaginativement identifié ; l'identification est certes *en* l'autre, mais non pas *à* l'autre⁵² (cette façon de flirter avec l'identification imaginaire est cohérente avec le maintien vivace du doute chez Montaigne).

Lacan sut prendre acte de l'importance de Montaigne dans ce qu'il nommait, inventant peut-être ce jour-là un mot au destin éphémère, « ce

48. P. Desan, *Naissance de la méthode*, op. cit., p. 116.

49. *Ibid.*, p. 121.

50. *Ibid.*, p. 123.

51. *Ibid.* p. 119.

52. N'y a-t-il pas eu, n'y a-t-il pas encore, chez certains élèves de Lacan partisans de « l'ouverture » parfois jusqu'au point qu'elle les empêche d'apercevoir qu'ils se font ainsi les porteurs du discours phénoménologique le plus reçu (J.-A. Miller le notait), comme une tentative de ravalier le moi du *stade du miroir* en un moi à la Montaigne ? Une sorte de méfiance voire d'horreur de l'identification imaginaire ? Il y a de la méprise dans ce mépris de l'identification imaginaire.

moment inaugural de la surgie, du surgissement de ce terme qui s'appelle le sujet⁵³ ». Ce sera, comme nous pouvons l'attendre, pour tout de suite après en venir à Descartes :

[...] Montaigne, par un certain côté, c'est vraiment celui qui s'est centré non pas autour d'un scepticisme mais autour d'un moment vivant, cette *aphanisis* du sujet. Et c'est en cela qu'il est fécond, qu'il est guide éternel qui reste et qui dépasse tout ce qu'il a pu représenter comme moment à définir d'un tournant historique, mais ce n'est point là le scepticisme⁵⁴.

Au regard de cette position subjective présentifiée, inaugurée par Montaigne, l'intervention de Descartes sera double : Descartes saura faire du doute le levier d'un accès à une certitude subjective. Il n'aura plus besoin, du coup, de persister, par-delà le passage à l'acte du *Cogito*, à récuser tout savoir universel pour situer ce savoir comme étant d'un sujet.

2. Le bouclage cartésien du discours de la méthode : résonances freudiennes

Descartes rassemble, comme en une gerbe, l'ensemble des traits constituants du discours de la méthode. Quelques notations suffiront, à propos desquelles nous laissons au lecteur le soin d'évoquer lui-même leurs correspondances dans le discours de la méthode freudienne :

– sur le rejet du hasard :

[...] il faut tellement se tenir hors l'empire de la fortune⁵⁵ [...]

(conseil à la princesse Élisabeth à propos d'un commentaire de Machiavel qu'elle lui avait demandé)

– sur la dépendance de la vérité au regard de la méthode :

On ne peut se passer d'une méthode pour se mettre en quête de la vérité des choses (quatrième règle).

– sur l'historicisme :

En moi-même, ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même.

53. J. Lacan, *Les fondements de la psychanalyse*, séance du 3 juin 1964.

54. J. Lacan, *Les fondements de la psychanalyse*, séance du 3 juin 1964.

55. P. Desan, *Naissance de la méthode*, *op. cit.*, p. 137.

– sur le caractère éminemment personnel de la démarche et le fait que l'histoire de la méthode est une histoire singulière :

Mon dessein n'est pas d'enseigner ici [il s'agit du *Discours*] la méthode que chacun doit suivre pour bien conduire sa raison, mais seulement de faire valoir en quelle sorte j'ai tâché de conduire la mienne.

– sur le constructivisme et son caractère littéral :

La méthode [...] n'est le plus souvent rien d'autre que l'observation scrupuleuse d'un ordre, que cet ordre existe dans la chose même, ou bien qu'on l'ait ingénieusement introduit par la pensée : par exemple si nous voulons lire une écriture déguisée sous des caractères inconnus, nous ne voyons aucun ordre s'y manifester clairement, mais nous en forgeons pourtant.

Ajoutons à ces points le paradigme mathématique (ce n'est pas la méthode, c'est la mathématique qui est universelle : *mathesis universalis*), la délimitation d'un champ (Lacan a longuement étudié ce point, réglé par la fonction attribuée aux dites vérités éternelles), le caractère illuminatif (on dit intuitif) et inductif de la méthode (lié au fait qu'il s'agit de vérité et non pas, comme dans la méthode inductive baconnienne, de réalité) et enfin l'allure romanesque des œuvres de Descartes (déjà repérée par Leibniz), et nous aurons fait le tour peut-être complet de ces traits de correspondance Freud/Descartes qui rendent moins étrange que Lacan ait pu conclure l'affaire en soutenant que le sujet dont il s'agit de fait chez Freud est celui du *Cogito*.

Concluons ce point : il nous paraît désormais confirmé qu'aux deux derniers pas d'une mise en œuvre d'un discours de la méthode (ceux qui ont nom Montaigne et Descartes) répondent les deux premiers pas du frayage de Lacan (théorie du moi, théorie du sujet). En cela Lacan s'avère prendre la relève du discours freudien de la méthode.

Aussi considérable que soit le constat de cet isomorphisme, il nous faut cependant aller plus loin qu'en prendre simplement acte. Ce sujet en effet, tel que Lacan est amené à le définir, n'est pas *semblable* au sujet du *Cogito*, donc autre ; il est bel et bien celui du *Cogito*. Il n'y a donc pas simplement parallélisme mais convergence, rencontre. Tout ce que nous venons de déplier confirme cette thèse de Lacan.

Qu'est-ce à dire ? Que le discours freudien de la méthode (ici à distinguer de celui de Freud puisqu'il se compose de ce relais en quoi Lacan prolonge Freud) constitue bel et bien le discours de la méthode

en un sens très précis de « constituer » : il le *répète* (nous croyons l'avoir montré), et ainsi l'inaugure.

Deux remarques peuvent être déduites de cet état des choses.

Si Freud n'a pu frayer lui-même le discours de sa méthode jusqu'à rencontrer Descartes, cela tient non pas tant, comme on pourrait le croire, à l'absence chez lui d'une théorie du sujet mais au fait que cette absence commence déjà, en son frayage, avec un certain fourvoisement de la théorie du moi. C'est elle, cette définition du moi chez Freud, qui a d'abord joué comme blocage pour que son discours puisse s'être pleinement réalisé comme discours de la méthode. Ce sera aussi le lieu, nommé Marienbad 1936, où l'affrontement de Lacan avec Freud sera le plus violent (écrit avec un petit a), une intervention que Lacan ne publiera jamais.

Deuxième remarque aux antipodes de la première : si Lacan a pu, avec le paradigme liant borroméennement R.S.I. déboucher sur un abord du sujet lui inédit, cela tient à cette répétition constituante du discours de la méthode – exactement de la même façon que le bouclage du circuit pulsionnel a pour effet la production d'un « nouveau sujet⁵⁶ ».

Ainsi apparaît-il que l'isomorphisme que nous venons de déplier comme la convergence en Descartes des deux lignées Platon/Machiavel/La Ramée/Montaigne, et Freud/Lacan, loin de déboucher en un savoir absolu qui serait celui du sujet enfin à lui-même identifié, ne font que poser (d'une manière qu'on peut anticiper comme pertinente au regard de l'expérience freudienne) la question de ce nouveau sujet que Lacan abordait avec le chiffre borroméen.

La fonction secrétaire

Concluons sur la fonction secrétaire comme élément de la méthode freudienne. Deux points d'ordre différent méritent d'être relevés, l'un historique, l'autre plus proprement méthodologique.

Il y a tout d'abord un fait historique comme redoublé : avec les tout premiers pas du frayage de Freud, disons Bertha Pappenheim et quelques autres, mais aussi avec l'inaugurale thèse de Lacan, disons sa rencontre avec Marguerite, l'innovation méthodologique est le fait de quelqu'un en fonction de secrétaire. D'une manière qu'on devra dire fort

56. J. Lacan, *Les fondements de la psychanalyse*, séance du 13 mai 1964.

classique, si l'on en juge d'après ce qui eut déjà lieu comme mise en place d'un discours de la méthode, la méthode s'invente en se mettant en œuvre à propos d'un cas. Le faire savoir de la méthode est aussi et d'abord celui d'un cas. C'était déjà vrai de Machiavel, de La Ramée comme de Montaigne ou de Descartes. D'Anna O. comme d'Aimée, on n'aura d'abord su que ce qu'avaient bien voulu nous en dire leurs secrétaires – y étant incluse « l'honnête dissimulation⁵⁷ » de leur noms de Bertha Pappenheim ou de Marguerite Anzieu.

A partir de ce faire savoir historique, peut-être contingent, deux points de vue restent possibles. L'on peut déclarer qu'en tant qu'inaugurateurs ces frayages répondaient à des exigences spécifiques et non reproductibles y compris par ceux qui s'emploieraient à mettre en œuvre la même méthode freudienne. Tel serait le statut de la fonction secrétaire, liée à ces cas-là, premiers, mais pas nécessairement en jeu dans chacun des cas dont ils ont rendu possible un certain abord méthodologiquement réglé. Dans cette façon d'envisager les choses, la fonction secrétaire ne mériterait pas d'être accueillie comme un des éléments spécifiant cette méthode. L'intervention secrétariale resterait intéressante seulement pour les historiens de la psychanalyse.

Un argument en faveur de cette théorie serait de remarquer que, par la suite, Lacan a fort peu re-misé de la même façon sur un cas de son expérience, étant plutôt resté bouche close s'agissant de ceux qu'il psychanalysait. Mais cet argument se retourne aussitôt, la bouche close étant un des modes majeurs de la réalisation d'une fonction secrétaire : « L'obligation de silence qui vous incombe » écrit un secrétaire à un autre, nommément Acciainoli à Machiavel⁵⁸.

Il est ici à noter combien souvent, hormis le cas du contrôle, lorsqu'un psychanalyste croit pouvoir faire savoir auprès d'un public plus ou moins choisi telle tranche d'une cure dont il s'est chargé, ce faire savoir lui-même intervient comme hypothéquant la suite de la cure (Freud en était venu à recommander au psychanalyste de ne se lancer dans pareille aventure que lorsque l'analyse était achevée ; mais comment savoir qu'elle est achevée dès lors qu'un penchant à en parler

57. Torquato Accetto, *Della dissimulazione onesta*, Gênes, Costa et Nolan, 1983, traduit en français *De l'honnête dissimulation*, Paris, Verdier, 1990, par Mireille Blanc-Sanchez, édition établie, annotée et introduite par Salvatore S. Nigro.

58. Cité par Mireille Blanc-Sanchez, « La parole confisquée : le secrétaire dans l'Italie des XVI^e et XVII^e siècles », Cf. ici même p. 15.

chez qui y aurait été en place de psychanalyste rend déjà questionable la vérité de ce savoir ?).

Si donc incombe au psychanalyste, une « obligation de silence », ce qu'aucun d'eux ne conteste, cette obligation reste méconnue dans sa portée tant qu'on la réfère à un code déontologique. Le médical accepte certains accommodements, en particulier la communication de cas à des collègues ou étudiants, aux fins de recherche ou d'enseignement. Pourtant, ni cette règle ni les exceptions reçues à l'endroit de son respect ne conviennent en psychanalyse, ne serait-ce que parce que, dans le champ freudien, c'est là une de ses incidences nouvelles et décisives, la différenciation entre collègue et patient n'est pas clairement établie, que le dit collègue peut se trouver être un analysant, le dit patient un psychanalyste. Étant donné en outre le caractère toujours plus « incestueux » qu'on ne l'imagine des liens qui, dans les groupes analytiques, s'instaurent de divan à fauteuil et de fauteuil à divan, il ne reste plus de doute quant au peu de valeur d'un recours à une déontologie professionnelle pour régler les problèmes qui, dans l'expérience, suscitent l'obligation de silence côté psychanalyste. Il est d'ailleurs un signe de cette inconvenance quand il arrive qu'un analysant, dans le mouvement de sa cure, après avoir tout un temps « innocemment » parlé de ce qui se passait dans son analyse à son entourage familial, amical ou professionnel, se rende au fait qu'il commettait, ce faisant, une erreur et en vienne ainsi à reconnaître que mieux valait se soumettre à une certaine obligation de silence. Or un tel problème éthique n'a pas sa place dans ce que prétend réglementer un code déontologique professionnel.

L'obligation de silence, en psychanalyse, n'incombe pas au seul psychanalyste. La référer non pas à la déontologie mais à la fonction secrétaire comme élément de la méthode freudienne permet non seulement de saisir comment elle peut aussi revenir à l'analysant (la fonction secrétaire n'est pas toujours nécessairement tenue par le secrétaire en titre) mais aussi et surtout de saisir qu'elle n'est qu'une des données d'une question plus générale, celle-là même qui définit comme telle la fonction secrétaire ; ainsi que le note Mireille Blanc-Sanchez : « le choix de dire ou de ne pas dire appartient au secrétaire ». Or, une psychanalyse, quand elle s'avère effective, donne lieu à ce que soit posée et traitée la question d'un tel choix. Lacan a pu, à cet endroit, parler d'une « éthique du Bien-dire⁵⁹ » tout en n'ignorant pas, à ce qui

59. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1973, p. 65.

me semble, à quel point une telle formule pouvait donner lieu à débordement (ça n'a pas manqué).

Ainsi donc la fonction secrétaire, telle que ci-dessus définie, nous paraît-elle un élément essentiel, constituant, de la méthode freudienne. Qu'elle ait été effectivement présente dès les premiers pas du frayage de Freud n'avait donc rien d'accidentel.

Il est vrai que prendre la mesure de l'incidence de cette fonction secrétaire dans l'analyse réclame d'abord qu'on ait saisi à quel point chaque psychanalyse effective n'a que peu de chose à voir avec un huis clos. Le fantasme du consultoire analytique comme lieu douillet, calfeutré, aux portes capitonnées, comme d'un lieu materno-pelvien, protégé du monde dit extérieur, aussi comme d'une chambre noire où l'analysant entrerait muni de symptômes pour en ressortir débarrassé, sans que, durant tout ce temps, le monde « extérieur » n'y soit intervenu, ni sans qu'il en ait subi quelque effet, ce fantasme peut certes offrir à tel analysant la sécurité⁶⁰ d'un espace où sa parole peut trouver un minimum d'aise, il n'en reste pas moins un fantasme. Freud, en portant le mot d'esprit à la dignité d'une formation de l'inconscient, a ouvert une brèche décisive dans la *one-body-psychology*, et où peut s'entrevoir un fait pourtant patent : qu'entreprendre une analyse est aussi une affaire publique et que, de part en part, le sujet en analyse a affaire, dans son analyse elle-même, à un certain public dont rien n'assure que le psychanalyste puisse entièrement prendre sur lui de l'incarner ni qu'il puisse, *a fortiori*, finir par le devenir. Bien au contraire, accueillir la fonction secrétaire comme un élément de la méthode freudienne revient à prendre acte de ce que l'action de ce public dans l'analyse⁶¹ comme celle de l'analyse sur ce (ou ces) public(s) est ce à quoi chaque analyse a affaire d'une manière essentielle à son effectuation.

Il y a un lien étroit entre ce public de l'analyse et la fonction secrétaire définie comme déterminant l'opportunité ou l'inopportunité du dire. Car il ne s'agit pas tant, dans l'analyse, de dire ou pas au psychanalyste que de porter un certain dire au lieu de ce public qui est aussi le lieu où ce dire en sera un. Il y aura eu engagement d'un sujet dans son analyse précisément du fait qu'il aura pris acte que son symptôme

60. Ce n'est pas en un certain pays bien différent des nôtres (démocratiques) que *sécurité* se dit *securitate*.

61. *Littoral*, en septembre 1985, consacrait un de ses thèmes à ce problème (*Littoral* n° 17, Toulouse, Erès, 1985).

témoignait de ce que ce dire n'était pas porté en son lieu. En cet endroit, Freud invente la notion capitale de défense. Or son invention d'une méthode est affine à cette notion. Comment, en effet, en sa méthode, traite-t-il le dire en souffrance ? Non pas en suggérant au sujet de dire là où il croit pouvoir ne pas dire mais, au contraire, en le prenant au pied de la lettre de son abstention : lui formulant la règle de l'association libre, il le décharge, Lacan le notait, de sa responsabilité en tant que sujet de l'énonciation. Le psychanalyste prend sur lui cette responsabilité. Mais ce ne saurait être pour l'assumer à la place du sujet, pseudo-solution où le dire ne trouverait certes pas son compte. C'est pour, au lieu de cette prise en charge, faire jouer la fonction secrétaire qui, bénéficiant du brouillage des cartes produit par l'association libre, peut faire que se présente autrement la distribution de ce qui est à dire et de ce qui doit être localisé sur la « couche⁶² » du secrétaire, ce qui doit faire l'objet de l'honnête dissimulation et qui sera reconnu comme ne pouvant mieux accéder au dire public qu'en étant ainsi localisé.

Ici, une fois n'est pas coutume, c'est la psychanalyse qui pourrait venir éclairer la fonction secrétaire, notamment certaines réelles aventures de secrétaires plutôt malmenés comme d'autres où tel secrétaire accédait à la sainteté. N'est-elle pas là pour prendre acte de ce que la distribution du dire n'est pas affaire de communication mais de jouissance ? Praticien de l'effacement⁶³, le secrétaire ne peut que pousser à son terme sa logique, autrement dit qu'effacer l'effacement lui-même ; si *De l'honnête dissimulation*, de Torquato Accetto, reste un texte capital, c'est pour ne pas avoir triché à l'endroit de cette logique. Or l'effacement de l'effacement ne peut qu'inclure le secrétaire. Tenue jusqu'à ce point, la fonction secrétaire prend un tour particulier où il devient patent que loin d'avoir sa couche, le secrétaire est appelé à l'être. Ainsi son acte le destine-t-il, comme celui du psychanalyste ou encore celui du saint à être ce « rebut de la jouissance⁶⁴ » qui, réalisé comme tel, comme rebut, rend le dire possible.

62. Torquato Accetto, *Della dissimulazione...*, *op. cit.*, p. 10.

63. *Ibid.*

64. J. Lacan, *Télévision*, *op. cit.*, p. 29.

Décidément oui, ce qu'on ne peut dire, il faut savoir le taire. En cette performance, le sujet devient secrétaire de lui-même et l'analyse trouve sa limite. De cet « homme bas⁶⁵ », de cet « affranchi employé aux affaires confidentielles⁶⁶ » ainsi que Tacite appelait le secrétaire, le sujet n'a plus besoin.

65. Torquato Accetto, *Della dissimulazione...*, *op. cit.*, p. 7.

66. Cf. Mireille Blanc-Sanchez, « La parole confisquée », *art. cit.*, p. 10 : « *libertus ex secretioribus ministerii* ».

« La personne de moi-même »

Les destinées d'une observation clinique dans l'histoire de la psychiatrie

Thierry Trémine

NOTRE propos consiste à suivre les destinées d'une observation, qui porte sur une patiente qui se nomme elle-même « La personne de moi-même ». Cette observation, publiée en 1834 par François Leuret, aliéniste de la première génération post-esquirolienne, sera reprise par de nombreux auteurs, tels Morel, Griesinger, Séglas, Cotard.

Nous examinerons particulièrement la manière dont elle est évoquée par ce dernier auteur, comme illustration d'un changement conceptuel concrétisé par Jean-Pierre Falret au milieu du siècle. Mais auparavant, et pour aller au plus court, il nous faut proposer de façon résumée certaines des conditions qui, à notre sens, encadrent la naissance, et de ce fait la possibilité d'une observation en psychiatrie.

— La médecine d'observation, appelée selon Littré à devenir la médecine clinique, si elle a toujours existé, est une méthode devenue prévalente depuis peu, lorsque Leuret publie ses livres. En ce qui concerne le domaine de la pathologie mentale, l'observation porte sur un paradigme que j'emprunte à Fédida en le complétant : « Le sujet malade de l'objet de ses passions et des erreurs de son entendement¹ ». Entre les termes de ce paradigme se constituent des écarts qui vont grandissant, car c'est ici que se glisse la science, ses étiopathogénies, ses rapports nosologiques, etc. De ce fait, l'immédiateté des signes et des symptômes va disparaître avec la valeur d'argumentaire du délire, progressivement : il ne suffira plus de recevoir ce que l'aliéné dit, il faudra chercher ce qu'il ne montre pas, ce qu'il cache ou méconnaît.

1. E. Esquirol, *De la hypémanie ou mélancolie*, présentation par P. Fédida et J. Postel, Toulouse, Sandoz Éditions Privat, 1976.

– Dans les concepts qui structurent ces écarts dans le paradigme cité, la psychiatrie emprunte à la médecine des modèles étiopathogéniques ou nosologiques provisoires, qu'elle adapte après un décalage historique constant, et alors même que la médecine est passée à d'autres modèles : modèle anatomoclinique, modèle des fièvres, modèle pastorien, modèle cri-tériel, etc.

– En retour ces modèles ordonnent la façon d'observer, de rédiger, de transmettre. Ils s'attachent une entité pathologique adéquate qui va servir de démonstration *princeps* de la validité du modèle théorique, mais va retentir sur la manière d'appréhender le reste de la pathologie : la manie intermittente chez Pinel, la monomanie chez Esquirol, l'idée délirante chez Leuret, la folie circulaire chez Falret. Ce modèle accompagne à chaque fois un décalage du regard porté sur l'ensemble de la pathologie, en privilégiant notamment certains signes ou registres : idées délirantes, humeur, corps biologique, etc.

– Le paradigme de l'observation est validé en miroir par un autre paradigme : le médecin curateur par l'objet de ses passions et de son entendement. Ces deux paradigmes constituent au départ le *traitement moral* et sont observables à l'état pur chez Leuret.

– L'observation psychiatrique se constitue entre trois configurations essentielles, appelées à varier historiquement : les rapports particuliers au *droit*, que ce soit dans l'expertise ou le certificat ; le rapport à l'*élève*, à l'enseignement et à la transmissibilité ; le rapport au *secret*, où ne doit être public que ce qui ne fait pas reconnaître le sujet.

Venons-en à l'auteur, nous devrions dire l'inventeur de notre observation, dans son rapport au trésor caché et dans le sens où cette invention sera maintes fois reprise dans des contextes théoriques différents. Nous examinerons entre Leuret et Cotard, (qui intervient 50 ans plus tard) ce qui change alors dans l'ambiance.

François Leuret : le personnage

Leuret est à la fois un aliéniste bien situé dans son temps, à savoir la descendance d'Esquirol et la première moitié du XIX^e siècle², mais aussi une personnalité singulière, comme beaucoup d'aliénistes de l'époque³.

2. M. Gourevitch, « Éloge de François Leuret », *L'information psychiatrique*, 1968, 44, 9, 843-854.

3. T. Trémine, « Sur la folie, par François Leuret », *Synapse*, 1988, 42, p. 68-73.

Comme Esquirol et Pinel il a fait des études de théologie. Ses parents le destinaient même à la prêtrise, certainement comme beaucoup de jeunes gens appartenant à des familles pauvres, et nous allons voir que cela n'est pas sans importance au niveau du transfert des pertinences culturelles en ce début de siècle. Il avait commencé ses études de médecine pour les interrompre, faute de subsides paternels et s'engager dans la Légion de la Meurthe, pour plusieurs années. Puis, enfin revenu à la médecine, il obtient un poste d'interne à la Maison de Charenton, passe sa thèse en 1826 et remplace Georget, prématurément décédé, dans la maison de santé d'Yvry, dirigée par Esquirol⁴.

Nous allons évoquer ses deux ouvrages les plus importants. Le premier dont nous extrairons notre observation s'intitule : *Fragments psychologiques sur la folie*. Il date de 1834. Il représente un essai de psychopathologie où la folie est ramenée essentiellement à l'idée délirante. Cette dernière ne peut en effet être distinguée par sa nature seule de l'idée raisonnable ou de l'erreur, et relève donc d'une stratégie visant à emporter la conviction, stratégie qui constitue l'essentiel du traitement moral. Il est important de situer cela dès le début, puisqu'il s'agit d'une observation où les écarts dans le paradigme initial du patient, et corrélativement du paradigme en miroir de son médecin sont réduits au minimum, le sujet collant à ses idées délirantes, fruits de ses passions aliénantes ; l'aliéniste collant pour sa part à sa conviction curatrice, sans grand appareil théorique autour.

Plus que des méthodes, ce sont des illustrations du traitement moral qui sont exposées dans le second ouvrage, intitulé *Du traitement moral*, qui date de 1840. Leuret se situe entièrement comme élève d'Esquirol, dont la thèse de 1805 s'intitule : *Les passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale*, et dont la nosographie sépare les maladies des passions et celles de l'entendement. Mais dans le traitement moral qu'il applique, Leuret revendique l'efficacité jusqu'à la souffrance. Les méthodes de persuasion et d'intimidation, qui visent à faire céder l'aliéné, lui vaudront alors, lorsqu'il les présentera à l'Académie de médecine, de violentes attaques de ses confrères⁵.

4. R. Semelaigne, *Les pionniers de la psychiatrie française*, Paris, Éditions Baillièrre et fils, 1930.

5. « Rapport sur le traitement moral de la folie de M. Leuret », *Bulletin de l'académie royale de médecine*, III, 1838.

la folie et divisé en deux parties, « Délires de l'intelligence » et « Délire des passions », répond six ans plus tard une systématisation du traitement moral qui se présente ainsi :

J'entends par traitement moral de la folie l'emploi raisonné de tous les moyens qui agissent directement sur l'intelligence et sur les passions des aliénés.

L'observation est suspendue à cette division du traitement moral qui l'ordonne. Elle est de ce fait l'observation du traitement moral lui-même.

Soulignons que Leuret est aussi un anatomiste conséquent et qu'il sait donc de quoi il parle lorsqu'il évoque l'état des recherches sur les étiologies organiques de la folie. Enfin nous verrons qu'il cite souvent les figures de Jean Wier, « Notre Jean Wier » dit-il, contre l'inquisiteur Bodin⁷, mais qu'il y a quelque chose en lui qui rappelle ce dernier. « Doit-on n'obtenir d'eux que des paroles arrachées de leur bouche... ? » dit-il parfois à propos des aliénés...

Médecin à Bicêtre, ses observations remarquables auront une postérité sur laquelle nous reviendrons après en avoir particulièrement examiné une : « La personne de moi-même ». Pour résumer cette présentation du cadre dans lequel est publiée cette observation, nous dirons qu'elle vise autant à décrire le malade que le traitement moral lui-même et qu'à cette fin, elle se présente d'abord comme un dialogue.

« *La personne de moi-même* »

Le livre de Leuret *Fragments psychologiques sur la folie* (1834) précède de six ans celui sur le traitement moral (1840) et les conceptions du premier sont donc moins tranchées, comme moins attisées probablement par les reproches qui lui seront faits et que l'auteur ne supportait guère.

Les observations sont longues, entrecoupées de citations d'auteurs, d'histoires empruntés à des théologiens, des confrères, des littérateurs. On y trouve des sarcasmes : « Ce siècle envoie les prophètes à Charenton » (Il parle ici des malades, mais il était aussi médecin à Charenton !), des invectives, des réfutations vigoureuses. Bref, le personnage

7. Bodin est l'inquisiteur avec lequel Jean Wier eut maille à partir, à la suite de la publication de son ouvrage : *De l'imposture des diables*. Cf. Jules Michelet, *La sorcière*, Paris, Garnier Flammarion, 1966.

n'est facile ni avec ses malades, ni avec ses confrères, ses prédécesseurs, ses contemporains, ou les idées circulantes. On pourrait reprendre à son sujet cette phrase de Jean-Jacques Rousseau : « Je tiens au cul et aux chausses des gens qui m'ont fait du mal et la bile me donne des forces et même de l'esprit et de la science⁸ ». En effet, nous retrouverons souvent du Rousseau derrière cet homme, et dans le rapport au discours, et dans le personnage, et probablement dans « l'autre époque » dont il est issu.

Notons cette contradiction apparente : cet homme terrifiant et controversé va laisser des observations d'une grande qualité qui sont toujours citées.

Il y a donc dans ces observations un caractère *princeps*, celui-ci ne tient pas à la description d'une entité, mais essentiellement à la description d'un délire, autrement dit, ce n'est pas par leur côté pratique, ordonné et généralisable que ces observations valent. Leuret est probablement l'aliéniste qui, du fait de ses positions vis-à-vis du traitement moral, est resté le plus près des idées délirantes de ses patients, s'attachant à décrire avec exactitude la thématique délirante qu'il va combattre. Ses observations vont donc constituer des « manières de délirer » dont la description est transmissible, quelle que soit la réinterprétation clinique, étiopathogénique ou nosographique des successeurs qui les reprendront à leur compte. Ces observations deviendront même indispensables en tant qu'*archives du délire*, lorsque la méthode anatomoclinique reléguera l'idée délirante au second plan.

Nous allons examiner une de ces observations qui, à mon avis, donne des éléments clairs, quasiment anthropologiques, pouvant expliquer certains éléments de son succès futur dans la clinique psychiatrique.

La malade qui fait le sujet de l'observation qui va suivre est plus éloignée d'elle-même et de la connaissance de sa personnalité que ne le sont les deux précédentes. Elle se trouve placée dans le service de M. Parisot. Son âge est de 56 ans environ, elle jouit en apparence au moins, d'une bonne santé physique ; depuis l'année 1827, elle a perdu la conscience de son individualité, et se croit une femme tout autre de ce qu'elle était autrefois. Cette croyance paraît être liée à un changement qui s'est opéré dans sa manière de sentir, et surtout à des phénomènes d'hallucinations nombreux,

8. Lettre de J.-J. Rousseau à madame de Warens (27 janvier 1749) évoquant sa querelle avec Rameau. Cité par Starobinski dans la préface à *l'Essai sur l'origine des langues*.

variés et incessants. Jamais elle ne parle d'elle qu'à la troisième personne, et en employant cette phrase : « La personne de moi-même ». Pourvu qu'on ne l'approche pas de trop près, qu'on ne touche ni son lit, ni sa chaise, ni ses vêtements, ni rien de ce qui lui appartient, on parvient facilement à converser avec elle. Elle répond à tout avec douceur et politesse.

- Comment vous portez-vous, madame ?
- La personne de moi-même n'est pas une dame, appelez-moi mademoiselle, s'il vous plaît.
- Je ne sais pas votre nom, veuillez me le dire.
- La personne de moi-même n'a pas de nom : elle souhaite que vous n'écriviez pas.
- Je voudrais pourtant bien savoir comment on vous appelle, ou plutôt comment on vous appelait autrefois.
- Je comprends ce que vous voulez dire. C'était Catherine X, il ne faut plus parler de ce qui avait lieu. La personne de moi-même a perdu son nom, elle l'a donné en entrant à la Salpêtrière.
- Quel âge avez-vous ?
- La personne de moi-même n'a pas d'âge.
- Mais cette Catherine X dont vous venez de parler, quel âge a-t-elle ?
- Je ne sais pas. Elle est née en 1779, de Marie..., et de Jacques..., demeurant..., a été baptisée à Paris, etc., etc.
- Si vous n'êtes pas la personne dont vous parlez, vous êtes peut-être deux personnes en une seule ?
- Non, la personne de moi-même ne connaît pas celle qui est née en 1779. C'est peut-être cette dame que vous voyez là-bas.
- Vos parents vivent-ils encore ?
- La personne de moi-même est seule et bien seule, elle n'a pas de parents, elle n'en a jamais eu.
- Les parents de la personne que vous nommiez tout à l'heure ?
- On dit qu'ils vivent toujours, ils se sont dits *mon* père et *ma* mère, et *je* l'ai cru jusqu'en 1827 ; *j'ai* toujours rempli *mes* devoirs envers eux jusqu'à cette époque.
- Vous êtes donc leur enfant ? Votre manière de parler prouve que vous le croyez.
- La personne de moi-même n'est l'enfant de personne : l'origine de la personne de moi-même est inconnue : elle n'a aucun souvenir du passé. La dame dont vous parlez est peut-être celle pour laquelle on a fait cette robe (elle montre la robe qu'elle porte), elle a été mariée, elle a eu plusieurs enfants. (Elle raconte alors des détails très circonstanciés et très exacts sur sa vie, en s'arrêtant toujours à l'année 1827).
- Qu'avez-vous fait, et que vous est-il arrivé depuis que vous êtes la personne de vous-même ?

- La personne de moi-même a demeuré dans la maison de santé de... On a fait sur elle et on fait encore des expériences physiques et métaphysiques. Ce travail n'était pas connu d'elle avant 1827. Voilà une invisible qui descend, elle vient mêler sa voix à la *mienne*. La personne de moi-même n'en veut pas, elle la renvoie doucement.
- Comment sont les invisibles dont vous parlez ?
- Ils sont petits, impalpables, peu formés.
- Comment habillés ?
- En blouse.
- Quelle langue parlent-ils ?
- Ils parlent français ; s'ils parlaient une autre langue, la personne de moi-même ne les comprendrait pas.
- Est-il sûr que vous les voyez ?
- Assurément, la personne de moi-même les voit, mais métaphysiquement, dans l'invisibilité ; jamais matériellement, car alors ils ne seraient pas invisibles.
- Sentez-vous parfois des odeurs ?
- Une composition femme, invisible, m'envoyait des mauvaises odeurs.
- Sentez-vous quelquefois les invisibles sur votre corps ?
- La personne de moi-même les sent, et en est très fâchée ; ils lui ont fait toutes sortes d'indécences.
- Avez-vous bon appétit ?
- La personne de moi-même mange ; elle a du pain et de l'eau ; le pain est tel qu'elle peut le souhaiter ; elle ne veut rien de plus. Dans la maison de santé, il y avait une dame qui faisait manger la personne de moi-même, comme un enfant ; elle a été battue parce qu'elle ne voulait pas manger les aliments qui avaient été achetés dans le rue de...
- Comment vous trouvez-vous à la Salpêtrière ?
- La personne de moi-même s'y trouve très bien ; elle est traitée avec beaucoup de bonté par M. Parisot. Elle ne demande jamais rien aux filles de service.
- Faites-vous quelquefois des prières ?
- La personne de moi-même savait sa religion, avant 1827 ; elle ne la sait plus maintenant.
- Que pensez-vous des dames qui sont avec vous, dans cette salle ?
- La personne de moi-même pense qu'elles ont perdu la raison, au moins pour la plupart.

Cette observation clôt le chapitre intitulé « Cohésion anormale et fixité d'idées fausses, se rapportant aux organes ou à la personnalité du sujet pensant ». Leuret y réaffirme l'absence de lésion anatomique dé-

celable et la place de « l'impression morale » lorsqu'il y a lieu de faire « changer d'avis » l'aliéné.

Nous ferons quelques commentaires rapides sur ce texte :

– L'observation n'est pas encore ordonnée par le modèle médical, mais par l'exposé descriptif du délire et des idées délirantes. Il n'y a pas encore le déroulement classique – sémiologie, diagnostic, pronostic, traitement – pas d'exposé des signes physiques, pas de relevé des signes négatifs ou absents. D'une certaine manière les idées délirantes se suffisent à elles-mêmes : *la folie est pratiquement synonyme de délire*.

– Cette observation est un dialogue, comme nous l'avons vu. Elle expose à la fois les idées délirantes, les questions, les relances de l'aliéniste ; et surtout cette *observation expose le traitement moral lui-même*. En effet, la patiente rompt à un moment dans sa stratégie de négation du « je » : elle dit « je » en évoquant ses parents. L'aliéniste la reprend, il relève une faille dans la stratégie, qu'il souligne même en italiques dans le texte publié. Mais la patiente efface l'argument de l'aliéniste en reprenant sa stratégie initiale : « je » n'existe pas. Le traitement moral est ici fait de complicité, de ruses, de participation au délire, de glissements tactiques. Si vous permettez cette comparaison un peu artificielle, mais qui, je crois, n'est pas dénuée de tout fondement, il y a chez Leuret comme dans l'observation de « L'homme aux rats » de Freud à la fois l'histoire du malade, de la maladie et du traitement ainsi finalement que l'observation du thérapeute lui-même. Ici nous assistons au combat entre les effets néfastes des passions et la passion de la raison de l'aliéniste, combat qui doit se résoudre dans la crise hippocratique⁹.

– Le dialogue chez Leuret ne se déroule pas uniquement avec ses patients, mais aussi avec ses confrères, avec la culture et l'histoire des idées. Notamment, comme chez nombre d'auteurs dans la première moitié du XIX^e siècle Leuret réinterprète les figures de la religion à l'aune de celles de l'aliénation mentale. En pratique, il opère un transfert des pertinences culturelles par le monde de la technique qui s'illustre alors par les figures rhétoriques du traitement moral.

9. Le *corpus hippocratum* domine le retour à la médecine d'observation. Rappelons que « les natures y sont les médecins des maladies » (ici la nature est la raison). Le praticien accompagne le déroulement de l'apepsie, de la pepsis puis de la crasis vers la guérison, la métastase ou la mort.

Le dialogue est épique et théâtral. On pourrait d'ailleurs, mais c'est un autre propos, relever que le théâtre reste l'un des espaces de jeu du traitement moral, que ce soit à travers la méthode expectante et cathartique issue d'Aristote et Hippocrate, dans une tradition héritée du Siècle des lumières qui se poursuivra jusqu'au psychodrame, en passant par la stratégie du docteur Willis, dans le « Faublas » de Louvet¹⁰, et les pièces de Sade à Charenton.

Enfin, c'est là quelque chose d'essentiel, Leuret dispute des idées délirantes avec l'aliéné et son époque, mais on sent une volonté farouche de régler désormais seul cette question d'honneur avec le délire. Dans le passage à l'écrit des ouvrages, un personnage est encore bien discret, c'est l'élève, alors que le lecteur est chez Falret, comme nous le verrons, mis en position d'élève dès l'introduction aux *Leçons cliniques de médecine mentale*¹¹, avant que ne se généralise le passage à la présentation de cas écrite sous forme de leçons chez Charcot. Dans *Du traitement moral* une observation est rédigée par des élèves à Bicêtre, internes, mais Leuret est plus un clerc de la raison passionnée qu'un enseignant.

– L'observation porte sur le déroulement du combat entre la croyance à des hallucinations et la volonté de l'aliéniste de les faire cesser, notamment par les fameuses douches froides. Dans ce combat critique hippocratique, c'est le principe lui aussi hippocratique qui est appliqué *contraria, contrariis*¹².

L'élève est le secrétaire de ce combat, plus exactement il en tient la chronique. Les internes « recueillent et rédigent », mais on ne cherche pas à leur montrer le généralisable derrière le particulier.

Ne sera pas détaillé ici tout ce qui constitue le traitement moral. Chez Leuret on pourrait dire à la manière de Mac Mahon voyant la mer : « que d'eau, que d'eau », tant la douche et les bains froids sont d'une utilisation courante, et seront attachés dans l'imaginaire populaire au traitement de la folie¹³.

10. J.-B. Louvet de Couvray, *Les amours du chevalier de Faublas*, La Pléiade : Les romanciers du XVIII^e siècle, Paris, Gallimard, 1965.

11. J.-P. Falret, *Leçons cliniques sur les maladies mentales*, Paris, Éditions Baillière, 1854.

12. Ce qui constitue aussi une figure de rhétorique : « *cum contrariis, opponuntur contraria* » (Cicéron).

13. Pour souligner mon propos sur cette lutte des passions, notons que Leuret expérimente sur lui et ses élèves les affusions et douches froides ! (*Du traitement moral*, p. 160)

Nous sommes devant un certain rapport au délire et aux idées délirantes qui va se modifier par la suite, sous forme d'une mise à distance par la méthode clinique, qui coïncide avec l'abandon du traitement moral dans les institutions en 1850, comme l'a montré Gladys Swain¹⁴. Et dans le cadre de ce traitement moral qui s'adresse au délirant, Leuret cherche à faire dire « je » au malade : il faut que celui-ci s'impute ses manifestations malades, pour que lui réponde ensuite l'argumentaire de l'aliéniste. L'eau froide pourrait être comprise comme cet appel à se ressaisir.

Nous allons maintenant examiner le devenir de cette observation, après avoir dit quelques mots du changement de regard qui s'opère avec Jean-Pierre Falret au milieu du siècle¹⁵.

Un nouveau « spécimen » : la folie circulaire

L'article du professeur Lanteri-Laura développe cette fameuse introduction aux *Leçons cliniques*, où il est dit qu'il faut cesser d'être le secrétaire passif des malades et le sténographe de leurs paroles, et qui introduit corrélativement l'invention de la maladie mentale dans les écarts ordonnés du paradigme initial.

Ce changement de position est peut-être mieux expliqué lors d'une querelle fameuse : celle que Jean-Pierre Falret mène à Baillarger à l'Académie impériale de médecine, sur la prééminence de la description de ce qui deviendra la psychose maniaco-dépressive¹⁶. J'en rappelle rapidement les termes.

Baillarger décrit en 1854 une affection qu'il intitule « folie à double forme », caractérisée par la succession de la dépression et de l'excitation. Jean-Pierre Falret quelques semaines plus tard réclame (de façon assez méprisante) la prééminence d'une telle découverte, sous le terme de « folie circulaire », que ses élèves sont censés connaître « depuis plus de dix ans ». Remarquons que l'élève devient, dans l'affaire, un personnage capital. Quoi qu'il en soit la discussion est peu amène. Bercherie, en l'évoquant, note assez justement que Baillarger représente

14. G. Swain, *Le sujet de la folie*, Toulouse, Éditions Privat, 1977.

15. J. Falret, *Leçons cliniques sur les maladies mentales*, Paris, Éditions Baillière, 1854.

16. *Bulletin de l'académie impériale de médecine*, tome six, 1853-54.

une période qui finit et Falret une période qui commence¹⁷. Falret définit quant à lui la folie circulaire de la manière suivante :

Elle est même, à plus juste titre que la manie et la mélancolie, une forme naturelle, car elle n'est pas basée sur un seul caractère principal, la quantité de délire, la tristesse ou l'agitation, mais sur la réunion de trois états particuliers, se succédant dans un ordre déterminé, possible à prévoir, et n'étant pas susceptible de transformation¹⁸.

Ce qui l'amène à définir sa méthode :

Plus on observe profondément ces malades, plus on est convaincu que les variétés si nombreuses des maladies mentales fondées sur l'objet du délire, sur les idées dominantes, et qui paraissent, au premier abord, n'avoir d'autres limites que l'imagination de l'homme, sont, au contraire, réductibles à un petit nombre de formes spéciales que l'observation ultérieure fera découvrir ; nous avons déjà, selon nous, un *spécimen* de ces formes naturelles dans la folie paralytique, si justement distinguée par M. Parchappe des autres espèces de maladies mentales, et dans la folie circulaire, que nous cherchons nous-même à établir en ce moment » (*ibidem*).

Nous ferons quelques commentaires rapides sur ce texte qui exprime de façon limpide une nouvelle façon d'observer le patient.

— L'abandon du traitement moral dans les asiles est corrélatif d'un changement radical de position vis-à-vis du délire, surtout vis-à-vis de ses thèmes, de ses idées. Or celui-ci est aussi corrélatif de l'abandon en général d'une relation duelle (les aliénés font nombre désormais), au profit de l'apparition d'une nouvelle catégorie tierce : l'élève. Il s'agit en effet maintenant de leçons cliniques. L'ouvrage de Falret est contemporain de celui de Parchappe, qui réorganise les asiles suivant un modèle de gestion de la chronicité, où la folie paralytique devient un modèle adéquat et dominant¹⁹.

— On passe de la description des espèces — *les manières de délirer* — à la description des entités et au généralisable — *les maladies* — sur un modèle dont Bichat est certainement le père, mais avec un décalage historique important, qui explique que la découverte de Bayle, sur les

17. P. Bercherie, *Les fondements de la clinique*, Paris, la Bibliothèque d'Ornicar ?, Seuil, 1980.

18. *Bulletin de l'académie impériale de médecine*, tome six, 1853-54.

19. J.-B.-M. Parchappe, *Des principes à suivre dans la fondation et la construction des asiles d'aliénés*, Paris, Masson, 1851.

liens entre une altération visible des méninges et une maladie à l'évolution prévisible, la paralysie générale, mette trente ans à s'affirmer²⁰.

– L'exemple validant le modèle de la maladie est celui de la folie circulaire et l'humeur devient le trouble au premier plan. C'est l'époque ou apparaît le mot « dépression », (en même temps que la description des entités) terme destiné à coller au modèle médical, je dirai presque définitivement. Les antécédents sont nommés : il s'agit de la découverte de Bayle d'une entité non susceptible de transformation. La chronicité, qui n'était pas un souci de Leuret pris dans une psychiatrie de la rencontre, devient prévalente.

– Cette modalité descriptive fait loi : le règlement modèle de 1857 des asiles reprendra la nécessité d'observation selon le modèle décrit par Falret²¹.

C'est dans ce cadre pratique et théorique que Cotard fait sa propre découverte.

En effet, nous sommes désormais dans une autre époque. Cotard est élève de Charcot ; c'est-à-dire qu'il publie ses travaux principaux à l'époque où est créée à la Faculté de médecine la chaire des maladies mentales et nerveuses, en 1882. Élève par la suite de Lasègue, celui-ci le présente au fils Falret, Jules, avec qui il travaillera quinze ans à la maison de santé de Vanves, créée par Jean-Pierre Falret.

Pour l'anecdote, Cotard, avec un deuxième « t » à son nom (Cottard), est aussi le médecin un peu balourd décrit par Proust dans *Un amour de Swann* ; celui qui ne comprend jamais rien, qui fait des plaisanteries lourdes et remet la mâchoire de madame Verdurin en place, lorsque celle-ci rit trop fort. C'est aussi dans le roman celui auquel ses élèves confieraient volontiers leur peau... Cottard est médecin jusqu'à la caricature²².

20. P. Bercherie, *Les fondements de la clinique*, Paris, la Bibliothèque d'Ornicar ?, Seuil 1980.

21. T. Haustgen, *Observations et certificats psychiatriques au XIX^e*, Ciba éditeur, 1985.

22. Naturellement, comme le montre Painter, Cottard chez Proust est un condensé de plusieurs médecins ; mais il n'est pas impossible que Marcel Proust ait connu Cotard par l'intermédiaire de son père chirurgien.

Le délire des négations

La version la plus achevée du travail de Cotard sur le délire des négations paraît en 1882, dans les *Archives de neurologie*, publiées sous la direction de Charcot. La logique de l'observation, définie par Jean-Pierre Falret, y est tout entière contenue.

Il s'agit de la description d'une « évolution délirante spéciale » survenant au cours de l'évolution des mélancolies anxieuses. Une « folie d'opposition », une « lésion intellectuelle » dont l'auteur nous dit :

C'est dans les *Fragments psychologiques sur la folie* de Leuret que je trouve l'observation la plus caractéristique. J'en résume l'interrogatoire²³.

Nous verrons que ce résumé n'est pas fait de manière anodine, puisque c'est le traitement moral qui disparaît de l'observation elle-même.

Ce qui va devenir (de manière internationale) le syndrome éponyme de l'auteur, amène déjà Cotard à interpréter de manière arbitraire l'observation de Leuret :

Il n'est pas sûr, dit-il, toutefois dans les états de chronicité avancée, que le délire de négation survive en quelque sorte aux troubles généraux du début et que les malades, comme celle de Leuret, ne présentent plus ni dépression, ni agitation anxieuse manifeste.

Rien ne laisse penser chez Leuret que ces troubles aient en effet existé chez sa malade, mais la logique de la description de Cotard se fait selon le primat des troubles de l'humeur. Le délire est secondaire.

Le syndrome de Cotard regroupe une négation des organes, du monde, des idées. Cette maladie alors décrite dans son déroulement total appelle quelques remarques sur la méthode, comme sur la manière dont l'observation de Leuret s'y insère.

1.— Le modèle est médical. Intermittence, rémittence : le vocabulaire s'inspire des fièvres (comme chez Baillarger et Falret), ou est franchement celui d'une maladie. Soulignons notamment : « Par les phases successives et l'évolution de la maladie ». Encore : c'est une « véritable maladie, distincte par ses caractères et son évolution ». Une lésion intellectuelle comme nous l'avons vu.

23. J. Cotard, « Du délire des négations », *Archives de neurologie*, IV, 152-170, 1882.

2.– Ce modèle lésionnel marche par différenciations successives, et non plus en se situant d'abord dans un tableau classificatoire ordonné, comme l'a montré Foucault.

Cotard prend donc le délire des persécutions et la description qu'en font Jules Falret et Lasègue, ses maîtres, pour en différencier le délire des négations, en privilégiant d'abord le généralisable, pour aller ensuite vers les signes inconstants ou moins évidents. Mais la description des signes premiers relève d'abord d'une altération de l'humeur, appelée mélancolie anxieuse, dont le délire des négations est la conséquence et l'évolution naturelle vers la chronicité.

3.– Dès la deuxième page de l'article, il est affirmé que généralement les aliénés sont négateurs et que de ce fait

les démonstrations les plus claires, les affirmations les mieux autorisées, les témoignages les plus affectueux les laissent incrédules ou ironiques. La réalité leur est devenue étrangère ou hostile.

Ainsi cette description est négation de la possibilité du traitement moral lui-même, et Cotard supprime – en citant le texte de l'observation – le passage où Leuret surprend l'aliéné en défaut avec sa propre stratégie ; ce passage disparaît avec l'ambition de Leuret de faire dire « je » au malade, dont on ne se soucie plus qu'il s'attribue la cause de ses désordres ; on entérine ses négations désormais. Voici le texte de l'observation de Leuret reprise par Cotard :

C'est dans les *Fragments psychologiques* de Leuret que je trouve l'observation la plus caractéristique. J'en résume l'interrogatoire.

– Comment vous portez-vous, madame ? La personne de moi-même n'est pas une dame, appelez-moi mademoiselle, s'il vous plaît – Je ne sais pas votre nom, veuillez me le dire. La personne de moi-même n'a pas de nom : elle souhaite que vous n'écriviez pas – Je voudrais pourtant bien savoir comment on vous appelle, ou plutôt comment on vous appelait autrefois. Je comprends ce que vous voulez dire. C'était Catherine X... il ne faut plus parler de ce qui avait lieu. La personne de moi-même a perdu son nom, elle l'a donné en entrant à la Salpêtrière – Quel âge avez-vous ? La personne de moi-même n'a pas d'âge. – Vos parents vivent-ils encore ? La personne de moi-même n'a pas de parents, elle n'en a jamais eu. – Qu'avez-vous fait et que vous est-il arrivé depuis que vous êtes la personne de vous-même ? La personne de moi-même a demeuré dans la maison de santé de... On a fait sur elle et on fait encore des expériences physiques et métaphysiques. Ce travail n'était pas connu d'elle avant 1827. Voilà une invisible qui descend, elle vient mêler sa voix à la mienne.

4.— Apparaît à la fin de l'article « la classe des héréditaires », affirmation *a priori* d'une différence anthropologique et anticipation de toute étiologie à venir pour de nombreuses années.

5.— Cet agencement des signes est d'emblée achevé, il nous a été transmis pratiquement sans ajouts ni modifications. Il est pratique, quelle que soit l'étiopathogénie que lui adjoindra Cotard par la suite et qui sera vite oubliée. On pourrait presque dire qu'il est quasiment reproductible par l'élève qui en dispose, en changeant les figures propres aux malades observés.

Conclusion

L'histoire de cette observation clinique nous permet de dégager des constantes et des différences selon les périodes historiques. Nous avons surtout dégagé les différences. Essayons de relever certaines constantes.

Comme nous l'avons vu, toute clinique est plus ou moins tautologique, car elle ne peut que valider la position du thérapeute qui ordonne l'observation, son point de vue, ses préjugés, ses choix. La qualité d'un modèle clinique²⁴ réside dans le fait qu'il ne soit pas totalitaire et qu'il se laisse volontiers subvertir, ou il passera vite tel un effet de mode. En général chaque thérapeutique (existante, espérée, anticipée) choisit un modèle clinique validant, une entité illustrative qui en retour apparaît comme un principe organisateur de toute la clinique. Ainsi Pinel, comme l'a montré Swain, et sa manie intermittente, qui sous-entend par l'alternance des épisodes la possibilité d'un retour à la raison d'un aliéné qui sera « raisonnable²⁵ ». Mais aussi Jean-Pierre Falret et le modèle d'une entité évolutive prévisible dans la folie circulaire, devenue maladie ; ou encore, le délire raisonnant chez Leuret, où le malade est tout entier dans son délire, comme l'homme est tout entier dans sa passion, que le traitement moral attaque, passion contre passion.

La clinique quitte avec Falret les idées délirantes, qui se suffisaient à elles-mêmes chez Leuret, pour gagner les signes premiers cachés, ici les troubles de l'humeur. L'observation de Leuret reste nécessaire à ce type d'archive du délire, pour une clinique moins à même d'en faire un relevé exact dans le dialogue. Le délire est entaché d'une immédiateté

24. L'hystérie chez Freud, par exemple.

25. C'est ce que Hegel reprend de Pinel comme on le sait.

trop envahissante désormais ; ses idées et ses thèmes n'ont plus comme poids que leur présence au sein d'un tableau clinique ordonné ; il n'y a plus d'argumentaire recevable dans le délire²⁶, et la science s'édifie sur la découverte des manifestations cachées qui l'engendre.

On ne peut cependant expliquer le succès de l'observation de Leuret uniquement par sa qualité clinique : comme le dit très bien Cotard : les aliénés sont tous désormais négateurs, et la négation du « je » pourrait bien être un modèle archétypique de contrat entre le patient et l'ambiance.

Lorsque Cotard décrit une affection dans laquelle « la disposition négative est portée au plus haut degré », il clôt définitivement une psychiatrie de la rencontre, qui était celle de la période des monomanies et du traitement moral, pour se situer dans une perspective évolutive, en décrivant une manifestation de la chronicité délirante. Naturellement il faut pour cela être dans les conditions d'observer le déroulement de cette chronicité, qui va de la mélancolie anxieuse au délire des négations ; ce que l'asile ne permet qu'à partir des années 1850, suivant la logique redéfinie par Parchappe²⁷.

La lutte des croyances quitte le terrain aliéniste-aliéné pour gagner un champ culturel plus vaste qui la définit en retour. Leuret dit : « Aujourd'hui les théologiens se retirent et laissent place aux médecins qui expliquent tout par des causes naturelles ». Leuret se pose même à un moment la question de savoir si le traitement moral est à même d'obtenir des réponses déraisonnables. Il y répond en disant que la raison a quelque chose qui oblige l'amour-propre à céder devant elle, même si elle véhicule des préjugés et des erreurs, du côté des croyances religieuses communes qui constituent le « roc primitif que ne peut entamer la bêche du laboureur ». L'aliéniste se pose assez clairement en clerc de la raison, notamment lorsqu'il passe en revue les phénomènes religieux qu'il réattribue au pathologique, comme de nombreux autres aliénistes de l'époque²⁸. On pourrait même ajouter que la raison représente à elle seule une « médecine naturelle » du *corpus hippocraticum*.

26. Y compris pour l'aliéné sujet du droit : le juge n'a plus à écouter des raisons délirantes.

27. J.-B.-M. Parchappe, *Des principes à suivre dans la fondation et la construction des asiles d'aliénés*, Paris, Masson, 1851.

28. T. Trémine, J. Molto, « Les destins de la foi chez un aliéniste et ses théories : Brière de Boismont », *Revue internationale d'histoire et de méthodologie de la psychiatrie*, à paraître.

Mais il ne se saisit pas de la Raison de n'importe quelle façon. Nous avons déjà suggéré qu'il y avait du Rousseau derrière Leuret, à la fois dans le personnage lui-même, écorché et ombrageux, mais aussi dans le style d'une époque, un rapport à la Raison démonstrative que l'on pourrait appeler une certaine mauvaise foi²⁹.

Cette mauvaise foi, Leuret en revendique l'efficacité, qui lui en fournit aussi l'éthique. L'aliéniste est constamment dans un rôle que l'aliéné justifie par son délire ; l'aliéniste ment dans la mesure où l'aliéné croit en des chimères, pour l'amener d'ailleurs à mentir lui-même, à quitter cette *authenticité morbide*³⁰ qui le caractérise ; l'aliéniste au nom de la science use des stratagèmes de la passion.

Ce savoir-faire (soutenu par l'eau froide), est une technique de la parole et du stratagème qui rappelle la *metis* des Grecs : il n'est pas besoin de savoir tout, si l'on sait où l'on va³¹. Ces stratagèmes ont de tout temps préfiguré le traitement moral, comme le montrent Morel et Quétel dans leur ouvrage³².

Surtout les rapports entre la parole, la passion et la raison sont encore ceux désignés par Jean-Jacques Rousseau : La passion fait naître les voix, les tropes puis les langues ; la raison est ensuite exercice de *style*³³. Cette raison a certes des beautés, mais somme toute ce sont d'abord des volontés qui s'affrontent. L'eau froide amène l'aliéné à se ressaisir pour être accessible aux beautés de la raison.

Les passions sont ici des emportements, maladifs ou curatifs, qui prennent les termes de la thèse d'Esquirol au pied de la lettre, mais annoncent en même temps la mort du traitement moral. Il apparaît ici comme exaspéré, poussé dans ses divers retranchements, où plus grand-chose n'est partageable ou transmissible. La seule leçon que transmet Leuret réside dans la nécessité d'une énergie considérable et d'un dévouement décourageant. De plus le rapport maître-élève reste très proche du rapport aliéniste-aliéné. Or l'appartenance à la médecine exige autre chose, depuis déjà plusieurs décennies, du côté de la transmissibilité³⁴.

29. La mauvaise foi sartrienne, naturellement.

30. Termes que j'emprunte à Cassirer.

31. M. Detienne, J.-P. Vernant, *Les ruses de l'intelligence : la metis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1989.

32. Morel P., Quétel C., *Les médecines de la folie*, Paris, Hachette, 1985.

33. J.-J. Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, préface de J. Starobinski.

34. J.-C. Sournia, *La médecine révolutionnaire : 1789-1799*, Paris, Payot, 1989.

Leuret se doit d'inventer à chaque pas des figures de rhétorique capables de remplacer les images pieuses qu'il a démolies à longueur de pages, même si c'est avec certains frissons qui lui font dire, dans un effort pour concilier le tout :

Oh ! que dans un monde meilleur le juste soit récompensé ! Que l'espoir de celui qui souffre ne soit point une chimère ! Que l'homme resté pur à l'épreuve du malheur, soit reçu dans le sein de la Divinité !

Et moi, dans mes paroles ou dans mes écrits, puissé-je ne donner jamais lieu à aucune interprétation contraire à la croyance en Dieu ; croyance si vraie pour tous les hommes et si nécessaire aux malheureux. Je désire ardemment que l'on ne se méprenne pas sur le but que je veux atteindre ; je montre la folie, et en cela je remplis un devoir, je montre la folie partout où je la reconnais, je la suis dans nos théories, dans nos traditions, et quand j'enlève le masque dont elle a couvert les idées les plus grandes, les sentiments les plus sublimes, c'est afin d'arriver plus sûrement à l'Éternelle Vérité.

Au lieu d'écouter la voix de la raison, on a voulu s'élever au-dessus d'elle, au lieu de consulter le guide intérieur que Dieu a donné à tous, on a cherché des prodiges. Surpris à l'apparition de quelques phénomènes peu ordinaires, mais pourtant naturels, on y a vu du merveilleux ; et dédaignant les règles vulgaires du bon sens, on a souvent demandé à ceux dont l'esprit était aliéné, des règles de conduite.

Cette mauvaise foi est donc aussi un rapport à la foi, ultime rempart d'une démonstration qui, dans le traitement moral, préfigure cependant la manière dont les découvertes techniques seront utilisées : *comme des figures de rhétorique*. A ce titre elles pourront ainsi enfler le paradigme initial. L'observation de Leuret ne vaut pas seulement comme archive du délire ; elle précède dans le traitement moral la manière dont la technique comme idéologie va opérer comme thérapeutique, singulièrement vis-à-vis du délire lui-même.

Cotard est de bonne foi quant à lui, sans hiatus entre le personnage, et la description clinique. Il est l'inventeur d'un délire chronique, qui naît dans le déroulement prévisible d'une maladie désormais érigée en modèle descriptif de la psychiatrie par Jean-Pierre Falret.

Le délire des négations est la métastase d'un processus qui ne s'origine plus dans la parole et la passion, mais dans l'humeur, concept dont l'ambiguïté sémantique réaffirme la complétude : une altération de l'humeur se suffit à elle-même, elle est maladie, et il n'y a plus qu'à en décliner les altérations, y compris dans le champ du délire. Chez Leuret le délire naît de l'idée exaspérée par la passion, il en est le prolonge-

ment morbide. Chez Cotard le délire n'est qu'apparence ou métastase et plus personne ne se ridiculiserait à vouloir en découdre directement avec lui. D'autant plus que ce délire a une valence anthropologique valable pour toute folie : les aliénés sont tous négateurs ; un point, c'est tout.

Rapports de passions, de paroles et de délires : tout cela a basculé avec Falret. La mort du traitement moral emporte avec elle un certain rapport au délire : le thème du délire n'obtient aucune réponse de Cotard, le dialogue est ramené à l'appréciation désabusée que les aliénés sont tous négateurs, et ce thème n'existe qu'en fonction de l'affectivité pathologique d'un homme seul face à l'ambiance du monde. C'est une lésion originelle de l'héréditaire. Le thème du délire des négateurs est pertinent dans le sens où rien ne lui répond, sinon un monde technique qui viendra corriger cette humeur défaillante.

Mais il serait totalement illusoire qu'il ne le fasse pas au nom du stratagème, voire du mensonge. C'est certainement un des prix à payer à l'appartenance de la médecine : le rapport à la technicité, lorsqu'il s'exprime sous forme de raison démonstrative est toujours empreint de la même *mauvaise foi* car, d'une certaine manière, il répond toujours à l'argumentation du délire, en rusant. Mais aussi parce que la technique doit répondre à la totalité de l'être et à sa complexité.

Le trajet de la belle observation de Leuret ne s'arrête pas à Cotard. Séglas, lorsqu'il fait de la maladie de Cotard un syndrome, en relevant sa présence ailleurs que dans la mélancolie (dans ce qui deviendra classiquement le négativisme) participe à ce que la « personne de moi-même » passe à la postérité³⁵. Ce singulier dialogue, entre cette femme si présente de ne pas dire « je » et cet aliéniste si engagé dans sa passion de le lui faire dire, n'a certainement pas fini de servir de vignette à de nouveaux chapitres de la clinique, si du moins celle-ci supporte toujours d'être un dialogue.

35. J. Séglas, *Le délire des négations*, Paris, Éditions Masson, 1904 ; cf. également J. Séglas, *Leçons cliniques sur les maladies mentales et nerveuses*, Paris, Éditions Asselin et Houzeau, 1895.

Jean-Pierre Falret et le problème de la sténographie des malades

Georges Lanteri-Laura*

EN complément de l'important travail de T. Trémine sur F. Leuret (1797-1851), et comme une sorte de contrepoint, nous nous proposons de présenter ici quelques pages pour commenter un conseil que J.-P. Falret (1794-1870) proposait à ceux qui voulaient pratiquer la sémiologie des malades mentaux. Dans les leçons qu'il donna à la Salpêtrière, en 1850 et 1851, et qu'il reproduisit plus tard dans un recueil de 1864, qui devait tenir lieu du traité complet dont il savait alors que la maladie l'empêcherait de le mener à bien, il propose au clinicien éventuel :

Ne réduisez pas votre devoir d'observateur au rôle passif de secrétaire des malades, de sténographe de leurs paroles, ou de narrateur de leurs actions¹.

Nous allons replacer cette phrase dans son contexte, puis l'éclairer de quelques commentaires et rappeler que leur auteur, ancien interne d'Esquirol, fut celui qui rompit avec la tradition de son maître, quand il publia, en 1854, *De la non existence de la monomanie*², et que, plus qu'aucun de ses contemporains, il travailla à changer le paradigme qui régnait depuis Ph. Pinel³, celui de l'aliénation mentale, maladie unique, différente de toutes les autres maladies, et à passer aux maladies men-

* Hôpital Esquirol, École des Hautes Études en Sciences Sociales.

1. J.-P. Falret, *Des maladies mentales et des asiles d'aliénés*, Paris, J.-B. Baillière, 1864, p. 123 ; les leçons occupent les pages 105 à 350.

2. *Ibidem*, p. 425-448.

3. Ph. Pinel, *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, Paris, J.-A. Brosson, 1809, p. 128-129.

tales au pluriel, mutation qui nous paraît essentielle à la psychiatrie du XIX^e siècle, en France, mais aussi en Allemagne et en Italie.

Relisons d'abord le passage dans toute son ampleur :

Si vous voulez arriver à découvrir les états généraux sur lesquels germent et se développent les idées délirantes ; si vous voulez connaître les tendances, les directions d'esprit, et les dispositions de sentiment, qui sont la source de toutes les manifestations, ne réduisez pas votre devoir d'observateur au rôle passif de secrétaire des malades, de sténographe de leurs paroles, ou de narrateur de leurs actions ; soyez convaincu que, si vous n'intervenez pas activement, si vous prenez en quelque sorte vos observations sous la dictée des aliénés, tout l'état intérieur de ces malades se trouve défiguré en passant à travers le prisme de leurs illusions et de leur délire⁴.

Les lignes figurent dans un paragraphe, qu'il intitule : « De la direction à imprimer à l'observation des aliénés⁵ » et qui inaugure ses leçons cliniques. Il se propose de promener ses auditeurs dans un établissement spécialisé :

Que doit-on observer et noter au milieu de toutes les manifestations si bizarres, et en apparence si contradictoires, que présentent les aliénés ? Quel est l'important et quel est l'accessoire dans cet assemblage confus de symptômes qui attire vaguement la curiosité de l'observateur ou qui frappe d'étonnement ? Pour répondre à cette question si naturelle, parcourons ensemble un établissement d'aliénés, et voyons quels sont les faits qui vont, de prime abord, éveiller votre attention⁶.

Mais ce parcours, qui pouvait paraître judicieux, ne conduit à rien de bien utile :

Vous en sortez avec la persuasion que les idées délirantes n'ont pas plus de limites que l'imagination de l'homme... et vous en concluez : 1.- qu'il n'est pas de passion, pas d'idée, ayant existé ou pouvant surgir dans la tête humaine qui n'ait sa représentation dans une maison d'aliénés ; 2.- qu'il est bien difficile d'introduire l'ordre et la régularité d'une classification scientifique au milieu de phénomènes aussi multiples et aussi variables que l'intelligence et le caractère de l'homme⁷.

4. J.-P. Falret, *Des maladies mentales...*, *op. cit.*, p. 123.

5. *Ibidem*, p. 105-135.

6. *Ibidem*, p. 105-106.

7. *Ibidem*, p. 109.

Une observation sans aucune méthode qui la guide un peu ne saurait aboutir qu'à la perplexité stérile de l'observateur ; il note alors que l'étude peut accomplir un pas, mais un pas insuffisant, quand on prend l'attitude du romancier, du narrateur, du somatiste ou du psychologue.

Le romancier, d'abord :

Vous choisirez parmi les idées extraordinaires que vous leur entendriez émettre celles qui vous paraîtraient les plus curieuses, les plus intéressantes, et vous chercheriez à en faire un tableau aussi pittoresque que possible... En un mot, vous vous laisseriez guider, dans le choix des idées et des actes des malades, par leur bizarrerie, leur singularité, par leur caractère étrange et extraordinaire. Vous oublieriez que vous observez des malades et vous dépendriez les aliénés comme le font les romanciers... Vous décririez, en un mot, des hommes sains d'esprit, agissant sous l'influence d'une idée fausse ou d'une passion, ou bien des malades en proie au délire le plus violent de la fièvre, c'est-à-dire que le plus souvent vous substitueriez vos idées préconçues à l'observation exacte de la nature, la fiction à la réalité⁸.

Les malades ne sont pas forcément pittoresques, ou plutôt le pittoresque éventuel ne constitue pas ce qui concerne spécifiquement le clinicien, et ce qui se trouve à la base de chaque maladie mentale n'est pas ce qui fournirait la trame et les épisodes d'un roman.

La narration lui paraît préférable :

Vous aurez fait un grand pas dans la voie de la science, puisque au lieu de vous laisser guider par les impulsions de votre curiosité ou par un aveugle empirisme, vous suivrez les lois qui régissent toutes les sciences, en cherchant à remonter du fait particulier au fait général⁹.

Mais cette démarche même ne va pas sans quelque péril, car l'on ne connaît pas bien ces lois qui régissent toutes les sciences, l'on ne sait pas clairement à quel type de science correspond la pathologie mentale, ni si pareille appellation peut lui convenir, et les généralités ainsi acquises risquent fort de se révéler bien vagues.

Le point de vue des somatistes¹⁰ est sans doute plus médical, mais il tend à réduire toute la pathologie mentale à ce qu'on peut observer

8. J.-P. Falret, *Des maladies mentales*, op. cit., p. 109-110.

9. *Ibidem*, p. 112.

10. J.-P. Falret vise sans doute ici W. Griesinger, dont le traité était paru en allemand en 1845, mais ne sera traduit en français qu'en 1865.

dans les manifestations infectieuses ou toxiques qui, pour J.-P. Falret, appartiennent à la psychiatrie, mais ne peuvent la résumer :

Au lieu d'étudier les manifestations du délire en elles-mêmes, et de baser les différences et les analogies des délires entre eux sur cette étude directe des paroles et des actes des malades, ils ont été amenés, malgré eux, à subordonner le phénomène délire aux divers états physiques qui lui donnaient naissance, et à l'observer ainsi dans ses relations avec ces divers états beaucoup plus que dans ses caractères propres¹¹.

Enfin le recours à la psychologie, celle de Condillac, celle des Écossais comme Th. Reid, celle des idéologues, comme Cabanis et Destutt de Tracy, ou celle de Laromiguière, revient à décider d'avance que la clinique mentale ne peut comporter que les altérations possibles d'un certain nombre de facultés, observables chez l'homme normal, et dont la connaissance rigoureuse reste à faire :

Aussi successivement, toutes les doctrines physiologiques ont-elles eu leur retentissement dans l'étude de l'aliénation mentale. Nous avons vu, par exemple, les idées de Condillac et de Laromiguière, importées dans l'étude de la folie, donner naissance à la lésion de l'attention, considérée comme expliquant par sa diminution ou par son exagération, les formes principales de la folie. Nous avons vu, d'un autre côté, Heinroth cherchant à rattacher toutes les folies de la sensibilité et folies de la volonté. C'est ainsi, en un mot, que nous avons vu les aliénistes puiser dans les divisions psychologiques existantes les éléments de leurs classifications de la folie et les principes qui devaient les diriger dans l'observation des aliénés... C'est, en un mot, faire de l'observation systématique¹²,

id est inféodée à un système dont rien ne garantit la validité propre, ni la pertinence en psychiatrie.

Faute de pouvoir compter sur la psychologie ou de se réduire à l'examen somatique, et pour éviter les travers du roman et de la narration, la clinique des maladies mentales ne peut se fier qu'à elle-même, et dans un double sens. D'une part, elle se doit de constituer une sémiologie active, à l'image de la sémiologie pleuro-pulmonaire et cardiaque que l'École de Paris avait mise au point depuis les débuts du XIX^e siècle, et, d'autre part, elle doit permettre de distinguer les espèces mor-

11. J.-P. Falret, *Des maladies...*, *op. cit.*, p. 113.

12. *Ibid.*, p. 115-116.

bides naturelles les unes des autres, car rien n'est plus néfaste qu'une conception abusivement unitaire.

On a voulu étudier la folie comme une maladie unique, au lieu de rechercher dans ce groupe si vaste et si mal limité, des espèces vraiment distinctes, caractérisées par un ensemble de symptômes, et par une marche déterminée. Cette erreur fondamentale a été, à nos yeux, la plus fatale à l'avancement de la science ; elle a dominé la plupart des travaux de notre époque et l'on doit surtout s'efforcer de la combattre, si l'on veut imprimer à notre spécialité un mouvement progressif dans une voie différente¹³.

On ne saurait trop le répéter, en effet, la folie n'est pas une maladie unique, pouvant revêtir les formes les plus diverses, variables à l'infini au gré des individualités et des circonstances, dépendant de l'éducation ou du milieu dans lequel ont vécu les individus qui en sont atteints. Ces circonstances accidentelles peuvent bien imprimer des diversités secondaires, plus apparentes que réelles, aux manifestations les plus saillantes de la folie, mais elles n'agissent pas profondément sur l'essence même de la maladie. Le progrès le plus sérieux qu'on puisse réaliser dans notre spécialité consistera dans la découverte d'espèces vraiment naturelles, caractérisées par un ensemble de symptômes physiques et moraux, et par une marche spéciale¹⁴.

Cette conception unitaire propre au paradigme de l'aliénation mentale, et la clinique sans rigueur, qui y correspondait très souvent, entraînaient, en effet, un retard caractéristique de la pathologie mentale, quand on la rapprochait alors de ce que devenait la médecine depuis les débuts du XIX^e siècle, avec les travaux convergents de Corvisart, de Laennec, de Bouillaud, et de quelques autres. L'École de Paris¹⁵, matrice indiscutable de la médecine moderne, et dont les caractéristiques essentielles valent toujours à la fin du XX^e siècle, avait renouvelé complètement la médecine, en développant rigoureusement deux projets corrélatifs : distinguer les unes des autres les espèces morbides naturelles et élaborer, au moins pour la plèvre, les poumons, le cœur et les gros vaisseaux, une sémiologie active, qui fournit à la méthode anatomo-

13. J.-P. Falret, *Des maladies...*, *op. cit.*, Introduction, p. xxx-xxxI.

14. *Ibidem*, p. xxxI.

15. Cf. R.H. Shryock, *Histoire de la médecine moderne*, trad. R. Torr, Paris, Armand Colin, 1956, 105-129 ; G. Lanteri-Laura, « La connaissance clinique... », *L'Évolution psychiatrique*, 1982, 2, p. 423-469.

moclinique le savoir et le savoir-faire de l'examen clinique des malades. Reprenons un instant ces deux thèmes.

La médecine de l'aube du troisième millénaire dépend toujours de deux postulats qui guidaient déjà l'École de Paris : d'une part, il existe plus d'une manière d'être malade, d'autre part l'on ne peut soigner qu'après avoir déterminé la maladie dont le patient se trouve atteint, c'est-à-dire que le diagnostic précède, dans le temps et dans la logique, la thérapeutique.

S'il y a plus d'une maladie, *id est* si tout ne se résume pas à l'opposition « pathologique *vs* normal », mais s'il faut caractériser la diversité finie et dénombrable de l'ensemble des entités morbides, les progrès reviennent à distinguer les types pathologiques auparavant confondus : la dilatation des bronches n'est pas la phtisie, la pleurésie n'est pas la pneumonie, l'embolie pulmonaire n'est pas le cancer bronchique, le rétrécissement mitral n'est pas l'insuffisance aortique, et ainsi de suite.

Et pour distinguer *in vivo* les maladies les unes des autres, il convient, non seulement d'écouter ce que dit le patient sur son état, mais de l'examiner de façon active, selon un protocole précis, propre à affirmer des signes physiques objectifs, qui permettront de discuter diverses occurrences diagnostiques et, éventuellement après quelques examens complémentaires, d'écarter de façon différentielle les diagnostics vraisemblables à ne pas retenir, et de conserver l'exact.

C'est dire que le plus important dans les avancées de la médecine au XIX^e siècle tenait, par un côté à une sémiologie active où les confidences du patient ne resteraient plus l'essentiel, et par un autre à la diversité essentielle au pathologique. Or, la psychiatrie liée au paradigme de l'aliénation mentale ne pouvait adhérer à aucune de ces deux règles, puisque pour elle la maladie en cause demeurait unique, échappant ainsi à toute diversité possible, et que les signes éventuellement retenus, comme les hallucinations pour Esquirol¹⁶ ou pour J. Baillarger¹⁷, dérivèrent surtout de ce que disait le sujet, et servaient, sans aucune différenciation licite, à affirmer l'aliénation, non sur une combinatoire de signes séparés, mais sur un tableau caractéristique.

16. Esquirol, *Des maladies mentales...*, Paris, J.-B. Baillière, 1838, 2 vol., 1, p. 80-100.

17. Baillarger, « Des hallucinations... », *Mémoires de l'Académie royale de médecine*, Paris, J.-B. Baillière, 1846, 12, p. 476-517.

Or, J.-P. Falret a été l'un des premiers à s'apercevoir qu'en se maintenant dans le paradigme de l'unité de l'aliénation mentale, avec son corollaire, l'unité thérapeutique par le traitement moral de la folie, c'est-à-dire proprement la panacée, l'on imposait à la pathologie mentale d'en rester à la médecine du XVIII^e siècle, la seule d'ailleurs dont Ph. Pinel décrira la nosologie, et de tourner le dos aux développements effectifs de la médecine du XIX^e, dont l'École de Paris réalisait les progrès décisifs.

Il fallait donc, pour les anciens élèves d'Esquirol qui ne pouvaient plus éviter de rompre avec la mémoire de leur maître, passer de l'aliénation mentale au singulier aux maladies mentales au pluriel, et de mener à bien une sémiologie différentielle active qui ne s'en tînt donc pas à assumer passivement le secrétariat des malades, la sténographie de leurs propos et la narration de leurs actes. Nous comprenons mieux, à la lumière des pages qui précèdent, le sens de telles consignes et leur portée.

Nous pourrions ainsi clore ces quelques indications par deux remarques, qui concernent, l'une la nature même de l'entreprise sémiologique, et l'autre, son rapport avec la thérapeutique.

Notons d'abord que les signes physiques de l'examen pleuropulmonaire ou cardiaque ne renvoyaient pas, pour l'École de Paris, d'une manière simplement bijective à des lésions sous-jacentes, mais, sauf exception, s'avéraient polysémiques, si bien que seule la combinaison de plus d'un d'entre eux pouvait aboutir à une certaine monosémie : la matité à la percussion et l'abolition du murmure vésiculaire à l'auscultation des champs pulmonaires peuvent renvoyer soit à l'épanchement pleural, soit à la condensation parenchymateuse ; associés à la diminution de la transmission des vibrations vocales, ils évoquent la seconde occurrence, et avec son augmentation, ils signifient la première.

Cette incidente nous montre que la sémiologie ne constitue pas une activité directe et immanente, et qu'il faut atteindre un ailleurs des pures apparences. La sténographie ne montre qu'une explication maladroite et biaisée d'altérations de la vie mentale qui la détermine, mais que le clinicien doit savoir atteindre par toutes sortes de stratégies, sans jamais en rester aux manifestations les plus obviées que lui communique le patient, même le patient le plus doué pour l'introspection et le plus désireux de tout raconter à son médecin. La question ne concerne pas, en effet, la sincérité ou la dissimulation, encore moins la mendacité ou la réticence, mais le fait que l'expérience vécue directe ne peut suffire,

pour J.-P. Falret, et bien d'autres à sa suite, à constituer une sémiologie sérieuse, capable de servir au diagnostic différentiel.

C'est dire que la table rase de l'empirisme constitue une naïveté, même si F. Bacon, Th. Hobbes, J. Locke, Condillac¹⁸ demeurent des références respectables, et qu'on doive se défier de l'illusion propre à l'immédiateté¹⁹. J.-P. Falret l'explique clairement :

Nous aurons atteint notre but, si vous emportez de cette leçon la conviction, que pour observer utilement un aliéné, il ne suffit pas de noter les paroles bizarres et extraordinaires qu'il prononce, les actes excentriques et désordonnés auxquels il se livre ; mais qu'il faut surtout apprécier et analyser avec soin l'état psychique intérieur qui donne naissance à ces paroles et à ces actes. Nous aurons atteint notre but, si nous avons prouvé qu'on ne doit pas seulement faire l'histoire des idées délirantes, mais celle des individus délirant ; qu'il ne faut pas se borner à considérer les résultats du travail morbide de l'intelligence, qu'il faut étudier ce travail lui-même ; qu'on ne doit pas se contenter de noter les idées et les actes produits, mais qu'il importe beaucoup de rechercher leur génération, leur filiation, leur ordre de succession, leurs rapports mutuels ; qu'il faut, en un mot, arriver à connaître la maladie dans son ensemble, et non dans quelques-uns de ses aspects, dans son fond, et non dans l'un de ses reliefs²⁰.

Dès lors, la sémiologie essaie de retracer la genèse de l'expérience manifeste, à partir d'une source sinon cachée, du moins en arrière-plan : les troubles essentiels, dont la diversité secondaire constituera les espèces morbides, se déroulent moins dans les représentations plus ou moins claires des idées délirantes, que dans des aspects beaucoup moins facilement repérables de la vie affective et des humeurs.

La sémiologie de J.-P. Falret, destinée à assurer un diagnostic différentiel entre plusieurs maladies mentales possibles, se passe bien par un dialogue du clinicien avec le patient, mais ce dialogue diffère du tout au tout de celui de F. Leuret que vient d'étudier Th. Trémine. F. Leuret s'installe d'emblée dans le paradigme de l'aliénation mentale,

18. D. Hume était bien trop subtil, et bien trop retors, pour croire à de pareilles simplifications ; c'est pourquoi, seul, il éveilla Kant de son sommeil dogmatique.

19. Cf. G. Lanteri-Laura, « L'empirisme et la sémiologie psychiatrique », in *La querelle des diagnostics*, Paris, 1986, p. 149-174.

20. J.-P. Falret, *Des maladies mentales...*, *op. cit.*, p. 134.

« la personne de moi-même²¹ » n'est pas le sujet d'un diagnostic possible, mais de nombreux dialogues dont la visée thérapeutique se pose d'emblée, puisque aucune détermination différentielle ne saurait avoir de sens dans la perspective de F. Leuret.

Une importante coupure, rarement identifiée comme telle, se révèle, nous semble-t-il, à comparer les textes de F. Leuret à ceux de J.-P. Falret. L'un et l'autre appartiennent à la même génération des anciens internes d'Esquirol, mais le premier demeure à l'aise dans les références de son maître, tandis que l'autre, préoccupé de l'obsolescence prochaine de la pathologie mentale, entend bien contribuer à la mettre en harmonie avec les développements majeurs de la médecine à leur époque.

Cette différence – psychothérapie dès le premier instant du premier contact, ou diagnostic d'abord, traitement ensuite – demeure aussi instantane à la fin du XX^e siècle, et la relecture de F. Leuret et de J.-P. Falret peut nous aider à mieux en préciser les enjeux.

ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

- J. Baillarger, « Des hallucinations... », *Mémoires de l'Académie royale de médecine*, Paris, J.-B. Baillière, 1846, 12, 476-517.
- E. Esquirol, *Des maladies mentales...*, Paris, J.-B. Baillière, 1838, 2 vol.
- J.-P. Falret, *Des maladies mentales et des asiles d'aliénés*, Paris, J.-B. Baillière, 1864.
- W. Griesinger, *Traité des maladies mentales*, trad. Doumic, Paris, A. Delahaye, 1865 [1845].
- G. Lanteri-Laura, « La connaissance clinique... », *L'Évolution psychiatrique*, 1982, 2, p. 423-469.
- G. Lanteri-Laura, « L'empirisme et la sémiologie psychiatrique », in *La querelle des diagnostics*, Paris, Navarin, 1986, p. 149-174.
- F. Leuret, *Fragments psychologiques sur la folie*, Paris, Crochard, 1834.
- F. Leuret, « Mémoire sur le traitement moral de la folie », *Mémoires de l'Académie royale de médecine*, Paris, J.-B. Baillière, 1838, 7, p. 552-576.
- F. Leuret, « Mémoire sur la révulsion morale dans le traitement de la folie », *Mémoires de l'Académie royale de médecine*, Paris, J.-B. Baillière, 1841, 11, p. 655-671.
- Ph. Pinel, *Traité médicophilosophique sur l'aliénation mentale*, Paris, J.-A. Brosson, 2^e éd. 1809.
- R.H. Shryock, *Histoire de la médecine moderne*, trad. R. Torr, Paris, Armand Colin, 1956.

21. Leuret, *Fragments psychologiques sur la folie*, Paris, Crochard, 1834 ; lire également le mémoire sur le traitement moral de la folie, *Mémoires de l'Académie royale de médecine*, Paris, J.-B. Baillière, 1838, 7, p. 552-576, et le mémoire sur la révulsion morale dans le traitement de la folie, *ibidem*, 1841, 11, 655-671.

Le médecin n'est pas un secrétaire

Lucien Favard

LE docteur Cottard ne savait jamais d'une façon certaine de quel ton il devait répondre à quelqu'un, si son interlocuteur voulait rire ou était sérieux. Et à tout hasard il ajoutait à toutes ses expressions de physionomie l'offre d'un sourire conditionnel et provisoire dont la finesse expectante le disculperait du reproche de naïveté, si le propos qu'on lui avait tenu se trouvait avoir été facétieux. Mais comme pour faire face à l'hypothèse opposée il n'osait pas laisser ce sourire s'affirmer nettement sur son visage, on y voyait flotter perpétuellement une incertitude où se lisait la question qu'il n'osait pas poser : « Dites-vous cela pour de bon ? » Il n'était pas plus assuré de la façon dont il devait se comporter dans la rue, et même en général dans la vie, que dans un salon, et on le voyait opposer aux passants, aux voitures, aux événements un malicieux sourire qui ôtait d'avance toute impropreté, puisqu'il prouvait, si elle n'était pas de mise, qu'il le savait bien et que s'il avait adopté celle-là, c'était par plaisanterie¹.

Ce docteur Cottard qui ne comprend rien à rien – « [...] la moindre nouvelle prenait toujours plus au dépourvu que quiconque cet homme qui se croyait perpétuellement préparé à tout. » – c'est lui qu'on appelle au chevet de Proust qui souffre de suffocations.

Mon état s'aggravant, on se décida à me faire suivre à la lettre les prescriptions de Cottard ; au bout de trois jours je n'avais plus de râles, plus de toux et je respirais bien. Alors nous comprîmes que Cottard tout en me trouvant comme il le dit dans la suite assez asthmatique et surtout « toqué » avait discerné que ce qui prédominait à ce moment-là en moi

1. Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, 1988, p. 197.

c'était l'intoxication [...] Et nous comprîmes que cet imbécile était un grand clinicien².

Voilà qui n'est pas rare, cette figure du médecin : un imbécile, certes, mais un grand clinicien ; ou encore cet autre cliché, médical cette fois, qui veut que les malades soient des malades, certes, mais comme le dit Proust, quels *toqués* ! Le célèbre couple médecin-malade a son revers, celui moins noble, plus prosaïque, d'imbéciles et de toqués. La médecine aimerait bien n'avoir à faire qu'à des malades, et les toqués à autre chose qu'à des imbéciles. Mais voilà, comme le remarque Freud,

[...] le névrosé est une complication indésirable, un embarras pour l'art de guérir [...] mais il existe et il concerne la médecine de très près³.

A cet embarras pour l'art de guérir du clinicien, Freud propose un remède draconien : la loi de l'association libre. Or, cette loi, mise au fondement de la méthode psychanalytique, cette loi à elle seule, signe la rupture de Freud avec la position médicale. Cette loi de l'association libre, nécessaire au déroulement de l'expérience psychanalytique, requiert deux conditions :

– une loi de non-omission,

pour reconnaître une réalité propre aux réactions psychiques, il ne faut pas commencer par choisir entre elles, il faut commencer par ne plus choisir⁴.

– une loi de non-systématisation, qui pose

l'incohérence comme condition de l'expérience et accorde une présomption de signification à tout un rebut de la vie mentale⁵.

Ces deux règles contreviennent d'emblée à ce sur quoi se fonde l'expérience (*techné iatriké*) en médecine – ceci depuis toujours, c'est-à-dire depuis Hippocrate, mais de façon encore plus radicale depuis plus d'un siècle – à savoir : la méthode clinique.

Depuis la fin du XVIII^e siècle en effet, avec Pinel et Bichat entre autres, la clinique médicale repose sur une méthode fondée, au contraire, sur l'omission et la systématisation :

2. Marcel Proust, *A la recherche...*, *op. cit.*, p. 490.

3. S. Freud, « La question de l'analyse profane », Paris, Gallimard, 1985, p. 108.

4. J. Lacan, Paris, Seuil, 1966, p. 81.

5. *Ibid.*

- omission dans la partialité de l'investigation médicale qui choisit et « trouve » ce qu'elle y cherche : des signes ;
- systématisation, dans l'ordonnancement de ces signes mis en forme de tableaux et de maladies.

Pourtant, avant d'en arriver à cette rupture avec le positivisme du siècle qui lui a donné naissance, Freud en avait parcouru, non sans passion, les méandres ; ceci, jusqu'à l'espoir qu'il avait mis en la cocaïne d'être la panacée, ce remède à tous les maux après lequel avait couru tout le XVIII^e siècle ; comme s'il lui avait fallu passer par ce mirage de l'objet thérapeutique total, pour rompre avec une position médicale avec laquelle, Freud le dit lui-même, il ne s'est jamais senti de plain-pied. En tout cas, jamais assez pour revêtir cet habit – si facilement endossé par le médecin, aujourd'hui encore – cet habit de scientifique, pur produit du positivisme du XIX^e siècle, qui ne désespère pas, la vérité, de la saisir enfin.

On le remarquera, Freud ne rompt pas pour autant avec la science ; c'est même en cela qu'il prend au sérieux l'échec où est la méthode clinique qui ne sait que faire de la réalité psychique qu'à son insu, elle méprise.

En somme, les « toqués » rendent la médecine « imbécile ».

Le degré zéro de la clinique

Dans un ouvrage théorique paru en 1800, intitulé *Traité de l'expérience*, cité par Michel Foucault dans *Naissance de la clinique*⁶, un certain Zimmerman déclare :

L'Auteur de la Nature a fixé le cours de la plupart des maladies par des lois immuables qu'on découvre bientôt si le cours de la maladie n'est pas interrompu ou troublé par le malade.

Comment mieux dire cette commune propension du malade, à gâcher ainsi l'appareillage de savoir du médecin qui, à tout instant doit se méfier et prendre garde au fait que, fondamentalement, le malade l'empêche de voir, de cerner, de diagnostiquer, de traiter la maladie dont il est affecté ?

Deux cents ans plus tard, dans le cadre d'une vaste *Histoire de la psychiatrie dans l'histoire de la médecine* qu'il entreprend, Henri Ey écrit :

6. Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, Paris, PUF, 1963, p. 13.

C'est que non seulement le patient exprime sa plainte en recourant au vocabulaire et à la syntaxe du langage de ses organes, mais que, par là même, en usant de son langage, il peut en abuser, c'est-à-dire mentir⁷.

Comment en est-on arrivé là, à cette sorte de catastrophe où la parole, en contrevenant à la vérité qu'un savoir pense en avoir, ne peut être que mensonge ? Comment établir un savoir sur quelque chose d'ainsi disqualifié d'avance ?

Lorsque Jean-Pierre Falret, médecin aliéniste, déclare que le médecin ne doit pas « réduire son rôle à celui de secrétaire des malades⁸ », il ne réalise sans doute pas la pointe de disqualification d'une parole que suppose son propos. Quelle secrète opposition y aurait-il donc entre la fonction de secrétaire et celle de médecin ?

Pour répondre à cette question, il est nécessaire de revenir aux origines de la médecine moderne, à cette époque, à la fin du XVIII^e siècle où s'élabore cette méthode clinique qui cherche dans le vivant-parlant aussi bien que dans le cadavre, la vérité de la maladie. En quoi la mise en application d'une telle méthode a-t-elle rendu nécessaire l'abandon de cette fonction de secrétaire qui, soudain, saute aux yeux d'un Falret ?

Cette question est d'autant plus importante, qu'avec Lacan, cette fonction nous est de nouveau glissée sous les pieds, sans qu'on s'avise assez de ce que (fût-elle plus ou moins prétentieusement qualifiée de psychanalytique) la clinique doit à la médecine, à son appareil conceptuel et à sa méthode de connaissance.

Pour commencer à répondre à ces questions, on pourrait évoquer ce qu'on peut appeler le degré zéro de la clinique ; degré qui vient d'être atteint par cette méthode, promue voilà deux siècles et qui trouve son point d'achèvement dans cet incroyable édifice nosographique du DSM III⁹.

Cette classification exhaustive des troubles mentaux réalise en quelque sorte le rêve de la médecine du XIX^e, tel que le fait émerger Foucault :

le grand mythe d'un pur Regard qui serait pur Langage : œil qui parlerait¹⁰.

7. Henri Ey, *Naissance de la médecine*, Paris, Masson, 1981, p. 6.

8. J.-P. Falret, *Des maladies mentales et des asiles d'aliénés*, Paris, J.-B. Baillière, 1864. Cf. Georges Lanteri-Laura, « J.-P. Falret et le problème de la sténographie des malades », dans ce même numéro, p. 83. Cité également par Paul Bercherie, *Histoire et structure du savoir psychiatrique*, Paris, Navarin, 1980, p. 63.

9. American Psychiatric Association, *DSM-III-R*, Paris, Masson, 1989.

10. Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, op. cit. p. 115.

Rappelons ici que ce dont s'enorgueillit cette classification, tient à son principe organisateur : un athéorisme descriptif systématique qui selon le docteur Pichot, son promoteur français, permet à la psychiatrie d'avoir,

dans les domaines de la pratique et de la recherche cliniques et thérapeutiques, des repères plus assurés que ceux que lui offraient des courants de pensée divergents qui mettaient en question la possibilité même de communication entre spécialistes¹¹.

L'apparente légitimité de ce mirage de la communication cache mal qu'avec cet espéranto psychiatrique, il s'agit d'autre chose : la réalisation achevée, et à certains égards peut-être quelque peu angoissante pour ses promoteurs eux-mêmes, d'une description enfin débarrassée, vidée de toute intervention subjective ; une sorte de monstre d'objectivation où, enfin :

la syntaxe du langage parle les choses elles-mêmes dans un originaire silence¹².

Ramassé tout entier dans cet aphorisme de Condillac, « la science n'est qu'une langue bien faite¹³ », ce que le positivisme du XIX^e siècle visait comme horizon à son rêve, aurait-il trouvé là son aboutissement terminal ?

La production d'un tel rejeton de la psychiatrie nous oblige à revenir aux origines, à ce moment de naissance de la psychiatrie qui est aussi celui de la naissance de la clinique.

Naissance de la psychiatrie, dans la médecine

Il est convenu de reconnaître à la naissance de la psychiatrie une double paternité : Pinel et Esquirol ; Pinel, le philanthrope et Esquirol, le savant ; l'un, comme libérateur des aliénés, l'autre, son élève, comme véritable fondateur du savoir psychiatrique moderne. Il y a là un consensus historique qui n'est pas sans rencontrer quelques objections que nous aurons à examiner. Cependant, ce serait bien cette double paternité, permettant, dans un premier temps, l'invention de l'asile – boule-

11. *DSM III, op. cit.*, préface.

12. Michel Foucault, *ibid.* p. 109.

13. Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines, Œuvres complètes* an VI, T. I, p. 260.

versement qui ouvre un espace institutionnel à la protection et à l'observation des aliénés – qui conduit, dans un temps second, à l'appropriation médicale de la folie.

C'est là la thèse foucauldienne de la naissance de la psychiatrie : deux pères, mais un seul mouvement qui libère l'aliéné des fers et mauvais traitements de l'incarcération, pour le capturer dans les rets de l'objectivation médicale, où asile lui est donné.

C'est ce que Foucault désigne comme :

l'unité cohérente d'un geste par lequel la folie est offerte à la connaissance dans une structure qui est, d'entrée de jeu, aliénante [...] mouvement de libération et d'asservissement [qui] constitue les assises secrètes sur lesquelles repose l'expérience moderne de la folie¹⁴.

Pour Foucault, ce mouvement composite s'explique par l'avènement, au XVIII^e siècle, d'une mutation essentielle à l'égard de la folie :

Ce qui a changé, et changé brusquement, c'est la conscience de n'être pas fou¹⁵.

Le dégagement, autour de la Révolution française, de cette conscience de n'être pas fou, est le

premier et le seul phénomène positif dans l'avènement du positivisme¹⁶.

C'est à partir de cette conscience de n'être pas fou que pourra se tenir cette position, proprement médicale, d'objectivation des différentes formes de la maladie mentale.

Ceci veut dire que l'objectivation des différentes formes de maladies mentales ne s'offre pas librement au savoir :

Elle ne se donne qu'à celui précisément qui en est protégé. La connaissance de la folie suppose chez qui la détient, une certaine manière de se déprendre d'elle, de s'être par avance dégagé de ses périls et de ses prestiges, un certain mode de n'être pas fou¹⁷.

Ce mode particulier d'être hors-folie, où se fixe le sujet du savoir dans cette conscience de non folie, c'est la position du médecin ; ce ne peut pas

14. Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972, p. 479.

15. *Ibid.*, p. 480.

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*

être celle du secrétaire, lui qui tient sa place de n'être pas, par avance, protégé de la parole de qui l'emploie. Comme le souligne Foucault,

le jour où les formes de reconnaissance [de la folie] et les structures de protection se sont superposées en une conscience de n'être pas fou, désormais souveraine¹⁸,

le médecin a pu prendre cette position de s'intéresser à la parole du fou sans être concerné par elle. C'est depuis cette place que va pouvoir se dévaler la pente de l'objectivation où, durant tout le XIX^e, se constitue le savoir psychiatrique.

Ce mode particulier d'être hors-folie, de n'être pas concerné, c'est cela même qu'épingle Lacan, lorsqu'en novembre 1967, à Sainte-Anne, il s'adresse aux psychiatres en formation.

Lacan dit le psychiatre « irréductiblement concerné » par le fou ; et s'il ne l'est pas, c'est que

il se protège de ce concernement, c'est-à-dire qu'il interpose entre lui et le fou, un certain nombre de barrières protectrices [...] Il suffit d'avoir une petite idée, un organo-dynamisme par exemple, ou n'importe quoi d'autre, une idée qui vous sépare de ce... de cette espèce d'être qui est en face de vous, qui est le fou, qui vous en sépare en l'épinglant, n'est-ce pas, comme une espèce entre autres, de bizarre coléoptère dont il s'agit de rendre compte, comme ça, dans sa donnée naturelle¹⁹.

Ainsi donc, par l'avènement historique, en cette fin de XVIII^e siècle, de cette conscience de non folie, est offerte cette possibilité de n'être pas concerné, est offert un espace où la position d'objectivation est désormais possible à qui saura rester hors l'objet soumis au regard.

Il y a là, en quelque sorte, deux temps nécessaires et complémentaires dans le procès de connaissance de la folie.

Au temps I, les conditions socio-historiques créent un espace, un champ de possibilités qui ne peut se maintenir comme tel qu'à être occupé, au temps II, par la mise en place d'une méthode qui en protège l'existence. La possibilité soudain offerte à l'observation, requiert de l'observateur qu'il s'emploie à s'y maintenir, qu'il sache rester hors l'objet de son observation. Ce savoir-rester-hors est ce dont la médecine a désormais la charge. Le droit auquel elle accède ainsi, un droit qui n'est

18. Michel Foucault, *Histoire...*, *op. cit.*, p. 480.

19. Jacques Lacan, « Petit discours aux psychiatres », Conférence à l'Hôpital Sainte-Anne, 1967, inédit.

pas sans avoir trouvé un appui juridique officiel, lui confère aussi un devoir : celui de se donner les moyens de ce droit, à savoir la mise en place d'un appareillage méthodologique adéquat ; cette méthode, c'est la méthode clinique.

C'est pourquoi, dans cette nécessité vitale où est le médecin, d'occuper le terrain qui s'est dégagé, on ne peut pas véritablement parler d'abandon du poste de secrétaire ; au regard de la méthode qui se met en place, cette position de secrétaire est simplement caduque ; il n'y a pas à la quitter, elle tombe d'elle-même.

Il faut remarquer ici, qu'on ne peut pas lire cet ouvrage majeur de Foucault, *Histoire de la folie*, sans celui qui explore et analyse l'avènement de cette méthode clinique, *Naissance de la clinique*, paru quelque dix ans plus tôt. Lire l'un sans l'autre, conduit à lire Foucault de travers ; ou à ne pas le lire.

Contre Foucault ?

C'est, me semble-t-il, le risque pris par un ouvrage paru en 1977, sous la direction de Jacques Postel (secrétaire de l'Information psychiatrique) qui s'intitule *Le Sujet de la folie*²⁰.

Son auteur, Gladys Swain, y développe avec pertinence et virulence, un sévère réquisitoire des analyses de Foucault quant à la naissance de la psychiatrie. Attardons-nous un peu sur ce « procès » et l'objection développée par G. Swain, ce qui nous permettra d'apercevoir un peu mieux en quoi la constitution de la clinique a pu frapper de caducité le secrétaire de l'aliéné.

Ce que Gladys Swain reproche à Foucault, c'est sa méconnaissance de l'œuvre de Pinel, une méconnaissance qu'elle juge délibérée et mise au service d'une falsification de l'histoire afin de frauduleusement soutenir une théorie qu'elle récuse. L'accusation est grave, d'autant que l'avocat général en cette affaire, est très sérieux et que son propos n'est pas sans avoir trouvé écho dans un certain milieu psychiatrico-psychanalytique assez satisfait de pouvoir remettre Foucault à une place moins incontournable.

Elle considère que Foucault est leurré par la mythologie qui s'est bâtie au XIX^e siècle autour de ce novateur, Pinel, dont il ne serait resté

20. Gladys Swain, *Le sujet de la folie*, Paris, Privat, 1977.

que l'image emblématique de celui qui ôte aux reclus leurs chaînes. Elle considère que Foucault fait preuve d'un parti pris malhonnête en construisant une théorie de la naissance de l'asile qui laisse de côté, sciemment, ce qui n'aurait pas manqué, selon elle, d'y faire objection et de la réduire à presque rien.

Foucault négligerait de prendre en compte les conceptions théoriques de Pinel concernant la folie, pour ne s'attarder qu'à ses conceptions institutionnelles concernant l'asile. Pour G. Swain, la postérité a joué un mauvais tour à Pinel ; en bâtissant cette figure mythologique du libérateur philanthrope, on a voulu faire oublier le projet qu'il s'était assigné et auquel il conviait la psychiatrie naissante. Ce projet, c'est le traitement moral des aliénés.

Celui qui est désigné comme l'instigateur de cette manipulation, le grand ordonnateur du mythe pinélien, c'est son élève, son fils spirituel²¹ : Esquirol ; un Esquirol qui, pour la postérité, apparaît sous les traits gratifiants de précurseur de la clinique psychiatrique scientifique, au détriment de son maître à qui il aurait édifié un mausolée de louanges pour mieux passer sous silence le désaccord où les avait conduits, l'un et l'autre, des conceptions radicalement différentes de l'aliénation.

Certes, Esquirol ne se situe pas dans une opposition frontale aux thèses de Pinel ; il est même, à bien des égards, le continuateur de son œuvre, mais cette allégeance officielle est plus conventionnelle qu'effective.

Comme s'y emploie soigneusement G. Swain, il faut en effet savoir lire entre les lignes et déplier derrière les apparences, les véritables contenus, pour repérer comment Esquirol a dévoyé ou permis le dévoiement des thèses de Pinel. C'est l'analyse rétrospective qui permet, aujourd'hui, de voir comment les choses se sont passées : la construction du mythe pinélien (peut-être moins délibérée que ne le pense G. Swain) est corrélative de ce qui éloigne Esquirol des idées de Pinel ; bien que déclarant son attachement à la notion de traitement moral, Esquirol est trop sensible à la question qui va captiver le monde médical du XIX^e, les causes physiques des maladies, pour rester effectivement fidèle à ce qui, chez Pinel, est novateur : l'aliénation a des causes morales. Si l'aliénation peut faire l'objet d'un traitement moral, c'est que pour Pinel, dans la majorité des cas, l'aliénation a des causes morales. C'est précisément cette thèse que la méthode anatomo-clinique va mettre à mal.

21. Bien aidé en cela, par le fils de Pinel, Scipion Pinel.

Le point sur lequel G. Swain réclame que justice soit rendue à Pinel, concerne sa place de fondateur de la clinique psychiatrique. Pinel est fondateur de la clinique, non pas par le raffinement de ses observations ou la qualité de sa nosographie, mais par le sens de sa démarche qui effectue une rupture quant à la conception de la folie.

La rupture opérée par Pinel, c'est de considérer la folie comme partielle. Là où la réclusion était la réponse sociale nécessaire à une conception de la folie comme totale et définitivement incurable, Pinel se met à la penser comme partielle, n'affectant pas tout du sujet qui en est atteint, et donc dès lors accessible à un traitement (le traitement moral) et ne justifiant plus à son égard la réclusion, mais un lieu où protéger son évolution naturelle (la catharsis hippocratique) et permettre son observation, l'asile.

G. Swain a raison ; Pinel a une théorie de la folie, et il est bien autre chose que ce philanthrope courageux ou cette figure emblématique de libérateur, produite autant par les remous de la Révolution française que par une quelconque adéquation réelle de cet aliéniste à ce dont, en l'affublant, on l'aliène. Avancer l'idée de curabilité de la folie en tant qu'elle est partielle, intermittente, et qu'elle a des causes morales, la fait immédiatement accéder à un statut de maladie et, par là, l'amène à devenir objet du savoir de la médecine.

De ce point de vue, l'objection faite à Foucault est juste ; il méconnaît, ou plus exactement, il laisse de côté la singularité de Pinel que G. Swain met en valeur. C'est que pour Foucault, l'important ce ne sont pas les louables intentions qu'on peut prêter à un Pinel, mais ce que la médecine met immanquablement en place à partir de cette rupture conceptuelle qui consiste à élever la folie au rang de maladie. Sur ce point, l'analyse de Foucault dans *Naissance de la clinique*, garde toute sa pertinence.

Quelles que soient les bonnes intentions que G. Swain reconnaît à Pinel, intentions gâchées par ses successeurs – Esquirol le premier – et qui auraient pu faire de lui un bon secrétaire d'aliénés, poser ainsi la curabilité de la folie, c'est l'inscrire au registre des maladies et la soumettre *ipso facto*, à ce regard-qui-écoute du clinicien, en tant qu'objet proposé à sa connaissance, puits de savoir à trier, capital clinique à organiser. C'est bien pourquoi, dès la rupture opérée par Pinel, malgré lui et ceux qui le suivent, le discours de la folie est pris dans un procès de connaissance où ce qui est en jeu, c'est l'objectivation :

non seulement dire ce qu'on voit, mais encore donner à voir, en disant ce qu'on voit²².

On remarquera qu'il y a là quelque chose de tout à fait incompatible avec la fonction de secrétaire. On voit mal, en effet, comment une démarche qui tient essentiellement du dévoilement discursif pourrait rester compatible avec le respect de l'honnête dissimulation.

L'expérience clinique repose en effet, comme le fait remarquer Foucault, sur un formidable (et incroyable) postulat :

que tout le visible est énonçable et qu'il est tout entier visible parce que tout entier énonçable²³.

Pour Torquato Acceto, la dissimulation honnête est la première des conditions requises pour faire un secrétaire convenable, et, dissimuler c'est

une industrie qui consiste à ne pas faire voir les choses telles qu'elles sont²⁴.

Une industrie ! C'est dire qu'il faut s'y employer, que ça ne va pas de soi, et qu'entre le secrétaire et le médecin, il n'y a pas moins qu'un monde.

C'est sans doute ce dont, soudain, s'aperçoit Falret : qu'il n'y a pas lieu, qu'il n'y a plus lieu de parler d'une place, d'une fonction qui a déjà été quittée depuis longtemps. *Exit* le secrétaire de l'aliéné au moment où le langage requis par l'expérience clinique, s'ouvre à un domaine nouveau :

celui d'une corrélation perpétuelle et objectivement fondée du visible et de l'énonçable²⁵.

Freud et les non-médecins

La loi de l'association libre qui est au principe de l'expérience analytique, remet tout en question quant à cette corrélation : il n'est plus question ni de choisir, ni d'ordonner, il convient de s'en tenir au textuel du discours. *Exit* cette fois, la méthode clinique qui, quoi qu'elle en ait espéré, aura échoué sur cette réalité psychique qu'elle méprise.

22. Michel Foucault, *Naissance de la clinique, op. cit.*, p. 200.

23. *Ibidem*, p. 116.

24. Torquato Acceto, *De l'honnête dissimulation*, Paris, Verdier, 1991, p. 51.

25. Foucault, *op. cit.*, p. 200.

S'il est un texte dans lequel on peut mesurer la rupture de Freud avec la position médicale, c'est dans cet article de 1926, *Die Frage der Laienanalyse, La question de l'analyse profane*, publié à la hâte pour voler au secours du non-médecin Théodor Reik qui fait l'objet d'une plainte pénale pour exercice illégal de la médecine.

Le motif immédiat et avoué de la rédaction de ce texte, tient à cette accusation de charlatanisme, mais ce qui fait son grand intérêt, c'est son motif secret, lui, beaucoup plus complexe.

Mises à part les pages « pédagogiques » qui concernent la doctrine psychologique, exposée à un interlocuteur impartial, l'essentiel de l'argumentation de Freud porte moins sur la démonstration de la capacité des non-médecins à pratiquer l'analyse, que sur l'incapacité, le plus souvent avérée, des médecins à le faire ; ceci, soit en raison de leur formation antérieure qui ne les prédispose en rien à cette pratique, voire les empêche d'y avoir accès ; soit en raison de leur absence de formation, formation à laquelle ils auraient tendance à vouloir se soustraire au nom de leur seule qualité de médecin.

Ce dont Freud se méfie par-dessus tout, c'est

de l'entreprise de séduction des médecins à l'égard de la psychanalyse, dont il se demande, [...] s'il s'agit là d'une appropriation visant à détruire l'objet ou à le conserver²⁶.

Au cas, apparemment moins grave, où il ne s'agirait pas d'une tentative délibérée de destruction directe, conserver la psychanalyse au sein de la médecine n'est pas moins dangereux à terme : faire de la psychanalyse une spécialité médicale, ne serait pas moins la détruire.

C'est sans doute pourquoi Freud prend tant soin, dès les premières lignes de son introduction, de préciser ce qu'il entend par *Laien, profane* : c'est le non-médecin. On peut être admiratif de ce prévenant et pédagogique souci, mais on peut aussi se demander pourquoi il n'a pas choisi d'employer cette seule locution, non-médecin, tout au long de son texte.

Aurait-il, ainsi, pris trop frontalement le problème auquel il se trouve confronté à l'intérieur même de la Société psychanalytique de Vienne ? Aurait-il ainsi, dans l'insistance où se serait trouvé ce terme de non-médecin au fil des pages, indiqué trop ouvertement où résidait pour lui le véritable danger ?

26. Freud, « La question... », *op. cit.*, p. 145.

Avec l'alibi Reik, l'occasion est trop belle d'adresser aux médecins de la Société psychanalytique une sérieuse mise en garde : fondamentalement, la psychanalyse est une affaire de non-médecin.

Le non-médecin dont Freud parle est celui qui, comme lui, a rompu les amarres avec la médecine et sa méthode clinique. Du point de vue de ce non-médecin freudien, pourrait peut-être s'examiner le *non-analyste* lacanien. Ce non-analyste, apparu à un moment de l'histoire de l'École freudienne de Paris où Lacan avait affaire à un « corps analytique » – *Béatitudes et biens nécessaires* – quelque peu encombrant, aurait-il quelque rapport avec le non-médecin d'un Freud trop encombré d'un certain « corps médical » ?



Enluminure pour le manuscrit du *Scivias* (xiii^e siècle)
Sainte Hildegarde de Bingen et son secrétaire Volmar

Le secrétaire et ses mystiques*

Jean-Noël Vuarnet

ENTRE *l'homme et la femme... il y a l'amour*. C'est ce qui les unit, c'est ce qui les sépare. Dans la tradition mystique, spécialement catholique, entre le secrétaire et sa sainte... eh bien... il y a l'amour ; qui les unit, qui les sépare. D'autant plus qu'il y a amour et amour. Elle, elle vit un amour avec là, au-dessus, la transcendance ; et lui un pur amour pour la sainte. On voit qu'ils ne sont pas tout à fait au même diapason ou sur la même longueur d'onde. Si j'aime une femme qui aime Dieu, ça ne signifie pas strictement que j'aime Dieu, mais principalement j'en aime un signe. Mais j'ai tort de dire « je », c'est un « je » cartésien, c'est l'habitude des gens qui ont fait trop de philosophie, dire « je » pour signifier un *on* qui finalement demeure quelque peu « inutile et incertain ».

Entre l'homme et l'amour,
Il y a la femme.
Entre l'homme et la femme,
Il y a un monde.
Entre l'homme et le monde,
Il y a un mur.

Alors, qu'est-ce que c'est, le secrétaire ? Je suis obligé de prendre ça dans un langage, à certains égards, non entièrement conceptuel. C'est d'ailleurs peut-être ainsi que j'ai fait des livres qui me mettaient peut-être dans une position peu ou prou analogue à celle du secrétaire de sainte – en une sorte d'impossible participation affinitive à leurs essences singulières.

* Transcription d'une intervention parlée au colloque de l'elp : « Le sujet avec son secrétaire », le 20 octobre 1991, corrigée par l'auteur.

En première approche, le secrétaire est un metteur en scène, c'est quelqu'un qui, d'une femme souvent un peu nébuleuse, va tirer l'extrême des féminités qu'elle montre, les intuitions qu'elle a, et les mettre en forme, par exemple en forme théologique, mais aussi en langue. La plupart des secrétaires transcrivaient en latin des vaticinations faites dans l'idiome national de chacune d'elles. A beaucoup d'égards « souffleur » au sens klossowskien, metteur en scène, donc, il est metteur en forme, voire censeur. Il exalte et il coupe quelque chose de cette féminité majuscule surabondante dont il se fait le montreur. Les secrétaires sont, en tous cas, les transcripteurs des effets de quelque chose de très particulier, qu'on appelle l'*union*, dans la tradition catholique. L'*union*, c'est les noces spirituelles de la sainte avec Jésus, avec Dieu, avec le Saint-Esprit, ou même, éventuellement, pire encore que le Saint-Esprit, avec le *Grund*, une espèce d'origine informelle absolue. Ce qui caractérise strictement la pensée et la représentation catholique par rapport à toutes les autres mystiques du monde – juive, musulmane, chinoise, japonaise, bouddhiste – c'est un rapport personnel d'*union*, un rapport *unitif* entre l'âme et le Principe ou l'Aimé. D'où les tableaux innombrables qui représentent par exemple les noces mystiques de sainte Catherine avec Jésus. On y voit une béate, une ravie, et l'enfant, le petit Jésus, qui lui passe au doigt un anneau. De tels tableaux sont au bord de l'érotique, comme d'ailleurs toute la peinture de représentation unitive. L'âme mystique voit et se fait voir comme âme-épouse (*sponsa Christi*). Celle même des hommes. C'est pourquoi d'ailleurs saint Jean de la Croix a pu écrire certains poèmes au féminin :

Je suis une biche apeurée
Il me poursuit de son dard

Cela ne signifie pas que saint Jean de la Croix était efféminé, il était voué au thème de l'âme-épouse. Ce thème qui date du *Cantique des cantiques*, n'est pas repris dans la pensée juive ultérieure, la *Kabale*, ou *Talmud*, ou du moins pas sous cette forme, car ce n'est pas d'*union personnelle* qu'il s'y agit. Dans la mystique catholique, à partir du Moyen Age, pas avant, l'*union personnelle* est essentielle. Le secrétaire sera un témoin de ces unions, des noces, par exemple, avec la carmélite qui porte l'anneau de l'agneau.

Évidemment, ce témoin est dans une position très ambiguë. Il tient du voyeur, il tient aussi du petit enfant qui regarde un couple parental ;

il est pris entre la femme et l'Autre, ou encore entre lui-même aimant la femme et la femme aimant l'Autre. Extrêmement écartelé. L'exemple de Surin nous donne la limite exemplaire de cet écartèlement. Il est clair que pour lui, la femme est l'Autre, elle est l'Autre parce que la femme est l'Autre pour un homme, mais aussi parce que la femme est l'Autre des deux sexes, et par ailleurs, il est en position d'aimer quelqu'un qui aime l'Autre. En première approche, très grossièrement, tout cela ça ressemble assez à la structure œdipienne : un petit enfant adulte, un Gulliver, regarde, contemple l'union de la sainte et du père. Et même si c'est le fils, même si c'est Jésus, c'est toujours quand même le père, au moins du point de vue du secrétaire. Celui-ci est dans une position filiale, légèrement incestueuse, la contemplation de quelque chose qui le dépasse, qu'il croit comprendre et qu'il ne peut jamais comprendre tout à fait, si bien qu'il va le mettre en forme (je ne sais pas comment ça s'appelle, en psychanalyse, ces sortes de mises en forme). Car enfin, le secrétaire, celui qui regarde la sainte brûler et resplendir, la féminité à son maximum d'incandescence, celui-là a comme matériau des extases, des palpitations, des évanouissements, des visions, des locutions, des phantasmes, des jouissances, des degrés de jouissance. C'est un peu la position du maître et de l'hystérique, seulement il n'y a pas de maître et peut-être qu'elle n'est pas tout à fait hystérique : loin de moi l'idée de réduire les mystiques à être simplement des hystériques. Et le secrétaire enregistre les secrets, bien sûr, mais en même temps il les déforme. Et il réussit dans ce quasi-couple qu'il forme avec la sainte, elle-même formant un autre couple ailleurs avec Dieu, à constituer pour la chrétienté, ou bien pour nous autres aujourd'hui, post-chrétiens, post-modernes, un champ, un territoire qui est, quoi qu'on en pense, y croyant ou pas, flamboyant, énigmatique et signifiant.

Il ne viendrait à l'idée de personne de nier l'intérêt de la peinture baroque là où elle représente des extases issues de la littérature extatique, qui a été très méconnue jusqu'à ce que quelques rares personnes finissent par s'en occuper, comme l'abbé Bremond ou Michel de Certeau, ou finalement, moi-même. Cela est un champ d'intensité. Ce champ d'intensité est transhistorique ou intempestif ou bien *historial*, plutôt qu'historique – c'est-à-dire que nous en sommes interpellés, indépendamment de ses aspects surannés et comme indépendamment de la faillite de la religion : une dimension *historiale*, c'est une dimension

qui traverse le temps indépendamment des moments historiques, indépendamment des modes. La mystique est un territoire d'intensité historique, parce que s'y exprime une sexualité d'excédent qui touche à l'inconscient, au psychique, à l'âme, sous la forme du rapport double, d'une part, de la mystique à son secrétaire, et d'autre part de la mystique avec Dieu.

Il m'a semblé, lisant, plusieurs fois, le livre de Lacan qui s'appelle *Encore*, que Lacan pensait la sexualité féminine depuis la sexualité masculine, depuis celle des saintes, puis étendait son raisonnement aux femmes en général. Si Lacan n'a pas dit ça, s'il l'a seulement indiqué, je peux le dire, moi qui pars de la sainte plus que de la femme. Évidemment il y a des risques, à ce genre de démarche, et, paradoxalement, la misogynie. On voudrait essayer de penser, dans la sexualité « excédentaire », ou « supplémentaire », « quelque chose comme en prise sur l'infini », et que toute sexualité féminine est ainsi prise – peut-être plus que la masculine. Ceci expliquerait, pour rester dans mon sujet, qu'il y ait plus de femmes qui soient de grandes mystiques, elle sont plus douées, et aussi qu'il y ait des secrétaires, c'est-à-dire des hommes qui montrent et prennent note. Lacan, dans *Encore*, dit à peu près : « En général, ce sont les femmes, sauf quelques êtres doués, par exemple saint Jean de la Croix ».

Voici maintenant des exemples instructifs, historiques. J'ai essayé de caractériser des exemples de saintes et de secrétaires, il y en a quatorze, et chaque fois par une sorte d'adjectivation, une façon de les pointer ; mais ces quatorze caractérisations devraient être employées simultanément, c'est-à-dire que j'ai choisi la plus nette chaque fois, mais que sans doute il faudrait les faire fonctionner toutes en même temps pour avoir un tableau structural de ce que c'est que le secrétaire, et par conséquent aussi bien ce que c'est que sa mystique.

Je prends des exemples historiques, tout simplement, parce que nul n'est censé les connaître parfaitement, je prends les grands exemples historiques.

1. Cf. Jean-Noël Vuarnet : *Extases féminines*, essai sur la mystique et le baroque, contenant de nombreuses illustrations, Paris, Éditions Hatier, octobre 1991. L'illustration ici reproduite p. 106 s'y trouve à la page 30.

Le premier est celui de sainte Hildegarde et de son secrétaire Volmar. Dont vous avez une magnifique image dans *Extases féminines*¹. Sainte Hildegarde est à peu près la fondatrice de la mystique unitive en Europe. Elle vivait en Allemagne, savait très mal la théologie, et finalement a repris les grandes idées des Pères de l'Église et même les idées des néo-platoniciens en les comprenant à demi et en les mettant moins du côté d'une abstraction pure, qui serait celle de l'Unité antérieure et de ses hypostases que du côté de l'affect. Il y a là un renversement assez comparable au *cogito* cartésien beaucoup plus tard, quand Descartes dira « je pense donc je suis », on entrera dans une autre modernité. Mais, saint Bernard de Clairvaux, grand ami et guide spirituel de notre Hildegarde a cette formule fameuse « *Ego affectus est* » « Moi être affecté », « Moi sentir affect ». Ce n'est plus la pure intellectualité de la scolastique et pas encore le cartésianisme. Voilà surgir le territoire de la mystique. Cette Hildegarde qui était plutôt piquée, comme vous pouvez l'imaginer, mais une grande abbesse, avait des visions et souvent des prophéties. Elle ne pouvait parler que quand son secrétaire était auprès d'elle. J'appellerai ça un secrétaire médium ; elle écrivait le fameux livre du *Scivias*, qui est une merveille littéraire, à condition qu'il soit là par-dessus son épaule et qu'il la corrige. Elle écrivait en latin et savait très mal le latin. Volmar est alors un médium correcteur, à la fois médium et secrétaire : un « secrétaire » type. C'est même le premier dans l'histoire, les autres n'avaient été que des scribes.

Autre exemple : Catherine de Sienne, qui était peu instruite, extraordinairement intelligente, on s'en rend compte, par mille indices que je n'ai pas à énumérer, avait, elle aussi, besoin d'un secrétaire qui servait à la fois de témoin et de correcteur. Non plus le témoin et le médium, mais le témoin et le correcteur. Il n'y a plus de médiumnisme, c'est-à-dire que c'est vraiment elle qui s'exprime mais pas sans l'aide du frère dominicain Della Fonte.

Dans les deux cas que je viens d'invoquer, nous avons un secrétaire plus jeune que la sainte, ce qui sera presque chaque fois, si bien que mon hypothèse est que le secrétaire est moins en position de fils qu'en position de neveu. Le secrétaire, je l'appellerai un *neveu* : il a affaire à une mère, mais pas tout à fait une mère. Elle n'est pas entièrement interdite par le tabou de l'inceste comme la mère.

Pendant que je suis dans les Catherine, troisième exemple, Catherine Emmerick, au XIX^e siècle ; Catherine Emmerick, avec Brentano. Brentano qui était un des plus grands poètes romantiques allemands et qui tout d'un coup tombe littéralement amoureux de Catherine, renonce à la poésie, cesse d'écrire et devient son contemplateur, son amoureux, son historiographe. Nous avons déjà trois types différents de secrétaires. Les trois façons dont je les caractérise correspondent à trois espèces sublimées de l'amour, peut-être du désir.

Autre type, sainte Angèle, non, elle n'a jamais été canonisée, la *bienheureuse* Angèle, avec frère Arnald. Elle n'a pas été canonisée, cette sainte, on peut voir un peu pourquoi, c'est que frère Arnald ne l'a pas du tout censurée. Il est vraiment le neveu ébloui, devant la féminité débordante et qui le dépasse. Il est à la fois le neveu, l'amant spirituel, réchauffé et transi, ce neveu porte-plume. Et il va noter des choses qui sont parfois assez inconvenantes, allant plutôt très loin dans l'ordre de la sexualité. Angèle entretient un rapport d'autant plus ambigu avec ce jeune homme qui est pourtant, comme d'ailleurs étaient aussi les autres dont j'ai parlé, son supérieur ecclésiastique, qu'il est plus jeune qu'elle et n'a pas la même expérience ; « Je me regarde dans ses yeux brûler et resplendir ». Elle se voit dans ses yeux. C'est un rapport, qu'on pourrait dire narcissique. Mais le mot n'est même pas assez fort pour désigner cette sorte d'exhibition de féminité qui, évidemment, met le frère Arnaldus dans tous ses états, presque dans une position à la Surin.

Cinquième exemple, Thérèse et Jean de la Croix. Alors, là, ce n'est plus tout à fait le neveu, l'historiographe. Elle a affaire à un neveu de première grandeur : saint Jean de la Croix. Intellectuellement et aussi du point de vue visionnaire, il est à peu près son égal, mais il a vingt ans de moins qu'elle. Comme le montre amplement leur correspondance spirituelle, il l'aime et nourrit de ses *états* sa propre méditation même théologique. J'appellerai ce secrétaire-là l'émule, le disciple, même si ce disciple est un maître. Le disciple a valeur pour les quatre que j'ai cités auparavant, simplement, il caractérise particulièrement bien celui-là. A tel point qu'on pourrait dire que, à beaucoup d'égards, même s'il est moins sympathique qu'elle, et s'il a moins de force dans l'imagerie et dans l'histoire de la chrétienté, il finit par presque la dépasser. On pourrait aussi dire qu'il part des excitations de sainte Thérèse pour faire une sorte de système de théologie mystique. D'aucuns pensent qu'elle ne

le vaut pas, je crois au contraire que Thérèse est beaucoup plus artiste que lui, et qu'elle est beaucoup plus folle, et par conséquent plus intéressante. Quoi qu'il en soit, c'est peut-être le seul cas de secrétaire dont on puisse vraiment discuter à savoir s'il est supérieur ou inférieur à sa sainte.

Un autre cas, inverse, c'est Surin/Jeanne des Anges, dont je dirais volontiers que Jeanne des Anges est tout de même une manière d'hystérique ayant un formidable sens social et érotique, mais pas une très grande personnalité. En tout cas elle n'a rien d'une véritable mystique, et là, le secrétaire est très supérieur, seulement il va être, ce malheureux Surin, pris dans l'exhibitionnisme et l'érotisme brûlant de Jeanne des Anges. On peut le qualifier d'amoureux horrifié. L'amour horrifié, nous avons tous connu ça un jour ou l'autre. C'est certainement une dimension de n'importe quel humain, mais rare chez les secrétaires, qui souvent sont des amoureux sans ambivalence. Ils ne sont pas trop horrifiés parce qu'ils ont affaire à des créatures féminines mais supposées saintes. Peut-être que Jean de la Croix était énervé par sainte Thérèse, que de temps en temps il avait envie de lui donner des coups, c'est probable, mais sans rencontrer cette espèce de dégoût profond mêlé de désir qui a traversé Surin et qui l'a rendu fou. On a peu employé le mot et sans doute il ne faut pas, mais pour moi, Surin a été *comme* fou, au moins pendant vingt ans, suite à son aventure de Loudun. Alors, c'est aussi la figure du maître et de l'hystérique, seulement le maître se trouve démaîtrisé. Lacan dit quelque part : l'hystérique cherche un maître pour l'asservir (la servir et l'asservir). Si Jeanne des Anges cherchait cela, Surin a été en quelque sorte bien servi... Son rôle d'exorciste auprès d'elle, en faisait un neveu très particulier. Neveu, secrétaire, ces mots sont synonymes dans le champ où nous parlons. Toujours est-il que le rapport Surin/Jeanne des Anges, qu'il faudrait peut-être qualifier de transfert démonopathique, est plus douloureux et dangereux que celui que l'on voit d'ordinaire de la sainte au neveu.

Très vite, le point numéro sept : Jeanne de Chantal et François de Sales. C'est le grand amour mystique, ils sont d'accord, ils fondent des couvents ensemble, tout va bien, il n'y a pas de problème, il y a une sorte d'égalité entre eux, mais c'est lui cependant qui autorise la femme à parler, ceci est vrai dans tous les cas, mais spécialement net dans le cas de François de Sales, qui est important, qui est un évêque, avec

Jeanne de Chantal qui au début est, elle, une simple nonne et devient peu à peu Supérieure de son couvent. Si elle peut écrire et fonder un ordre, c'est parce qu'un évêque est son spirituel amant.

Point numéro huit, un peu le même cas, Madame Guyon, cette sorte de grosse vache splendide, et Fénelon. Là, encore, c'est l'évêque Fénelon qui autorise Guyon à parler comme à agir, d'ailleurs, mal lui en prend, de là viendra l'immense querelle du quiétisme. Avec M^{me} Guyon et Fénelon nous avons quelque chose comme une filialité. Le grand évêque devenant comme le fils de la grosse dame, qui s'y connaissait en sexualité puisqu'elle avait eu des amants, et puis un mari, et puis cinq enfants, il ne faut pas la penser comme une vierge évanescence. M^{me} Guyon est une personne d'expérience alors que Fénelon, plus instruit, l'était sans doute peu. Alors là, on repère la dimension d'amour et de filialité.

Cas numéro neuf, Marie de l'Incarnation², très étonnant. Le secrétaire, ou celui qui incite à écrire ou qui permet la parole n'est pas le directeur, le confesseur, etc. C'est son propre fils. Marie de l'Incarnation a eu un fils, jusqu'à douze ans elle l'a élevé, et pendant douze ans elle rêvait d'aller chez les Ursulines à Tours. Et quand il a eu douze ans, elle l'a confié à sa famille pour devenir sœur cloîtrée. Le petit la persécutait, déjà à l'âge de douze ans ; il arrivait à se glisser dans le cloître et à y laisser « son petit tricorne et son petit manteau », si bien qu'en les voyant sa maman pleurait et toutes les autres religieuses avec elle. Il avait même organisé une croisade des enfants contre le couvent des Ursulines de Tours aux cris de « Rendez-moi ma mère... rendez-lui sa mère ». Les enfants étaient là avec des bâtons, des pierres, ils essayaient de défoncer la porte. L'enfant essayait de reprendre sa mère, de la reprendre à Dieu. Il n'a pas pu, elle tenait plus à Dieu qu'à lui et elle est allé fonder un ordre missionnaire au Canada : un océan entre elle et lui.

Mais le fils persécuteur ne l'a pas lâchée. Entre-temps, entré dans les ordres, il avait appris qu'elle avait des extases, que Jésus lui rendait visite pendant la nuit, et même mieux que Jésus, Dieu carrément parfois, entrait dans son lit. Il a exigé puis fait exiger par d'importantes

2. Sur Marie de l'Incarnation, voir abbé Bremond : *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, Paris, 1932, réédition chez Armand Colin en 1966. Voir également Jean-Noël Vuarnet, *Le Dieu des femmes*, Paris, l'Herne, 1989.

autorités religieuses qu'elle écrive le récit de ce qu'ils lui faisaient pendant la nuit. Elle s'exécuta mais, avec beaucoup de répugnance. Elle estimait que c'étaient ses affaires privées, qu'elle n'avait pas à narrer les extases, à son fils ni à personne, si bien que quand son couvent un jour par hasard a brûlé, elle a volontairement laissé brûler les papiers et ses secrets, récits d'expérience. Mais le secrétaire-fils continuait d'insister. Il a continué pendant toute sa vie, en indiscret œdipien discret. Comme les autres secrétaires, il fait écrire, il tente une mise en scène et une mise en forme des états féminins. Il se trouve que la femme, c'est sa mère ; il s'en fait le metteur en scène, le metteur en forme et transcritteur des effets de l'union, s'ensuivra d'ailleurs une brillante carrière. Une carrière beaucoup plus importante que celle de sa mère, simple abbesse dans un coin perdu du Québec. Et il se trouve que Marie de l'Incarnation est la plus grande des mystiques françaises, même par son style – admirable et suréminente. Elle n'est pas très connue, ne fait pas autant d'effet que sainte Thérèse, pourtant Bossuet l'a appelé « la sainte Thérèse française », et je crois qu'il était au plus juste.

Nous avons un cas d'exception là ; Marie de l'Incarnation et son fils Claude. Pourrait-on rabattre la question du secrétaire sur la question de la mère et du fils ? Je pense que si on le faisait trop, ce serait une grosse erreur, voire une bourde.

Citons aussi cette pauvre Marguerite-Marie Alacoque, toujours un peu trop cuite, et ses amours avec le père de la Colombière, type même du secrétaire spirituel. Il la fait écrire, il la garantit, lui donne confiance en elle, et il lui censure bien entendu, les passages trop sensuels. Il faut penser que l'émission mystique dans sa giclée, dans son premier moment était vraiment torride ; un peu comme le jaillissement littéraire qui très souvent se trouve, soit par les proches, soit par l'auteur lui-même, raturé, afin que le ton reste convenable et décent.

Chiffre onze, là aussi, cas longuement développé dans *Le Dieu des femmes*³, absolument passionnante, très étrange, c'est Louise du Néant. Louise du Néant, on entend déjà dans son nom que c'est quelqu'un de pas banal : ce n'est pas un vrai nom de religieuse, mais presque sa parodie. Bref, elle se fait appeler Louise du Néant, elle a un secrétaire mais qui est aussi un directeur spirituel – notons la différence entre le

3. Voir note précédente.

directeur spirituel, qui dirige, ordonne et censure et le simple secrétaire – qui s'appelait le père Guilloré. Guilloré pousse à la limite la « du Néant ». Un peu comme un libertin de Sade. Il la pousse à aller toujours plus loin dans l'abjection, dans le supplice, dans l'horreur, il la pousse à ses extrêmes. c'est une nouvelle figure du secrétaire qui est celle d'un Maître, le tentateur ou libertin. Cette figure est contenue. Mais là on voit, clairement, que le secrétaire est une sorte de tentateur qui pousse la féminité jusqu'à son terme, le plus exalté. La femme extasiée, poussée à la limite jouit-elle ? Pour peu qu'elle en redemande encore, faudra-t-il l'y pousser encore ?

Les secrétaires sont aussi des sortes de Tirésias, des gens qui savent que la femme jouit plus. Eux qui, de ce fait, sont des contemplateurs effrénés de la jouissance féminine, considèrent que la jouissance féminine la plus intense s'atteint par l'extase et pas seulement par l'orgasme.

Douzième exemple. La *Madeleine* de Pierre Janet. Les gens qui sont ici la connaissent⁴. Pierre Janet a fait sa thèse sur une extatique moderne, en 1920, qui avait des stigmates. Les *gynographes* qu'étaient les secrétaires, apparaissent finalement, comme des contemplateurs de la *guné* ou d'une sorte de béance de la femme. Avec Janet, ce gynographe devient pratiquement *gynécologue*. Il y a un changement de plan, Pierre Janet, en tant que psychiatre positiviste examine l'extase bien plus qu'il ne la contemple ou ne la dirige. Le secrétaire-au-speculum.

Treizième type de secrétaire – il y en a trop, c'est navrant, c'est comme ça... si j'avais voulu raffiner, il y en aurait plus... – ce sont les *artistes* de l'extase. Caravage, Le Bernin, etc. Toutes ces dames dans l'art baroque en particulier ont les yeux blancs, les doigts de pied en bouquet de violette, des plis sur leurs petites robes qui figurent le sexe ; d'une façon ou d'une autre, le pli renvoie au sexe, il n'y a pas de doute, surtout certains plis... il y a de ces plis à Rome qui valent bien tout ce qu'on peut voir place Clichy. Je cite les peintres, parce que c'est facile, mais il y a des écrivains qui sont des artistes de l'extase, comme Klosowski dans *Le Baphomet*, comme Pierre-Jean Jouve dans *Hécate* ou *Aventure de Catherine Crachat*, des auteurs qui ont senti un rapport

4. Au cas de cette héroïne pathologique, on pourrait ajouter ceux mystico-artistiques d'Aloyse et de Jeanne Tripiet, voir *Cahiers de l'Art brut*, n^{os} 7 et 8.

intime entre l'extase et la jouissance. Georges Bataille, bien sûr, et quelques autres plus récents.

Et puis, quatorzième point, enfin final, du moins pour cette énumération, les artistes « obsédés de la brèche » (comme on dit au XVIII^e siècle). La brèche, c'est le sexe féminin. Quand on regarde de près d'innombrables passages de Sade, en particulier le moment où Juliette se fait sodomiser sous le baldaquin de Saint-Pierre de Rome par le Pape qui lui porte une hostie au bout de son vit et qu'elle est entourée d'une nuée d'enfants de chœur en érection, eh bien vous avez là une sorte de figure de sainte post-baroque. C'est finalement la même chose, c'est un vide enchâssé, tant il est vrai que le baroque est le sertissement du vide. Le Bernin fut évidemment le secrétaire de la viduité triomphale de Sainte Thérèse, comme Del Cairo qui lui attribua les stigmates qu'elle n'avait jamais eus – de même, quoique plus indirectement, tous les baroques ayant représenté l'extase féminine et tant de Madeleine au tombeau vide. Tous, même les architectes (Borromini, Von Erlach...), ont affaire aux métamorphoses du vide comme métaphores de l'angoisse, de la jouissance et du féminin.

Parmi les obsédés de la brèche, il en est un, baroque d'un autre baroque, et non moins flamboyant, c'est Joyce. On dirait que Joyce se constitue comme le secrétaire imaginaire des saintes ou des femmes. Un chapitre entier du *Portrait de l'artiste* est voué à cela. Joyce dit même qu'il voudrait être le secrétaire des saintes, et puis il va plus loin, il dit même qu'il aimerait être confessé par une sainte. C'est une façon d'inverser les choses. On trouve aussi un petit passage de ce genre dans *Ulysse*...

Dans l'ensemble, j'ai simplement pris des exemples historiques. le secrétaire est à l'écoute de l'Autre, avec un A majuscule, qui n'est pas l'inconscient, mais qui peut être l'inconscient par le truchement de la femme. On peut également appeler cela l'Autre car la femme mystique fait signe de l'Autre, dans la mesure où elle est épouse de l'Autre et où elle a rapport à une jouissance doublement inconnue : d'une part parce qu'elle est une femme – on ne connaît pas sa jouissance parce que c'est une jouissance de femme – et d'autre part parce que c'est une jouissance de femme qui ne jouit pas par des moyens ordinaires, mais par les voies de Dieu. Alors, quelque chose comme un enfant ébloui regarde cela. Et cet enfant ébloui est un garçon ; pas de secrétaire femme –

petite remarque au passage – pas de secrétaire femme. Je n'en connais aucun exemple.

Le secrétaire voyeur, créateur, auditeur, façonneur, directeur, bourreau, souffleur, amant ou fils... à la fois de Dieu et de la sainte, mais plutôt de la sainte que de Dieu, est une sorte de *chevalier de la foi*, et il incarne sa foi, comme toujours le chevalier, dans une dame.

Quel est le statut de ceux qui, de telles questions, aujourd'hui parlent, écrivent, filment ou peignent, d'artistes comme Bernanos, Garouste, Klossowski, Jouve, Pasolini, de l'abbé Bremond, de Michel de Certeau, de Lacan ou de Cioran en certains de leurs aspects – de Mino Bergamo qui vient de mourir, de moi-même ? Tous ne seraient-ils pas, *volens nolens*, chacun à sa manière, de tout nouveaux secrétaires, hagiographes du temps perdu, rêveurs et collectionneurs : des *secrétaires pluriels et rétrospectifs* ?

Alors que tous les secrétaires du christianisme au temps de sa splendeur n'étaient jamais polythéistes ni pluralistes en la matière de leur office, mais toujours strictement monogames et fidèles à une fascination unique, on ne rencontre plus, au XX^e siècle, et c'est tant pis ou c'est tant mieux, que des *polygames de la sainteté*.

La passion d'être deux

Georges Zimra

LE maître avant de mourir révéla les choses sacrées qui n'étaient pas encore révélées. Il parla ; « Rabbi Abba consigna par écrit ses paroles, Rabbi Eleazar les répétait à voix haute, et les autres disciples méditaient en silence. Mais à peine la lampe sainte eut-elle prononcé le mot « vie » que ses paroles s'arrêtèrent. Rabbi Abba dit : « Moi j'écrivais beaucoup et je croyais avoir beaucoup à écrire, mais je n'entendais plus rien¹. »

Dans ce conte talmudique, le dernier mot, le mot de la fin se donne comme temps ultime de la révélation. Le secret au point d'être livré, se suspend, il crée la tension hallucinatoire des disciples vers le maître. Il n'est alors de secret que celui que l'on emporte dans la tombe. Persiste la tension hallucinatoire d'une écoute, reste spéculatif, quête d'un dire qui renfloue chez les vivants le mystère comme modalité discursive. La voix du maître s'éteint sur le mot « vie ». C'est là que tout commence.

Transcrire les dernières paroles du maître, les répéter à haute voix interroge ce qu'il en est de la transmission. Comment une œuvre peut-elle se transmettre si elle n'est pas écrite ? Or l'écriture d'une œuvre ne suffit pas à assurer pour autant sa transmission. La mort du maître ouvre sur les possibilités d'effectuer ou non un deuil. Que la révélation surgisse précisément à ce moment-là souligne que sa parole reste attachée à son corps. Perdre le corps du maître, est-ce alors perdre sa parole ? Continuer à répéter ses paroles est-ce le maintenir en vie ?

A ce point vif se trouve confronté notre secrétaire. « Il croyait avoir beaucoup à écrire mais il n'entendait plus rien. » Cette surdité manifeste l'émergence de la subjectivité du secrétaire. Ne plus rien entendre, c'est refuser de comprendre. Pour être révélé le mystère doit demeurer

1. G. Casaril, *Rabbi Simeon Bar Yochai et la Cabale*, Paris, Seuil, coll. « Maître spirituel », p. 13.

voilé, énigmatique, il peut poursuivre sa course. Mais dans le protocole du maître, du secrétaire et du répétiteur, quelle parole, du maître ou du répétiteur est-elle transcrite ?

Le secrétaire bute sur une parole qui est déjà un écho. Choisisant de ne plus entendre il souligne l'écart qui existe entre l'oral et l'écrit. Le redoublement de la parole, dans la voix du répétiteur, ouvre sur un autre sens, sur un autre texte. Le passage qui s'effectue du maître au répétiteur entrave l'écrit dans la mesure où dans la voix du répétiteur il y a déjà de l'écrit. Et là, le secrétaire s'arrête d'écrire, d'entendre. Dans cette distorsion de la parole qui s'écrit entre le maître et le répétiteur le secrétaire prend acte de la sienne propre, comme n'étant ni celle du répétiteur, ni celle du maître. La surdité comme accident subjectif trace l'espace du sujet, ouvre sur l'équivoque.

La voix du maître ne saurait en aucune façon être semblable à celle du répétiteur. Il y a dans la voix du maître ce qui échappe radicalement à la répétition : le timbre de la voix, la charge affective, la scansion, la ponctuation, le grain de la voix. Il y a l'impossible d'une équivoque à restituer, un indicible se transmet dans le souffle, le suspens d'une respiration, d'une pause, d'un silence. C'est la parole qui porte la voix, et non la voix qui porte la parole.

Le répétiteur serait-il alors transformé en automate ? Vidé de sa parole, ou bien livré à son propre texte comme insu ? Texte qui n'acquiert pourtant le statut d'écrit que par la panne du secrétaire. Sa surdité serait-elle alors la promesse d'une parole propre ? La fidélité au maître ne passe pas par la fidélité au mort. Subsiste la question de l'établissement d'un texte. Il n'y a pas d'établissement de texte, parce que le texte c'est la parole propre qui ouvre sur le livre, parce que le livre c'est la parole manquante. Quel texte s'écrit sous la dictée ? Quel lecteur appelle-t-il ?

La passion d'être deux chez Surin, au XVII^e siècle, se noue à la fois avec sœur Jeanne des Anges, son secrétaire, ses directeurs, tressée en un même axe transférentiel où se nouent la voix, la mélancolie, l'écriture.

La mélancolie de Surin

Exemplaire fut la vie de Surin, tour à tour exorciste, possédé, directeur spirituel, fou, mystique. Au couvent des Ursulines de Loudun, Jeanne des Anges brûlait d'amour et, comme folle, cette religieuse se livrait à d'in vraisemblables extravagances qui aboutirent à faire décréter

la possession dans le couvent². Surin, appelé comme exorciste, est ému à la vue de cette religieuse attachée sur une table, il formule le vœu de faire d'elle une sainte.

Il bouleverse la pratique traditionnelle des exorcismes, pour s'enfermer avec elle dans l'intimité d'un parloir dans de longs tête-à-tête. Le public, qui jusqu'alors assurait une présence tierce et médiatrice lors des séances d'exorcisme, fait défaut maintenant.

Cette présence assurait alors à chacun une place, un rôle, une fonction ; cette régulation institutionnelle ayant disparu, Surin est plus livré à Jeanne qu'elle ne se livre à lui. Il n'y a pas un rapport de possédée à exorciste, dans ce protocole inédit, mais un rapport de sujet à sujet poussé jusqu'au risque ultime de la folie. Surin « chante des élans et des amours qu'il n'avait jamais osé dire³ ».

Jeanne, tendue vers lui, anticipe et réalise ses aspirations au-delà de son attente. Il aspire à porter sur lui le mal qui atteint Jeanne, et succombe à son tour, possédé de la possédée. Il exulte enfin « sa joie de devenir diable⁴ ».

Dans la lettre 52 de mai 1635⁵, Surin se confie à un ami sous le sceau de l'amitié et de la confession. « Le diable, écrit-il, passe du corps de la possédée dans le mien, m'assault, me renverse, m'agite ». Suit la liste interminable de ses tourments et de ses vicissitudes. Aussitôt reçue, cette lettre est copiée, diffusée, et divulguée dans les milieux théologiques et savants.

La confiance est à ce point insupportable, que cet homme ne peut assumer l'adresse qui lui est faite. Il déplace par la publication cette adresse sur un public maintenant reconstitué. La divulgation de cette lettre effectue un passage du privé au public.

D'une certaine façon le protocole de l'exorcisme est à nouveau respecté. Ceci a nécessité au préalable la mise en jeu d'un lecteur. Cette lecture ne produit pas une réponse à une lettre, par une autre lettre,

2. Dans un précédent travail j'ai examiné les liens qui existaient entre Jeanne des Anges et Surin : G. Zimra, « Un amour de femme » in *Actes du colloque* « Folies de femmes », Paris, Grec, 1990.

3. Voir les aventures de J.-J. Surin in Michel de Certeau, *Jean-Joseph Surin, triomphe de l'amour divin sur les puissances de l'enfer et science expérimentale des choses de l'autre vie* (xvii^e siècle). Suivi de *Jean-Joseph Surin*, par Michel de Certeau, Grenoble, éd. Jérôme Millon, 1990, p. 432.

4. J.-J. Surin, *Correspondance*, texte établi et annoté par Michel de Certeau, Paris, Desclée de Brouwer, 1965, p. 264.

5. J.-J. Surin, *op. cit.*, p. 263.

mais un déplacement sur la scène publique qui livre Surin comme objet de savoir.

Ce public ainsi reconstitué, n'est plus confronté au spectacle de la possession (qui regardait les spectateurs plus que les spectateurs ne regardaient le spectacle), mais à l'exhibition de la nudité de Surin. Notons que la nudité des possédées était infiniment plus supportable que celle qui transparait dans la lettre de Surin. L'Église ayant décrété la « possession », les ursulines étaient maintenues dans le cadre institutionnel d'un discours réglé. L'exhibition de la lettre de Surin établit une parité entre la nudité du corps et la nudité de l'âme. Et faute d'une fiction, d'une mise en scène, seule apte à assurer une transposition sur l'Autre scène du discours, Surin seul ne peut que passer pour fou, réduit par conséquent à la littéralité de son texte. Cette divulgation en créant un public sauvage, fait pivoter l'objet même du savoir.

La divulgation de cette lettre rend Surin captif de l'écrit.

Dans la lettre 58⁶, il fait part « du coup que reçut son esprit », lorsqu'il apprit que sa lettre avait été diffusée. Raillé, injurié, persécuté, méprisé, ses supérieurs le séparent de Jeanne.

Commence la mélancolie de Surin, la terrible épreuve, la nuit de l'angoisse. Privé de son double narcissique « de la seule personne en qui je sens la confiance de dire en cela le fond de ma pensée⁷ ». Il restera huit mois sans parler, vingt ans sans écrire.

Avec Jeanne, il perd cette rencontre avec l'altérité des corps, l'altérité sexuelle. Fascinant miroir, elle le précédait dans ses aspirations, lui, dévoilait ce qu'elle redoutait d'entendre. Dans cette étrange inversion de l'imaginaire, l'un devait entendre et il parlait, l'autre devait parler, et elle écoutait. Croisée des désirs qui se poursuivaient en un mouvement permanent, l'un recouvrant l'autre, jusqu'à l'indistinction poussée au risque ultime de la folie.

Cette séparation sera l'amorce de sa mélancolie. Il ne pourra ni lire, ni travailler, ni écrire, ni marcher. Replié sur lui-même, recroquevillé, paralysé, accablé de maux, persécuté, il a le sentiment aigu de sa damnation. Vingt ans après on retrouve les accents de cette mélancolie dans ses cantiques :

Pauvre, faible, étonné, foudroyé, plein de fiel
Relégué dans la nuit et rejeté du ciel

6. J.-J. Surin, *Correspondance*, op. cit., p. 279.

7. *Ibid.*, lettre 361, p. 1098.

L'ire du tout puissant à toute heure le presse
La mort même l'allait et la fureur l'engraisse⁸.

Le thème du sein empoisonné est un des traits les plus insistants, de sa mélancolie. Plongé dans la nuit de l'angoisse :

Une éternelle nuit saisissant sa paupière
Fait qu'il marche à tâtons privé de la lumière⁹.

Identifié à cette perte, il est hanté par le retour à l'union antique du ventre maternel. Lieu d'une totalité comblante et comblée, là où rien ne manque. Avant tout partage, toute séparation. Le ventre est à la fois et le berceau, et le tombeau. En témoigne ce cantique sur l'abandon¹⁰,

Mais bien plus car je veux rentrer
Dedans ses flancs et me cacher
Jusqu'au profond de ses entrailles
Dans ce lieu de repos
Jusqu'à mes funérailles
Je désire être enclos.

Mourant je serai transporté
Du ventre qui m'aura porté
Au sépulcre ainsi que je l'espère
Et sortant du berceau
Je veux qu'on me transfère
Tout droit dans le tombeau¹¹.

Ce cantique sur l'abandon rédigé quelques mois avant sa mort, retrace à la fois l'épisode que fut sa mélancolie et le déplacement de cette trace sur l'écriture.

Durant toute la période qui précède ses écrits, pendant ces vingt années, Surin est tenu pour fou¹². Des lettres émanant de ses collègues attestent de son état.

8. J.-J. Surin, *Poésies spirituelles*, suivies des *Contrats spirituels. Amour purifiant*, Paris, Vrin, 1957.

9. *Ibid.*, p. 65.

10. « Cantique sur l'abandon », *ibid.*, p. 206-207.

11. Celui qui établit le texte juge ce cantique « maladroit » et pas du « meilleur goût ». Voir note p. 207 des *Poésies spirituelles*, Vrin.

12. J.-J. Surin, *Correspondance*, Desclée de Brouwer, p. 464.

Il déambule nu dans les couloirs du collège des Jésuites, souillé d'excréments¹³.

A l'infirmerie, il est régulièrement bastonné, ceux qui passent devant lui, le souffletent, ou l'injurient. Dans la lettre du 14 avril 1658¹⁴, il relate son état à Jeanne des Anges.

Désespéré, il s'élançait à travers la fenêtre de sa chambre et se retrouve trente pieds plus bas, brisé ; « on crut que c'était un paquet que l'on jetait pour mettre dans le bateau pour Bordeaux¹⁵ ». Il gardera de cette chute une boiterie sévère, qui lui raccourcit la jambe d'un demi-pied, ce qui n'est pas sans évoquer la boiterie de Jeanne.

Il n'abandonne pas pour autant son désir de mourir, il passe plusieurs « nuits avec un couteau sous la gorge¹⁶ ».

Plus de cent fois, il alla à la sacristie pour se pendre¹⁷, puis tenta à nouveau de se défenestrer sans succès. Il relate cette sinistre période dans son cantique sur l'amour purifiant :

On en rit, on le gausse et chacun le méprise,
L'enfant en fait son jeu et le grand l'autorise
Le savant, l'ignorant, le sage et l'insensé
Et chacun applaudit de l'avoir offensé¹⁸.

La voix de la guérison

Surin n'est plus confié à ses gardiens mais on lui confie un secrétaire. Tous les jours il dicte un quart d'heure. Plus il dicte, « plus son âme se dilate ». Sa respiration devient plus ample, son diaphragme s'élargit.

13. J.-J. Surin, *Correspondance*, Desclée de Brouwer, p. 482.

14. *Ibid.*, lettre 172 : Quand je m'approchais du feu les charbons me sautaient à la tête [...] / Les animaux couraient après moi [...] / Les écrits et les livres ne se faisaient que pour porter des paroles terribles [...] / Je ne suis entré dans aucun sermon sans qu'on parlât de la justice de Dieu ou de sa vengeance [...] Dans les rues j'entendais « Dieu perdra cet homme » si je relevais un papier par terre, j'y trouvais écrit « méchant que cherches-tu ? » [...] / Il est certain que ma perte est indubitable [...] / Me réveillant la nuit les oiseaux funestes venaient se percher à ma fenêtre [...] Les rats la nuit me sautaient au visage et me mordaient les doigts [...] (Lettre du 14 avril 1658, Desclée de Brouwer, p. 601).

15. *Ibid.*, p. 472-473.

16. J.-J. Surin, *Science expérimentale*, op. cit, p. 184.

17. *Ibid.*, p. 184.

18. J.-J. Surin, *Poésies spirituelles et Contrats spirituels*, Paris, Vrin, 1957, p. 65.

Il dictera ainsi mot à mot plus de deux cents chapitres et plusieurs volumes qu'il « avait tout construits dans sa tête¹⁹ ».

Face à son secrétaire, Surin est dans les rares occasions où il n'est ni battu, ni injurié ; face à la présence silencieuse, docile, effacée de son secrétaire, il est en présence de ce témoin attentif qui permet l'effectuation d'une adresse, le déploiement d'un discours. Son secrétaire ne veut ni le guérir de sa folie, ni le diriger, ni même l'aimer, il assure auprès de lui une présence régulière sans autre projet que celui d'être une plume. Surin dicte sans relâche. Il renoue avec la voix. Encore accablé de maux, il retrouve dans la voix non la parole, mais la capacité corporelle de dire, d'articuler des sons. Sa voix n'exprime pas la charge affective émotive, qu'elle avait lors de sa rencontre avec Jeanne. Elle est, quasi mécanique, articulée, égrenant mot à mot un texte, comme s'il était lui-même son propre répétiteur.

Cette voix ouvre sur un espace sonore où le corps s'ombilique. Enveloppe du corps, elle est en même temps un point de détachement, de séparation, de perte, pure sonorité qui renfloue le corps en une limite recueillie d'un dire qui s'écrit.

Cette écriture à haute voix est, comme le souligne Barthes, à la recherche « d'incidents pulsionnels²⁰ ». Singulière modulation qui enveloppe le corps et le partage au rythme égrené de la dictée. Par la voix le corps s'articule au langage. Elle érogénise le corps comme « un langage tapissé de peau²¹ ».

La voix jaillit à la fois de lui et d'un autre, érogénise le corps où commence à s'éveiller ce que Barthes appelle « une stéréophonie de la chair profonde ».

Cette voix, *off*, en quelque sorte, reste d'une souffrance qui n'est plus, se dit encore dans le texte. Elle se perd pour renaître maintenant à travers l'écriture.

Cette souffrance « la chose la plus vitale », nous dit Surin est dégagée du corps propre dans laquelle elle était murée pour s'articuler à la voix, se nouer dans l'écrit où le corps se fait et se défait.

Un jour son secrétaire tarde à venir, « d'impétuosité » il prend la plume et ne la lâchera plus.

19. J.-J. Surin, *Science expérimentale, op. cit.*, p. 245.

20. R. Barthes, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p. 104.

21. *Ibid.*, p. 104.

Par l'écriture, il prend possession de son corps comme du corps d'un autre.

Tout au long de la *Science expérimentale*, il écrit tantôt à la première personne tantôt à la troisième, passant du « il » au « père ». Les conflits, les persécutions, les avanies sont déplacés maintenant sur la scène de l'écriture, laquelle ouvre un espace dialectique du « je » au « il ».

Écrire opère un retour sur ce que fut sa vie, mais permet aussi une échappée, une distanciation. Les souvenirs s'imposent à lui avec la force et la violence des émotions qui y sont attachées.

Ils sont soit relégués, mis à distance dans la forme impersonnelle du sujet, soit au contraire revendiqués et assumés comme tels. Là où « je » risque de succomber aux spectres du passé, « il », les maintient à l'écart, et permet de parler de lui comme s'il parlait d'un autre. Dans ce renvoi d'une forme à l'autre du sujet grammatical s'ouvre l'espace du récit, de la fiction.

L'écriture désigne à la fois ce moment qui n'est plus et cette trace pourtant encore présente.

Nous pouvons envisager également que le passage d'une forme à l'autre du sujet obéit pour Surin à une logique de la structure, à cette « passion d'être deux ». Sans savoir qui du « je » ou du « il » conduit le récit, sans que pour autant l'un soit étranger à l'autre. Décentré dans sa voix, exproprié du lieu où il écrit, à la fois spectateur et acteur, Surin déplace sur la scène de l'écriture par une substitution fictive et médiatrice, le corps à corps qui le confrontait tant avec Jeanne qu'avec ses directeurs. A travers l'écriture s'ouvre un autre espace de l'imaginaire qui mime la possession.

Si les possédées comme nous l'avons vu pouvaient être entendues, c'est paradoxalement parce qu'elles étaient exclues comme sujets. Ce n'était pas elles qui parlaient, mais l'autre en elles.

Surin en revanche met en scène l'autre du sujet et permet ainsi le passage de l'un à l'autre sujet grammatical. Il écrit son histoire, comme celle d'un autre, mais d'un autre absent qui génère l'écriture – l'absence certes de Jeanne, mais également la sienne propre, où il s'efface derrière chaque geste de l'écriture, d'un sujet à l'autre.

L'absent néanmoins exige une place dans le texte. Il demande à figurer et, tel un souvenir que l'on croyait anéanti, surgit fantomatique avec son cortège de menaces. Cette irruption, qui viendrait réveiller les anciennes souffrances, est un risque inhérent à l'écriture ; épreuve de

partage, mais aussi d'anéantissement. A la fois menace et exorcisme, l'écriture permet de s'effacer derrière chaque mot, pour renaître à l'infini.

Espace substitutif de son aliénation, l'écriture sera la forme d'un désespoir « où le présent s'évanouit en un passé réel²² ». Ce réel change de bord ; l'écriture effectue le passage du corps propre dévasté par la désolation et la mélancolie, à l'écrit du corps. La perte ne s'exercera plus dans les suicides, les défenestrations, ce n'est plus son corps réduit au déchet qui sera exigible, mais du déchet, signifiant du corps, émerge l'écriture. Est-ce le corps du signifiant où se déplace à l'infini le désespoir de ce que Kierkegaard appelait :

Éternellement mourir, mourir sans pourtant mourir, mourir la mort²³.

Cette dimension du désespoir²⁴ transforme l'état de damnation de Surin en une quête infinie de revivre dans les mots l'expérience de la perte, de la séparation et du deuil.

Son écriture se constitue comme un corps à perdre. Une œuvre à brûler. Surin est assuré de porter les stigmates et les plaies divines : ils s'inscriront en lui d'autant plus qu'ils demeureront invisibles, qu'ils sont intérieurs, retranchés du regard. Le corps est alors espace d'inscription, de lecture, le corps est un livre. Surin constitue l'écriture comme ce qui vient altérer le corps. Il opère un retournement du corps propre sur le corps scripturaire. Il n'est plus corps à perdre mais constitue l'écriture comme objet toujours à perdre, toujours perdu. L'écriture ne relate pas par conséquent un état psychologique, doctrinal, ou même théologique, elle est le mouvement permanent où s'écrit la perte, le linceul d'une expérience passée dans le temps où elle s'écrit. Comme infinie, l'écriture se substitue à la mélancolie de Surin elle lui sert de bord, de limite. Corps et mélancolie, écriture et infini, s'inversent pour produire ce que Kierkegaard dit du désespoir :

Jamais le désespoir, ver immortel, inextinguible feu, ne dévore l'éternité du moi qui est son propre support²⁵.

22. S. Kierkegaard, *Traité du désespoir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1990, p. 355.

23. *Ibid.*, p. 357.

24. Michel de Certeau, *Analytique* n° 2, « Mélancolique et/ou Mystique J.-J. Surin ».

25. S. Kierkegaard, *op. cit.*, p. 357.

Surin est désormais guéri, il lit, marche, travaille. Sa langue maintenant goûte Dieu, comme « elle goûte le muscat, l'abricot et le melon ». Il mange avec appétit, invité en cela par la vierge qui apparaît devant lui : « elle mangeait tout franchement du poisson²⁶ ».

Surin n'est plus dirigé

L'écriture a été pour Surin l'espace symbolique du partage et de la médiation. Le consolant de la perte de Jeanne, elle permet une rupture avec ses directeurs spirituels.

Dans la *Science expérimentale*, Surin relate une expérience singulière, un parcours de la vie intérieure. Mystique, il choisit l'expérience de l'excès et non de la règle. Il est maintenant opposé violemment à ses directeurs qui l'ont maintenu au nom de la règle dans la déchéance et l'abandon. En particulier, il reproche au père Bastide d'avoir empêché :

les paroles qui sont dites, ou les objets qui se présentent à l'âme comme de Dieu. Faire effort contre cela, dit-il, est une chose que je condamne²⁷.

Cette entrave lui est intolérable. N'a-t-il pas en son temps, lorsqu'il était directeur de Jeanne, favorisé une expression libre et déliée ?

Jeanne au sommet de sa célébrité, consultée de toutes parts comme un oracle, rajoute aux critiques des directeurs de Surin qu'elle trouve effectivement Surin dérangé, travaillé par le diable, que son esprit s'affaiblit. Contre toutes les règles d'obéissance en vigueur, il se sépare de son directeur et réplique sèchement à Jeanne :

Vous dites votre peine de m'être séparé du père Bastide, mais je vous réponds que j'en ai grande joie... En ce qui concerne ma conduite il est en très grande obscurité pour des choses fort claires²⁸.

Surin réalise que ces vingt années de ténèbres il les doit à ses directeurs qui lui « ont donné plus de tourments que de biens²⁹ ». Cette souffrance le terrifie encore :

26. J.-J. Surin, *Science expérimentale*, p. 293.

27. J.-J. Surin, *Correspondance*, op. cit., p. 678.

28. *Ibid.*, lettre 200, p. 678.

29. J.-J. Surin, *Science expérimentale*, op. cit., p. 312.

Aucune pilule si difficile à avaler que celle des maux qu'il m'a fallu souffrir pour me conformer à mes directeurs³⁰.

Ceci montre l'abîme qui sépare directeur et dirigé. L'un choisit l'expérience mystique, l'autre demeurant sur la rive, supposé en diriger le mouvement. Là où le dirigé interroge le désir de l'Autre, le directeur spirituel s'offre comme la doublure de l'Autre. Entre un directeur et son dirigé, il y a le partage d'un corps gelé dans le trait du fantasme pour l'un, consumé dans la jouissance pour l'autre. L'écriture fait pivoter ce partage du corps sur un autre corps et dénoue le lien du directeur et du dirigé.

Surin mesure maintenant l'illusion dans laquelle ses directeurs l'avaient maintenu. Ils plongèrent son âme « dans des idées si abattantes et si décourageantes »... qu'il en « perdit la parole ». Demeurant ainsi « plus de vingt ans » à ce qui autrement « n'aurait duré que trois ans³¹ ». Libéré de son directeur « qui l'assassina tout simplement » il dénoue dans le même temps ses liens avec Jeanne, reconnaissant néanmoins à sa mort qu'il n'y aura plus de communication avec une personne comme elle. N'en doutons pas.

Lire

Qu'est-ce que lire ? Qu'est-ce que lire un texte mystique ? Mais aussi qu'est-ce qu'un auteur ?

Certains écrits de Surin furent signés par ceux qui en étaient... en possession ! Ceci n'est pas sans intérêt, et confirme que la nécessité d'écrire pour Surin n'était nullement scellée au Nom. Le nom pouvait être perdu comme l'écrit. Lorsqu'une œuvre est recouverte par le nom de l'auteur il y a comme un corps en trop dans l'écriture, comme si ce corps disait la vérité du texte, qu'il en était l'exégète. Ce corps, souvent reconstitué dans les biographies, les autobiographies pour éclairer l'œuvre procède de la production d'un sens, d'une signification. En effet rapporter des faits, des anecdotes, des événements, c'est régénérer le corps opaque de l'auteur.

Le lecteur, contrairement à l'auteur, est anonyme comme peut l'être parfois le secrétaire. Cet anonymat du lecteur ne permet pas qu'il soit

30. J.-J. Surin, *Science expérimentale, op. cit.*, p. 314.

31. *Ibid.*, p. 315.

réduit, assigné à un lieu ; son corps n'est pas sollicité de la même façon que dans l'écriture. Présence silencieuse, il est traversé par l'œuvre, la traversant à son tour. Lire la correspondance de Surin, ses poèmes, ses ouvrages, c'est participer de l'œuvre, en être le personnage fictif. Le lecteur recompose le texte dans une fiction, où il est à la fois messenger, correspondant, plongé dans l'intimité des dialogues, il associe sur les images, les idées, les sonorités. Il entre et sort du récit anticipe sur le mouvement, y revient avec des clefs qui ouvrent sur d'autres champs.

Or toute lecture peut contenir en elle le germe de réduire le texte, de l'enfermer dans l'auteur. Expliquer une œuvre par la biographie de l'auteur est non seulement réducteur, mais fait du nom de l'auteur le corps du texte. On peut geler ainsi une œuvre dans les catégories de la nosographie clinique en la refermant sur des signifiants plaqués ou appliqués.

On aboutit ainsi à produire l'œuvre comme totalisante si ce n'est parfois comme totalitaire. Les faits ne sauraient se résumer aux faits. La manière dont ils sont rapportés témoigne déjà de la subjectivité dans laquelle ils ont été engagés. Que celle-ci soit au service du triomphe de la science ou de la foi, elle désigne un temps d'arrêt, un gel des signifiants de l'œuvre.

C'est en cela que Barthes pouvait définir la lecture comme une relance inépuisable :

Une hémorragie permanente par où la structure s'affolera³².

La tradition juive a adopté un temps l'anachronisme³³ comme mode de lecture parce que l'histoire ne pouvait éclairer le texte biblique. Le livre demeure essentiellement inachevé. Ce mode de rapport à la lecture fait qu'un texte ne cesse pas de s'écrire. Le temps de lecture est le temps d'écriture. La lecture par conséquent n'exige par la verticalité de l'histoire, mais tout au contraire la proximité, la contiguïté de la lettre. De sorte, comme l'écrivait Jabès en parlant de la *Bible* que chaque sujet puisse entrer « avec ses mots dans chacun de mes mots³⁴ ».

Lire est nécessairement altérer. Le ton de la voix, le timbre, la ponctuation, modifient le texte, le recomposent. Lire est prêter voix à l'au-

32. R. Barthes, *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, p. 47.

33. Voir G. Zimra, « Une mémoire sans histoire », *Littoral* 19-20, Toulouse, Erès, p. 19.

34. E. Jabès, *Le parcours*, Paris, Gallimard, NRF, 1985, p. 91.

teur, lui donner un corps, non celui qu'on idolâtre, ou qu'on fétichise, mais un corps qui traverse la voix du lecteur, qui le fait revivre dans le texte. La lettre est l'espace accidentel du sujet, le lieu de son trébuchement, profanateur ou hérétique, c'est toujours sur la lettre ouverte sur le paragramme, l'anagramme, que le sujet émerge, pour nous faire parvenir cette blessure vive de l'écriture, qui ne cesse de s'écrire dans la lecture.

Ainsi le texte sacré ne peut-il être que profané car nécessairement altéré par le lecteur. Cette altération ouvre sur l'amour du symbolique comme ce qui ne cesse de faire retour sur un point mythique de l'origine où le sujet inscrit sa faille. Un texte qui ne se voudrait que sacré serait un texte sans lecteur. Lire est par conséquent mettre en abyme lecture et écriture. Les commentaires, les exégèses, la généalogie des noms propres, soulignent d'autant que nul n'est propriétaire du texte, comme l'écrit Foucault, mais que chacun, traversé par lui, s'est laissé le traversant, effacer par celui qui lui succédait. Le nom est alors pré-texte à la pluralité des confrontations, des oppositions, qui recompose le texte :

Dans une traversée permanente et métonymique des signes où tente de s'abolir la distance qui sépare l'écriture de la lecture en une même pratique signifiante³⁵.

Là probablement pouvons-nous mieux percevoir ce qu'était la surdité de notre secrétaire dans le conte talmudique. C'est parce qu'il était lecteur qu'il n'entendait plus rien, mais lecteur de quel texte ? La précipitation de l'écriture dans la lecture faisait sa surdité, celle à la parole du maître, du répétiteur, la sienne propre, où il s'inscrit, symptôme ou promesse de sa parole propre, mais lecture assurément.

Lire c'est être le personnage fictif d'une œuvre, c'est participer des stratégies de l'aliénation et de la croyance en un espace toujours renouvelé et ressourcé, du réel « disséminé ».

35. R. Barthes, *Le bruissement de la langue*, *op. cit.*, p. 72.

Lou Andréas-Salomé, Rainer Maria Rilke

Chantal Maillet

LOU ANDRÉAS-SALOMÉ et Rainer Maria Rilke se rencontrent en mai 1897, leur entretien immense, foisonnant ne cessera qu'avec la mort de Rilke en 1926. Cette relation est pour chacun d'eux une expérience de l'amour. L'expérience se transforme, les transforme. Dans ce mouvement, ils rencontrent la psychanalyse ; l'une s'engage, l'autre pas mais la psychanalyse marque définitivement leur relation, l'infléchit même, radicalement.

J'isolerais trois périodes, dans la richesse de leur expérience, et m'appuierai sur ces trois moments pour tenter de dégager les contours d'une fonction de secrétaire que Lou tiendra auprès de Rilke, sans qu'elle soit jamais nommée comme telle entre eux. Les avatars de cette fonction, au moment où la question de la psychanalyse se pose pour Rilke et pour Lou, me conduiront alors à mettre à l'épreuve la place du secrétaire en psychanalyse.

La relation amoureuse

René Maria Rilke rencontre Lou Andréas-Salomé en mai 1897. Il a 21 ans, elle en a 36 et tout un passé de rencontres marquantes derrière elle. C'est à 17 ans, à Saint-Pétersbourg sa ville natale, qu'elle reçoit son prénom de Lou ; d'un homme, le pasteur Gillot auquel elle s'était adressée, rebutée qu'elle était par la médiocrité de l'enseignement religieux et général reçu par ailleurs. Avec lui elle découvre la philosophie et Spinoza particulièrement dont elle resta une élève toute sa vie. Gillot lui enseigne la philosophie et lui propose... le mariage. Lou est traumatisée pour longtemps par cet amalgame ; bien sûr elle aimait Gillot, mais l'amour n'est ni le mariage ni le désir... L'amour c'est... ? Lou ne sait pas ce qu'est l'amour, mais ça n'est pas ça...

Malade, elle doit quitter les neiges de Saint-Pétersbourg pour le soleil. Elle choisit alors la Sicile où elle rencontre Paul Rée, puis Rome, où Rée lui fait rencontrer Nietzsche.

Laissons les anecdotes, les mariages refusés, les projets de vie à trois, les photos de la charrette si abondamment commentées, par les contemporains et les autres générations, la rupture avec Nietzsche, la vie avec Rée. Laissons tout cela pour retenir que, dans ces années-là, Lou vit de la passion des idées partagées, de l'exploration ardente du monde de la connaissance, et des sentiments.

Si Lou ne sait pas aimer d'amour, cultiver la haine ne l'intéresse pas non plus. On déteste beaucoup la jeune fille, à cause de son audace, de son intelligence, de sa séduction ; on la déteste, on le fait savoir, on le lui fait savoir, Lou continue son chemin sans riposter, mais elle a déjà choisi sa manière : c'est dans ses livres qu'elle répondra en essayant de comprendre et d'élaborer. Ainsi fera-t-elle de son livre sur Nietzsche.

Plus tard, elle tiendra cette même position avec beaucoup de clairvoyance et de fermeté dans le milieu analytique. Freud saura le reconnaître et Lou deviendra pour lui aussi une confidente éclairée.

En 1894 Lou Andréas-Salomé a épousé Friedrich-Carl Andréas pour ne pas être sa femme, elle l'a épousé faute d'arguments qui fassent le poids face à la détermination d'Andréas ! En 1897 donc, elle est à Munich pour un long séjour, elle vit dans un milieu d'intellectuels et d'artistes qui admirent la rapidité de son intelligence, sa liberté d'allure et d'esprit et se heurtent, quand ils s'y risquent, à son refus d'aimer.

René Maria Rilke, déjà poète, dirige une revue : *Chicorées Sauvages* ; il a quitté Prague pour Munich en septembre 1896, et fréquente le même milieu que Lou...

Avant le 14 mai Rilke a déjà envoyé des lettres non signées à Lou Andréas-Salomé. Dans *Jésus le Juif*, texte de Lou, il a trouvé bien plus qu'un écho à son propre travail. Le lendemain de leur rencontre, il écrit sa première lettre signée.

J'ai le sentiment que par cette concision d'airain, par la force implacable de ces paroles mon œuvre se trouvait sanctionnée, consacrée¹.

1. In Rainer Maria Rilke, Lou Andréas-Salomé, *Correspondance*. Texte établi par Ernst Pfeiffer. Traduction de Philippe Jaccottet, Paris, Gallimard 1985. Lettre du 15 mai 1897, p. 8.

Le ton est donné... On pourrait reprendre chacun des mots, le ton est donné, Rilke suppose à Lou ce dont il manque. Que la concision et la force manquent au jeune poète, c'est évident. Rilke est emphatique et un peu trop lyrique. Que la concision appartienne à Lou est moins certain, (ou alors Rilke directeur de revues a le talent généreux d'isoler, par ses lectures, les passages ramassés et brillants dans les méandres du style de Lou).

Rilke continue sa lettre avec une phrase dont le traducteur tient l'inversion de termes pour une erreur. On me permettra de faire de cette inversion un premier lapsus :

car votre essai était à mes poèmes ce qu'est le rêve à la réalité, le désir à son exaucement.

Lapsus où peuvent se lire les incertitudes de Rilke quant au statut du rêve et de la réalité, du désir et de la satisfaction, et la certitude intime, toujours douloureusement masquée, d'être un poète, un grand. Premier lapsus car il y en aura un autre, remarquable, au début de cette correspondance : Rilke écrit à Lou en se désignant au féminin. Autant qu'une ambivalence quant à l'identité sexuelle, on reconnaîtra ici le passage à une position féminine, comme effet de la rencontre. On retiendra encore une dernière phrase :

J'ai toujours pensé que si un être doit en remercier un autre pour quelque don très précieux, ce remerciement doit rester entre eux un *secret*².

Le jeune Rilke s'enflamme et Lou répond en femme pour la première fois, celle qui reconnaissait s'être développée plutôt comme un jeune garçon après le traumatisme Gillot, écrira de cette époque :

Si je fus ta femme pendant des années, c'est que tu fus pour moi la *première réalité*³ où le corps et l'homme sont indiscernables, fait incontestable de la vie même. J'aurais pu te dire mot pour mot ce que tu m'as dit en m'avouant ton amour « Toi seule est réelle⁴ ».

« Il ne s'écoula guère de temps avant que René Maria Rilke ne devint Rainer » continue Lou⁵.

2. *Correspondance, op. cit.* C'est moi qui souligne.

3. *Ibid.* Mis en italique par Lou.

4. *In Lou Andréas-Salomé, Ma vie*, édition posthume par E. Pfeiffer. Traduction de Dominique Miermont et Brigitte Vergne, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1977, p. 140.

5. *Ibid.* p. 113.

Il devint Rainer comme elle était devenue Lou, par un de ces dons de prénom qui invitent à un parcours en langue (faut-il rappeler ici l'Aimée de Lacan, Louise du Néant et tant d'autres ? !).

René change de prénom, de graphie et de site poétique. Dans les poèmes et les lettres de ce temps-là, Rainer évoque l'île secrète, riche de silence et de vastitude que la rencontre avec Lou découvre. « Je puis à chaque mot me faire moins bruyant ». Au printemps 1898, il écrira « Toi, tu as fait de la place pour eux (les trésors de l'Italie) dans mon âme⁶. »

De nombreuses lettres de Lou ont disparu, c'est donc dans ses journaux et ses écrits postérieurs qu'on lit les commentaires et réponses à Rilke ; ainsi dans le chapitre « Avril », de *Ma vie* on retrouve l'écho de l'ouverture au silence.

[...] C'est de tout cela que naquirent le silence et l'évidence qui nous lièrent comme quelque chose qui avait toujours existé⁷.

Femme de Rilke, Lou ? Oui, mais elle aussi en position féminine, j'y insiste. Position féminine au sens de Lacan, qu'aujourd'hui je me formule ainsi : « Ouverture en tension entre silence et langue ». De la position féminine je ferai une des conditions de l'entrée en fonction du secrétaire. Le secrétaire est toujours en position féminine dans la relation à son sujet.

Lou et Rilke étaient donc là, dans ce lieu de silence et d'écriture et ils se sont aimés en homme et en femme, leur liaison ressemble à toutes les amours, heureuse, malheureuse... L'état amoureux tend à donner aux certitudes silencieuses des demeures souvent trop étroites. Ces deux-là se risquèrent à nommer « Russie⁸ » le lieu de leur entente secrète. Russie rêvée de l'enfance de Lou, langue russe, Russie imaginaire qu'ils ont voulu découvrir ensemble. Et c'est bien sûr là-bas, au cours d'un second voyage que la déchirure déjà là, allait se montrer irrémédiable.

Peu après le retour en Allemagne, le 26 février 1901⁹, Lou envoie à Rainer la lettre dite du dernier appel « *Zuruf* » en allemand. Lettre de rupture, ils aiment l'un et l'autre ailleurs, mais la cause de la mésentente n'est pas là. Les crises d'angoisse de Rilke les ont vaincus tous les deux. Si Lou a trouvé dans cette relation sa jeunesse et un équilibre qu'elle ne veut pas voir menacé, Rilke lui, ne peut surmonter crises

6. In *Correspondance*, op. cit., p. 31.

7. *Ma vie*, op. cit., p. 140.

8. Les guillemets sont de moi.

9. In *Correspondance*, op. cit., p. 49.

d'angoisse et d'hypochondrie qui rongent à plaisir, pense Lou, à jouissance à coup sûr, les moments heureux.

Rilke n'est plus comme l'écrit Lou qu'un « petit détail dans l'ensemble du paysage ». Ce dont elle ressent une « culpabilité tragique ». « Incapable d'une vraie chaleur » et « lucide comme une voyante¹⁰ », Lou va refuser, pour elle et pour lui, la jouissance du morbide partagé. Dés-tabilisée pour la première fois depuis l'affaire Gillot, Lou n'envisage rien d'autre que la rupture. Elle est on ne peut plus précise, elle va bien, la relation va mal, Rilke va mal, sauf – et voilà le premier message du « *Zuruf* » – sauf quand il écrit –

Quand tu écris, tu es parfaitement *sain*¹¹.

Lou a écrit le second message du « *Zuruf* » sur un billet glissé dans les papiers de Rainer :

Si un jour bien plus tard tu te sens mal il y aura chez nous un foyer pour l'heure la plus difficile¹².

Donc : Rainer, et Lou ne sont plus en « Russie ». Ils ne sont plus, nous ne sommes plus dans le paysage amoureux, mais Lou pense que plus tard, ailleurs, ils pourront se retrouver.

Rilke répond avec un poème qui se termine ainsi :

Tu étais ce que j'ai connu de plus tendre
Tu as été le plus dur avec quoi j'ai lutté
Tu étais la hauteur qui m'a béni
Tu t'es faite l'abîme où j'ai sombré¹³.

En juin 1903 Rilke écrit de Paris : « Depuis des semaines je veux écrire et je n'ose pas de crainte qu'il ne soit beaucoup trop tôt¹⁴... » à quoi Lou répond « Tu peux venir chez nous à tout moment¹⁵ » mais souhaite qu'ils s'écrivent d'abord. Elle assure que maintenant comme jadis elle peut *tout* accueillir¹⁶. A-t-elle oublié le dernier appel ? Certes pas ! La brève lettre de Rilke s'accroche au billet et Lou reprend elle aussi les termes du billet. « Tu peux venir chez nous ».

10. In *Correspondance*, *op. cit.*, p. 51.

11. *Ibid.* p. 51, souligné par moi.

12. Cf. note 1, in *Correspondance*, *op. cit.*, p. 51.

13. *Ibid.* p. 52.

14. *Ibid.* p. 52.

15. *Ibid.* p. 53.

16. C'est moi qui souligne.

Le « chez nous » est complexe. Chez nous c'est la maison de Lou et d'Andréas, mais plus encore ce qu'est la maison pour Lou elle-même. Soit un lieu d'où partir, souvent, pour revenir y déposer chaque fois expériences et souvenirs. La maison est un port d'attache, et le lieu du détachement, du silence, du travail. « Chez nous » c'est encore la correspondance, viens chez nous à tout moment, écrivons-nous, redessignons ce lieu où nous saurons nous entendre, dans la langue, par l'écriture.

Lou habitera bientôt à Göttingen sa dernière maison, « *Loufried* », la *paix de Lou*, nom que portait déjà la maison où, de 1898 à 1901, Lou et Rilke ont vécu le plus souvent.

« Chez nous » c'est donc encore ce souvenir.

C'est avec l'« écrivons-nous » que commence le deuxième moment de la relation, construit dira Lou avec « ce qui restait et allait vivre et grandir jusqu'à l'heure de ta mort et de la mienne¹⁷ ». Un reste, au-delà des vicissitudes de la passion amoureuse et une offre de suppositions, pour une autre manière d'aimer.

Rilke écrit : « Toi seule peux m'aider, peux m'expliquer [...] tu sais quand je dois ou non m'effrayer, dois-je m'effrayer ?¹⁸ »

Lou répond « Aucun motif de crainte » presque un titre à la lettre comme le « *Zuruf* » de 1901, car Rilke peut dire, il le peut puisque Lou l'écoute, il le peut surtout, car il sait dire. C'est ce que Lou ne cessera plus d'affirmer.

Lou secrétaire de Rilke

Au cours de l'été 1903, Rilke, assuré, comme encordé pour une passe difficile, déplie longuement les contours de ses angoisses. Ouvert, trop ouvert, poreux au monde, il s'effondre, écrasé par l'intensité, la diversité de ses perceptions. Lou suit, attentive, et montre pas à pas dans la plainte, ce qui en est déjà l'issue possible : la forme, l'écriture. Elle montre le geste déjà là, la prise dans une réalité nouvelle. Avec elle, Rilke s'écoute, se reconnaît, se voit et s'*accepte*¹⁹ capable d'écrire encore et donc de vivre.

17. In *Ma vie*, op. cit., p. 149.

18. In *Correspondance*, op. cit., p. 56.

19. C'est moi qui souligne.

Pour nous, lecteurs, apparaît, bouleversante, au cours de ces échanges puissants, « la figure dans le tapis » à sa naissance même, l'aube d'une écriture ; et tenace de l'un à l'autre un travail en cours. Dans la lettre du 18 juillet 1903 Rilke souffre d'être happé par l'image de l'homme atteint de la danse de Saint-Guy, dont il a suivi il y a quelques jours la marche désaccordée et les inutiles tentatives d'équilibre. Le 22 juillet, Lou en relisant la lettre pour lui, montre que dans l'écriture, par l'écriture il n'est déjà plus prisonnier de cette dislocation et que sa tâche est de continuer. Plus tard nous lirons cette scène comme une des pages les plus achevées des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*.

A sa manière, dénuée de tout attendrissement, mais si patiente, Lou accueille la plainte, la décante, et la retourne, allégée, en travail.

Écrire c'est ce que Rilke veut, ce qu'il doit, car il sait le faire. La lettre du 22 s'achève avec une évocation du jardin, manière discrète de rappeler le « chez nous » du ressourcement.

« Ta voix vient à moi avec un grand assentiment » répond Rilke ; et à la fin de l'été, Lou écrit :

Je nous crois *alliés* dans les graves mystères de la vie et de la mort, unis dans l'élément éternel qui lie les humains entre eux, désormais *tu peux compter sur moi*²⁰.

C'est donc dans cette seconde période de 1903-1912 que j'institue Lou en secrétaire de Rilke. Rilke écrit à l'abri du grand assentiment et Lou consent tranquillement à être la destinataire et l'organisatrice supposée de la relation difficile, douloureuse que l'homme Rilke entretient avec son œuvre. Lou doit écouter pour que Rilke se rappelle, se souvienne et revienne à lui. Lou est la corde de rappel et la mémoire de Rilke pour qu'il puisse oublier ses plaintes et ne pas se perdre dans la plainte.

Le poète Rilke écrit :

Pauvreté est une grande clarté née de l'intérieur.

L'homme Rilke souffre de se livrer, de se dépouiller et de n'être pas assez pauvre encore. Lou reformule avec lui, sans discuter, sans vouloir prouver : le dépouillement est la douleur et la volonté du poète pour que le poème advienne. Lou rappelle à Rainer, qu'il veut laisser venir

20. In *Correspondance*, *op. cit.*, p. 82.

la chose d'art comme il l'appelle, qu'il veut lui faire une place en lui, qu'il veut être une main pour écrire. Elle est là, elle tient, elle tient devant lui ce qu'il dit perdre ou ignorer de lui...

Rilke et Lou s'écrivent, se rencontrent. La forme de l'entretien compte finalement peu. Parfois Lou précise sa place pour lui et pour elle sans doute ; fin 1903 « Tu peux compter sur moi », été 1905 :

Depuis notre pentecôte, je ne *fis pas que lire avec toi ce que tu créais*²¹.
Je le reçois et l'approuvai comme exprimant ton avenir de manière inéluctable, ainsi je fus à toi, encore une fois, d'une autre façon dans une seconde virginité²².

Il arrive qu'ils ne s'écrivent plus, ne se rencontrent plus, que le temps passe pour eux, ailleurs ; c'est dans cette période que Rilke sera réellement secrétaire de Rodin à qui il empruntera le « toujours travailler ! ». Puis Rilke revient avec de nouvelles œuvres et des détresses répétées, offre les unes et les autres à Lou, qui, patiente, s'attache au démêlement...

Consentement et patience... le secrétaire enregistre, dans une certaine pauvreté du moi et il lit. Son écoute est une « incitation passive à continuer », (je tiens cette formule d'un analysant), et la lecture elle, est une activité consciente du moi pauvre mais ferme, qui se tient hors images, pour laisser venir les contours de son sujet.

D'où le secrétaire tient-il sa fermeté ? de l'alliance avec son sujet dans la tâche à poursuivre, d'une certitude de la nécessité de l'expérience et de sa force. Le secrétaire n'introduit pas d'éléments nouveaux dans l'entretien. Il n'est que le lieu. – « Tu es mon sol, ma patrie » dit Rilke – où les forces peuvent se redistribuer.

Les forces ! Quelles forces ? Lou et Rilke diraient la force d'âme, qui inclut aussi ses faiblesses. Oui, comment nommer ce lieu entre l'un et l'autre, entre l'écoute et le dire, ici entre le poète et l'homme où se rassemble le courage de continuer ? Espace de transfert ? Lieu de dégagement du désir ? Sans doute... J'essayerai d'y revenir.

D'où le secrétaire tient-il sa fermeté encore ? Il ne perd pas de vue, lui, la consistance de l'ailleurs ; l'ailleurs pour ces deux-là n'est rien moins que l'amour et l'amour c'est l'acceptation de la vie et la mort mêlées, l'amour d'un monde où les humains cherchent une place. Un

21. C'est moi qui souligne.

22. *In Ma vie, op. cit.*, p. 150.

monde qui n'est pas sans dieu ni sans anges. Pour Lou et pour Rilke les dieux et les anges deviendront cause d'éloignement car ils n'ont ni le même Dieu ni les mêmes anges.

Lou secrétaire, tient encore avec cette grâce particulière d'être, comme elle dit d'elle-même, un « caractère non refoulé », ainsi elle choisit plutôt librement, d'être là.

Si le non-refoulement facilite la position du secrétaire, il n'est certainement pas suffisant à faire de l'analyste, et, pour faire transition avec ce qui va suivre, la rencontre avec l'analyse, j'ajouterai que le temps logique du secrétaire est celui de l'enregistrement et de la restitution subjective, formule un peu hors d'usage actuellement, qui peut avoir sa place ici.

La psychanalyse

Premier mouvement 1912-1919

En 1910, Rilke publie *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* dont l'écriture l'a occupé longuement, douloureusement, depuis 1905. Il croyait attendre de ce livre le soulagement de n'avoir plus à écrire, du tout, jamais ; soulagement dont il sait bien aussi qu'il peut équivaloir à un souhait de mort. Malte, le personnage de Malte, est pour Rilke un « *Nebensmench* », un voisin étrange(r). Le livre lui, traite de chacune des grandes préoccupations de Rilke : l'amour, l'enfance, la religion, l'art, la pauvreté et la mort ; tout cela, et rien n'est hâtif, chaque page de Malte est un monde. Après Malte, Rilke a encore cru vouloir devenir médecin de campagne. Le médecin est une variante d'un *private joke* un peu triste entre Lou et Rilke. Rilke rêve toujours à ce qui le soulagerait de la tâche d'écriture. Lou et Rilke avaient donc convenu d'appeler « la décision de devenir postier ambulante » (ou médecin de campagne) l'ensemble des rêves ou cauchemars de fin d'écriture de Rilke. Postier ambulante : transmettre les messages pour être délivré de l'emprise de la lettre.

Malte était un espoir pour Rilke, mais les années qui suivent la publication sont celles de la pire détresse. Écrire, ne plus écrire, là n'est pas la question. Alors quoi ? La psychanalyse peut-être !

Au printemps 1911 Rilke a rencontré Gebstättel, un élève de Freud, l'homme l'a séduit mais la psychanalyse l'inquiète ; n'est-elle pas un traitement trop radical ? Fin 1911 il écrit cependant à Gebstättel une

lettre hésitante : faut-il l'analyse ? Le Malte n'est-il pas déjà un « auto-traitement de ce genre » ? Dans une lettre à un autre de ses correspondants Rilke écrit « Pour Malte j'ai arraché de gros blocs de mon enfance ». Arracher, transposer n'est pas délier. Dans les mêmes semaines il écrit à Lou, parle vaguement d'analyse. La réponse de Lou est perdue. Fin 1911 il reçoit une lettre de Gebattel qu'il envoie à Lou. Gebattel fait beaucoup d'erreurs dans sa réponse, commente Rilke, mais ? Par retour de courrier Lou envoie un télégramme, puis une lettre manquant aux archives. Il est facile, grâce aux échanges suivants, d'en reconstituer la teneur. « Je n'avais pas attendu ton télégramme pour agir dans ce sens et remercier Gebattel²³... » « Pas d'analyse » l'opinion de Lou conforte la décision de Rilke.

Ici la fonction de secrétaire de Lou cesse. Lou, naguère au service de l'expérience, propose ses services. Elle affirme, n'a-t-elle pas toujours affirmé ? Certes, mais cette fois elle affirme d'un lieu qui n'est plus *dans* l'expérience avec Rilke, au nom d'un savoir qui n'est pas acquis *dans* l'expérience. Elle émet des opinions, et se place avec certitude au lieu même de l'incertitude de Rilke quant à l'analyse, et cela jusqu'à la mort de Rilke.

Au printemps 1912, Rilke écrit les premières élégies de Duino, reprises et vite abandonnées en 1914. En 1913, *La vie de Marie*, œuvre qu'il jugera vite médiocre. En 1915, cinq chants que la guerre a fait jaillir. Sinon plus rien jusqu'en 1922.

Loin de moi la prétention de vouloir lier absolument cette longue douleur muette de Rilke à une seule cause : la disparition de la secrétaire ; en effet la guerre, la révolution russe bouleversent profondément Rilke mais on ne peut exclure l'effet d'un changement de position de Lou.

De 1912 à 1919, Rilke voyage plus que jamais en grandes amours et en pays, en quête d'un lieu, d'une femme, d'une femme qui serait l'enracinement, qui le protégerait et ne l'étoufferait pas.

La secrétaire a disparu, elle est ailleurs. On pourrait citer Rilke ici :

Si la chose voit que vous êtes occupé, même avec une parcelle de votre intérêt elle se referme²⁴.

Où est Lou ? Au fil des années, les conceptions philosophiques, religieuses surtout qui les avaient fait se rencontrer se sont éloignées. Lou

23. In *Correspondance*, op. cit., p. 227.

24. Référence citée de mémoire.

ne comprendra jamais les anges de Rilke ; les premières élégies de Duino la saisissent par leur puissance mais elle avoue suivre difficilement. Le sol de l'expérience s'en trouve ébranlé, la consistance d'un ailleurs partagé défaille. La psychanalyse en occupera la place mais la dissymétrie est par trop flagrante.

Lou affirmera que son intérêt pour la psychanalyse aura été favorisé par ses « origines russes » (affirmation dont on lui laissera la pertinence), mais surtout elle dira que :

La communion avec ce que le destin d'un seul être, Rilke, avait d'extraordinaire et de rare, l'avait grandement préparée à la rencontre de l'analyse freudienne des profondeurs de l'âme²⁵.

Elle assiste au congrès de Weimar en septembre 1911 avec un élève de Freud, P. Bjourne, écrit à Freud au printemps 1912 pour lui demander une formation et s'installe à Vienne pour un an, à l'automne.

Le *Journal d'une année* (1912-1913), la correspondance avec Freud, montrent Lou préoccupée des symptômes de Rilke, qu'elle le nomme ou pas, elle utilise ses rêves, et utilise la psychanalyse pour penser à lui. Il y a maintenant un outil entre elle et Rilke, un outil hors champ.

Peu de choses changent en apparence. Lou et Rilke se rencontrent fréquemment de 1913 à 1915, s'écrivent pendant la guerre et pourtant la tonalité des échanges est différente. Lou *demande*, « écris-moi !, viens ! » ; elle parle plus volontiers d'elle-même. Quelque chose s'est clivé dans son attention à Rilke, séduite par l'œuvre du poète qu'elle admire sans vraiment la comprendre, elle se *penche* sur les symptômes de Rainer à partir de la psychanalyse.

Elle n'est plus là, où elle tenait ensemble les plaintes de Rilke, ses questions et ses réponses désinvesties. Elle est passée d'une certitude tranquille à une croyance surabondante.

Elle *croit* que Rilke n'a pas besoin d'analyse, que la force de son œuvre va le tenir, que les *explications* justes, fines, qu'elle lui propose vont suffire²⁶. Le moi pauvre et ferme de la secrétaire est maintenant riche et agité à l'excès. Lou *croit* connaître le bien de Rilke et veut ce bien, elle veut aussi son propre bien par Rilke.

25. *In Ma vie, op. cit.*

26. A partir de 1914 les échanges de Lou et de Rilke sont une mine pour l'étude et la compréhension des phénomènes psychosomatiques.

Lou s'affaire, de Rilke à Freud, de Freud à Rilke et s'embrouille dans ses transferts. Elle ne fait pas d'analyse personnelle et dira que l'analyse du patient fait l'analyse de l'analyste. Je ferai donc l'hypothèse que Rilke fut son premier patient analyseur, avec tout ce qu'il y a de bancal dans la situation.

Si le caractère non refoulé de Lou lui a permis jusqu'alors une écoute ouverte, bousculée qu'elle est maintenant par son enthousiasme pour la psychanalyse, délogée de son solide narcissisme de base, il ne lui suffit plus à tenir une position exacte. Il manque à Lou le temps du silence, de la perlaboration... un temps d'analyse.

Oui, la « compreneuse²⁷ » comprend tout, trop vite, trop loin. Rilke confiera dans les années 1920 à la princesse Marie de la Tour et Taxis :

J'ai beaucoup d'admiration pour les talents de psychanalyste de Lou Andréas-Salomé, elle n'a jamais été l'élève de Freud, plutôt une des ses plus anciennes collègue²⁸....

Rilke ne se trompe pas. Quoi qu'en veuille Lou, elle n'est pas une élève de Freud et je fais l'hypothèse que si elle ne l'est pas, c'est à cause de son transfert à Rilke ; hypothèse à compléter de celle-ci : si Lou n'est plus la secrétaire de Rilke, si voulant cependant rester une interlocutrice privilégiée, elle participe à ne pas laisser place à l'analyse pour Rilke, c'est à cause de son transfert enthousiaste et peu analysé à Freud.

Elle fait argument de l'un à l'autre, de l'autre à l'un. Il y a beaucoup de Rilke dans les écrits analytiques de Lou entre 1912 et 1919. Ces textes sont pertinents, intéressants à plus d'un titre, mais la surcharge dans la manière, même si le style de Lou Andréas-Salomé est rarement simple, pourrait être interprétée comme une volonté de convaincre Freud avec Rilke. Nous avons là un signe à ne pas oublier : il n'est pas sans risques de faire argument trop vite de ce que les cures nous enseignent.

Freud n'est jamais convaincu mais toujours intéressé. Quant à Rilke, s'il suppose et suppose encore à sa très chère Lou, qu'elle seule sait et peut, à leur insu à tous deux sans doute, il cherche une autre orientation.

27. C'est ainsi que Freud appelait Lou.

28. Cité de mémoire.

Deuxième mouvement 1919-1926

En janvier 1919 Lou écrit, alors que ce qui précède ne l'annonce pas : « il me semblait que nous devions nous voir et parler avant qu'il ne fût trop tard²⁹ ». Elle n'explique pas, comme si cette remarque allait sans dire.

Lou et Rilke se rencontrent à Munich d'avril à juin, le 6 juin, Lou écrit « Cher Rainer, maintenant c'en est fait, je ne te verrai plus ». De fait ils ne se verront plus.

Où est Rainer, alors que Lou le sent s'éloigner ainsi ?

Rainer va rencontrer en 1919, les deux femmes qui l'accompagneront jusqu'à sa mort. Nanny Wunderly-Volkert dite Niké et Baladine Klossowska dite Merline. Le remarquable de la rencontre avec Merline n'est pas tant l'histoire amoureuse que les effets d'écriture qui s'ensuivent. Pour Merline, Rainer redevient René et écrit en français. Rilke se tourne vers la France, la France de Rodin et de Malte, de Valéry qu'il traduit, de Proust qu'il apprécie.

René, en français et avec Merline, cherche une autre patrie. Déchiré, depuis 1914, entre l'insistance puissante de l'Élégie à venir et son inhibition, Rilke essaie de ruser avec la langue. Parler en français, écrire en français laisse à sa langue allemande le seul souci poétique.

Malgré cette quête nouvelle, Rilke installé à Muzot en Suisse, reste fidèle à son entretien avec Lou. Aux autres correspondantes et correspondants les superbes lettres où le poète maîtrise, quoi qu'il en soit, sa langue et ses manières de dire, à Lou les lettres qui ne s'écrivent qu'au rythme des détresses et de leur apaisement. Les lettres à Lou n'ont d'autre visée que la quête d'un sens ou d'un ressourcement.

En février 1922, les *Élégies de Duino* sont là en quelques jours, accompagnées du premier groupe des *Sonnets à Orphée*, inattendus quant à eux.

Peu de temps auparavant Rilke a lu les cahiers qu'une jeune amie a écrits dans les mois qui ont précédé sa mort. Il pense devoir les sonnets à cette lecture, et la levée de l'inhibition également. Il faut écrire avant qu'il ne soit trop tard. Avant que la mort ne vienne.

Se sentait-il déjà malade ? Il n'en dit rien, mais les lettres qui accompagnent la publication des *Élégies* et des *Sonnets* sont l'occasion de méditations magnifiques sur la proximité de la vie et de la mort comme oui définitif à la vie.

29. In *Correspondance*, op. cit., p. 353.

Lou est la première avertie des *Élégies de Duino* :

Lou, chère Lou, ainsi donc : en cet instant précis samedi 11-02 à six heures, je pose la plume, achevée la dernière *Élégie*³⁰, [...] tout ce qui était en moi, fibre, tissu, bâti a craqué, plié³¹.

Réponse de Lou le 16. Le 19, Rilke reprend :

Dans une radieuse arrière-tempête une nouvelle *élégie* est née [...]. A peine cette *élégie* était-elle sur le papier que les *Sonnets à Orphée* reprenaient leur cours [...] Je sais bien qu'il peut se produire une « réaction³² » après un tel jet, la chute n'importe où³³.

Dans la lettre du 16 Lou a évoqué une possible réaction douloureuse.

Autour des *Élégies*, le ton est juste à nouveau. Lou et Rilke sont complices dans la lecture partagée et, à Noël 1923, Rilke enverra à Lou un exemplaire des *Élégies* ainsi dédié :

Pour Lou

Qui en est depuis toujours avec moi la propriétaire
ceci d'enfin définitivement formé
Rainer³⁴ (Muzot Noël 1923).

De fait, Lou utilisera les *Élégies* au cours de ses cures. Le 16 mars 1924, Lou fait part à Rilke d'une étrange expérience, elle a fait lire le manuscrit des *Élégies* à certains de ses malades qui ont repris contact avec le monde des sensations grâce à la sonorité Rilke.

Ce qui résonnait là les atteignait simplement en vertu de ces profondeurs où les êtres qui ont la grâce et ceux que la maladie en a privés cohabitent³⁵.

Lou ajoute en note

si bien que ta sonorité est perçue d'abord comme celle du pays natal et commence par y donner accès³⁶.

30. Rilke et Lou parlent entre eux des *Élégies*. Jamais le titre entier du livre n'est donné, sans que pour autant les *Élégies* puissent devenir les *élégies*. Je respecte donc leur habitude.

31. *In Correspondance, op. cit.*, p. 405.

32. Les guillemets sont de Rilke.

33. *In Correspondance, op. cit.*, p. 408-409.

34. *Ibid.*, p. 421.

35. *Ibid.*

36. *Ibid.*

Lou, dans son enthousiasme aveugle conseillera d'ailleurs à Rainer de lire Rilke pour se guérir !

En 1924 les échanges sont paisibles, Rainer n'est plus un cas clinique pour Lou, la force des *Élégies* la sidère, et elle est très occupée par son travail analytique, son amitié avec Freud et Anna, sans doute est-ce ailleurs qu'elle poursuit ce qu'elle appelle l'analyse de l'analyste avec ses patients et certainement elle analyse ailleurs. Pendant presque un an ils ne s'écrivent pas.

A partir d'octobre 1925 les événements vont aller très vite. Le 31 octobre 1925 Rilke écrit à Lou une lettre qu'il oublie et joindra à la lettre du 8 décembre.

Dans ces deux lettres il décrit ses symptômes physiques et livre son obsession de la masturbation. Lou envoie une lettre cliniquement très fine, mais où elle avoue la culpabilité de n'avoir pas *su* plus tôt ce que la psychanalyse lui a enseigné, pour éclairer Rilke. Etre tout pour Rilke, une fois encore !

Lou ne recevra plus qu'une lettre de Rilke mourant, le 13 décembre 1926, brève lettre d'adieu, accompagnée de messages du médecin et de N. Wunderly que Rilke a priés de faire savoir à Lou tout ce qui le concerne.

Lou Andréas-Salomé doit tout savoir, peut-être saura-t-elle une consolation³⁷ !

Lou ne sait pas, aucune consolation, plus rien. C'est sans doute la seule fois où elle dit ne pas savoir. En toute hâte elle prend conseil de Groddeck et écrit à Rilke des lettres qu'elle pense inutiles.

Rilke meurt le 29 décembre 1926 après avoir répété :

Peut-être Lou Salomé comprendra-t-elle malgré tout, de quoi il s'est agi³⁸.

Ainsi donc, au jour de sa mort, Rilke affirme une dernière fois la force de ce qu'il suppose à Lou. Peut-être saura-t-elle nommer, mettre des mots une fois encore, sur ce dont il meurt ! On remarquera qu'en cette dernière adresse Rilke redonne à Lou son nom de jeune fille : Lou Salomé.

37. In *Correspondance*, *op. cit.*, p. 422-423.

38. *Ibid.*

Le propos ne saurait être pour conclure de refaire l'histoire, ni d'analyser Lou ou Rilke, mais d'essayer de suivre l'enseignement d'une relation aussi dense.

Certes Lou et Rilke se tiennent au portes de l'analyse mais les questions qui jalonnent leur entretien ne nous sont pas étrangères. Ils s'entretiennent de l'angoisse et de la joie, de leur possible, impossible déplacement ou transposition en langues.

Comment faire des choses avec de l'angoisse ?

Comment transposer la joie ?

Comment laisser tout advenir, horreur et beauté ? demandait Rilke.

Comment élaborer ? reprenait Lou, qui avec Tausk, préférait élaborer à sublimer. Avec de l'amour répondaient-ils, relançant encore la question, comment aimer le monde, *dans* le monde ? Aimer, pour tous les deux, est un acte plus qu'un sentiment. L'amour est une possibilité, une forme à mettre en jeu pour élaborer.

Ce que Lou et Rilke nous montrent d'abord c'est que pour élaborer il convient, dirions-nous, de ne pas trop tirer sur le symbolique. Lou tire sur le symbolique en faisant argument auprès de Rilke de son œuvre de poète pour l'encourager. Leçon à méditer pour chaque analyste qui pourrait vouloir s'appuyer dans la cure sur ce qui est venu à la symbolisation, en forçant le rythme ou la résistance. Tirer sur le symbolique, Lou Andréas-Salomé le montre encore, c'est être personnellement intéressé à faire argument de la clinique. Soit théoriser ou relater des fragments de cure, car ainsi que le disait si fortement Rilke, si on est un tant soit peu occupé à côté de la chose, (pour lui le poème, pour l'analyste la cure), la chose se referme. Cette remarque laisse entière, je ne peux ici que le rappeler, la question des modalités à trouver, à inventer sans cesse, pour la théorisation en analyse.

La relation de Lou Andréas-Salomé et Rilke montre encore – jusqu'à la caricature – qu'il n'y a d'acte analytique, que dans un transfert où chacun s'affaire à préciser son engagement dans l'analyse. Ici à l'ambivalence de Rilke répond une Lou qui veut pouvoir faire office d'analyste et compte pour ce faire sur le solide transfert de Rilke.

Il est clair que Lou ne se trompe pas dans ce qu'elle dit, mais elle s'abuse sur le lieu de son énonciation et invalide de ce fait l'efficace de ses dires. Elle passe du côté du pouvoir et ne soutient plus, comme dans les années que j'ai appelées celles du secrétariat, les forces créatrices de Rilke ; elle en fait, répétons-le, argument !

J'ai postulé que l'entrée de l'analyse dans la relation de Lou et de Rilke, fait disparaître la secrétaire Lou, parce que Lou ne veut rien lâcher, ni rien permettre ailleurs.

Venons-en, plus précisément, à la cure analytique. Y a-t-il du secrétaire dans la cure ? dans toute cure ? Plus encore, est-il nécessaire d'introduire l'idée d'une fonction de secrétaire dans la cure ? A travailler dans le fil de cette étude sur Lou et Rilke et de la lecture du livre de J. Allouch³⁹ il m'a semblé, sans que je puisse répondre à la question de la *nécessité* du terme secrétaire, que son usage pouvait permettre d'isoler au moins deux temps logiques dans la cure. Soutenir le rythme de l'analyse, dégager la possibilité de l'élaboration du dire, c'est passer du secrétaire à l'analyste, de l'analyste au secrétaire et faire à chaque passage se croiser « l'incitation passive à continuer » et la force de l'acte.

Il y aurait donc du secrétaire dans le temps de l'association, de l'attention flottante, où l'activité est bien celle que soulignait un analysant, de l'incitation passive à continuer. Le secrétaire enregistre et vectorise les forces qui favorisent l'enregistrement ou débusque celles qui s'y opposent.

Il n'y a pas de passage logique de l'écoute et de l'association, à la scansion et à l'acte d'interpréter. Aussi bien l' Aimée de Lacan que le poète Rilke nous rappellent fortement que pour qu'il y ait passage à l'analyste, le transfert du secrétaire à son sujet doit être *constamment* analysé. Je postulerai donc qu'il n'y aura d'acte analytique, d'interprétation, qu'elle soit faite par l'analyste ou par l'analysant, que dans le sursaut où le secrétaire se dessaisit de sa fonction pour se *faire* analyste, dans la reviviscence de l'élucidation de sa mise propre dans le transfert.

« Pauvreté est une grande clarté née de l'intérieur » écrivait Rilke. Pour forcer ma position je ferai du secrétaire celui qui travaille à cette clarté du dénuement, alors que l'analyste *est* le moment, *n'est que* le moment où la clarté devient incandescence et transforme le dit, le vu, en dire. Focalisation et non vectorisation des forces libidinales, en un point de catastrophe.

Pour conclure et faire revenir une dernière fois Lou et Rilke je m'arrêterai à ceci : comment laisser dans chaque cure sa chance à la subli-

39. J. Allouch, *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan*, Paris, EPEL, 1990.

mation ou plus simplement, car la notion de sublimation est si complexe, à l'élaboration d'un style, d'une manière de dire les lieux du désir ? La réponse de Lou Andréas-Salomé est forte. Nous ne sommes pas tous des poètes, dit-elle dans *L'amour du narcissisme*⁴⁰, nous ne sommes pas tous des poètes, mais puisque le poème est la perfection du souvenir, il nous faudra construire des souvenirs. Chacun de nous pourrait construire des souvenirs et/pour s'en détacher, s'il ne s'encombrait de la chaîne des raisons de son histoire. Construire des souvenirs ou revenir au lieu du ressourcement de la langue (disons le poïétique dans la cure). Construire des souvenirs en oubliant ! En oubliant et les jouissances de la plainte et les mirages de Narcisse. Autant que faire se peut !

Le vide actif instauré dans la cure par les passages sans solution de continuité du secrétaire à l'analyste, de l'analyste au secrétaire pourrait être le lieu énergétique cette fois, le lieu pulsatile d'élaboration poïétique pour l'analysant et pour l'analyste aussi bien. Capacité laissée à l'espace transférentiel de *faire l'expérience* de nouvelles manières de dire pour continuer.

40. Lou Andréas-Salomé, *L'amour du narcissisme*, Paris, Gallimard, 1980. La réponse de Lou est traitée dans le chapitre : « La double direction du narcissisme ».

Max Graf, *go-between* entre Freud et Hans

Martine Gauthron

EN 1922, un jeune homme de 19 ans, Herbert Graf découvre des papiers conservés dans le secrétaire de son père et portant la signature de Freud. A la lecture de certains détails, il se reconnaît dans l'enfant prénommé Hans, qui fait l'objet de ce cas clinique, intitulé : « Analyse de la phobie d'un garçon de 5 ans¹ ». Il court chez Freud et se présente comme étant le petit Hans. Après cet entretien, Freud écrit un épilogue à son texte². Le lecteur est habitué à trouver cet ajout en quatrième partie du récit du cas, communément rangé par les éditeurs de la bibliothèque de psychanalyse dans les célèbres *Cinq Psychanalyses*. L'affaire n'en est pas restée là pour autant. En 1942, Max Graf, le père de Herbert, rend public un article que Freud lui avait adressé, vers 1905 : « Personnages psychopathiques à la scène³ » et, à cette occasion, il nous livre des souvenirs précieux sur sa relation avec le professeur Freud⁴.

Personne ne sait encore à ce moment-là quel lien existe entre Max Graf et Hans. Il faudra attendre encore jusqu'en 1972, pour qu'un lecteur remarque dans une revue d'opéra, une série d'interviews consacrées au metteur en scène Herbert Graf⁵. Celui-ci raconte, dans ses souvenirs

1. Première parution du cas dans le volume I du *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen*, en 1909.

2. Dans le volume 8 de *L'Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, en 1922.

3. Paru en français, dans *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1984.

4. Paru dans la revue *Psychoanalytic Quarterly*, 1942, II, 4, p. 459-464. Traduit en français, Graf, « Rémémorations sur le Professeur S. Freud », *Tel quel*, été 1981, n° 88. Une traduction française de Jacqueline Poulain-Colombier a également circulé dans un document de travail vendu à la Fnac, vers 1984 (?) et accompagnant l'article de Freud, « Psychopathische Personen auf der Bühne », publié en 1962 dans la *Neue Rundschau*, 73, p. 53 à 57.

5. Dialogue avec Francis Rizzo publié sous le titre « Memoirs of an Invisible Man », dans la revue *Opera News*, 1972, des 5, 12, 19, 26, February, *Opera Guild Incorporated*, New York. C'est Peter Gruenberg qui signale ce texte à l'attention des analystes en 1974 dans la *Revue internationale de psychanalyse*, 1, p. 257.

d'enfance, comment il développa une peur névrotique des chevaux et bénéficia d'un traitement par son père, après une consultation préliminaire chez Freud. Nous savons donc maintenant l'identité du troisième personnage, qui envoie à Freud des rapports réguliers sur l'évolution du petit Hans.

Dans l'aventure de ce trio, quelle fut la mise pour chacun, à quel prix, et pour quelles conséquences ? Qu'est-ce qui a pu amener Max Graf à s'engager comme *go-between*⁶ entre le « cher Professeur Freud » et son « petit Hans », fournissant ainsi l'une des pièces à conviction nécessaire à l'établissement de la psychanalyse ? De quelle place alors Freud a-t-il rédigé ce cas publié en 1909, sous son seul nom ?

L'élève Graf montre la voie

Ce texte est une fabrication, à partir des paroles de l'enfant, de dessins, de schémas topographiques, de notes sténographiées par le père, de longs commentaires de Freud, de notes en bas de pages de Freud, auxquelles s'ajoutent dans l'édition française les notes de la première traductrice, Marie Bonaparte. La forêt des guillemets, l'utilisation des italiques, la présentation de l'ensemble en trois parties témoignent du travail de transcription accompli par Freud, travail de seconde main laissant dans l'ombre la version Graf. A la place de ce dernier, apparaissent différentes mentions, « le père », « un proche adhérent », « un élève », « un analyste débutant ». Est-ce seulement pour des raisons de discrétion que le nom du secrétaire est effacé ? Nous faisons l'hypothèse que cet effacement convient à Freud dans la présentation qu'il veut donner de ce travail, et que le rétablissement du nom de Max Graf ouvrira une nouvelle possibilité de lecture du cas.

Les travaux d'écriture de Max Graf pour le « professeur » ont déjà commencé depuis quelques années avant la naissance d'Herbert. Graf est docteur ès lettres et après avoir tenté un essai de composition musicale, il exerce le métier de critique. A ce titre, il a été invité à participer aux séances de travail qui réunissaient chaque mercredi Freud, ses élèves et quelques autres amis. C'est grâce à un autre secrétaire,

6. C'est le terme qu'utilise Herbert Graf dans cet interview : « Freud me donna une consultation préliminaire puis dirigea le traitement, faisant jouer à mon père le rôle de *go-between*. »

Otto Rank, chargé de consigner ces travaux⁷, que nous apprenons l'intérêt que portent les premiers psychanalystes à la création littéraire. Ils se font lecteurs des œuvres de leurs contemporains, ils se considèrent comme des profanes devant les artistes. Freud note par exemple dans son étude de *Gradiva*, un roman de Jensen, paru en 1903 que :

Les poètes, les romanciers sont de précieux alliés, leur témoignage doit être estimé très haut car ils connaissent entre ciel et terre bien des choses que notre sagesse ne saurait encore rêver. Ils sont dans la connaissance de l'âme nos maîtres à nous, hommes vulgaires⁸.

Freud n'a-t-il pas appliqué à lui-même ce qu'il dit du romancier qui :

concentre son attention sur l'inconscient de son âme à lui, prête l'oreille à toutes ses virtualités au lieu de les refouler par la critique consciente. Il apprend par le dedans de lui-même, ce que nous apprenons par les autres, quelles sont les lois qui régissent la vie de l'inconscient⁹.

Max Graf se passionne pour Freud, ce nouvel investigateur, et propose ses services pour la tâche à mener : comment les créateurs littéraires font-ils pour tellement nous saisir ? Ne sont-ils pas comme des rêveurs en plein jour, qui nous exposent leur monde de fantaisies ? Comme en témoigne le langage, ils se livrent à des jeux (*Lustspiele*, *Trauerspiele*, comédie, tragédie). Jouer, c'est d'abord l'occupation la plus intense des enfants, puis en grandissant et contraints d'affronter la réalité, ils cessent leur jeu mais c'est pour se livrer à des rêves diurnes, sans rien abandonner de leur gain de plaisir et ils ne communiquent plus aux autres leurs créations. Deux catégories d'hommes échappent pourtant à ce besoin de dissimulation : les créateurs littéraires, dont la production nous attire et les névrosés dont le foisonnement des fantaisies nous rebute. En analysant les œuvres des écrivains, comme en démêlant les cas morbides réels, nous tirons des enseignements sur le processus de la création. Les mythes, les légendes et les contes relèvent aussi d'une activité de rêve, celle de la jeune humanité. Là encore, Graf souligne comment Freud a jeté un pont entre la légende grecque d'*Œdipe-Roi* et l'existence, pour lui-même enfant, de sentiments d'amour envers sa mère, de jalousie envers son père. La légende a saisi là une compulsion que tous reconnaissent parce que tous l'ont ressentie.

7. *Les premiers psychanalystes*, Paris, Gallimard, 1978.

8. *Délire et rêves dans la « Gradiva » de Jensen*, Paris, Gallimard, 1976, p. 127.

9. *Ibid.*, p. 242.

En couchant lui-même par écrit tous les détails de sa *Selbst-analyse*, qu'il adressait à Fliess, il a vraiment fait bouger le monde des enfers d'une main sûre, sans crainte des conventions ou des conséquences pénibles. Mais Fliess n'était pas devenu un adepte. Avec Freud, Graf va explorer l'enfance des écrivains, en proposant une méthode : il faut éviter, dit-il, de se baser sur une autobiographie car elle a pu avoir affaire au refoulement qui conduit à déguiser le récit. Il ne convient pas non plus de se faire le biographe d'un artiste, comme Lombroso ou les psychologues français, ces « bousilleurs d'âme », qui ne voient dans l'écrivain qu'un type de criminel ou de névrosé, un « dégénéré supérieur ». Il propose donc de partir des œuvres, en y cherchant les motifs poétiques qui se répètent, c'est ce qu'il appelle les motifs personnels. Les thèmes centraux de l'œuvre révèlent les mécanismes les plus secrets de la personnalité, « là, nous sommes au cœur de l'inconscient¹⁰ ». Laisant de côté l'analyse purement médicale, la pathographie, il va s'intéresser aux cas normaux. « Graf nous montre la voie¹¹ », répond Freud réservant à ce dernier le droit d'utiliser sa méthode correctement car il est le seul à avoir la sensibilité artistique qui convient pour approcher les artistes.

Mais ne pourrait-on pas envisager d'aller plus loin que ne le permet le recueil des souvenirs d'enfance des écrivains, en allant observer directement des enfants ? Des questionnaires sont préparés pour recueillir du matériel. Freud a déjà noté depuis plusieurs années ce que disaient ses patients et rend publique cette hypothèse : « La vie sexuelle de l'individu normal ne diffère pas de celle du névrosé¹² ». Prenant sa suite, ses disciples ont l'habitude de noter mot à mot les propos tenus en séance, en utilisant la sténographie. Freud leur reproche de ne rassembler ainsi que la *Pechblende* au lieu d'extraire le radium, c'est-à-dire, sous les élaborations secondaires du patient, retrouver les éléments du seul complexe auquel il fait remonter toute névrose et qui est relatif au domaine père-mère.

Où trouver ce terrain d'observation d'un jeune enfant ? Anna Freud a déjà onze ans, mais Graf a un garçon né en avril 1903 dont la mère, Olga Hönig, a bénéficié d'un traitement avec Freud avant son mariage. Freud s'intéresse de près à cet enfant, il a donné des conseils au mo-

10. *Les premiers psychanalystes*, tome I, séance du 11 décembre 1907.

11. *Ibid.*

12. Freud, « Trois essais sur la théorie du sexuel », paru en 1905.

ment de sa naissance, quand ses parents l'ont questionné sur le projet d'un baptême catholique pour lui éviter d'avoir à affronter un rejet antisémite traumatisant. Dès janvier 1906, Max Graf commence à observer son fils. A la base de cette première application de la méthode psychanalytique à un si jeune patient, les conditions requises proposées sont la réunion (*Vereinung*) de l'autorité paternelle et médicale en une seule personne et le nouage (*Zusammentreffen*) d'un intérêt affectif à un intérêt d'ordre scientifique. Le père possède la connaissance de la chose freudienne, *die Sachkenntnis*, et cédera ses notes à Freud. La question d'une copublication ne semble pas se poser, il n'y aura pas de risque d'une affaire de plagiat : Freud est pour lui le pourvoyeur d'idées neuves et Graf ne revendique pas la propriété intellectuelle de son travail. Il précise d'ailleurs dans un autre essai :

Il me serait impossible de distinguer les idées qui sont nées spontanément dans mon esprit de ce que je tiens de l'enseignement de Freud et de ce que je dois à la critique de mes collègues¹³.

Dès le début du texte sur le petit Hans, le secrétaire Graf s'applique à mettre en valeur des séquences typiques pouvant caractériser le développement des enfants en général : curiosité sexuelle, intérêt pour le pénis, mise en place du complexe de castration, jalousie à la naissance d'un puîné. Freud félicite ce père qui note heureusement bien les choses et compare Hans à un philosophe de l'école de Wundt et au poète Wilhelm Busch. Quant aux rêves de Herbert, ils confirment ce qui a été avancé dans la *Traumdeutung*. Rien ne semble faire obstacle à la démonstration en cours.

Herbert avec son secrétaire

Mais voici que surgit un effet inattendu : Herbert dérange l'entreprise en manifestant vers janvier 1908 des troubles nerveux. Devant ce névrosé qui lui propose des énigmes, le secrétaire cède sa place au père affolé qui appelle au secours le « cher Professeur ». Freud ne répond pas à cette demande, ne prend pas Herbert en analyse. Pas question de rater le stade initial d'une névrose, quand il vous tombe sous la main. Il maintient Max en place, en lui disant de se régler sur ce qui va se

13. *Richard Wagner in Fliegenden Holländer, ein Betrag zur Psychologie künstlerischen Schaffens*, paru dans *Schriften zur angewandten Seelenkunde*, 9 en 1911.

présenter, de se laisser « impressionner » : il ne doit pas chercher à comprendre. La prise de notes se poursuit au jour le jour, le secrétaire

s'expose, se trahit, comme un artiste qui achète des couleurs avec l'argent du ménage et brûle les meubles pour chauffer le modèle¹⁴.

C'est au prix de cet engagement, qu'il fournit les points d'appui sur lesquels Freud peut dégager un enseignement. Sur ce, Herbert tombe malade et y laisse ses amygdales. Les notes s'interrompent pendant plusieurs semaines. C'est justement à cette même période que nous apprenons par les *Minutes*, qu'une crise se déroule dans la Société du mercredi : Graf parle de ce malaise en ces termes :

Nous ne sommes plus le groupement d'autrefois, bien qu'étant encore les hôtes du Professeur¹⁵.

Il propose de transférer les séances de travail de l'appartement de Freud à un autre lieu.

Les rapports concernant Herbert reprennent en mars 1908 dans un tout autre style : il s'agit maintenant d'entretiens au cours des promenades dominicales. Le père et le fils accomplissent des circuits et constatent l'importance de certaines données, par exemple l'onanisme. Nous arrivons aux moments cruciaux de la cure : après la nuit du 27 au 28 mars 1908, Max soumet Herbert à un interrogatoire et sténographie aussitôt devant lui. Herbert le remarque et l'arrête : « Pourquoi écris-tu cela ? ». Les signes que son père trace devant lui font passer ses paroles au statut d'un écrit. Max ne répond pas sur ce point mais indique un destinataire : « Je l'envoie à un professeur qui pourra te débarrasser de ta bêtise ». Herbert se range alors du côté de son secrétaire, pour écrire à son tour à celui qui sait ce que lui-même ne sait pas. Tous deux chiffonnent du papier. A la prise de la girafe par Herbert se noue la prise interprétante du père sur les fantasmes du fils, autour de leur nom de Graf, *G-i-raffen*. Ils vont porter le tout au Professeur, le lundi 30 mars. Ce matin-là, Herbert livre des pensées :

J'ai été avec toi à Schönbrunn là où sont les moutons et nous sommes passés sous les cordes et nous l'avons dit au gardien à l'entrée du jardin et il nous a ficelés (*Zusammengepacht*).

14. C'est ce que Freud proposera à Pfister, comme étant l'attitude correcte à avoir pour un exposé d'analyse (lettre du 5 juin 1910).

15. *Minutes*, tome I, 5 février 1908.

Max associe avec une scène du dimanche précédent :

Comme nous voulions aller aux moutons, cet espace était fermé par une corde, *Strick*, de telle sorte que nous ne pouvions accéder. Herbert était très étonné que l'on puisse fermer un espace seulement avec une corde, on peut si facilement la franchir, je lui dis que les gens convenables ne le font pas, il dit que c'est tout à fait facile, je rétorque que l'homme de veille, *Wachmann*, vient et emmène loin.

Max et Herbert ne sont pas sur la même longueur... de corde. Herbert interroge son père sur ses liens avec ce gardien et l'espace des moutons (*Schafen*) est aussi par homonymie celui de la création (*Schaffen*). Les gens bien élevés ne passent pas sous la corde, alors que pour Max, l'homme Freud évoque un homme peu convenable :

Dans ce temps-là, quand quelqu'un mentionnait le nom de Freud dans une réunion à Vienne, chacun commençait à rire comme si on avait fait une plaisanterie... Freud était le confrère bizarre... l'homme qui voyait du sexe partout¹⁶.

Freud, l'après-midi, est à cette place de l'homme de veille attentif aux détails qui ont échappé au secrétaire : il noue les signifiants « devant les yeux » et « autour de la bouche » et les transpose du père au cheval. A partir de ce moment, Freud prédit à Max le programme qui va se dérouler : alors que Herbert fait preuve d'une clarté de vue rare, Max est en pleine obscurité. Ce travail à tâtons du secrétaire permet de transmettre les condensations de pensées inconscientes qui se font chez Herbert. La situation est retournée, « Hans court en avant d'un pas sûr et son père a du mal à le suivre ». Freud lâche là le secrétaire et se livre dans un long développement à un travail synthétique. Il découpe et articule les différents moments de la cure, dans un après coup, en les réorganisant selon un temps logique qui ne correspond pas au temps chronologique auquel est soumis un preneur de notes. C'est un travail de lecture dans lequel il précise l'apport du secrétaire : celui-ci vient en aide à la maladie, il la soigne comme une nounou, il apporte les représentations d'attente, il présente au patient son complexe inconscient en ses propres paroles à lui, c'est un prêteur de mots. Dans ce travail de chaîne (*Verkettung*), le secrétaire est « un morceau en avant », le patient fait son propre chemin et ils se rencontrent au but à

16. Dans les « Réminiscences », de Max Graf.

atteindre. Sans une telle aide, rien ne sort, il y faut un autre et si cette aide des mots manque, le sujet met en scène ou figure plastiquement.

Dans ce parcours d'un discours, il s'agit d'accompagner le patient dans les chaînes d'associations, de se prêter aux analogies et ce qui peut apparaître comme monotone et répétitif est en fait un progrès continu sur un chemin menant de l'allusion timide à une vision claire, pleinement consciente et libre de toute déformation. Sur ces conclusions surprenantes, Freud ayant démêlé les fils embrouillés de la trame, comme le dit Graf, fait appel à un public de lecteurs, alors qu'il se plaint à cette époque que ceux-ci ne lui apportent rien. Max Graf, de son côté, connaît une période douloureuse : son père meurt vers mai ou juin 1908, il se met à écrire pendant l'été une ébauche de pièce de théâtre sur le thème d'un conflit entre un père et un fils et souligne que lui-même a été dans cette situation avec son père. Dans le cercle du mercredi, il se plaint aussi de la position de Freud qui se montre trop strict avec ses élèves : il admire Adler qui défend calmement et fermement ses positions. Il refuse de trancher, de prendre parti et finit par se retirer du cercle ; il garde le texte de Hans comme une relique.

Cinquante ans après, c'est Jacques Lacan qui se fera lecteur du petit Hans. Pour dégager la dimension freudienne, trop souvent réduite au champ de la psychologie, il introduit « un certain graphe », qu'il construit dès l'année suivant cette réouverture du cas. Il définit alors l'inconscient freudien comme :

Une chaîne de signifiants qui [...] se répète et insiste pour interférer dans les coupures que lui offre le discours effectif et la cogitation qu'il informe. [... Ce savoir qu'est l'inconscient] ne comporte pas la moindre connaissance en ce qu'il est inscrit en un discours dont [...] le sujet ne sait ni le sens ni le texte¹⁷.

Le sujet est logé à l'enseigne du préconscient : n'est-ce pas là, en place d'épure, la fonction du secrétaire de l'inconscient freudien ? Petit Hans accompagnera Lacan jusqu'à *RSI* : la corde y revient dans l'élaboration du nœud comme « le symptôme de ce en quoi le symbolique consiste ». Le nœud le plus simple est le nœud trèfle, n'est-ce pas aussi comme cela que peut se traduire, au pied de la lettre, le lien à l'œuvre entre Freud et Graf, en allemand *Zusammentreffen* ?

17. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien ». *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 799, 803.

Otto et son double

Trio dans un salon

Philippe Koepfel
George-Henri Melenotte

La scène se déroule dans un salon d'attente, meublé de façon classique et confortable. Nous sommes dans une célèbre ville d'Europe centrale. Trois personnages que nous appellerons le secrétaire, le flegmatique et le fumeur de pipe, entretiennent une vive discussion en s'appuyant comme il se doit sur de nombreuses citations puisées dans des livres qu'ils manipulent nerveusement¹.

I

LE SECRÉTAIRE (indigné) – Comment cela, pas d'histoire ! Mais la psychanalyse en a une, et pas la moindre, ignorée, oubliée, négligée, qu'il nous revient de faire sortir des armoires empoussiérées. L'urgence à ce jour est d'exhumer tout ce qui a été enfoui pour servir une histoire officielle et d'en découvrir la face cachée, et ce d'autant plus qu'elle a l'odeur du soufre. Regardez Masson et ses ruses pour accéder en l'absence d'Anna aux précieux documents². Comment oser soutenir que la divulgation de l'affaire Emma Eckstein a été sans effet sur l'IPA³ ?

1. Ce texte est l'écho déjà lointain d'une communication entièrement orale. Comme tel, il n'a avec son double initial que le rapport que peut avoir la reconstruction du souvenir avec l'événement vécu. Nous avons néanmoins tenu à en maintenir la forme dialoguée, inspirée par le style que Stekel employa dans le compte rendu qu'il fit de la première réunion du cercle privé chez Freud, le mercredi soir. Celui-ci parut, le 28 janvier 1903, dans un feuillet du *Prager Tagblatt* et fut aussi publié dans : Bernhard Handlbauer, *die Adler-Freud Kontroverse*, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1990, p. 27-30. Cf. la traduction de ce texte dans ce même numéro p. 225.

2. Detlef Berthelsen, *La Famille Freud au jour le jour; Souvenirs de Paula Fichtl*, Paris, PUF, 1991, p. 167-170.

3. Janet Malcolm, *Tempête aux archives Freud*, Paris, PUF, 1986.

LE FLEGMATIQUE – Certes, je n'en disconviens pas, mais je n'arrive pas à ce jour à me satisfaire de ces travaux sérieux et éreintants où l'on se contente de rapporter les faits historiques dans de monumentales biographies sans le souci de la construction qu'ont bien des historiens⁴. Oui, la construction, mais je parle de celle que Freud promet dans *Constructions dans l'analyse*⁵ et dont il nous fabrique un cas dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*.

Cela part de l'analogie entre la genèse des névroses humaines et l'histoire religieuse juive, « analogie [...] très complète et (qui) s'approche de l'identité⁶ » où il indique qu'il va transposer des concepts de la psychologie individuelle à la psychologie des masses. Il avance cette thèse audacieuse : « Nous nous décidons en fin de compte à faire l'hypothèse que les précipités psychiques de ces temps primitifs étaient devenus un patrimoine héréditaire, quelque chose qui, à chaque nouvelle génération, eut seulement à être éveillé, non pas acquis...⁷ ».

LE SECRÉTAIRE – Vous voilà à m'assommer d'une belle citation pour tirer ce pauvre Freud on ne sait où.

LE FLEGMATIQUE – J'y viens. Il ne fait somme toute que rester fidèle à l'approche structurale qu'il inaugure dès *Le moi et le ça*⁸ et l'éveil qu'il propose, « à chaque nouvelle génération », témoigne de l'extension de sa méthode aux phénomènes historiques. Le patrimoine héréditaire

4. A cet endroit, il y a lieu de rapporter ce passage de Georges Duby dans son livre *L'Histoire continue*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1991, p. 71-72 : « [...] Je devais tenter cette opération de synthèse, et je pris alors conscience vraiment de ce qu'est le métier d'historien. Je vis s'opérer l'étrange transmutation, cette sorte d'alchimie qui fit s'esquisser, puis se préciser, se colorer peu à peu, prendre toujours plus de corps, par le rapprochement, le mélange, par l'emboîtement d'innombrables fragments de connaissances extraits de tous les volumes, de toutes les liasses où j'avais fouillé, la figure convaincante d'un organisme complexe, en développement, vivant, la figure d'une société. »

5. Sigmund Freud, « Constructions dans l'analyse », in *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, PUF, 1985, p. 271. Freud y définit la tâche de l'analyste : « Il faut que, d'après les indices échappés à l'oubli, il devine ou, plus exactement, ils construisent ce qui a été oublié. »

6. Sigmund Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, NRF, Gallimard, 1986, p. 158.

7. *Ibid.*, p. 237-238.

8. Sigmund Freud, *Le moi et le ça*, Paris, petite bibliothèque Payot, 1981, p. 228. Freud y parle de « notre compréhension des rapports structuraux de la vie psychique ». Ce qui est la traduction de : « *unsere Einsicht in die strukturellen Verhältnisse des Seelens* » in : G.W., XIII, Frankfurt am Main, Fischer Verlag, p. 244.

dont il parle ne doit pas nous faire reculer. Il en a besoin pour poser qu'il y a un pan de la préhistoire de l'humanité qui fonctionne exactement comme celui de la sexualité infantile du névrosé : celui-ci est frappé d'amnésie et il n'en reste que des traces de souvenirs que l'on va retrouver dans la tradition, au travers des phénomènes religieux et qui permettent la réimposition progressive des structures primordiales qui ont prévalu du temps de la horde primitive.

LE SECRÉTAIRE – Je vois où vous voulez en venir. Une *Deutung* appliquée à l'histoire...

LE FLEGMATIQUE – Non pas à l'histoire, mais au mythe pris comme histoire. C'est cette fâcheuse confusion entre les deux que Freud récuse pour promouvoir le souci de ce qu'il qualifie de vérité historique. La vérité historique est le produit construit de la *Deutung* du mythe⁹ et, à cet instant, il en est un auquel Freud pense certainement, dont il constate les ravages chez les psychanalystes eux-mêmes et qui est celui du père fondateur de la psychanalyse.

LE SECRÉTAIRE – Il en existe un autre, peut-être encore plus efficient parce que non encore répertorié comme tel. Il porte sur les scissions, posées comme nécessitées par les déviations théoriques graves d'Adler, Jung, Stekel, Rank ou Ferenczi et que Freud n'a pu régler que par la rupture.

LE FUMEUR DE PIPE – Hum !

LE FLEGMATIQUE – Oui ! L'on n'interroge plus cette suite de catastrophes inaugurées par la rupture avec Fliess dès lors qu'il est admis que tout ce beau monde s'est trompé, Freud ne pouvant manquer d'avoir raison à chaque fois. Ce que ce point de vue exclut *a priori*, c'est le problème du lien social qui unissait ces personnes à Freud. Otto Rosenfeld devenu Otto Rank est, de tous, celui qui a osé en faire la théorie à travers son traitement du *double*.

LE SECRÉTAIRE – Étrange tout cet acharnement diagnostique qui a pesé sur lui jusqu'à aujourd'hui, de Brill qui en 1930 donna une conférence pour dénoncer ses idées comme étant le produit de troubles mentaux, en passant par Jones qui décrivit des manifestations psychotiques

9. Sigmund Freud, *L'homme Moïse...*, *op. cit.*, p. 234. Il est vrai qu'à cet endroit, notre flegmatique opère un forçage. Freud parle de l'idée d'un grand dieu unique qui est à prendre comme un souvenir déformé des premières expériences de l'humanité. De ce fait, une telle idée doit être considérée comme une illusion (*Wahn*) ; mais, dans la mesure où elle amène le retour de ce qui est passé on doit l'appeler vérité. Le mythe est donc ici un *Wahn*.

en le comparant à Jung, par Fromm qui qualifiait sa « thérapie de la volonté » de philosophie totalitaire de style nazi, par un certain Dr Walter Alvarez en 1958, décrivant Rank adolescent comme « un schizoïde typique ou une personne légèrement schizophrène », par Marthe Robert qui trouvait que sa pratique pouvait « facilement mener au charlatanisme », jusqu'à Dyer, biographe d'Anna Freud, qui en 1983, évoqua à son endroit « la paranoïa éventuelle et l'effondrement psychotique¹⁰ ». Du diagnostic à l'injure, il y a là une nuance qui fait difficulté.

LE FLEGMATIQUE – Vous allez voir que cette question diagnostique est à prendre avec le plus grand sérieux. Elle permet d'ouvrir une porte qui autrement demeurerait fermée ; celle de la maladie. Et tout d'abord, elle ne concerne pas que Rank seul, mais se répète dans ses différents transferts. Il suffit de rappeler, au moment de leur rupture, le rôle décisif que joua le cancer de Freud. Et mentionnons l'amère désillusion de Rank adolescent, fervent admirateur de Nietzsche lorsqu'il apprit que ce dernier était mort de syphilis¹¹. La conséquence en fut l'abandon du philosophe et peu de temps après, au printemps 1905, par l'intermédiaire d'Alfred Adler, sa rencontre avec Freud.

LE SECRÉTAIRE – Prudence, cher ami, avec votre « *K/rank/heit* ». Car je vous devine un projet hasardeux, celui d'écrire des phrases du type : « le grêle sarment grimpe sur les murs au sein du champ de roses » ; ou bien : « l'intriguant malade lutte contre les intrigues¹² ». Traduisez, vous verrez. Et amusez-vous de même avec l'anglais.

Le fumeur de pipe se lève agacé et sort de la pièce. Quelques moments plus tard, il rentre portant un plateau chargé de gâteaux qu'il pose sur un petit guéridon, près d'une bouteille de cognac et d'une boîte de cigares.

10. E. James Lieberman, *La Volonté en acte*, Paris, PUF, 1991, p. 30-33.

11. *Ibid.*, p. 75.

12. Cela donne en allemand : « *die ranke Ranke rankt der Mauer, die dem Rosenfeld umgeht, entlang* ». Et : « *Der kranke Ränkeschmied ringt gegen die Ränke* ». Cette amusette du secrétaire est une allusion au 56^e poème du journal de Rank où celui-ci joue avec le substantif de son nom ainsi qu'avec son prénom palindromique (toujours dans E. James Lieberman, *La volonté...*, *op. cit.*, p. 90).

II

LE SECRÉTAIRE – Je vais apporter un peu d'eau à votre moulin, à propos du *Künstler*¹³ justement, ce manuscrit qu'il apporta à Freud en 1905 et que ce dernier remania avant sa mise en forme définitive. Cela concerne le *mit-* qui y figure en bonne place à certains endroits que je ne résiste pas à vous rapporter. Il y a tout d'abord cette affirmation selon laquelle l'artiste est à même, grâce à une élaboration particulière des manifestations de ses conflits personnels – je vous lis le passage – « de les mettre dans une forme qui permette aux autres d'en jouir – il emploie le terme *mitgeniessbar* – sans pourtant trahir leur provenance du côté des sources refoulées universellement humaines¹⁴ ». Première occurrence du *mit-* référée à une jouissance commune de ce que l'artiste crée. Mais il poursuit un peu plus loin à propos du spectateur de l'œuvre : « Séduit par la forme, celui qui en jouit s'imagine alors à la place de l'artiste (*Mitschaffen*) – ce que l'on peut tenter de traduire par "création-avec" – ce à quoi il parvient facilement, car celui qui la reçoit n'aime que l'œuvre d'art qui reflète la satisfaction de ses propres désirs, c'est-à-dire celle qu'il aurait presque pu faire lui-même¹⁵ ». Ne trouvez-vous pas étrange que Rank ne déroge plus par la suite à cette analyse précoce ? Encore une brève référence concernant la tragédie : « le spectateur – il faudrait traduire par "le recevant" – vit-avec les moments en question de l'action¹⁶ ». Ne bondissez-pas ! Ce vécu commun n'est que le reflet de ma maladresse à traduire le verbe *mitleben*. Cette courte recension des emplois du *mit-* nous fait découvrir trois termes que l'on peut substantiver en *Mitgenuss*, *Mitschaffen*, *Mitleben*. Nous avons là le trépied de sa théorie du *double*.

LE FLEGMATIQUE – J'en prends bonne note, cher secrétaire, et profite de l'aubaine pour vous faire remarquer que Rank a fortement pratiqué ce *mit-* dont vous me rebattez les oreilles avec Freud lui-même...

LE SECRÉTAIRE – A-t-il cessé de faire autrement ?

LE FLEGMATIQUE (imperturbable) – Ce dont témoigne Roazen pour l'établissement des *Rundbriefe* destinées aux membres du Comité se-

13. Otto Rank, *Der Künstler*, Vienne, 2^e édition, 1918.

14. *Ibid.*, p. 65.

15. *Ibid.*, p. 75.

16. *Ibid.*, p. 77.

cret¹⁷. Tola, l'épouse de Rank, pouvait écrire ces lettres sous la dictée de Freud ; parfois c'était Anna qui jouait le rôle de secrétaire, mais Rank joignait toujours sa signature à celle de Freud. Je cite cet autre passage de Roazen qui me paraît particulièrement éclairant : « Freud et Rank écrivaient toujours ensemble et se désignaient ordinairement par le terme de "nous". Le texte semblait avoir été suggéré par Freud lors d'une de leurs conversations ; Rank formulait alors la lettre à partir de ses notes. Freud en assumait toujours la pleine responsabilité. » Trouvez-moi, je vous prie, une aussi belle description de la fonction de secrétaire ?

LE SECRÉTAIRE -- Je vous suis.

LE FLEGMATIQUE -- Si nous nous arrêtons sur ce que nous livre Roazen, nous découvrons que Rank épousait à ce point les vues de Freud que ce dernier ne dictait pas, il suggérait, et Rank établissait le texte de la lettre dont Freud assumait la responsabilité. « Freud et Rank écrivaient toujours ensemble » nous dit-il. Je vous propose de prendre cette proposition au pied de la lettre, en particulier en ce qui concerne l'emploi du « toujours ». Ses implications sont tout simplement inouïes.

LE SECRÉTAIRE (dubitatif) -- Je crains que vous ne vous livriez là à une extension abusive du propos de Roazen qui ne concerne que les lettres au Comité.

LE FLEGMATIQUE -- Et que faites-vous de la rédaction commune du *Künstler* ? Des quatre éditions cosignées de la *Traumdeutung* dès la quatrième de 1914 avec, dans chacune, l'ajout des chapitres « Les rêves et l'écriture créative » et « Les rêves et les mythes » de la plume de Rank lui-même¹⁸ ? Et de cette insertion surprenante du texte de Freud sur le roman familial au milieu du chapitre III du *Mythe de la naissance du héros*¹⁹ ? Et je ne vous parle pas du texte introductif d'*Imago* rédigé en commun avec Sachs en 1913, ou de celui de 1924, *Perspectives de la psychanalyse*, écrit avec Ferenczi et qui devait mettre le feu aux poudres.

17. Paul Roazen, *La Saga freudienne*, Paris, PUF, 1986, p. 324.

18. E. James Lieberman, *op. cit.*, p. 187.

19. Otto Rank, *Le mythe de la naissance du héros*, Paris, Payot, 1983, p. 91. Au milieu du chapitre III, Rank introduit le texte de Freud ainsi : « [...] A Monsieur le Professeur Freud, qui a mis à ma disposition le riche trésor de ses expériences dans le domaine de la psychologie des névroses, je dois ce qui suit sur la vie fantasmatique de l'enfant et du névrosé : [...] » Commence ensuite le texte de Freud sur le roman familial du névrosé.

LE SECRÉTAIRE – Je vais encore abonder dans votre sens. Je pense au choix par Freud de Rank comme secrétaire de son petit cercle privé. Ce choix transforme la communauté en société, cette fameuse Société psychologique du mercredi dont je ne peux m'empêcher de trouver l'appellation curieuse et qui débute le 3 octobre 1906 sans qu'il nous reste la moindre trace de cette première réunion. Le compte rendu des *Minutes* commence la semaine suivante, le 10 octobre, et au vu de ce que vous venez de rapporter de la plume de Roazen, jugez-vous possible d'y faire fonctionner ce « nous » de la même manière que dans les *Rundbriefe*²⁰ ?

LE FLEGMATIQUE – Oui. Rank établit le texte des *Minutes* avec (mit) Freud. Ils l'ont écrit ensemble, comme toujours. Souvenez-vous de ce que Freud écrit à Jung : « Vous savez depuis le *Künstler* comme il sait reproduire fidèlement mes cheminements de pensées²¹ ».

LE FUMEUR DE PIPE – Hum !

LE SECRÉTAIRE – Je vous laisse la responsabilité de cette lumineuse intuition. Je saisis l'importance que vous accordez à son écriture puisque vous sautez le pas et soupçonnez le texte rankien d'être du Freud suggéré. Vous me menez tout doucement vers cette idée peu démontrable que Rank n'a cessé de théoriser son lien à Freud.

Je vous invite dans la foulée à une petite incursion du côté du *double* qu'il rédige en 1914²², où nous allons trouver ce que vous cherchez peut-être : la place primordiale accordée par Rank à la paranoïa dans son élaboration du *double* comme concept. Si vous acceptez une petite présentation de ce qu'il écrit, vous allez découvrir la mise en œuvre de mécanismes de défense par le Moi qui lui servent à lutter contre le repli

20. L'introduction d'un secrétaire dans le cercle privé du mercredi provoque le passage de la communauté à la société d'analystes. La première institution freudienne qui naît alors est l'effet direct de la paranoïa de Fliess qui se dévoile au grand public au moment de l'affaire Weininger-Swoboda à partir de janvier 1906. L'introduction de Rank comme secrétaire s'avérera être celle du lien paranoïaque comme lien social à partir duquel la communauté d'analystes (et de non-analystes) qu'est le cercle privé se constituera en Société psychologique du mercredi. Cf. « La lumineuse transcription d'Otto Rank », communication présentée lors du colloque elp de juin 91, « Pour une transcription critique des séminaires de Jacques Lacan » (inédit).

21. Freud-Jung, lettre du 10 mai 1908, 92 F, in *Correspondance*, I, Paris, NRF, Gallimard, 1975, p. 216.

22. Nous nous appuierons sur le texte d'Otto Rank, *Don Juan et le Double*, Paris, Payot, 1973, qui réunit *Le Double* et *Le Personnage de Don Juan*, parus respectivement en 1914 et en 1922 dans leurs versions originales.

induit par son propre narcissisme et contre lequel il se révolte. Ce repli pèse comme un fardeau que Dorian Gray traduit en ces termes : « Je désire pouvoir aimer, mais il me semble que j'ai perdu la passion et oublié le désir. Je me suis trop replié sur moi-même. Ma propre personne m'est devenue un fardeau. Je voudrais fuir, m'en aller, oublier²³ ». Le Moi se sépare alors de cette partie de lui-même qui l'altère et se met à éprouver crainte et dégoût pour son reflet, *ombre* ou *image* qui peut alors devenir plus forte, plus puissante et contre laquelle il va falloir combattre. Le héros lutte contre une ombre ou une image qui le persécute, pour se dégager du repli de son narcissisme. Il tombe pour ce faire, malade de paranoïa, « le principal persécuteur (étant) le propre Moi, personne autrefois la plus aimée et contre laquelle se dirige maintenant la défense²⁴ ». Le *double* se présente ainsi sous des « formes paranoïaques²⁵ », où vous pouvez constater l'importance accordée à l'image, ou à l'ombre, dans sa fonction persécutrice. La paranoïa est donc une maladie nécessaire par laquelle le héros se déprend de l'altération essentielle que lui impose le repli narcissique. D'un certain point de vue, Rank fait de cette « maladie » un détour obligé de l'assomption du héros.

C'est chez les jumeaux qu'il trouve l'une de ces formes particulières où la gémellité va tenir lieu de représentation du *double*²⁶. Je m'y arrête car nous allons découvrir à cet endroit une approche de la filiation sexuelle qui débouche sur rien moins que l'éradication du corps sexué des parents. J'évite difficilement la tentation psychographique en vous apportant ce court extrait : « Le jumeau paraît donc être l'homme qui, en venant au monde, a amené son *double* immortel, c'est-à-dire l'âme, et de ce fait il est devenu indépendant de toutes les autres idéologies concernant l'immortalité, y compris la filiation sexuelle avec ses parents²⁷ ». Il ne lésine pas, le petit Rank ! Il va même lui falloir inventer un troisième sexe (bisexuel) puisque les jumeaux ne sont qu'« une représentation concrète d'un hermaphrodisme capable d'une autoprocréation²⁸ ». Ce jumeau est le type du héros, venant au monde avec son âme et récusant sa filiation sexuelle comme idéologie. L'origine du héros ne

23. Otto Rank, *Don Juan...*, *op. cit.*, p. 85.

24. *Ibid.*, p. 86-87.

25. *Ibid.*, p. 87.

26. *Ibid.*, p. 87.

27. *Ibid.*, p. 102.

28. *Ibid.*, p. 103.

saurait être sexuée et pour résoudre la difficulté qui apparaît, il va lui falloir recourir au mythe. Telle est la raison du *Mythe de la naissance du héros* dès 1909, où Rank s'inscrit dans la suite de Freud qui comparait la création de mythes à la paranoïa et à la mégalomanie²⁹. Pour Rank, ce mythe est en rapport étroit avec le délire paranoïaque posé comme délire de filiation : l'élévation des parents à laquelle il procède n'est qu'un moyen pour le paranoïaque de parvenir à sa propre élévation. Il place au centre de son système le résultat du roman familial que Rank résume par cette affirmation apodictique : « je suis l'empereur (ou Dieu)³⁰ ».

LE FLEGMATIQUE – Avez-vous entendu parler du « tombeau vide » ?

LE SECRÉTAIRE – ? ?

LE FLEGMATIQUE – Rank a lu Erwin Rohde. On peut découvrir que c'est chez lui qu'il a trouvé une bonne part de sa théorie du héros, en puisant dans la vénération primitive du héros telle qu'elle se développa dans la Grèce pré-classique à partir du culte des ancêtres. Le héros, dans cette croyance, est à mi-chemin entre les dieux et les hommes et répond nécessairement à cette condition qu'il doit être mort. Plus exactement débarrassé du corps, il continue à vivre. Ses restes corporels étaient considérés comme des reliques et on les vénérât dans des lieux honorés de la ville, sur la place du marché, au prytanée ou au milieu de l'enceinte sacrée. On les cachait afin que des étrangers ne les déroberent pas. Le tombeau attachait le héros au lieu et faisait bénéficier la ville de sa puissante protection. Parfois, un « tombeau vide » suffisait. Rohde parle de *double* à cet endroit : « Ces restes sont encore une partie du héros lui-même ; fût-il mort et momie [...], il agit et opère encore ; sa psyché, son *double* invisible, voltige auprès du cadavre et du tombeau³¹ ». Vous croyez que je digresse avec mon escapade chez Rohde mais je touche au but au contraire. Le *double* invisible, la psyché du

29. Sigmund Freud, lettres du 24 janvier 1897 et du 15 octobre 1897, in *Briefe an Wilhelm Fliess*, Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 1986, p. 241 et p. 293. Dans cette dernière lettre, Freud parle du « roman de l'origine de la paranoïa (*der Abkunftsroman der Paranoïa*) – héros, fondateurs de religion ». De même, trouve-t-on une autre allusion de Freud au rapport entre croyances délirantes et mythologie dans le post-scriptum aux « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa », (« Le Président Schreber »), in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1970, p. 322.

30. Otto Rank, *Le mythe...*, *op. cit.*, p. 144-145.

31. Erwin Rohde, *Psyché*, Paris, Payot, 1951 (?), édition française par Auguste Raymond, p. 135.

héros, voltige auprès du tombeau. La mort est l'état achevé de la réalisation du héros et l'ascèse qui mène à l'épanouissement de son âme va supposer un puissant ressort qui est la création artistique. L'imagination va être le levier que va utiliser l'analyste dans sa pratique, posée comme pratique artistique, qui va libérer l'âme de son patient de l'emprise des carcans de la sexualité et de la science où elle se trouve enserrée...

LE SECRÉTAIRE – Vous perdez votre calme, mon cher, et tombez dans une emphase qui vous dessert. Ces considérations, ne l'oublions pas, s'inscrivent dans le droit-fil du discours que tient Rank à propos de la paranoïa. Mais c'est dans l'occultisme qu'il trouve la confirmation de ce qu'il avance sur le *double* et dont on trouve le commentaire dans une timide note que je vous livre : « le sens du *double* dans l'occultisme indique que l'âme quitte le corps, prend une forme matérielle qui, dans des conditions plus favorables peut devenir visible (extériorisation de l'âme³²) ». Rank va chercher de ce côté pour étayer une approche du transfert qui ne s'avoue pas encore en tant que telle. Mais on peut se demander s'il ne véhicule pas à cet endroit l'inavouable de la pensée de Freud.

LE FLEGMATIQUE – A moins que le secrétaire appliqué (sourire) ne tisse sous la trame de son orthodoxie au Maître les éléments de sa contestation qui préfigurent la rupture...

LE SECRÉTAIRE – Qui pourrait trancher sur ce point ?

LE FLEGMATIQUE – Freud lui-même.

Ils se taisent un instant et se tournent vers le fumeur de pipe.

LE FUMEUR DE PIPE – Hum !

32. Otto Rank, *Don Juan...*, *op. cit.*, p. 114.

III

LE SECRÉTAIRE – En fait de *double*, je n'arrive pas à me débarrasser d'une ambiguïté dans la compréhension du terme et je vous demande si vous y voyez clair. Il nous faut remarquer que Rank ne cesse, sur cette question, de tenir le fil de la psychose mais que sa position évolue jusqu'au moment de la rupture, avec *Le traumatisme de la naissance*. Nous pouvons par exemple poser comme *double* le doublet, la réplique d'un prototype³³, image ou ombre. Il est possible au contraire de nier l'existence d'un original ou d'un modèle et d'admettre qu'il n'y a entre les deux éléments du *double* aucun qui prévale comme tel. Il y a encore une autre possibilité qui est plus embarrassante et plus féconde en même temps, qui est celle de l'indistinction comptable entre les éléments du *double* qui ferait que l'on aurait le plus grand mal à différencier les parties du tout.

LE FLEGMATIQUE – A moins que vous ne souteniez l'idée d'un principe immanent à chaque élément du *double* qui les fasse être un. D'où l'appel nécessaire à l'âme sans laquelle le *double* ne sera que deux.

LE SECRÉTAIRE – En fait, Rank va passer par chacune de ces options sans s'arrêter définitivement à l'une d'entre elles avant 1924.

LE FLEGMATIQUE – C'est à ce moment qu'il va arriver au point qui va causer la rupture. Il y a en effet toute la période de la typologie rankienne qui trouve son expression dès 1913, dans son ouvrage commun avec Sachs, avec la définition d'une caractérologie de la névrose à utiliser dans le cadre d'une pédagogie d'inspiration analytique³⁴. Il maintiendra ce cap jusqu'en 1922 avec son *Don Juan* où il promeut l'idée qu'« un seul caractère est représenté par deux personnages, dont la fusion seule nous permet de comprendre complètement ce caractère³⁵ ». Le Tasse ne va pas sans Antonio chez Goethe, Othello sans Iago dans Shakespeare, Don Juan sans

33. Là-dessus, Freud se prononce en 1919, dans son texte sur l'inquiétante étrangeté, in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, NRF, Gallimard, 1976, p. 187-188. En plus des thèses de Rank qu'il confirme, il avance : « Le double est une formation appartenant aux temps psychiques primitifs, temps dépassés où il devait sans doute alors avoir un sens plus bienveillant. Le double s'est transformé en image d'épouvante à la façon dont les dieux, après la chute de la religion à laquelle ils appartenaient, sont devenus des démons. » La thèse freudienne du dieu bienveillant pose celui-ci comme modalité de l'idéal du moi. Il sert donc de prototype et se compte un.

34. Otto Rank-Hanns Sachs, « Pédagogie et caractérologie », in *La Signification de la psychanalyse pour les sciences humaines*, Paris, PUF, 1980, p. 147-156.

35. Otto Rank, *Don Juan et...*, op. cit., p. 131.

Leporello chez Da Ponte. Cette typologie repose sur la notion de complétude des éléments distincts du Moi qui, fusionnés, la réalisent. Dans cette optique, Don Juan reste un modèle même s'il n'offre que la version dégradée du héros.

LE SECRÉTAIRE – Le pas est franchi en 1924, encore qu'il ne se manifeste que de façon discrète. Écoutez cette brève observation clinique tirée du *Traumatisme de la naissance*. Si Rank ne lâche pas son *double* d'une semelle, il lui fait franchir un pas décisif qui va provoquer la bascule dans la rupture avec Freud. Là encore, il va prendre appui sur la psychose. Il y rapporte les propos d'une « malade » qui érigea son infirmière à la propriété de « Seigneur Dieu » et qui traitait ainsi la relation qu'elles avaient ensemble : « Nous ne faisons qu'un, nous sommes une seule personne en deux : elle est le Seigneur Dieu, je suis la même chose qu'elle... Je suis dans l'infirmière, et l'infirmière est en moi³⁶ ». Plus de fusion du deux en un mais affirmation de l'être-un-en-deux, avec la notion d'inclusion réciproque qui est une invite à une topologie particulière. Le *nous* est pluriel et singulier, nous obligeant à bousculer la grammaire et autorisant la personne citée à pouvoir écrire : « je suis la même chose qu'elle » en maintenant l'emploi du *je* et du *elle* sans ciller.

LE FLEGMATIQUE – Pas de petit autre alors, plus d'image ou d'ombre mais affirmation d'un être-un-en-deux pour lequel il s'agirait d'inventer l'espace et la grammaire adéquate pour en rendre compte.

LE SECRÉTAIRE – Certes, Rank prend le parti de la difficulté. Peut-être connaissait-il déjà le travail qu'Hélène Deutsch a publié sur des cas de folie à deux en 1918 alors qu'elle était à la clinique psychiatrique de Vienne³⁷. Le fait est qu'il produit cette position dans *Le Traumatisme de la naissance* en même temps qu'il nous livre sa lecture de *Totem et Tabou* dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle fait problème.

36. Otto Rank, *Le Traumatisme de la naissance*, Paris, Payot, 1976, p. 76.

37. Hélène Deutsch fait part de ce travail dans son article « Über das induzierte Irresein », dans la *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, 23, p. 203-211. La traduction française de cet article nous a été communiquée par Christine Toutin-Thélier et par Mayette Viltard que nous remercions ici.

LE FLEGMATIQUE – Nous en arrivons au point vif de notre débat qui va nous permettre de répondre à cette question : comment a-t-il pu se faire que Rank, celui que Wittels qualifiait d'Eckermann de Freud³⁸, rompe avec ce dernier dont Lou Andréas-Salomé disait qu'il était « ce qu'il avait de plus précieux dans la vie³⁹ » ?

LE SECRÉTAIRE – Je vous trouve quelque prétention à vouloir répondre à une telle question, d'autant que je ne vois pas *a priori* ce qu'il y a de choquant dans le passage qu'il consacre au père de la horde dans son *Traumatisme*.

LE FLEGMATIQUE – Je vous livre le passage où gît la difficulté. Il touche au meurtre du père et à la constatation que dans le mythe et la légende, c'est le plus jeune fils qui commet le forfait primitif pour la raison qu'il est le seul de la fratrie à n'avoir pas eu de successeur et par conséquent a conservé un attachement particulier à la mère : « Au point de vue social, en effet, il était nécessaire qu'un seul s'identifiât avec le père et prît sa place, afin de renverser la barrière qui, comme l'indique le mot « matriarcat », rendait la mère inaccessible. Le rétablissement de la puissance paternelle s'effectue ainsi grâce au transfert sur le nouvel usurpateur de la place du père, c'est-à-dire sur le chef, sur le roi, de la crainte, cette fois mélangée de vénération, qu'avait autrefois inspirée la mère⁴⁰ ». Si nous admettons que ce texte était en gestation dès 1923, on peut trouver le point du clivage par rapport à Freud dans ce concept d'identification réussie au père qui s'incarne dans la figure de l'usurpateur. Et nous avons la réponse de Freud, dans son annexe B de la *Massenpsychologie* que l'on peut dater de 1923 également.

LE SECRÉTAIRE – J'ai cette annexe sous les yeux et vous confirme que Freud y répond à Rank, mais à partir d'une discussion qu'ils ont eue sur *L'image de Don Juan*. L'argument selon lequel il y a usurpateur est balayé :

38. Fr. Wittels, *Freud, l'homme, la doctrine, l'école*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1925, p. 115.

39. Lou Andréas-Salomé, lettre de mi-novembre 1924, in *Correspondance avec Sigmund Freud*, NRF, Gallimard, 1970, p. 177. Dans sa lettre du 21 septembre 1924, on ne peut que saluer sa clairvoyance quand elle écrit à Freud, après sa lecture du *Traumatisme* : « Pas un instant, je ne mets en doute la précision et les faits qu'il donne, cela a toujours été la marque distinctive de ses livres – mais jusqu'ici, il donnait la perlaboration d'une idée vivante, qui se trouvait, indestructible, à la base, parce qu'en fin de compte, c'était la vôtre ; il lui manque maintenant une plausibilité intérieure qui ne peut pas être remplacée. »

40. Otto Rank, *Le traumatisme...*, *op. cit.*, p. 98-99.

« De cette foule [qui tua et dépeça le père de la horde], aucun des vainqueurs ne put se mettre à sa place, ou quand l'un le fit, les combats reprirent jusqu'à ce que tous reconnussent qu'ils devaient renoncer à l'héritage du père⁴¹ ». Nous sommes loin du rétablissement de la puissance paternelle que l'usurpateur de Rank suppose. L'état ancien sera établi selon Freud mais sous une forme différente, celle de la famille qui ne sera qu'une ombre (*Schatten*) de l'ancienne. Quant au poète, l'inventeur du mythe héroïque, du mensonge du mythe poétique, il crée « avec le héros qui veut remplacer le père », – je vous cite cette partie en allemand : « *der den Vater ersetzen will*, » – « le premier idéal du moi⁴² ». Le héros sert au poète pour mettre en place son idéal du moi. Mais s'identifier au héros ne signifie pas le plein succès de l'usurpation, car ce qui se joue là n'est que l'expression d'un *vouloir remplacer* et rien d'autre.

De plus, le poète, poursuit Freud, a des auditeurs, « *die Hörer* », qui le comprennent et qui « peuvent s'identifier au héros en raison du même rapport plein de désir (*auf Grund der nämlichen sehnsüchtigen Beziehung*) au père primordial⁴³ ». Cette petite phrase freudienne a des conséquences incalculables car elle traverse toute l'écriture du « *mit-* » rankien depuis le *Künstler* jusqu'au *Trauma der Geburt* : elle subvertit la problématique du *double*, avec ce que celle-ci supposait alors de non détachable entre les parties et le tout. L'*Urvater* fait lien et constitue le public de ceux qui comprennent le poète. Le poète ment en créant le mythe du héros et son mensonge atteint son acmé dans la déification de ce dernier. Mais ce n'est qu'avec la promotion de l'*Urvater* jamais oublié que la divinité acquiert les traits (*Züge*) que nous lui connaissons encore aujourd'hui⁴³.

LE FLEGMATIQUE – C'est effectivement là que se situe la rupture : l'emploi du terme de *Züge* par Freud introduit une distinction comptable là où Rank au même moment décidait de l'effacer. Là où il y a du trait, il y a de la distinction. Les traits de l'*Urvater* de Freud cohabitent mal avec le *nous* de l'être-un-en-deux dont nous avons parlé auparavant et qui en suppose l'effacement. L'usurpation prônée par Rank est donc bien une doctrine de l'identité au père, ce que Freud récuse comme possibilité et situe dans le registre du désir de remplacer. La rupture tient

41. Sigmund Freud, *Psychologie collective et analyse du moi*, Paris, Payot, 1981, p. 207 ; et *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, G.W., XIII, Frankfurt am Main, Fischer Verlag, p. 151.

42. *Ibid.*, p. 207 (tr. fr.) ; p. 152 (G.W.).

43. *Ibid.*, p. 208 (tr. fr.) ; p. 153 (G.W.).

donc tout entière dans cette affirmation de Rank qu'il y a usurpateur là où Freud indique la logique de la succession qui maintient vacante la place du père⁴⁴.

Le fumeur de pipe est resté silencieux et tendu pendant tout ce passage. A cet instant, il se détend et rallume tranquillement sa pipe qui s'était éteinte.

IV

LE SECRÉTAIRE – Si nous en restons à cette période qui va de 1922 à 1924, il y a lieu de souligner le contexte dans lequel se situe le débat entre Freud et Rank. Les dissensions sont violentes au sein du Comité où s'affrontent deux lignes que l'on résume ainsi : celle d'Abraham et de Jones essentiellement, qualifiée d'orthodoxe, et celle de Ferenczi et de Rank qui critique la position trop théorisante des premiers et leur reproche de sacrifier aux intérêts scientifiques de la pratique les objectifs thérapeutiques. Ferenczi prône un renouvellement en matière de technique et, suite à une proposition de Freud au Congrès de Berlin en 1922, rédige, en commun avec Rank, les *Perspectives de la psychanalyse*⁴⁵.

LE FLEGMATIQUE – Technique active avec fixation d'un terme à la cure, réintroduction à certains moments de résistance de l'hypnose, l'essentiel de ce travail se propose comme une relecture de la notion de répétition freudienne qui va se trouver privilégiée par rapport à la remémoration. Dans le revécu, dans l'agir au cours d'une analyse, apparaissent « précisément des fragments inaccessibles sous forme de remémoration », de telle sorte que les auteurs en « sont finalement arrivés au point d'attribuer le rôle principal dans la technique analytique à la répétition à la place de la remémoration⁴⁶ ».

44. J. Lacan, séminaire, séance du 16 juin 1971. C'est dans cette séance que Lacan transcrit le mythe de la succession après le meurtre du père, en écriture logique du successeur qui s'appuie sur l'axiomatique minimale de Peano. L'usurpation s'en déduit comme impossibilité.

45. Ilse Grubich-Simitis, Introduction à six lettres de la correspondance Freud-Ferenczi, relatives au rapport réciproque entre théorie et technique psychanalytiques, in *Le Coq Héron*, n° 88, 1983, p. 17.

46. Sandor Ferenczi-Otto Rank, *The development of psychoanalysis*, authorized translation by Caroline Newton, p. 4.

LE SECRÉTAIRE – L'événementiel se met en place et avec la fixation d'un terme à la cure, il n'y a plus qu'un pas à franchir pour affirmer que ce qui se déroule alors est la répétition revécue d'un événement des origines.

LE SECRÉTAIRE – N'oublions pas cette lettre curieuse de Ferenczi à Freud où il se défend contre les accusations de ce dernier de ne pas avoir été franc avec lui en lui ayant caché le projet de publication du *Traumatisme de la naissance* : « Mais le "Trauma de la naissance" ne pouvait pas être communiqué, puisque cette idée n'est venue à Rank qu'après la deuxième élaboration commune du travail, pour ainsi dire comme la conséquence du travail lui-même. C'est seulement la fixation d'un terme dans tous les cas qui a donné à Rank l'occasion de découvrir, dans les réactions des patients à la fixation du terme, la répétition de la naissance dans l'analyse⁴⁷ ». Autrement dit, à suivre Ferenczi dans sa lettre à Freud, le *Traumatisme de la naissance* est une théorie de la fin de l'analyse que Rank a produite suite à l'introduction dans sa pratique de la technique active prônée par Ferenczi.

LE SECRÉTAIRE – Je commence à saisir où vous voulez en venir. Ne travaillons-nous pas en cet instant de façon très mutuelle et je devine, avec votre suggestion sur la technique active, qu'avec l'hypnose et l'accent mis sur l'expérience vécue (*Erlebnis*), Rank n'a pas lâché d'un fil son *double* et qu'il trouve dans l'apport technique de Ferenczi, les éléments de sa mise en pratique dans la cure analytique.

LE FLEGMATIQUE – Vous pouvez lire comme moi que Rank a produit son *Traumatisme de la naissance* comme conséquence de sa collaboration avec Ferenczi. Il va lui être dorénavant possible de promouvoir une technique courte et active visant à la mise à jour du traumatisme primitif, sans avoir à attendre que le patient le fasse spontanément. Plus besoin de rester aliéné au travail de la recherche analytique, longue et pénible, dès lors que l'on sait où mène l'analyse et qu'il est possible d'y accéder directement.

LE SECRÉTAIRE – Il va s'agir pour l'analyste de *montrer* au moi du patient que son traumatisme pathogène est une reproduction du traumatisme premier de sa séparation d'avec sa mère au moment de la naissance et que cet événement biologique primordial subsume toutes les productions infantiles ultérieures, placées sous le sceau de la sexua-

47. Sandor Ferenczi, lettre à Freud du 14 février 1924, in *Le Coq Héron*, op. cit., p. 28.

lité⁴⁸. L'analyste, de ce fait, prêche d'exemple et l'analysé, comme l'élève, le suit car « il ne peut apprendre qu'en s'identifiant à son médecin c'est-à-dire en acceptant l'attitude de celui-ci à l'égard de l'inconscient comme son moi idéal⁴⁹ ».

LE FLEGMATIQUE – Le terme même de médecin est remis en question ; l'analyste, en possession de toute la somme des connaissances déjà acquises (!), intervient activement pour permettre la reproduction de l'expérience affective immédiate du traumatisme de la naissance et agit effectivement plus en « sage-femme expérimentée » qu'en « médecin⁵⁰ », posant du même coup l'analyse comme maïeutique.

LE SECRÉTAIRE – Et la visée de la cure est, vu que l'inconscient le plus profond est par nature « aussi invariable que n'importe quel organe vital de l'homme », un changement d'attitude du moi à l'égard de l'inconscient⁵¹.

LE FLEGMATIQUE – Ce qui est curieux est l'embarras de Freud vis-à-vis d'un tel texte. Il hésite et résiste aux sollicitations de plus en plus pressantes d'Abraham avant de se prononcer sur le fond. Dans un premier temps, il écrit *Le déclin du complexe d'Œdipe*, toujours en 1924, adressé à Rank et dont la première phrase est à elle seule une réponse au *Traumatisme* : « De plus en plus, le complexe d'Œdipe dévoile son importance comme phénomène central de la période sexuelle de la première enfance⁵² ». Il répond par l'Œdipe à l'événement biologique central de la prime enfance qu'est pour Rank le traumatisme de la naissance. Mais cette réponse ne le satisfait pas. Il lui faudra attendre 1926, avec *Inhibition, symptôme et angoisse*, pour trouver la réponse adéquate.

LE SECRÉTAIRE – Vous allez, bien sûr, vous précipiter sur ses *Addenda* pour m'expliquer comment Freud doit reprendre sa théorie de l'angoisse comme *angoisse de quelque chose*, ayant pour caractères inhérents *l'indétermination et l'absence de l'objet*⁵³, mais ce n'est pas là à mon avis la réponse de Freud à Rank. Celle-ci porte sur la conception moniste

48. Otto Rank, *Le traumatisme...*, *op. cit.*, p. 214.

49. *Ibid.*, p. 218.

50. *Ibid.*, p. 206-207.

51. *Ibid.*, p. 210.

52. Sigmund Freud, « La disparition du complexe d'Œdipe », in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 117. Nous avons préféré le terme de déclin à celui de disparition pour traduire *Untergang*.

53. Sigmund Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1975, p. 94.

que suppose la théorie rankienne accordée à la *Nervosität* : « Il y a lieu de craindre grandement que le besoin (*Bedürfnis*) d'une "cause dernière" saisissable et unitaire de la nervosité ne reste toujours insatisfait⁵⁴ ».

LE FLEGMATIQUE – La critique porte à ce moment sur la hâte de Rank que Freud récuse, comme il l'avait fait avec Adler ou avec Jung, pour éviter qu'ils ne concluent trop vite. Là est d'ailleurs la raison, à mon sens de son hésitation à l'égard de Rank, qui tient à son indécision quant à la question de savoir s'il en est arrivé au moment de conclure ou non son élaboration théorique. Il opte pour le non et sa critique prend la forme d'une imputation d'idéalité adressée à Rank qui reprend la démarche de l'appendice B de la *Massenpsychologie* et qui pourrait se résumer ainsi : nous ne sommes pas près d'en arriver là.

Un bruit les fait tout à coup sursauter. Le fumeur de pipe s'est endormi et, ce faisant, a laissé tomber sa pipe. Le bruit de chute le réveille brutalement et il la ramasse en maugréant. Les trois hommes se regardent un instant et sourient.

LE FLEGMATIQUE – Elle n'est pas cassée.

LE SECRÉTAIRE – « Une dissonance s'est introduite dans notre relation ». C'est dans ces termes que Rank écrit à Freud le 9 août 1924, et il ajoute : « J'ai la ferme impression que vous ne verrez pas ou ne pourrez pas voir certaines choses, parce que j'ai parfois, en écoutant vos objections, le sentiment que vous n'avez pas lu ou entendu ce que j'ai vraiment dit⁵⁵ ».

LE FLEGMATIQUE – Accusation non fondée puisque nous avons démontré que bien loin de là Freud avait répondu à Rank ou était sur le point de lui répondre.

LE SECRÉTAIRE – A moins que Rank n'ait eu raison et qu'il ait considéré à juste titre que Freud ne lui avait pas consacré l'attention adéquate. Freud n'a pas su l'entendre *vraiment* en ce qui concerne la primauté à accorder au « transfert maternel ».

Ceci nous amène à la courte analyse que Rank entreprit auprès de Freud. En fait, il cède devant l'insistance de ce dernier. Peut-on d'ail-

54. Sigmund Freud, *Inhibition...*, *op. cit.*, p. 80, in G.W., XIV, Frankfurt am Main, Fischer Verlag, p. 184. La traduction française a omis à cet endroit le mot « *Nervosität* ».

55. E. James Lieberman, *La volonté...*, *op. cit.*, p. 286-287.

leurs parler d'analyse à propos de ce qui passa à ce moment-là ? Le fait est que Freud le reçut quotidiennement à partir de la deuxième quinzaine de décembre 1924 et divulgua la teneur de ces rencontres à Abraham, Jones, Eitingon, Ferenczi, Joan Riviere, Marie Bonaparte et d'autres probablement. Il leur annonça que Rank avait agi son traumatisme de la naissance et avait révélé un désir inconscient d'être né déjà adulte de la tête de son père, comme Athéna de celle de Zeus, et que, de plus, il ne supportait plus le cancer de Freud⁵⁶. Cette divulgation de la part de Freud est étonnante mais elle ne sera pas seulement de son fait. Le 20 mai 1924, Rank adresse une lettre aux membres du Comité où il dévoile les éléments de ce qu'il a dit à Freud lors de leurs rencontres : « [...] Je n'ai pas eu, avant les récents événements de Vienne que vous connaissez sûrement, une conscience claire de mon attitude et de ma conduite envers le Professeur. Il fallait de toute évidence que certaines choses *arrivent* d'abord pour que je comprenne que mes réactions émotionnelles envers le Professeur et vous-mêmes, en ce que vous représentiez pour moi des frères proches de lui, provenaient de conflits inconscients, dont je ne peux prendre conscience que maintenant et vous faire part, en les ayant surmontés.

Je me suis retrouvé tout à coup moi-même en laissant derrière moi un état que je considère à présent comme névrotique, et je suis arrivé à reconnaître dans la maladie qui menaçait la vie du Professeur le traumatisme qui a précipité toute la crise et, de plus, à expliquer le genre et le mécanisme de ma réaction à cette maladie à partir d'éléments de mon enfance et de mon histoire personnelle : le complexe d'Œdipe et le complexe du frère⁵⁷ ».

Pardonnez cette longue lecture mais elle m'amène à vous demander ce que vous pensez d'un tel aveu ?

LE FLEGMATIQUE – Singulier aveu de culpabilité, en effet, de Rank qui s'accuse de comportement névrotique vis-à-vis du Professeur et des membres du Comité ! Mais n'avons-nous pas à réfléchir à la forme de cet aveu ? En fait, c'est la vision freudienne de son cas qu'il nous livre. Il fait sienne l'interprétation du Professeur quant à son attitude vis-à-vis de lui et des membres du Comité. Et si nous suivons ce fil, nous découvrons qu'avec Œdipe et le complexe fraternel, Freud introduit une version familiale de ce qu'il est en train de constituer comme cas avec

56. E. James Lieberman, *La volonté...*, *op. cit.*, p. 293-294.

57. *Ibid.*, p. 294.

Rank. De plus, nous en arrivons dans cette lettre au point extrême de la fonction secrétariale de Rank, où celui-ci porte au public du Comité la version de son cas *par* Freud. C'est ensuite que Rank cesse d'être le secrétaire de Freud.

LE SECRÉTAIRE – Il y a de fait double divulgation du cas Rank par Freud et Rank lui-même. Et c'est celle-ci qui constitue alors le public de ceux qui seront à même de la recevoir. Nous touchons là à un point nodal de la constitution de ce qui fait lien à cet instant dans ce groupe d'analystes⁵⁸.

Le secrétaire se lève et sort de la pièce.

V

Entre l'hérétique qui s'installe et poursuit la discussion comme s'il y avait lui-même participé.

L'HÉRÉTIQUE – Je vous propose une balade à Paris, en novembre 1933, dans les lignes du journal d'une célèbre analysante de Rank qui nous dévoile la pratique rankienne avec une fidélité stupéfiante au point que l'on peut se demander si Anaïs Nin, puisqu'il s'agit d'elle, n'a pas écrit son analyse sous la dictée de Rank lui-même.

LE FLEGMATIQUE – Oui, je vois. Vous faites allusion à l'interprétation de Rank au sujet de l'incoercible propension de sa patiente à noter dans son journal tout ce qui lui arrive, ce qu'elle repère comme symptôme.

L'HÉRÉTIQUE – Tout juste ! Je vous lis le passage en question : « Rank a immédiatement touché un point crucial, le rapport entre le journal et mon père. Il s'est toujours intéressé au *double*. Il a écrit un livre sur ce sujet. Don Juan et son valet. Don Quichotte et Sancho Pança (Henry et Fred, son clown). Ce besoin du *double*. « N'est-ce pas un fantasme narcissique que le *double* soit un jumeau ? demandai-je.

58. Cette remarque appelle à elle seule un long développement qu'il ne nous est pas possible de faire ici. Contentons-nous de souligner qu'à cet instant c'est le cas qui fait lien entre Freud, Rank et ceux à qui il est divulgué, c'est-à-dire le public du Comité ainsi que les personnes à qui Freud s'est personnellement adressé dans sa divulgation. C'est le cas en cours qui noue ces personnes entre elles. Ce qui les constitue alors ne saurait d'aucune manière être qualifié de société d'analystes.

– Pas toujours. Le *double*, ou l'ombre, est souvent l'autre soi-même qu'on refuse de vivre, le jumeau mais dans le sens d'un *double* ténébreux, répudié. Si Don Quichotte était un rêveur, pourquoi s'est-il adjoint son contraire, le bon Sancho Pança, si terre à terre. Si Don Juan aimait se refléter dans les yeux de ses adoratrices, pourquoi ce besoin d'une ombre-valet-domestique-disciple-adorateur ? »

LE FLEGMATIQUE – Suit l'interprétation décisive : « Vous avez raison de penser que votre père a voulu souligner et renforcer vos ressemblances pour faire de vous son *double* et pouvoir aimer en vous sa féminité comme vous auriez pu aimer en lui votre moi masculin⁵⁹ » Rank interprète par le *double* le rapport entre le journal et le père, entre sa patiente et son père ainsi que, tel que cela va apparaître dans le journal, le transfert d'Anaïs Nin. C'est donc bien les *formes paranoïaques* du *double* que Rank promeut dans sa pratique pour en faire non seulement un levier de son interprétation mais aussi la pierre d'angle de son traitement du lien transférentiel...

L'HÉRÉTIQUE (le coupant) – Je me demande comment Freud a dû réagir à cette nouvelle perte occasionnée par la rupture avec Rank.

LE FUMEUR DE PIPE – Et si nous parlions du tabac ?

LE FLEGMATIQUE ET L'HÉRÉTIQUE (surpris) – ???

LE FUMEUR DE PIPE – Oui, du tabac. Vous n'êtes pas fumeur. Vous ne pouvez pas comprendre. J'ai dû arrêter de fumer pendant deux ans. C'était épouvantable. J'avais l'impression d'avoir perdu un bon ami et je devais penser à ce deuil du matin au soir. Même maintenant je garde cette impression avec ma pipe. Elle est mon bon ami, mon conseiller, mon associé, mon consolateur, mon compagnon de route, qui raccourcit pour moi les plus longs chemins⁶⁰.

59. Anaïs Nin, *Journal*, 1931-1934, Paris, Stock, 1966, p. 408.

60. Bernhard Handlbauer, *die Adler-Freud Kontroverse*, *op. cit.*, p. 30. Voir note 1.

Apostille

Alors la science ?

Arrigo Lessana

ON a coutume de parler de la science avec un grand « S » comme si c'était un tout, une entité cohérente avec des caractéristiques précises, une méthode immuable dont on pourrait dater l'apparition à Galilée.

La science se présente sous un label de qualité, l'époque moderne la tient en haute estime ; toute élaboration scientifique mérite considération, son bien-fondé n'est pas remis en question, elle fait effet de vérité et son autorité témoigne de son pouvoir. Cette considération est partagée par les médias et les universitaires. Nombre de scientifiques et une grande partie du public pensent que la science fonctionne sur un mode empirique. La méthode consisterait à recueillir des faits par des observations rigoureuses et des expérimentations et, à partir de ces faits, à élaborer des théories par un processus d'induction puis, à partir de ces théories, à déduire par un processus logique des conséquences¹.

L'illusion nous introduit aux questions de l'observation scientifique, de la neutralité de l'observation et de l'avancée rationnelle de la science. Je défendrai le point de vue que l'observation scientifique est subjectivée, qu'elle est précédée de théorie et qu'elle entre d'emblée dans un système d'interprétation. La science ne procède pas selon des schémas aussi rationnels que l'on peut l'imaginer. Elle répond à la conjonction d'événements contingents et historiques, elle avance de guingois. Sa méthode est difficile à repérer.

L'illusion est l'effet de la discordance entre l'idéologie scientifique et le fonctionnement réel des avancées de la connaissance humaine.

1. Cf. Alan F. Chalmers, *Qu'est-ce que la science ?*, Paris, La Découverte, 1987.

La prudence du cardinal Bellarmin

Le mythe scientifique, véritable religion contemporaine, se fonde avec Galilée qui a donné à la nouvelle science un style particulier. Il utilise les mathématiques dans l'étude des phénomènes physiques, il introduit l'instrumentation pour étayer l'observation et l'expérimentation, certes, mais surtout il transforme le rapport de l'homme de science à la vérité.

Si on compare les attitudes respectives de Copernic et de Galilée vis-à-vis de la vérité, on est frappé de la grande prudence dont fait preuve Copernic – je ne saurais dire s'il s'agit d'une prudence politique², ou s'il s'agit d'une attitude de modestie, Copernic étant conscient que la révolution qu'il propose est le fait d'une intuition pour laquelle, malgré de nombreuses observations à l'œil nu, il manquait d'arguments pour répondre aux critiques des aristotéliens. Quoi qu'il en soit, il se fait prier pour éditer sa nouvelle cosmologie, il est très prudent dans sa façon de soutenir ses hypothèses, et lorsqu'on lui propose d'utiliser ses observations pour établir un nouveau calendrier, il dira que le temps n'en est pas encore venu.

Galilée, au contraire,

exigeait que les conceptions des astronomes soient intégrées au savoir commun dans la forme exacte sous laquelle elles avaient surgi en astronomie. Galilée ne demandait pas simplement de pouvoir publier librement ses résultats, il voulait les imposer aux autres. En cela il était tout aussi ambitieux et totalitaire que beaucoup de prophètes modernes de la science [...] Il tenait pour acquis que les méthodes spéciales et très restreintes des astronomes (et des physiciens) étaient la voie d'accès correcte à la vérité et à la réalité [...]. La position de l'Église était différente. La connaissance astronomique, selon elle, était importante et intéressante, elle faisait l'objet de recherches actives par certains de ses membres, mais les modèles que les astronomes produisaient pour expliquer, par exemple, la trajectoire des planètes ne pouvaient être appliqués à toute la réalité. Ils provenaient d'objectifs particuliers et limités, et tout ce que l'on pouvait dire, c'est qu'ils servaient ces objectifs, à savoir, la prédiction³.

2. Tout chercheur aujourd'hui doit adopter la même circonspection vis-à-vis des institutions, ne serait-ce que pour se faire entendre.

3. Paul Feyerabend, *Adieu la raison*, Paris, Seuil, 1989, p. 285.

Dans une lettre devenue célèbre qu'il adressa à Paolo Antonio Foscarini, un moine carmélite qui s'était enquis de la réalité du système de Copernic, le cardinal Bellarmin, « maître en questions controversées au Collegio Romano », écrivait :

Il me semble que votre Révérence et Monsieur Galilée agissez prudemment en vous contentant de parler hypothétiquement et non affirmativement [...]. Dire qu'en supposant le mouvement de la terre et la stabilité du soleil toutes les apparences s'expliquent mieux que par la théorie des excentriques et des épicycles, c'est parler avec un excellent bon sens, et sans courir aucun risque. Cette manière de parler est suffisante pour un mathématicien, mais vouloir affirmer absolument que le soleil est au centre de l'univers et tourne seulement sur son axe sans se déplacer de l'est à l'ouest, est une très dangereuse attitude qui est destinée non seulement à contrarier les philosophes scolastiques et les théologiens, mais aussi à porter atteinte à la sainte foi en contredisant l'Écriture⁴.

Pour utiliser des termes modernes : les astronomes sont en parfaite sécurité quand ils disent qu'un modèle a des avantages prédictifs par rapport à un autre modèle, mais ils vont au devant d'ennuis quand ils affirment qu'il est par conséquent une image fidèle de la réalité, ou, de façon plus générale, le fait qu'un modèle marche ne prouve pas en soi que la réalité est structurée comme le modèle⁵.

L'idée de la neutralité de l'observation laisserait supposer que dans des conditions idéales l'observation scientifique serait à même de décoder la réalité « telle qu'elle est ». Galilée, paraît-il, corrigeait les observations qu'il faisait avec son télescope à l'œil nu, tant il ne savait pas distinguer le rapprochement optique des éléments du ciel des artefacts dus à l'appareil. Il n'aurait certainement pas eu besoin d'utiliser ce stratagème si, au lieu de diriger son télescope vers le ciel, il l'avait dirigé vers la fenêtre d'une maison proche où il aurait pu reconnaître une jolie voisine dans son bain. Dans cette deuxième observation, l'observateur avait d'emblée à sa disposition un système d'interprétation que les artefacts du télescope ne pouvaient véritablement perturber. Alors que dans la première, il manquait non seulement de théorie, mais aussi de fréquentation rapprochée avec les astres pour qu'un décodage des

4. Giorgio de Santillana, *Le procès de Galilée*, Club du meilleur livre, trad. Adriana Salem, 1955, cf. Fayerabend, *op. cit.*, p. 285.

5. *Ibid.* p. 286.

images puisse s'effectuer et qu'une interprétation puisse les sortir d'une image sans référence, d'une image indifférenciée.

Traiter de la neutralité de l'observation, c'est poser la question du choix des critères ou des paramètres qui auraient valeur discriminative, c'est-à-dire opératoire, du phénomène naturel que l'on veut observer. Recueillir des observations est une généralité dont la définition mérite d'être affinée. Je prendrai un exemple qui concerne la chirurgie du cœur.

Point de vue et observation

Dans le cœur, on a observé depuis longtemps la valve mitrale. Elle a été décrite de mille façons. Un étudiant a été recalé à un examen pour avoir dit qu'elle était ovale. En fait, on pourrait dire qu'elle est ovale, on pourrait aussi la décrire selon sa couleur, son poids, la longueur des différents cordages, la forme de son anneau, la surface du tissu valvulaire, son épaisseur, sa rigidité. C'est un peu comme ça qu'elle a été décrite par les anatomistes, qui n'ont d'autre but que de faire de l'anatomie, c'est-à-dire de faire le compte rendu d'une exploration visuelle. Mais si l'on veut réparer la valve mitrale lorsqu'elle présente des anomalies, alors comment faut-il la décrire ? Sûrement pas comme l'ont fait les anatomistes. Celui qui marche dans le désert et qui voudrait le décrire, s'il n'a pas d'autre but que de le décrire, rendra compte de sa couleur, de sa platitude, de la forme des dunes, des éléments végétaux et de leur rareté. Ce sera une description anatomique. Il dira aussi comme tout ressemble à tout dans le désert et comme il est difficile de s'y repérer. Les nomades, eux, savent s'y repérer. Ils ne sont pourtant pas connus comme des observateurs scientifiques, et pourtant, dans l'uniformité du désert, ils savent repérer une variété de signes qui leur permettront de se diriger. Dans certaines régions, le vent souffle habituellement dans le même sens et derrière chaque aspérité, chaque caillou, chaque plante, chaque crotte de chameau, il y a une petite flèche de sable qui vient former une ligne indiquant la direction du vent. A partir du moment où l'on sait sous quel angle il faut couper ces linéaments inscrits sur le sol, c'est comme si l'on avait une boussole.

L'observation, si elle n'a pas de but précis, si elle ne se place pas d'un certain point de vue, ne repère jamais qu'un magma. Le magma de la valve mitrale ne s'est éclairci que lorsque l'on s'est placé du point de vue de celui qui était dans la nécessité de la réparer. Un point de

vue dont l'enjeu est théorique : celui d'une observation qui prenne en compte l'amplitude des mouvements valvulaires établissant une sorte de topologie. Les lésions de la valve mitrale peuvent aussi être classées de différentes façons, selon leur cause ou selon les modifications hémodynamiques qu'elles entraînent. On les classe habituellement comme ça parce que, lorsqu'on ausculte le cœur, c'est ça qu'on entend, le bruit de la sténose ou le bruit de la fuite. Mais ce type de classification n'éclaire pas les choses lorsqu'on est en position de réparer la valve. C'est la classification topologique en fonction de l'amplitude des mouvements valvulaires qui met sur la voie des méthodes de réparation. En gros, lorsque l'amplitude des mouvements est augmentée, il faut la diminuer et *vice versa*.

Mais si on reprend l'histoire des découvertes qui ont permis de mettre au point ces techniques de réparation, on s'aperçoit que leur principal inventeur, Alain Carpentier, ne faisait au début qu'un obscur bricolage qu'il était incapable de transmettre⁶. Un peu comme si le nomade ne savait pas rendre compte de son système de repérage, celui-ci fonctionnant comme un savoir non conscient. Son système de guidage serait en fait un système plus complexe dans lequel interviendraient divers paramètres comme les traces du vent, la position du soleil – marcher à deux doigts à gauche du soleil en tenant compte du déplacement de l'astre... Et tant que la façon subtile dont les éléments du système de guidage ont été agencés n'est pas précisée, le savoir reste incommunicable. Il en a été de même pour les techniques de réparation de la mitrale. Au début, ce fut un bricolage personnel intransmissible, des tâtonnements intuitifs. Il a fallu un deuxième niveau d'intuition, disons une intuition théorisante, un passage à un certain niveau d'abstraction, celui de se placer du point de vue d'une classification topologique, pour que le savoir puisse être communiqué, enseigné.

Il est nécessaire de découvrir des critères simples pour traiter un système complexe, indescriptible dans son entier, ou indescriptible dans sa réalité, c'est-à-dire d'accepter le point de vue partiel qu'implique une certaine fonction. La trace du vent ne décrit pas le désert, elle permet de s'y diriger. C'est pourtant par des approches de ce type que le nomade « connaît » le désert. Est-ce que l'on connaît la mitrale si l'on analyse ses lésions à partir de critères simples, topologiques : augmen-

6. Cf. A. Carpentier, "Cardiac valve surgery – the 'French correction'." J. Thorac. Cardiovasc. Surg. 1983 ; 86 : 323-37.

tation ou diminution de l'amplitude des mouvements des valves ? C'est une approche, il y en a d'autres. C'est une approche simple qui traverse un système complexe et qui a pour seule fonction de mettre sur la voie des possibilités de réparation de cette valve. Réparation systématisée, de façon à ce que des gestes simples viennent réparer un système complexe altéré, de façon à ce que l'intelligence ou le talent qui assuraient un bricolage subtil n'aient plus cours et soient remplacés par une gestuelle réglée à partir d'une analyse basée sur des critères simples.

Simplification dans un but d'efficacité, est-ce par ce biais que la science a tendance à nier la complexité des choses pour imposer une vision simple, efficace et parfois dévastatrice d'une réalité que la richesse, la complexité, voire la poésie rendent incompréhensible, inappréhensible, sinon par un biais particulier, découvert dans la nécessité d'une certaine efficacité ? La modestie voudrait qu'au moins on sache que cette approche est parcellaire, issue d'un point de vue, et qu'elle ne prétend pas à un savoir total sur telle ou telle réalité de la nature.

Singularité de l'invention

L'instant de la découverte, la puissante intuition qui vient bouleverser les choses nécessitent une attitude psychologique double : d'un côté cela implique un certain niveau de croyance dans les connaissances acquises, celles que l'on a admises sans que d'ailleurs on ait pu les vérifier toutes – comment le pourrait-on ? – et à n'en pas douter les publications scientifiques, même celles qui concernent les points les plus fondamentaux, peuvent être sujettes à caution tant elles ont pu être le résultat d'un consensus lié à des nécessités historiques ; d'un autre l'inventeur ne peut soutenir une conception nouvelle qu'en rupture avec cette attitude de croyance, dans une violence, dirais-je, anarchiste qui le met en position de solitude, seul avec son intuition. A lui d'en faire la preuve avec les armes de l'expérimentation et de la formalisation scientifique en cours à une époque donnée.

L'intuition vient de la fréquentation rapprochée, frayage intime de l'homme de science avec son objet. Intimité qui lui permet de recueillir un savoir conscient, transmis et transmissible, hérité dans une tradition. Mais aussi une infinité d'informations indicibles qui avec le temps élaborent un savoir complexe, capillaire, savoir que l'on reconnaît à l'artisan, savoir auquel on accorde une certaine magie : celui-là « il sait », il connaît son objet, connaissance établie au cours du temps, connais-

sance qui donne lieu à des résultats « inimitables », savoir que l'on ne reconnaît pas dans les mêmes termes à l'homme de science, tant le mythe de la science l'a affublé des oripeaux du formalisme scientifique. L'homme de science désubjectivé, rationnel, absent à son objet, mécanique logique dont on ne trouve pas la trace lorsque l'on veut bien s'intéresser à l'histoire, non pas comme elle est construite après coup, mais à l'histoire dans ses hésitations, ses mensonges, ses rivalités et ses contingences.

Nous sommes bien loin de l'idée que les avancées scientifiques se font en ligne droite dans une logique soutenue par une méthode immuable. La révolution copernicienne se fait en dépit du sens commun, en dépit des données des sens. Copernic lui-même est conscient que sa théorie est paradoxale. La terre tourne autour du soleil alors que chaque jour nous montre que le soleil fait le tour de la terre. Copernic s'inspire de Pythagore – la voie de la vérité est celle des mathématiques – et de Platon pour qui toutes les données des sens ne sont que des ombres vides de toute substance. Le monde réel de Platon est un monde de forme idéale et, de ce point de vue, la géométrie a plus de réalité que la physique. Et pourtant Copernic, sans le savoir, est le précurseur de la croyance scientifique en la souveraineté des sens. L'observation scientifique, l'expérimentation, se réfèrent aux sens.

Il est intéressant de noter que le mythe de la science moderne semble naître de cette apparente opposition : une science fondée à la fois sur l'expérimentation et les données des sens, mais dont l'hypothèse de départ, l'héliocentrisme, fait fi des données des sens.

Pour le pythagorisme, la connaissance est purgation (*catharsis*) de l'âme et exige le renoncement aux données des sens. La réalité profonde est celle des nombres, et c'est leur ordonnancement qui fait la beauté harmonieuse de la musique (octave, quinte, quarte sont des notions pythagoriciennes). En astronomie, la passion pythagoricienne des nombres avait une signification on ne peut plus nette, les choses elles-mêmes sont des nombres, toute la disposition du ciel est une gamme musicale et un nombre... et s'il apparaît un vide quelque part, les pythagoriciens procèdent sans hésiter à des ajouts, de manière à ce que leur théorie soit cohérente. La voie de la vérité est celle des mathématiques.

Copernic est persuadé que le système qu'il propose décrit mieux que le vieux schéma géocentrique ce que devrait être l'univers. Lequel reste pour lui essentiellement mathématique (les mouvements célestes devaient être des cercles parfaits). Copernic avait des hypothèses sédui-

santes mais aucune preuve encore pour étayer ses intuitions. Le système qu'il proposait, quel qu'en fût l'attrait esthétique, ne cadrerait pas mieux avec les faits observés. Et pour ce qui était de prévoir la position des planètes, il était loin d'avoir la précision du système ancien. Malgré tout, Copernic voulait sauver les apparences (*apparentias salvare*), il voulait satisfaire l'œil, c'est-à-dire cadrer avec les résultats de l'observation, mais aussi l'esprit, c'est-à-dire rester conforme aux postulats de la physique, celui par exemple qui affirmait que tous les mouvements des corps célestes étaient circulaires et uniformes.

La révolution copernicienne se trouve à la croisée de trois chemins : la référence aux données des sens dans la tradition de la cosmologie aristotélicienne, l'ouverture à une nouvelle possibilité d'abstraction avec la résurgence des idées platoniciennes à la Renaissance, et une donnée politique à laquelle va se confronter Galilée, la nécessité de démontrer et de convaincre. Pour convaincre les laïques, Galilée publiera son *Dialogue sur les grands systèmes d'explication du monde* en italien, mais sa campagne publicitaire le mettra en porte à faux avec l'Église. Le pape Urbain VIII, sous les coups de boutoir du protestantisme, se trouvera obligé de montrer la détermination de l'Église à respecter les dogmes.

En 1543, lorsque Copernic publia les détails de sa nouvelle cosmologie, on pouvait lui opposer un grand nombre d'arguments et on ne s'en priva pas. Citons seulement un argument qui constitua sans doute la plus grave menace contre Copernic. Ce fut ce qu'on appela l'argument de la tour⁷ : si la terre tourne autour de son axe, comme le soutenait Copernic, alors tout point à la surface de la terre doit se déplacer à une vitesse importante. Si on lâche une pierre du haut d'une tour, elle se dirigera, suivant son mouvement naturel, vers le centre de la terre. Pendant ce temps, la tour suivra le mouvement de la terre, en rotation autour d'elle-même. Par conséquent, au moment où la pierre atteindra la surface de la terre, la tour aura tourné à partir de la position qu'elle occupait au début de la chute de la pierre, et le point d'impact devra se situer à distance du pied de la tour. Mais cela ne se produit pas dans les faits. Les pierres touchent le sol au pied de la tour. Il s'ensuit que la terre ne peut pas tourner et que la théorie de Copernic est fautive.

Copernic, lui-même imprégné de métaphysique aristotélicienne, ne connaissait pas les réponses appropriées à cette question. En 1543, les arguments basés sur la simplicité mathématique qui plaidaient en faveur

7. Cf. Françoise Balibar, *Galilée, Newton lus par Einstein*, Paris, PUF, 1984.

de Copernic, ne faisaient pas le poids en face des arguments mécaniques et astronomiques qui lui étaient opposés. Néanmoins, un certain nombre de philosophes et de mathématiciens furent attirés par le système de Copernic, et leurs efforts pour le défendre connurent un succès grandissant au cours du siècle qui suivit.

Galilée établit une distinction claire entre la vitesse et l'accélération. Il invalida l'affirmation d'Aristote selon laquelle tout mouvement nécessite une cause et la remplaça par une loi circulaire de l'inertie, selon laquelle un objet en mouvement, soumis à aucune force, se déplacera indéfiniment sur un cercle autour de la terre à vitesse uniforme. Newton, par la suite, avança la loi de l'inertie linéaire, stipulant que les corps continuent leur mouvement en ligne droite à vitesse uniforme tant qu'ils ne subissent pas l'action d'une force.

Ces développements majeurs ne furent pas atteints d'un seul coup par Galilée. Ils émergèrent petit à petit au cours d'un demi-siècle. Galilée exposa ses conceptions et les précisa par des illustrations et par des « expériences de pensée ». De temps en temps, Galilée décrivit des expériences réelles, par exemple celle où il faisait descendre des sphères sur des plans inclinés, mais le nombre et les conditions de ces expériences restent un objet de controverse. Galilée, par sa loi d'inertie, put défendre l'argument de la tour opposé à Copernic. Un objet lâché du haut d'une tour partagera le mouvement circulaire de la tour autour du centre de la terre et atteindra par conséquent la surface de la terre au pied de la tour. Ce qui correspond à l'expérience. Comme le dit Chalmers,

La révolution copernicienne n'a pas eu lieu en lançant quelques chapeaux du haut de la tour de Pise. Il apparaît clairement que ni la vision empiriste des inductivistes ni celle des falsificationnistes (poppériens) n'est compatible avec cette histoire. Les concepts nouveaux de force et d'inertie ne constituèrent pas l'aboutissement d'observations et d'expériences soignées, pas plus qu'ils n'apparurent comme falsification de conjectures hardies⁸.

Il est fait ici référence à la théorie de Popper selon laquelle la science progresserait par conjectures et réfutations.

Les premières formulations de la théorie nouvelle, d'abord imparfaitement formulée, furent poursuivies et développées en dépit de falsifications apparentes. C'est seulement après qu'une nouvelle physique fut inventée, processus qui mit de nombreux savants à contribution pendant

8. Alan F. Chalmers, *Qu'est ce que la science ?*, op. cit., p. 105.

plusieurs siècles, que la théorie put rivaliser avec succès avec les résultats de l'observation et de l'expérience dans les détails⁹.

Compréhension et « compréhension profonde » d'une théorie

Si le fonctionnement empirique de la science est aujourd'hui largement remis en question, on peut se demander ce que les scientifiques font des faits ou des théories lorsque ceux-ci ne peuvent être imaginés au moment où ils émergent. Je prendrai deux exemples récents qui me semblent illustrer ce questionnement.

Je tire le premier exemple d'un article de Jean-Marc Levy Leblond¹⁰ au sujet de l'origine de l'univers et de la théorie du *Big Bang* dont on a parlé à l'occasion de la mise sur orbite du télescope géant Hubble. La cosmologie d'Einstein est celle d'un univers infini, mais statique. Lorsque ses équations vont aboutir à un univers en évolution, il va introduire le fameux terme baptisé « constante cosmologique », qui empêche l'expansion et établit un univers statique, retour à une cosmologie pensable pour lui. Peu avant les années 20, les équations de la relativité générale conduisaient en effet à un univers en expansion. Et le premier à avoir eu peur du *Big Bang* fut Einstein lui-même. Il a fallu que l'astronome américain Hubble observe au télescope la fuite des galaxies pour s'apercevoir que l'univers était en expansion. Quand les observations, d'une part, la théorie, de l'autre, ont montré qu'on ne coupait pas à cette expansion, les physiciens se sont fait une raison et en ont accepté l'idée. Tant et si bien qu'ils ont dû avaler la couleuvre qui allait avec, à savoir l'explosion initiale ou *Big Bang*. Et là se pose la question des limites de l'infini ! Il y a environ 20 milliards d'années une phase explosive aurait donné naissance à l'univers. Disons-le autrement : à une date bien définie a eu lieu la naissance de l'univers. Idée inacceptable car qu'y avait-il avant ? Cette idée réjouit cependant nombre de sectes religieuses par ce cautionnement de la science à la création de l'univers. L'univers aurait bien été créé *ex nihilo*. Par contre-coup d'autres gens que le créationnisme agace espèrent que cette théorie est

9. Alan F. Chalmers, *Qu'est-ce que la science ?*, op. cit.

10. Journal *Libération*, 25 avril 1990, que je cite ici largement.

fausse. C'est le cas de John Maddox qui publia dans *Nature* un éditorial dont l'argument était :

Il faut que la théorie du *Big Bang* soit fausse puisqu'elle conduit à des conclusions créationnistes et religieuses qui ne me plaisent pas¹¹.

Les théories semblent valides mais elles ne sont pas pensables. Leur compréhension en profondeur est largement insuffisante.

Dans son article¹² Jean-Marc Levy Leblond propose une réinterprétation de la théorie du *Big Bang*. Les équations nous décrivent l'évolution en fonction du paramètre temps. Or il existe une valeur de ce temps pour laquelle les équations cessent d'être valables. Cet instant, il y a 20 milliards d'années, est ce que les théoriciens baptisent une « singularité ». Ce qui se passe de singulier, c'est justement que la théorie cesse d'être valable à cet instant précis. On peut s'approcher de cet instant d'aussi près qu'on veut, mais cet instant n'est pas atteignable. Parce qu'il n'appartient pas à la gamme des temps que décrit la théorie.

Cet instant n'est en fait pas un instant. Le point initial du temps ne fait pas partie du temps, n'est pas un instant physique. La question de la limite sur laquelle on butait, et qui ravive la vieille aporie grecque, « mais qu'y avait-il avant ? », ne se pose pas. On ne peut pas remonter jusqu'à cet instant, c'est une limite inatteignable.

La physique a connu cette situation deux fois depuis un siècle. La première fois au siècle dernier, lorsque les thermodynamiciens ont découvert un zéro absolu des températures. Lorsqu'on refroidit un corps, on ne peut pas descendre au-dessous de moins 273,15 degrés Celsius. On ne peut pas descendre au-dessous tout simplement parce qu'on ne peut pas atteindre cette température. Bien que sa valeur numérique soit finie, sur notre échelle conventionnelle des températures, c'est en fait une grandeur conceptuellement infinie.

Cinquante ans plus tard, le même problème a resurgi avec la vitesse de la lumière. Elle n'est pas atteignable par un objet massif, un avion, un électron, elle n'est donc pas dépassable. Parce que nous employons des instruments de mesure et des unités contingentes, nous lui trouvons une valeur finie. Mais en vérité c'est un infini. Il en va de même pour l'âge de l'univers : on peut dire simultanément que l'univers a 20 milliards d'années, c'est une mesure conventionnelle, et dire que son âge

11. John Maddox, in *Nature*, 10 août 1989, p. 425.

12. Jean-Marc Levy-Leblond, in *American Journal of Physics*, février 1990.

est infini. Pour bien comprendre la situation, remontons sur la tour de Pise, imaginons que la terre soit plate. Si nous regardons cette plaine infinie nous pouvons percevoir des objets jusqu'à l'horizon. Il n'y a rien qui soit plus haut que l'horizon. Or l'horizon est exactement à 90 degrés de la verticale, il est donc repéré par un angle parfaitement fini. Et cet horizon, nous le voyons, c'est une ligne absolument définie. Alors pourquoi n'y a-t-il rien au-dessus de l'horizon ? Pour les mêmes raisons qu'il n'y a rien au-delà du *Big Bang* : cet horizon, vous avez beau le voir et le repérer, il est en réalité à l'infini. Il n'y a rien avant le *Big Bang*, parce que cet instant n'a jamais eu lieu.

C'est la signification profonde, conceptuelle, de la théorie, celle qui manquait à Einstein pour qu'il évite d'introduire sa « constante cosmologique ».

Je tire le deuxième exemple d'une polémique récente au sujet de la publication par Jacques Benveniste, en 1988, de son article sur « La mémoire de l'eau¹³ ». Certains ont critiqué aussi bien le scientifique que la revue *Nature*, l'un pour avoir proposé, l'autre pour avoir accepté de publier la constatation d'un « fait » brut. D'autres laboratoires, était-il affirmé, avaient eu l'occasion de constater des faits de ce genre, mais tous se sont abstenus de publier, ne disposant pas et ne pouvant imaginer de théories plausibles capables de donner sens à un tel fait. Il n'est pas, ici, question de savoir si le « fait » en question est ou non un artefact, mais de constater que la notion de « fait imprégné de théorie¹⁴ » semble n'avoir plus aujourd'hui le statut d'énoncé polémique à l'encontre de la tradition empirique. Seule une théorie peut défier une théorie¹⁵.

L'impuissance du fait tend désormais à prendre valeur de règle. Les scientifiques ne traitent pas de façon égale tous les faits. Il y aurait les « bons » faits, ceux qu'une théorie plausible autorise.

L'empirisme est mort, certes, mais avec lui c'est peut-être ce qu'il pouvait conserver de puissance subversive qui sera bientôt, non plus du fait des

13. Jacques Benveniste, « Dégranulation des basophiles humains induite par de très hautes dilutions d'un antisérum anti-IgE », in *Nature*, vol. 333, 30 juin 1988, p. 816-818.

14. Isabelle Stengers et Judith Schlanger, *Les concepts scientifiques*, Paris, Éditions la Découverte, 1989, p. 9.

15. *Ibid.*

mœurs, mais par les lois explicites de la cité scientifique, contraint de disparaître¹⁶.

Le fait brut proposé par Jacques Benveniste choquait John Maddox, le directeur du journal *Nature*. En deux mots, on peut résumer ce « fait » ainsi : à des dilutions extrêmes telles que les molécules d'un anti-sérum Anti IgE ont disparu des tubes à essais, ne laissant que de l'eau, Jacques Benveniste semble avoir obtenu le phénomène de dégranulation de cellules appelées basophiles. Aussi John Maddox pose-t-il la question à Benveniste d'une façon radicale : comment comprenez vous ce « fait » ? N'avez-vous pas une théorie pour ce fait, pour que nous puissions l'accepter ? Benveniste, qui est biologiste et expérimentateur, répond d'une façon provocatrice par une métaphore : c'est « la mémoire de l'eau ». Par ce terme poétique il sous-entend que l'eau garderait la mémoire du passage des cellules et poursuivrait leurs effets.

La situation semble être celle-ci : d'une part, nous sommes en présence d'un fait ou d'une série de faits. Leur fragilité en tant qu'énoncés d'observations n'est plus à démontrer, ils sont faillibles. D'autre part, ces énoncés d'observations sont rattachés à une métaphore, « la mémoire de l'eau ». Ce terme poétique ajoute un élément de fragilité à cet édifice aujourd'hui sur le fil. D'un côté, nous avons compris qu'il est problématique de faire la preuve par la nature, de l'autre, il semble que le destin de ce fragile édifice soit lié au destin de cette métaphore.

De la métaphore au concept

L'intuition vient parfois, sous les espèces de la métaphore, précéder ce qui aura l'éventuel destin d'un concept scientifique. Je me réfère ici au travail d'Isabelle Stengers¹⁷ sur la propagation des concepts. Pour faire le lien entre une métaphore et un concept scientifique, Isabelle Stengers fait référence à la notion de propagation. Le terme désigne un phénomène naturel mais aussi un phénomène social : propagation d'une épidémie, de la chaleur, d'une idée, ou d'une mode. La « propagation », au sens de phénomène naturel, peut fonctionner comme la diffusion de la chaleur. Le phénomène se propage d'une région chaude à une région

16. Isabelle Stengers et Judith Schlanger, *Les concepts...*, op. cit., p. 9.

17. Isabelle Stengers (direction), *D'une science à l'autre. Des concepts nomades*, Paris, Seuil, Science ouverte, octobre 1987, p. 9-26.

froide. Il se perpétue tant que la différence existe, puis le phénomène de diffusion s'éteint. Par contre, dans le cas de la propagation d'une épidémie, nous retrouvons des acteurs naturels, bactérie, virus, le phénomène ne s'épuise pas. Tout vivant infecté devient lui-même centre de propagation. Processus qui se régénère à mesure qu'il se produit.

On peut retrouver certains traits de ce contraste entre « propagation » au sens de diffusion et « propagation » au sens d'épidémie dans l'usage distinct des termes « métaphore » et « concept ». L'usage de la métaphore maintient la mémoire de son origine. Isabelle Stengers prend l'exemple du « jardin aux sentiers qui bifurquent¹⁸ » de Borges, une parabole de la coexistence proliférante des futurs possibles :

Le temps bifurque perpétuellement vers des futurs innombrables. Dans l'un d'entre eux, je suis votre ennemi.

Valeur métaphorique de ce mot bifurcation. « La bifurcation » va être une métaphore qualifiant les points d'hésitation, où un mot, un geste, peut décider entre deux histoires.

Mais un autre événement marque l'histoire du mot « bifurcation ». « Bifurcation » appartient désormais au langage des mathématiques et de la physique. Il désigne un branchement dans un espace, mais il s'agit de l'espace des solutions possibles d'une équation. Et dans la bouche des physiciens et des mathématiciens, il ne s'agit plus d'une métaphore, mais d'un concept à propos duquel des théories se construisent. « Je travaille à la théorie des bifurcations », dira un chercheur, qui n'est plus du tout conscient que ce mot a été prélevé dans le langage courant. C'est la vocation d'un concept scientifique que de pouvoir être pensé comme « pur », détaché du langage courant, se définissant à partir du formalisme de la science qu'il organise. La propagation d'un concept scientifique devrait être celle du type d'une épidémie. Chaque domaine « infecté » pourra prétendre à son autonomie et pourra devenir pour son propre compte une source par rapport à d'autres opérations de propagation.

C'est ce qui est arrivé à la notion de « programme ». Le mot « programme », au sens informatique du terme, est autonome par rapport au sens usuel du terme (ce qui est écrit à l'avance, organisé, prévu, etc.). Programme est devenu un concept central en biologie moléculaire, l'autonomie a, là aussi, été conquise. Gravité, relativité, intelligence artificielle, bifurcation, programme sont des métaphores qui ont fait leur

18. Isabelle Stengers (direction), *D'une science à l'autre...*, op. cit.

chemin. Elles ont aujourd'hui acquis le statut de concept scientifique. Non parce qu'elles ont levé le voile sur des vérités universelles, mais parce qu'elles ont été confrontées à l'évidence de leur « adéquation au champ qu'elles organisent¹⁹ ». Leur statut de concept scientifique correspond à la reconnaissance d'un droit conquis. Il est consensuel. Leur signification d'origine – gravité, programme, bifurcation – a été oubliée. En perdant sa connotation littéraire ou poétique, ce terme a gagné son autonomie pour ne plus évoquer que le champ des lois de la physique mathématique.

Qu'en est-il de la « mémoire de l'eau » ? Quelle que soit la valeur et les aléas de l'expérimentation elle-même, nul ne peut dire aujourd'hui quel sera le destin de cette métaphore. Peut-être ne s'agit-il que d'une extrapolation induite, et on soulignera alors les intérêts en jeu (justification de l'homéopathie, intérêts financiers...), la métaphore gardera son statut poétique de formule qui a fait rêver. Ou bien le champ d'exploration va trouver une fécondité par rebonds, source de connexions nouvelles dont l'autonomie fera oublier le sens poétique initial de « mémoire de l'eau » : c'est alors que l'adéquation de l'image première au champ d'investigation nouveau en aura fait, dans le consensus, un concept scientifique.

19. Isabelle Stengers (direction), *D'une science à l'autre...*, op. cit., p. 26.

Lecture

Alain de Libera *Penser au Moyen Âge**

Georges Zimra

LE titre de l'ouvrage d'Alain de Libera fait d'emblée montre d'une délicate ambiguïté : il interroge ce qu'a pu être *Penser au Moyen Âge*, mais résonne aussi bien comme un avertissement : le Moyen Âge, « de temps à autre nous ferions bien de nous en souvenir, en un mot : d'y penser ». Ce n'est pas un temps si lointain et reculé, tant les questions qui animaient cette époque font retour dans notre modernité au point aveugle de notre culture.

Et d'abord quelle place pour le religieux dans une société laïque ? A l'évidence, reconnaître dans l'autre notre part d'altérité, lui faire place, l'accueillir. Reconnaître notre dette envers une tradition philosophique largement véhiculée par l'islam. Les théologiens du XIII^e siècle, comme Albert le Grand ou saint Thomas d'Aquin savaient ce qu'ils devaient aux arguments théologico-philosophiques des penseurs arabes, ainsi qu'à Maïmonide, penseur juif du XII^e siècle.

Des pans entiers de la philosophie médiévale restent ensevelis. On peut dresser ainsi des catalogues de « maîtres sans œuvres » et « d'œuvres sans maîtres ». Textes ignorés, méconnus, anonymes. Le premier travail du médiéviste, écrit l'auteur, est celui de copiste. Établir une version critique des textes, les identifier, les éditer ; le travail de médiéviste ne consiste pas à fournir une énième interprétation du Moyen Âge (encore que les études sur cette période restent rares), mais à faire discuter les textes, les opposer, les confronter, en un mot, lire. Le retour effectué n'est pas simple retour au texte, car le texte excède le texte, il s'agit plus d'un « retour de » que d'un « retour à ». Ainsi l'auteur interroge-t-il ce qui hante notre modernité : l'affaire du tchador, ou le duel

* Paris, Seuil, coll. « Chemins de pensée », 1991.

Tapie-Le Pen qui marquent, à leur façon, le retour de ce qui fut déjà d'actualité dans ce faussement déjà lointain Moyen Âge.

Alain de Libera définit son travail comme un ouvrage d'histoire de la philosophie, opposé en cela à celui de Jacques Le Goff (*Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1985) de sociologie historique. L'auteur travaille sur les discours, les croyances, les manières de vivre, de penser, sur une éthique à partir de laquelle il tente de dégager le projet philosophique dont la figure centrale est *l'intellectuel*. C'est au XIII^e et XIV^e siècle qu'émerge cette figure de l'intellectuel, au moment même où la totalité de l'œuvre d'Aristote est traduite (traduction qui doit beaucoup aux péripatéticiens arabes). L'idéal philosophique est alors dans la contemplation philosophique. Dante a exalté la noblesse de l'intellectuel en la plaçant au-dessus de celle du sang et des titres. La noblesse descend en certains hommes « de souveraine et spirituelle vertu ». Le philosophe se devait de vivre selon un égoïsme vertueux, identifié au meilleur de lui-même, à la pensée, à l'intellect. Cet égoïsme vertueux réunissait maîtres et élèves dans une relation d'amitié, de chasteté, d'ascétisme. Cet éloge de la chasteté est aussi l'éloge d'une nouvelle manière d'aimer que le mariage n'autorise pas car il est entravé par les freins et les liens de l'amour légitime. En effet, comment s'occuper d'une épouse et de la philosophie ? Socrate déjà y échouait. Il faut par conséquent préférer la liberté, car pour l'amour il y a mieux que l'épouse : l'amie, la concubine, la putain. Le mariage est défini comme un interrupteur de pensée.

Cet ascétisme heureux procure la félicité mentale avec la contemplation philosophique. Mais cela a conduit à une sortie de la philosophie hors de l'Université. Les philosophes se mettent à parler vulgaire, ils diffusent la philosophie *extra muros* aux laïcs et aux non-lettrés. La philosophie se déprofessionnalise, elle touche à de nouvelles couches de la population. On imagine ce qu'une telle « sortie » a de subversif au regard de l'Église. Celle-ci redoutait au plus haut point toute reviviscence de la morale des philosophes grecs. Le danger pour elle était de céder le pas à la philosophie, passant ainsi de la figure idéalisée de la Vierge à celle de la philosophie. Il s'opérait un déplacement « des prédicats de la sagesse chrétienne sur la philosophie ». De sorte qu'un mauvais philosophe pouvait néanmoins faire un bon chrétien. Dans « cette contrebande textuelle » la réaction de l'Église ne se fait pas attendre. Étienne Tempier, évêque de Paris, interdit le 7 mars 1277 l'enseignement de 219 thèses. Mais cette censure massive à la fois

cache et montre une vérité. Faire et défaire un texte, ceci articule et ordonne un autre texte où se poursuit, à travers la pensée du censeur, la vérité du texte censuré. De sorte que le censeur est animé à la fois par les idées qu'il prête aux autres, et par celles qui le font agir. Une pensée se poursuit, là même où il était question de la réprimer, de la freiner. Alain de Libera propose alors de considérer la censure comme un « opérateur historique » qui transforme un « énoncé en thèse ». Par conséquent, et de ce point de vue, ladite censure a été une méthode de propagation et de diffusion de la philosophie médiévale.

Ce que vise la censure est une certaine conception du savoir. L'homme, pour l'Église, n'est pas propriétaire du savoir, il en est seulement le dépositaire, l'usufruitier. Ce qui a été donné par la Grâce peut être repris. On a vu ainsi les maîtres les plus illustres, tel Simon de Tournai, sombrer dans l'imbécillité après avoir blasphémé. L'homme n'a pas à s'approprier la pensée.

Mais à suivre Alain de Libera, la figure de maître Eckhart retient particulièrement notre attention, dans le bouleversement qu'elle opère dans l'ordre de la pensée. Il n'est pas question pour lui de soumettre les béguines et de « les plier à la loi des Pères ». Il renonce à sa position institutionnelle d'encadrement et d'endoctrinement, fasciné par ce non savoir des femmes ; celles-ci, libres de toutes entraves institutionnelles, de toute autorité, de tout saint fondateur, pouvaient poursuivre leur travail et leur vie normalement. Soustraites à l'Église, à leurs pères, à leurs futurs époux, elles seront condamnées et persécutées en raison du danger qu'elles font courir à l'Église. Maître Eckhart leur restitue ainsi à travers sa parole un savoir qu'elles ignoraient ; « il met le sacré sous le pied du profane, et la théologie au service de la philosophie ». Il sera mis en accusation par l'Église parce qu'il a « voulu savoir plus qu'il ne convenait » et a exposé sa doctrine devant « le vulgaire crédule ».

La production d'un tel savoir modifie les relations entre le maître et les élèves. Il y a inversion du rapport maître-élève avec les frères et les sœurs du libre esprit, c'est le maître qui est enseigné. Sœur Katrei conduit l'entretien : « Sais-tu ce qu'est le néant ? » Le néant n'est rien « que corruptibles choses », répond le confesseur. Katrei lui rétorque en lui disant qu'il faut s'anéantir au-dessous de soi-même, de toute créature, de manière à ne rien éprouver, et laisser agir Dieu. Cette apologie du détachement, de l'anéantissement, dépasse la doctrine des pères de l'Église, et opère une nouvelle bascule, un renversement d'une

position d'égoïsme vertueux à un effacement de l'*ego*. C'est dans ce paradoxe que « réside la véritable dimension sociale et philosophique du phénomène intellectuel médiéval ».

Cette inversion des positions respectives du maître et de l'élève est aussi inversion des rapports qui régissent l'homme et la femme. Elle ouvre sur l'expérience mystique comme expérience subjective, ineffable, indicible, là où s'exerce... la jouissance de l'Autre ?

Étude

L'« abandon » de la théorie de la séduction chez Freud

Guy Le Gaufey

Première partie*

1.1. La formation de la conviction étiologique

S'il est un poncif qui a lourdement grevé la pratique de plusieurs générations de freudiens autant que la qualité de la vulgarisation qu'ils en ont donnée, c'est bien l'idée selon laquelle, jusqu'au 21 septembre 1897 (les lettres à Fliess en témoignent), Freud aurait patiemment découvert une étiologie spécifique de l'hystérie et soudain, éclairé par on ne sait quelle grâce sur ce chemin de Damas, il aurait réalisé l'étendue de son erreur : les récits des patients faisant obstinément état de scènes de séduction au cours de la petite enfance ne devaient pas être compris comme des souvenirs de scènes ayant réellement existé (ouf !), mais bien comme des fantasmes, construits le plus souvent après la césure décisive de la puberté sur des « émotions » sexuelles infantiles essentiellement masturbatoires. Libérés du procès qui planait au-dessus d'eux, les pères, éducateurs et domestiques de tout poil sortent du prétoire la tête haute, tandis que s'introduit la fée du logis psychanalytique : la réalité psychique. Cette image d'Épinal a gauchi, non seulement la plupart des lectures de Freud pendant des décennies, mais, plus grave, elle a conduit à produire des générations d'analystes se prenant pour des techniciens spécialistes de ladite « réalité psychique », grands

* Cette étude comporte deux parties. La deuxième sera publiée dans le prochain numéro.

amateurs de théorie de la libido, d'instances psychiques, de métapsychologie, etc., mais n'entretenant plus un très vif souci vis-à-vis de ce que Freud avait pu chercher à toucher dans son revirement.

Il faut dire que l'affaire est fort complexe, et n'avait de plus presque aucune chance d'être proprement établie avant que ne paraisse la correspondance Freud-Fliess, éditée seulement en 1951 (et encore ! de manière incroyablement censurée, on va bientôt y revenir). Les écrits de Freud sur la question, ses mises au point ultérieures ont beaucoup fait pour cette simplification abusive qui découpe un avant (théorie de la séduction) où la psychanalyse comme telle est dite n'exister pas, et un après (comprenant tout à la fois les notions de fantasme, d'après coup, de complexe d'Œdipe et de réalité psychique) où la psychanalyse serait enfin apparue, pour ne plus faire que croître et embellir. Comme exemple de ce genre de texte (il y a en plusieurs tout au long de l'œuvre de Freud, à des périodes fort différentes), je choisis un peu arbitrairement, pour donner le ton de Freud en 1914 sur la question, sa présentation de la chose dans « Histoire du mouvement psychanalytique¹ ». Voici cette longue citation :

Nous avons une acquisition du même genre, bien que beaucoup plus tardive, dans la conception de la sexualité infantile, dont il n'avait pas été question pendant les premières années de recherche tâtonnante. Le seul fait qu'on avait constaté tout d'abord, c'était qu'il fallait voir dans les expériences psychiques actuelles des effets du passé. Mais « le chercheur trouvait souvent plus qu'il ne voulait trouver » (*der Sucher fand oft mehr, als er zu finden wünschte*). On se laissait entraîner vers des époques de plus en plus reculées du passé et on crut, à un moment donné, pouvoir s'arrêter à la puberté, c'est-à-dire à l'époque du réveil traditionnel des tendances sexuelles. Mais cet espoir fut vain, car en suivant les traces, on se trouva amené au-delà de cette époque, jusqu'à l'enfance, et même aux premières années de celle-ci. Chemin faisant, on se trouva dans la nécessité de surmonter une erreur qui aurait pu devenir fatale à cette jeune recherche. Sous l'influence de la théorie traumatique de l'hystérie qui se rattache à l'enseignement de Charcot, on n'était que trop disposé à attribuer une réalité et une signification étiologiques aux récits dans lesquels les malades faisaient remonter leurs symptômes à des expériences sexuelles qu'ils avaient subi passivement au cours des premières

1. En allemand : *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung*, Fischer Verlag, 1971, p. 153. En français : *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Payot, date inavouée, traduction de Jankélévitch, ici retouchée.

années de leur enfance, autrement dit à ce que nous appellerions vulgairement le « détournement de mineurs ». Et lorsqu'on se vit obligé de renoncer à cette étiole, à cause de son invraisemblance et de sa contradiction avec des faits solidement établis, le résultat immédiat fut un état de complète perplexité. L'analyse avait conduit par un chemin correct jusqu'à de tels traumatismes sexuels infantiles, et néanmoins ceux-ci étaient faux (*Die Analyse hatte auf korrektem Wege bis zu solchen infantilen Sexualtraumen geführt, und doch waren diese unwahr*). On avait donc perdu le sol de la réalité (*Man hatte also den Boden der Realität verloren*). J'aurais alors volontiers fait le sacrifice de tout le travail que j'avais accompli, comme l'avait fait mon vénéré prédécesseur Breuer à la suite de son indésirable découverte. Si je ne l'ai pas fait, ce fut sans doute parce que je n'avais pas le choix, que je ne pouvais m'engager dans aucune autre direction. Je me suis finalement dit qu'on n'avait pas le droit de se laisser décourager parce que les espoirs qu'on concevait ne s'étaient pas réalisés ; qu'il fallait plutôt soumettre à une révision ces espoirs eux-mêmes. Lorsque les hystériques rattachent leurs symptômes à des traumatismes inventés, le fait nouveau consiste précisément en ce qu'ils imaginent (*phantasieren*) ces scènes, et que la réalité psychique (*psychische Realität*) exige d'être appréciée à côté (*neben*) de la pratique (*praktischen Realität*). Je ne tardai pas à en conclure que ces fantaisies (*Phantasien*) étaient destinées à recouvrir l'activité auto-érotique de la première enfance, à l'entourer d'une certaine auréole, à l'élever à un niveau supérieur. Et une fois cette constatation faite, je vis la vie sexuelle de l'enfant se dérouler devant moi dans toute son ampleur.

On admirera, au passage, la précision chirurgicale de l'écriture : avant le revirement, c'est « on » (*Man*), le sujet indéfini, sujet de la « recherche tâtonnante » ; après, c'est « je » (*Ich*) qui vient, en première personne, dire ce que ça lui a coûté. De même, on appréciera le formidable coup de pied d'âne au « vénéré Breuer » (détesté dès les années 1895 pour n'avoir pas voulu suivre Freud dans ses idées sur l'étiologie sexuelle des névroses), accusé avec des fleurs d'avoir jeté le bébé avec l'eau du bain puisque l'« indésirable découverte » n'avait été autre que celle du transfert, ce transfert d'Anna O. devant lequel le vénéré Breuer n'avait pas hésité... à prendre ses jambes à son cou. C'est donc au titre d'une sorte de courage moral que Freud dit avoir passé le cap de la perplexité (*Ratlosigkeit*), mais nous aurons plus d'une fois l'occasion de revenir sur la phrase-pivot de ce texte, l'endroit même où le « on » va céder la place au « je » : « On avait donc perdu le sol de la réalité », et ce du fait d'un dilemme dans lequel aucun des deux termes ne pouvait l'emporter sur l'autre. Oui, l'analyse avait bien suivi un chemin

correct en découvrant ces traumatismes sexuels infantiles, et oui, ces mêmes traumatismes sexuels infantiles ne pouvaient être indéfiniment reconnus comme de simples souvenirs de scènes effectives. C'est parce que Freud tient ces deux vérités contradictoires pour également recevables que le « sol de la réalité » se dérobe. Il est très important de remarquer déjà que ce sol ne disparaît pas seulement parce que les scènes en question ne reposeraient pas sur lui, mais parce que, cela étant, tout le trajet qui a conduit à supposer l'existence de telles scènes perdrait son sens, alors même qu'il n'est pas question de l'abandonner. C'est là le point décisif, que la traduction de Jankélévitch rate distraitemment en lisant : « L'analyse qui avait conduit à ces traumatismes sexuels infantiles aurait-elle donc suivi un chemin incorrect, puisque ces traumatismes se sont révélés dépourvus de tout fondement réel ? » Non. Freud n'est pas interrogatif sur la qualité du chemin, il continue de poser comme « correct » ce qui a conduit aux scènes ; et ce qui l'émeut, ce qui lui fait perdre le sol de la réalité, c'est : comment un « chemin correct » peut-il conduire à des aberrations ? Le décisif, c'est bien le *doch* (cependant, tout de même, néanmoins) par lequel Freud se trouve confronté à un problème de consistance logique : le sol de la réalité se dérobe quand le tissu de la rationalité en prend un coup, quand un chemin de raisonnement correct conduit à des absurdités. Le faux peut, parfois, conduire au vrai. C'est tant mieux quand ça arrive. Mais le vrai ne peut conduire au faux sans que soit mise en péril la possibilité même de penser puisque alors plus aucune implication logique n'est tenable. Il y a péril précisément parce que Freud, au contraire de Breuer, entend bien ne pas abandonner un iota de ce que lui a apporté le chemin correct de l'analyse, à savoir les dires des patients faisant état des *infantilen Sexualtraumen*. Et c'est pour sauver ça qu'il sort le « fait nouveau » (*die neue Tatsache*), la réalité psychique, qu'il s'agit d'apprécier... à côté (*neben*) de la réalité pratique. Ce *neben* vaut d'être lu ; très vite, on lui a préféré un *anstatt zu*, un « à la place de ». A la place de la réalité pratique, matérielle, effective (on le verra, les qualificatifs varient chez Freud), là où celle-ci fait défaut, eh bien il y a une « autre » réalité : la psychique. La continuité de la déduction, un moment menacée, est entièrement restaurée, au prix de cette découverte digne d'un Schliemann : une nouvelle réalité ! N'hésitons pas à dire immédiatement que cette nouvelle réalité mettra environ une quinzaine d'années à trouver elle-même un fondement correct, qui ne sera autre que le meurtre du

père. Mais ce coup d'œil vers l'avenir donné, il nous faut maintenant aller voir de plus près les éléments en jeu dans le revirement de 1897.

Sur ce chapitre qui a donné lieu à nombre de commentaires, on n'aura pas ici le souci d'innover, de ré-établir patiemment la série des événements², mais seulement de planter proprement le décor qui allait être appelé au bouleversement qu'on a dit.

D'abord, il vaudrait mieux ne pas oublier ce qui, vu d'aujourd'hui, peut paraître n'avoir été qu'un détail, mais qui pour notre affaire ne l'est certainement pas : l'intérêt de Freud, en tant que médecin, pour les enfants. En février 1886 (et en dépit du fait qu'il dit alors se languir pour sa fiancée Martha), quand il part de Paris après avoir suivi pendant quelques mois l'enseignement de Charcot, il ne va pas directement à Vienne : il passe par Berlin, dans le service du Pr Adolf Baginski, où il reste plusieurs semaines pour, nous dit Jones³ « acquérir une connaissance plus approfondie des maladies infantiles ». Il est vrai que ses projets de mariage l'avaient conduit à vouloir s'installer comme médecin, abandonnant la carrière de chercheur à laquelle il se destinait primitivement, et qu'une telle installation requiert de larges compétences à travers toutes les couches d'âge. Mais surtout, il tenait à se former en pédiatrie pour occuper le poste que le pédiatre Max Kassowitz lui avait offert, avant même son départ pour Paris, dans le service de neurologie de l'Institut public de pédiatrie de Vienne, poste que Freud occupa jusqu'en 1896. Il y était présent trois fois par semaine, plusieurs heures à chaque fois, et il faut donc le créditer, dès le départ, d'une solide expérience clinique, évidemment dans la spécialité où il œuvrait, la neurologie pédiatrique mais, plus généralement, vis-à-vis de la luxuriante pathologie infantile. On oublie trop souvent ce poste initial de Freud, qui ne fut pas seulement alimentaire.

L'important reste, bien sûr, le passage chez Charcot où l'hystérie était comme nulle part ailleurs sur le devant de la scène, mais plus encore : elle était là traitée comme une maladie et relevait donc d'une étiologie qui reposait essentiellement sur la fameuse « lésion dynamique ». Le schéma d'intégration de l'hystérie dans le cadre d'un savoir médical et, plus étroitement encore, dans celui de la rationalité d'alors, tenait

2. Sur ce sujet, c'est évidemment F. Sulloway, *Freud biologiste de l'esprit*, Paris, Fayard, 1981, qu'il faut lire. Avec son souci de déconstruire le « mythe du héros », Sulloway éclaire très correctement cette période délicate.

3. E. Jones, *La vie et l'œuvre de S. Freud*, Paris, PUF, 1970, t. 1, p. 233.

d'abord à ce fil : la recherche et l'établissement d'une *causalité* en bonne et due forme.

Dans le texte cité de 1914, Charcot est encore mis à contribution comme celui qui autorisait le passage direct du dire des patient(e)s à la réalité historique des scènes. Mais de fait, dans les années 1892-1897 où Freud forge sa théorie de la séduction, la chose est bien plus complexe qu'un passage de la sorte du dire aux faits. Freud avait en effet pris ses distances vis-à-vis de l'idée de base de Charcot selon laquelle l'attaque hystérique trouvait son étiologie dans une lésion fonctionnelle, sorte de lésion momentanée inobservable à l'étude anatomo-pathologique.

Dès 1888 – quasiment donc à son retour de Paris – il avait entrepris d'écrire un texte « Quelques considérations pour une étude des paralysies motrices organiques et hystériques⁴ », texte qui ne devait être publié qu'en 1893 (en français alors, dans les *Archives de neurologie*), et dans lequel il remarquait avec force à quel point la paralysie hystérique se montrait indépendante et même ignorante de l'anatomie du système nerveux, alors qu'elle était toujours en rapport direct avec le fonctionnement de la langue et le jeu habituel des significations. Quand, dans la paralysie organique, « il existe toujours une raison tirée de l'anatomie⁵ », l'hystérie, elle, se comporte dans ses paralysies et autres manifestations comme si l'anatomie n'existait pas, ou comme si elle n'en avait nulle connaissance⁶. La révérence à Charcot impose alors à Freud de ne pas abandonner purement et simplement l'expression « lésion fonctionnelle ou dynamique », mais à la fin de cet article il ne peut faire moins que d'en donner une définition de son cru dans laquelle, grâce à un appui momentané pris sur Janet, il aboutit à un résultat assez éloigné de la théorie de Charcot⁷ : « la lésion serait donc l'abolition de l'accessibilité associative de la conception du bras » (dans le cas d'une paralysie hystérique du bras).

Sans entrer ici dans le détail de son premier ouvrage d'importance, *Zur Auffassung der Aphasien* (1891), on peut savoir qu'en ce début des années 1890, le fait associatif qui lie entre elles des représentations de mots (les *Wortvorstellungen* font déjà partie de son vocabulaire) est

4. En français dans S. Freud, *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1984, p. 45.

5. *Ibid.*, p. 54.

6. *Ibid.*, p. 55.

7. Pour plus de précision sur cette question épineuse de la lésion entre Charcot et Freud, voir J. Allouch, *Lettre pour lettre*, Toulouse, Érès, 1984, chapitre II : « L'hystérique en somme », p. 47-70.

considéré par Freud comme décisif, non seulement dans certains types d'aphasie, mais plus généralement comme élément de base de la vie psychique, ultramanifeste dans la symptomatologie hystérique qu'il étudie alors en compagnie de Breuer.

Publiée également en 1893, la contribution préliminaire aux *Études sur l'hystérie*, « Sur le mécanisme psychique des phénomènes hystériques » n'a plus les mêmes soucis vis-à-vis de Charcot et dit alors les choses beaucoup plus en clair ; c'est là qu'on trouve déjà la célèbre formule selon laquelle « c'est de réminiscences surtout que souffre l'hystérique », et c'est donc là aussi que se précise la notion de trauma liée à celle de « non-abréaction ». Le trauma ne se réduira plus à un « trop » d'excitation, mesuré à on ne sait quelle aune, mais ce trop dépendra désormais du fait que l'émotion, l'affect n'ayant pu trouver d'exutoire sur-le-champ, la quantité en excès, non libérée par un quelconque acte, va envahir d'autres représentations connexes, et ce en fonction d'associations parfois fort anodines du point de vue du « choc » lui-même. Le schéma général du trauma freudien est donc en place avant même que la notion d'après coup soit clairement établie, et peut être résumé comme suit : il y a eu une scène qui, quelle qu'elle soit, a déclenché beaucoup d'affect ; pour des raisons qui restent à préciser en chaque cas, cet affect n'a pu être « abrégé », n'a pu être évacué d'une façon ou d'une autre, et s'est donc propagé à d'autres représentations connexes. *De plus*, une certaine amnésie est tombée sur le souvenir de la scène initiale, de sorte que ce souvenir ne peut généralement pas être remémoré directement et simplement par le sujet, qui n'a accès qu'aux représentations connexes lesquelles, à elles seules, restent incapables d'expliquer le symptôme apparent. Pour restaurer le tissu sans faille de la causalité, il faut que l'hypnose par exemple redonne accès à la scène initiale, qu'alors l'abréaction redevienne possible⁸, entraînant la spectaculaire chute du symptôme. Cette dernière surgit comme la preuve éclatante qu'en touchant à nouveau au souvenir de la scène initiale, on a retrouvé la « relation causale » qui conduit du traumatisme psychique (entendu comme on vient de le voir) au phénomène hystérique, relation

8. Moyennant évidemment ce nécessaire ajout, lourd de conséquences : « Mais l'être humain trouve dans le langage un équivalent de l'acte, équivalent grâce auquel l'affect peut être "abrégé" à peu près de la même façon. » In S. Freud, J. Breuer, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1973, p. 5.

assez solide aux yeux de Freud pour justifier, par extension de la notion de névrose traumatique, l'appellation d'« hystérie traumatique ».

Le point délicat dans ces considérations assez subtiles, mais remarquablement étayées du point de vue clinique, c'est la question de l'amnésie. Pourquoi la capacité de remémoration n'est-elle pas à elle seule à même de remonter jusqu'au souvenir de la scène initiale ? Pour répondre à cette redoutable question, Freud est nécessairement conduit à échafauder toute une série d'hypothèses, fortement concaténées les unes aux autres, et qui donnent lieu dans les dernières semaines de l'année 1893 à un texte intitulé « Les psychonévroses de défense⁹ », texte adressé à Fliess le 30 janvier 1894 et publié le 15 mai et le 1^{er} juin de la même année dans le *Neurologisches Zentralblatt*.

Partant de l'idée de Janet, mais en la modifiant profondément, Freud distingue trois possibilités pour rendre compte de ce genre de rupture dans le souvenir conscient :

1.— d'abord celle qui revient à Breuer, les « états hypnoïdes » qui se caractérisent effectivement par le fait que « les représentations qui émergent dans les états hypnoïdes sont coupées de la communication associative avec le reste de la conscience » ;

2.— une autre forme qu'il dit avoir lui-même souvent rencontrée où « le clivage du contenu de la conscience est la conséquence d'un acte de volonté du malade » : il s'agit là à proprement parler de ce que Freud baptise l'hystérie « de défense » où une ou plusieurs représentations sont coupées des autres pour cause d'« inconciliabilité » ;

3.— une troisième possibilité, que Freud ne fait que mentionner dans le texte, celle où « l'excitation traumatique ne s'est pas produite » : étrange possibilité qu'on retrouvera plus tard des hystéries dites alors « de rétention ».

La « défense » (qui plus tard s'appellera « refoulement » – *Verdrängung*) vise donc à scinder le puissant affect de sa représentation dite « traumatique », lequel affect, dans le cadre général de l'hystérie, se trouve *converti* dans des innervations motrices ou sensorielles qui causent, elles, directement, les symptômes. Dans ce schéma général d'explication des manifestations hystériques, schéma complexe, certes, mais remarquablement articulé sur les données cliniques, un point reste encore relativement obscur : quelles sont donc ces scènes dites, du fait du fonctionnement qu'on vient de voir, « traumatiques » ?

9. Cf. S. Freud, *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 1.

Évidemment, l'insistance de la question sexuelle ne faisait aucun doute pour Freud depuis longtemps déjà. Mais il y a toujours loin du repérage d'une constante à l'affirmation d'une étiologie spécifique. C'est principalement dans le courant de l'année 1896 qu'à travers différentes communications et publications il fait état de ses convictions à ce sujet.

Toujours soucieux en ces années de publier en français, il fait paraître fin 1895 dans cette langue « Obsessions et phobies¹⁰ » et surtout « L'hérédité et l'étiologie des névroses » où il affirme sans ambages :

[...] la cause spécifique de l'hystérie [...] est bien un souvenir qui se rapporte à la vie sexuelle, mais qui offre deux caractères de la dernière importance. L'événement duquel le sujet a gardé le souvenir inconscient est une *expérience précoce de rapports sexuels avec irritation véritable des parties génitales, suite d'abus sexuels pratiqués par une autre personne* et la période de la vie qui renferme cet événement funeste est la *première jeunesse*¹¹ [...].

Il résume immédiatement son propos : « *Expérience de passivité sexuelle avant la puberté* : telle est donc l'étiologie de l'hystérie. » Difficile de faire plus clair. Il réédite ces affirmations dans sa conférence du 2 mai 1896 à la Société viennoise de psychiatrie et de neurologie, conférence dont il s'est par la suite si souvent plaint quant à l'accueil qui lui aurait été réservé, lequel semble avoir été réservé en effet, mais rien de plus. C'était évidemment trop peu pour Freud que la correspondance avec Fliess, à son acmé en ce temps-là, montre très sûr de son fait.

Tout ceci n'est qu'un rapide rappel de la situation intellectuelle de Freud dans ces années 1896-1897 : il a accumulé un nombre impressionnant de données articulées dans un système théorique en évolution, certes, mais remarquablement consistant, au cœur desquelles se situe désormais l'affirmation étiologique sur laquelle nous venons de déboucher : dans tous les cas d'hystérie, nous aboutissons à un souvenir traumatique au sens défini ci-dessus ; dans sa conférence devant le public viennois, Freud n'aligne pas moins de dix-huit cas et, sur ces dix-huit, tous témoignent de l'existence de ce genre de souvenir. C'est à cet endroit que se situe le saut de la théorie de la séduction, et Freud ne l'ignore pas puisqu'il discute longuement la légitimité qu'il peut y avoir à passer des récits des patients à la réalité des scènes que le souvenir aurait fixée. Il prend d'abord la précaution de se défendre de toute

10. Cf. S. Freud, *Névrose, psychose...*, *op. cit.*, p. 39.

11. *Ibid.*, p. 55 (italiques de Freud).

accusation de suggestion à ce sujet ; sa plus intime défense, il la trouve encore dans la correspondance avec Fliess, dans la lettre du 12 décembre 1897 (nous aurons l'occasion de revenir longuement sur cette lettre, de trois mois postérieure à son fameux « abandon » de la théorie de la séduction), dans laquelle il signale donc à Fliess qu'Emma Eckstein a traité un patient selon la voie freudienne, « sans la moindre suggestion de ce qui devait émerger de l'inconscient », et qu'elle a abouti à des « scènes identiques avec le père ». Donc, qu'on ne vienne pas dire que les patients racontent ce qu'on leur demanderait de raconter ; seuls, invariablement, ils rapportent des scènes « identiques ».

Seraient-ils donc menteurs ? Freud les défend immédiatement d'une telle accusation, dans un long plaidoyer que je cite intégralement pour pouvoir y revenir par la suite :

Quant aux doutes concernant l'authenticité des scènes sexuelles infantiles, on peut dès maintenant les infirmer par plus d'un argument. D'abord le comportement des malades lorsqu'ils reproduisent ces expériences infantiles est à tous égards incompatible avec l'idée que les scènes sont autre chose qu'une réalité ressentie douloureusement et remémorée avec le plus grand déplaisir. Les malades ne savent rien de ces scènes avant l'application de l'analyse. Il est de règle qu'ils s'indignent lorsqu'on leur annonce que de telles scènes risquent de faire surface. C'est seulement sous la puissante contrainte du traitement qu'ils sont amenés à s'engager dans le processus de reproduction. En rappelant à leur conscience ces expériences infantiles, ils endurent les sensations les plus violentes, dont ils ont honte et dont ils cherchent à se cacher. Et même après qu'ils ont revécu ces expériences d'une manière si convaincante, ils essaient encore de refuser d'y ajouter foi en insistant sur le fait qu'ici ils n'ont pas le sentiment propre au souvenir, comme il arrive dans le cas d'autres choses oubliées. Cette dernière attitude me paraît absolument concluante. Pourquoi les patients m'assureraient-ils aussi catégoriquement de leur incrédulité, si ce qu'ils désirent discréditer était quelque chose qu'ils auraient, pour on ne sait quel motif, inventé eux-mêmes¹² ?

Curieuse, très curieuse argumentation qu'il nous faut maintenant épilucher avec attention. Tout d'abord, pour quelqu'un qui tient avant tout à prouver que surtout il ne suggère rien à ses patients, il est pour le moins maladroit d'écrire : « Ils s'indignent lorsqu'on leur annonce que de telles scènes risquent de faire surface. » Si de plus « il est de

12. Cf. S. Freud, *Névrose, psychose...*, *op. cit.*, p. 96.

règle » qu'il en soit ainsi, on ne peut qu'être troublé par de tels aveux. Ce bémol placé, n'en faisons cependant pas un *casus belli* ; après tout, même la suggestion directe n'est pas à chaque fois couronnée de succès, et les dix-huit cas que Freud aligne ont de quoi nous impressionner au moins autant qu'ils ne l'ont impressionné lui. Le mystère demeure.

Bien plus abrupte est la fin de l'argumentation : ce qui paraît à Freud « absolument concluant », c'est précisément que les patients ne croient pas à l'existence de ces scènes dans le temps même où ils se les remémorent, et arguent de ce que ces souvenirs ne leur font pas l'effet d'en être. Pour qui apprécie l'humour juif, et sait dans quelle estime Freud tout le premier tenait le célèbre : « Tu me dis que tu vas à Lemberg pour que je croie que tu vas à Cracovie, alors qu'en réalité tu vas à Lemberg », il y a de quoi sourire. Pourquoi donc Freud croit-il dur comme fer que ses patients viennent de Cracovie quand ceux-ci, poussés dans leurs derniers retranchements, s'escriment à lui dire qu'il viennent de Lemberg ? Il se trouve que nous pouvons tenter de répondre à cette question, cruciale à partir du moment où c'est exactement le point sur lequel Freud va, dans un an et demi maintenant (nous sommes en mai 1896), virer lof sur lof.

I.2. Les élaborations de l'Esquisse

Comme on vient de le voir, Freud publie régulièrement sur ces questions dans ces années 1895-1897. Mais il y a aussi tout ce qu'il ne publie pas, qui nous est aujourd'hui accessible : non seulement les lettres à Fliess mais, au beau milieu d'elles, un incroyable manuscrit sans titre bien déclaré, qu'on appelle tantôt « Projet pour une psychologie scientifique » (surtout dans le monde anglo-saxon : *The "Project"*), et en France, selon un usage pas plus mauvais qu'un autre : l'Esquisse.

Un mot d'abord sur l'histoire de ce texte, sa temporalité étant étroitement liée à cet abandon de la théorie de la séduction. Au printemps 1895, Freud est massivement pris dans l'affaire Emma Eckstein¹³. Cette « erreur » de Fliess oubliant cinquante centimètres de gaze lors d'une intervention chirurgicale dans le nez d'une patiente de Freud venait mettre à mal la conviction à laquelle il s'accrochait ferme en ce temps-

13. Qu'il serait excessif de parcourir ici par le menu. Mais aucune intelligence de cette période ne peut être acquise sans une connaissance assez exacte de cet épisode ; pour cela, voir bien sûr l'édition complète des

là : Wilhelm était incomparablement meilleur que lui. Meilleur médecin : Freud se compte alors au rang de ses patients, et suit à la lettre les conseils thérapeutiques de Fliess, au point que ses lettres tournent souvent au bulletin de santé. Meilleur théoricien : la rigueur chiffrée et l'étendue du savoir biologique de Fliess lui apparaissent impressionnants, et il alimente jusqu'à plus soif les calculs fliesséens de données, essentiellement familiales et intimes d'ailleurs. Et dans ce moment particulièrement passionnel de leur relation, où son identité peut lui paraître parfois menacée¹⁴, il ne trouve son salut que dans l'affirmation de sa passion : la psychologie. A Fliess les mystères biologiques de la sexualité ; à lui la science de l'âme, à lui la psychologie. Le 28 mars déjà, entre les nouvelles à propos d'Emma et l'irrégularité de son pouls à lui, il écrit : « La psychologie me tourmente beaucoup. » Le 26 avril, il écrit à son « Cher magicien » pour continuer d'exposer ses états de santé (en grands progrès ce jour-là), mais le lendemain il annonce pour la première fois son travail du moment en lui donnant l'un des titres qui lui est resté : « Psychologie pour les neurologues. » « Celle-ci me consume totalement, poursuit-il, jusqu'à ce que, réellement épuisé, j'abandonne. Je n'ai jamais connu un aussi haut degré de préoccupation. En sortira-t-il quelque chose ? Je l'espère, mais c'est difficile et ça avance lentement. » Le 25 mai : « Un homme comme moi ne peut vivre sans un dada, sans une passion dévorante, sans – selon les mots de Schiller – un tyran. Je l'ai trouvé. A son service, je ne connais plus de limites. C'est la psychologie. » Bien que Freud se refuse encore à communiquer par écrit toute l'affaire¹⁵, les nouvelles théoriques restent alors au beau fixe, jusqu'au troisième « Congrès » qui réunit les deux compères à Berlin fin août. Dans le train du retour, et dans l'excitation non retombée de la rencontre, Freud commence d'écrire au crayon la première partie qu'il achève le 25 septembre. Le 20 octobre, il est encore en plein dans les délices de la création, alors qu'il a déjà envoyé les trois premières parties à Fliess le 8 octobre et s'apprête à mettre la

lettres à Fliess établie par Jeffrey M. Masson, (toujours pas traduites depuis leur parution en anglais en 1985 !) ou également Max Schur, *La Mort dans la vie de Freud*, Paris, Gallimard, 1972, chapitre « L'épisode Emma », p. 107 et sq., ou encore : J. M. Masson, *Le Réel escamoté*, Paris, Aubier, 1984, p. 73-123.

14. C'est lui qui décrira plus tard, dans ses *Contributions à la vie amoureuse*, l'aimant comme une sorte de loque narcissique.

15. Le 12 juin : « En parler maintenant équivaldrait à envoyer au bal un fœtus femelle de 6 mois... »

main à une quatrième sur le refoulement qu'il n'achèvera jamais : le 8 novembre par contre, tout est déjà retombé : « Depuis que j'ai mis de côté le $\varphi\psi\omega$, je me sens abattu et désenchanté... maintenant, je me sens vide. » Le 19 novembre, c'est le fond : « Je ne comprends plus l'état d'esprit dans lequel j'ai couvé la psychologie ; je ne peux pas concevoir comment j'ai pu te l'infliger. Je crois que tu es trop poli ; pour moi, ça me semble avoir été une sorte de folie. » Le 3 décembre enfin, comme en guise de conclusion momentanée de toute cette fièvre, un petit mot vient avertir Fliess que le bébé dont Martha Freud, de son côté, a accouché s'appellera Anna, et non Wilhelm comme cela aurait été le cas si les dieux de la sexualité avaient bien voulu exaucer son vœu.

Toujours est-il que ce texte écrit dans les transes, Freud s'en sépare en l'adressant à Fliess, et sans plus jamais le récupérer. A-t-il gardé ses notes d'avant les vacances de 1895, pour les faire disparaître ensuite puisque rien de tel n'a été retrouvé dans ses papiers ? Difficile à savoir, mais il reste certain qu'il avait la chose bien en tête puisque le fameux chapitre VII de la *Traumdeutung* est tout entier tissé des considérations de l'Esquisse, et qu'on retrouve tout au long de l'œuvre freudien aussi bien des termes que des schémas de pensée qui viennent tout droit de ce texte inspiré. Or – et c'est là-dessus que nous allons nous arrêter un moment – certaines avancées de ce travail peuvent être supposées avoir joué, aussi bien dans la certitude liée à la théorie de la séduction que dans sa chute ; et par exemple, le jugement presque humoristique que nous venons de rencontrer : puisqu'ils n'y croient pas quand ils l'avouent, c'est donc que c'est vrai, ce jugement ne relève pas d'une psychologie pragmatique de commissaire de police, mais s'appuie sur des points très précis de l'Esquisse.

Hélas, il n'est pas facile d'aller droit vers quelque élément que ce soit dans ce texte qui n'est rien qu'un empilement d'hypothèses, étayées de-ci de-là par de très fines considérations cliniques, mais dans l'ensemble essentiellement déductif ; il faut donc se résoudre à en suivre la trame jusqu'au point recherché. Freud part de l'hypothèse générale, à destination des neurologues en effet, selon laquelle les processus psychiques sont strictement neuroniques. Il y a des neurones, et des quantités d'excitation qui les parcourent, plus un principe axial, dit « principe d'inertie » : les neurones cherchent tous et toujours à être occupés par le moins d'excitation possible. Tous les neurones sont séparés les uns des autres par des « barrières de contact » (les futures synapses) ou aboutissent dans des éléments corporels : muscles,

glandes, etc. La seule prise en compte du phénomène premier de la mémoire lui suffit pour distinguer au départ deux classes de neurones : les perméables, qui laissent passer les quantités sans être en rien altérés (ni en eux-mêmes, ni au niveau de leurs différentes barrières de contact), et les imperméables qui, au contraire, sont altérés par tout passage d'excitation (aussi bien au niveau de leur investissement général qu'à celui de leurs nombreuses barrières de contact, élevées ou abaissées après passage de la quantité, c'est-à-dire plus ou moins « frayées »). Les premiers forment le système ϕ , qui sert à la perception ; les seconds le système ψ dont l'état des frayages fournit à tout moment une *mémoire* des perceptions puisque les quantités qui sont passées par ϕ , s'introduisent dans ψ où elles sont d'abord fractionnées, puis se dissipent en créant des « frayages », traces de leurs parcours à travers les différentes barrières de contact.

Sans plus nous attarder dans les nombreuses subtilités que Freud est bien obligé de mettre en avant, remarquons que dès le chapitre 6, il en vient à une théorie de la douleur : c'est une quantité excessive qui, venue de l'extérieur par ϕ , s'imisce dans ψ , lequel doit alors multiplier les dérivations pour revenir à un seuil acceptable. « Quantité en ϕ , écrira plus loin Freud, équivaut à complication en ψ . »

Dès le chapitre 7, prenant à bras le corps le problème de la *qualité* (jusque-là il n'a, très scientifiquement, été question que de quantité), Freud trouve le « courage » (*Mut*) de supposer l'existence d'« un troisième système de neurones », les neurones ω , siège de la conscience. A première vue, ils devraient être situés au cœur du système ψ , dans « les étages supérieurs du système neuronique », comme l'écrit Freud. Mais puisque notre conscience ne nous livre que des qualités, il faut au contraire supposer que celles-ci sont à comprendre, comme la *période* (vibratoire, nous sommes dans une physique classiquement ondulatoire) rattachée aux quantités que connaît le système ϕ , la perception. Ainsi Freud peut-il s'expliquer la conscience simple et immédiate de nos sensations, mais aussi peut-on le voir en train de mettre en place, pour son propre compte un *credo* qui fleurira dans la première topique (Ics/Pcs-Cs) et qui pèsera lourd dans toutes les élaborations ultérieures. Le passage de la période (qui, en physique classique, est susceptible de variation continue) aux qualités (par définition discrètes) est assuré par l'hypothèse d'un tamis (*Sieb*) installé dans les organes des sens, et ne laissant passer que des fractions déterminées et discontinues des périodes de quantités, chacune donnant naissance à une « qualité ».

C'est dans ce décor que survient l'événement de satisfaction (*das Befriedigungserlebnis*) : quand une action spécifique a apaisé une tension créée par un besoin un temps insatisfait, un triple résultat est atteint : 1.- une évacuation durable est accomplie, le déplaisir dû à la tension a laissé place au plaisir dû à la baisse de tension ; 2.- les neurones qui, en ψ , correspondent à la perception de l'objet qui a apporté la satisfaction vont rester investis ; 3.- des « informations concernant le mouvement de décharge » (*Abfuhrnachrichten*) vont rester à la disposition du système ψ (on va voir bientôt quel rôle décisif elles vont être amenées à jouer).

Le problème de l'événement de douleur (*Schmerzerlebnis*) ne peut recevoir le même genre de solution. Partons donc de l'idée qu'une douleur a déjà mis en place une « image de souvenir d'objet hostile » (*Erinnerungsbild des feindlichen Objektes*). Si cette image est à nouveau investie, « par exemple, poursuit Freud, par des perceptions nouvelles, alors s'établit un état qui n'est pas de la douleur, mais qui lui ressemble¹⁶ ». A partir de là, tout se déroule mécaniquement :

Puisque déplaisir signifie augmentation de niveau, la question de l'origine de cette quantité $Q\eta$ se pose. Dans l'événement de douleur proprement dit, c'était la quantité extérieure Q , faisant effraction, qui augmentait le niveau. Dans sa reproduction – *dans l'affect* (souligné par Freud) – n'a été ajoutée que la quantité qui investit le souvenir, et il est clair que celle-ci, comme il est dans la nature de toute perception, ne peut pas avoir comme conséquence une augmentation générale de quantité $Q\eta$.

D'où peut donc venir l'augmentation de quantité parfaitement sensible dans le déplaisir lié à l'investissement d'image de souvenir d'objet hostile ? A cette question, Freud répond par une nouvelle hypothèse sur laquelle on n'a, à mon sens, pas assez attiré l'attention. Il suppose qu'existent des neurones très spéciaux qui, au lieu de transmettre des quantités ou des périodes, *fabriquent* de la quantité. Il les baptise en la circonstance : neurones-sécréteurs (« *sekretorische* « *Neuronen*), et également un peu plus loin « neurones-clefs » (*Schlüsselneuronen*). Mais comment s'autorise-t-il une telle audace puisqu'il n'a ici aucun support histologique pour une telle supposition ? Un mot nous met sur la piste : le déplaisir (lié à l'investissement de l'image de souvenir hostile) est

16. On espère ici que le lecteur, un moment distrait par ce long *excursus* introductif, aura retrouvé de lui-même la question centrale à propos des scènes de séduction et de la théorie traumatique de l'hystérie.

« délié » (*entbinden*) à l'intérieur du corps. Or l'*Entbindung*, c'est le terme que Freud emploie couramment déjà à propos du sexuel, pour rendre compte du fait, patent en ce qui concerne les glandes sexuelles, qu'une excitation quelconque produit un effet quantitativement beaucoup plus élevé que sa cause. *Entbindung* : déliaison, peut-on traduire, mais plus couramment dans la langue allemande : l'accouchement. *Entbindungsheim* : la maternité. Le schéma général d'une sorte de multiplication de l'effet par rapport à la cause est porté, pour Freud, par ce mot-là. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il l'emploie aussi pour désigner ce qui se passe lorsqu'une terminaison nerveuse, transportant une quantité $Q\eta$, aboutit dans une masse musculaire : elle y est *entbinden*, déliée, produisant là aussi un effet quantitativement considérable par rapport à sa petite personne. Freud d'ailleurs ne cache pas, dès ce chapitre 12, le fait que cette hypothèse lui vient en droite ligne de la sexualité : « Un étayage pour cette supposition étrange mais indispensable (*befremdende aber unentbehrliche Annahme*) nous est fourni par ce qui se passe dans la déliaison du sexuel (*Sexualentbindung*). » C'est bien sur le mode glandulaire d'une production d'éléments chimiques (*chemischen Produkten*) en nombre considérable (*erhebliche*) que Freud pense l'*Entbindung*, jusqu'à la production interne de ces quantités $Q\eta$ seules aptes à expliquer le déplaisir lié à l'investissement de souvenir hostile.

Que soient ainsi pensés de tels neurones-sécréteurs est un bémol de taille dans un schéma général strictement associationniste selon lequel les quantités venues de l'extérieur par les voies de la perception seraient seules à laisser des traces (frayages) à l'intérieur. Cette dualité intérieur/extérieur est ici battue en brèche puisque voilà qu'à l'intérieur existe ce qui possède une propriété qu'on pouvait croire exclusivement réservée à l'extérieur : produire de la quantité, faire que de nouvelles quantités, entraînant du déplaisir tant qu'elles ne sont pas évacuées d'une façon ou d'une autre, soient présentes dans le système ψ . Ceci entre évidemment en contradiction avec ce que Freud affirmait dès le chapitre 4 (« Le point de vue biologique ») en écrivant :

Tout d'abord, il est indubitable que le monde extérieur est à l'origine de toutes les grandes quantités d'énergie puisque, selon nos connaissances physiques, il est constitué par des masses puissantes, violemment mues, qui propagent leur mouvement.

En somme, il faut reconnaître, avec le déplaisir lié à la remémoration du souvenir hostile, qu'il y a de l'extérieur (du « producteur de quantités ») en plein cœur du système ψ , dans l'intérieur de l'intérieur du

corps. En même temps, cette supposition trop souvent oubliée par les défenseurs du dualisme freudien ne règle pas notre question de la scène traumatique puisque, si elle offre une explication pour le déplaisir lié au souvenir, elle n'écarte pas pour autant la possibilité de la douleur première qui aurait créé cette image de souvenir hostile, et ce par la voie parfaitement classique de la perception. Lorsque les patients arrivent à se remémorer ces souvenirs, il est donc compréhensible (d'un point de vue de « neurologue ») qu'ils secrètent du déplaisir – et que donc ils cherchent encore à s'en défendre en disant ne pas croire à la réalité historique de la scène. Bien sûr, ce mouvement est dans le prolongement et la répétition de la défense dont on a vu que Freud, dès *Les psychonévroses de défense*, faisait la cause de l'amnésie. Une fois l'amnésie levée, la résistance qui l'avait mise en place ne disparaît pas pour autant, mais au contraire s'exprime dans ce refus de croyance.

Mais une autre subtilité de l'Esquisse nous attend relativement à la question du réel en jeu dans la perception première qui aurait créé l'« événement de douleur » proprement dit. Après avoir introduit le moi comme « la totalité des investissements ψ à un moment donné », Freud arrive au cœur de notre problème, et dès le chapitre suivant (« Processus primaires et secondaires en ψ ») il pose la question : aussi bien dans le cas de l'objet de satisfaction que dans celui de l'objet hostile, le moi a absolument besoin de savoir s'il n'a affaire qu'à une *représentation* (une série de frayages en ψ , investis seulement à partir de ψ), ou à une *perception* (éventuellement la même série de frayages en ψ , mais investis à partir de ϕ , attestant donc la présence de l'objet représenté dans le monde extérieur balayé par nos sensations). Il est clair en effet qu'il ne suffira pas d'investir l'image de l'objet de satisfaction¹⁷ pour apaiser le besoin : seul un sein réel (extérieur) donne du lait, même si l'accomplissement du désir est déjà pour Freud fort différent de la satisfaction du besoin puisque le seul investissement de l'objet de vœu conduisant à une sorte d'hallucination, de croyance en la réalité perceptive de l'objet, est à considérer comme un pur et simple *accomplissement de désir*.

Pareil pour l'image de souvenir hostile : il est de la plus haute importance pour le moi de savoir s'il ne fait que titiller ses neurones-sécréteurs ou s'il a d'ores et déjà affaire aux « puissantes masses extérieures en mouvement ». Il lui faut donc, à ce moi, un *signe* « pour

17. Mouvement que Freud, plus tard, dans le chapitre VII de la *Traumdeutung* (en français p. 481) identifie au désir (*Begierde*).

distinguer la perception (*Wahrnehmung*) du souvenir (représentation) (*Erinnerung* » *Vorstellung*«).

Ce sera le travail du « signe de réalité » (*Realitätszeichen*), évidemment donné par les neurones de perception pour autant que, comme on l'a vu, ils sont directement en cheville avec les neurones ω de la conscience. Cette conscience, dit Freud, est d'abord sans signification pour ψ (rappelons : ψ n'est sensible qu'aux quantités, les neurones ω , eux, filtrent des périodes pour en faire des qualités). Mais à chaque fois qu'il y a, d'une façon ou d'une autre, évacuation de quantité, ψ en est nécessairement averti, cela constitue pour lui (pour le moi donc) une information (une de ces *Abfuhrnachrichten* déjà entr'aperçues). D'où l'espèce de définition que Freud lui-même donne en italiques : « *L'information d'évacuation venant de P (ω) est alors pour ψ le signe de qualité ou de réalité.* »

On voit tout de suite pourquoi « qualité » et « réalité » s'équivalent ici puisque c'est la conscience en ω qui, par sa perception des « qualités » est en mesure d'attester la provenance extérieure, passant donc par ϕ , des quantités investissant la représentation en question.

A partir de cette mise en place, Freud peut retrouver le solide terrain quantitatif : si l'investissement des neurones en ψ vient de ϕ , de la perception, puisque tout passage par la perception entraîne une forme d'évacuation, ψ est averti que c'est bien passé par ϕ . Le signe de réalité est par là-même donné et l'investissement de la représentation en ψ est lié à une conscience de perception, et donc, ultérieurement à la croyance en la réalité extérieure de l'objet, ce qui doit normalement ouvrir la voie à la motricité afin que l'ensemble du corps effectue l'acte spécifique qui apaisera les tensions inhérentes au besoin.

Mais si rien de tel n'intervient, si donc le besoin maintient sa pression, l'investissement en ψ va être de plus en plus intense, jusqu'à être « animé hallucinatoirement » (*halluzinatorisch belebt*) : situation dangereuse (et en même temps très heuristique sur le plan clinique) où le moi se passerait du signe de réalité. Mais Freud a déjà pris la précaution d'introduire ce moi essentiellement comme un agent inhibiteur, cette inhibition faisant maintenant la différence entre les processus primaires (libres et non liés) et les processus secondaires (liés). Si donc le moi fait correctement son travail, « alors est concevable un cas quantitativement déterminé où, l'investissement de vœu n'étant pas assez intense, il ne donne aucun signe de réalité, alors que la perception externe en donnerait. En effet, poursuit-il, la différence tient à ce que le signe de

qualité a lieu à partir de l'extérieur pour chaque intensité d'investissement, mais n'a lieu à partir de Ψ que pour de grandes intensités. » Il conclut magistralement en couchant ce résultat dans l'italique : « C'est donc *l'inhibition provenant du moi qui rend possible un critère pour la différenciation entre perception et souvenir.* »

Il est donc remarquable qu'à ce point de finesse dans l'articulation théorique, Freud ménage la possibilité pour le moi de prendre des vessies pour des lanternes, c'est-à-dire ses propres représentation surinvesties pour des perceptions¹⁸ ; on est déjà de guingois par rapport à un schéma strictement associationniste même si, *grosso modo*, reste vrai que « rien n'est dans l'esprit qui n'ait d'abord été dans les sens ». Perception et souvenir seront différenciés... si tout va bien par ailleurs. Le signe de réalité, précieux pour le moi, n'a pas réponse à tout.

Ce qui nous entraîne derechef vers notre dernier lot de difficultés vis-à-vis de ce texte revêche mais généreux : le chapitre 18 de la première partie, intitulé « Pensée et réalité » (*Denken und Realität*). Malheureusement là aussi, pas moyen d'y aborder sans s'informer un peu sur ce qui s'est passé dans les deux chapitres intermédiaires.

Comment reconnaissons-nous ce que nous percevons, commence par demander Freud ? Et il part du cas le plus simple : les neurones investis en Ψ par la voie perceptive Φ coïncident exactement avec l'image de souvenir de l'objet qui a apporté la première satisfaction¹⁹. Puisque vient de P (ω) le signe de réalité, aucun problème : le moi ouvre les voies de la motricité pour la réalisation de l'acte spécifique (mouvement de succion du sein par exemple).

Mais que se passe-t-il si ce que livre la perception n'investit pas *exactement* l'image de souvenir ? Si l'identité n'est donc que partielle ? A ce moment-là, Freud rappelle que tout investissement de perception ne touche jamais des neurones isolés, mais toujours des « complexes de neurones » ; c'est dire qu'il est temps d'introduire des différences là aussi. Le complexe P va donc se décomposer en une partie (*Bestandteil*) « a » qui, « le plus souvent, reste identique à elle-même », et une seconde partie « b » qui, « la plupart du temps, varie ». Et à cet endroit

18. Le manuscrit H sur la paranoïa, adressé quelques mois auparavant à Fliess, prend en compte l'hallucination exactement en ces termes.

19. L'appui est pris, pour toutes ces questions, sur la *Befriedigungserlebnis*, et non sur la *Schmerzserlebnis*.

précis, Freud fait un jeu de mot assez classique dans la philosophie allemande en introduisant le terme d'*Urteil* :

Par la suite, la langue (*die Sprache*) instituera le terme jugement (*Urteil*) pour désigner cette décomposition et trouvera la ressemblance qui existe en effet entre le noyau du moi et l'élément de perception constant, entre les investissements changeants dans le pallium et l'élément inconstant : elle nommera le neurone a la Chose (*das Ding*) et le neurone b son activité ou sa propriété, bref son *prédicat*.

Le jugement (*Urteil*) revient donc à faire la part entre deux parties (*Bestandteilen*), ce qui n'a lieu que lorsque souvenir et perception présentent de l'identique *et* du non-identique. Mais la seule reconnaissance du partiellement identique ne peut en aucun cas suffire au moi puisque – ceci est capital – l'identité n'est recevable que lorsqu'elle porte sur un *objet* du monde extérieur, soit quelque chose qui mérite de supporter l'unité que l'identité véhicule avec elle. L'identité entre des « complexes de neurones » ne peut pas suffire pour déclencher la motricité puisque cette identité, n'étant que partielle, n'entraîne aucune conséquence, disons : ontologique, sur l'existence de l'objet en question dans le monde extérieur. Ardu. Suivons donc Freud maintenant dans l'exemple qu'il prend pour se faire entendre :

Par exemple, supposons que l'image de souvenir en cause dans le vœu soit la vue complète de l'image du sein maternel et de son mamelon, mais que la première perception donnée soit une vue de profil du même objet, sans le mamelon. Dans la mémoire de l'enfant se trouve une expérience, faite fortuitement pendant la tétée, de telle façon qu'avec un mouvement déterminé de la tête, l'image totale se transforme en image de profil. L'image de profil qui est vue maintenant conduit au mouvement de la tête, un essai montre que sa contrepartie doit être accomplie et la perception de la vue complète est alors acquise.

On voit ici apparaître une nouvelle donnée, promise à occuper un poste clef dans la compréhension générale du traumatisme pour Freud, support indispensable de sa théorie de l'après coup (et donc du fantasme) : il existe, du fait d'une expérience antérieure faite fortuitement (maintien de la théorie associationniste) une image de mouvement (*Bewegungsbild*) qui est ce par quoi va pouvoir être retrouvée la vue globale (*der Vollansicht*) de la totalité perceptive qui équivaut à l'image du souvenir. L'identité est alors *totale*ment retrouvée, et cette totale identité est évidemment seule garante de la *réalité* extérieure de l'objet (toujours si le moi a correctement joué le jeu de l'inhibition, coupant la route à l'hallucination).

Et le raisonnement s'élargit presque immédiatement au prochain (*Nebenmensch*), « premier objet de satisfaction, puis ultérieurement le premier objet hostile, tout comme l'unique puissance qui secourt. » Celui-ci se décompose lui aussi en un élément constant, mais aussi en des éléments changeants, comme par exemple les perceptions des mouvements de ses mains qui « coïncideront dans le sujet avec le souvenir de ses propres impressions visuelles, tout à fait semblables, provenant de son propre corps, et avec lesquelles se trouvent en association des souvenirs des mouvements vécus par lui-même. D'autres perceptions encore de l'objet, par exemple lorsqu'il crie, réveilleront le souvenir de son propre crier et, du même coup, des événements de douleur qui lui sont propres. » Ainsi existe-t-il toute une série indéfinie d'expériences corporelles sans lesquelles ce qui vient de la perception est proprement indéchiffrable *parce que ça ne ressemble à rien de déjà engrammé par la voie perceptive*. Dès ce chapitre 17, Freud est très clair là-dessus :

Et ainsi le complexe du prochain se sépare en deux composants dont l'un en impose par une structure (*Gefüge*) constante, reste uni comme chose (*Ding*), tandis que l'autre peut être compris (*verstand*) par un travail de remémoration, c'est-à-dire peut être ramené à une information venant du corps propre.

On le voit bien ici : *das Ding*, entendue comme l'identité entre le noyau du moi et le noyau de l'objet, n'est passible d'aucun abord direct. C'est par la partie changeante (du moi comme de l'objet) que s'effectue la recherche de l'identique où se donne libre cours l'activité du *jager*. Le fondement de cette activité, déclare Freud, « est manifestement la présence d'expériences propres du corps (*eigenen Körpererfahrungen*), de sensations et d'images de mouvement. Tant que celles-ci font défaut, l'élément variable du complexe de perception demeure incompris... » Voilà qui est fort, et fort peu philosophique : je comprends ce que je perçois (je le reconnais) à proportion de ma capacité à retrouver des équivalences en mon propre corps, ou plutôt dans l'histoire neuroniquement engrammée de mon propre corps.

La perception, écrit carrément Freud dans le même paragraphe, correspond à quelque chose comme un noyau d'objet (*Objektkern*) + une image de mouvement²⁰ (*Bewegungsbild*). Tout en percevant P, on imite soi-même les mouvements, autrement dit on innerve sa propre image de mouvement qui est réveillée suite à la coïncidence, et cela si fortement que le mou-

20. Il est frappant de remarquer que cet appel aux images de mouvement peut fort bien être compris de façon qu'on dirait aujourd'hui « cognitive », comme

vement s'accomplit. Ainsi l'on peut parler d'une valeur d'imitation (*Imitationswert*) d'une perception. Ou bien la perception réveille l'image de souvenir de sa propre sensation de douleur, on ressent alors le déplaisir correspondant et l'on répète les mouvements de défense y afférant. C'est la valeur de *compassion* (*Mitleidswert*) d'une perception.

Voici donc l'imitation et la compassion décrites d'un point de vue strictement neuronique, ce qui est peu banal, mais voilà surtout ouverte une possibilité remarquable : lorsque est perçu quelque chose sans qu'aucune expérience corporelle vienne ou puisse s'y rattacher, il faut en conclure que nous ne la *comprendons* pas, que nous ne la *reconnaissons* pas, qu'elle reste *isolée* dans la marée des frayages en ψ . On devine tout de suite le profit que Freud peut faire d'une telle éventualité, et il ne le rate pas en effet : « C'est ainsi que par exemple – ce qui sera important pour la suite – toutes les expériences sexuelles peuvent ne produire aucun effet aussi longtemps que l'individu ne connaît pas la sensation sexuelle, c'est-à-dire en général jusqu'au début de la puberté²¹. »

Arrivé à ce point, nous pouvons fausser compagnie à l'Esquisse, et arrêter le jeu des longues citations auxquelles nous a contraint le scandale de sa quasi-non-translation en français à ce jour²². Essayons donc de résumer les acquis de ce texte du point de vue qui est le nôtre ici, de manière à pouvoir apprécier son impact sur la mise en circulation de ladite « réalité psychique » (terme évidemment absent de l'Esquisse). Le fil à suivre, pour ne plus s'égarer dans les méandres de ce texte, c'est de voir de plus près sa validité associationniste : si en effet, « rien n'est dans l'esprit qui n'ait d'abord été dans les sens », alors il est clair que les scènes de séduction, omniprésentes dans les dires des malades, décrivent des événements réels. Or, on vient de le voir, si l'Esquisse respecte dans l'ensemble le schéma associationniste, raffinant énormément d'un point de vue neurologique sur les considérations philosophiques habituelles depuis Locke, Freud n'en est

le groupe des transformations liées à l'objet qui permet – à un ordinateur par exemple – de reconnaître un objet à travers l'une quelconque de ses présentations, parfois bien étranges, comme un cube tenant sur sa pointe, etc. 21. On se souvient ici de la possibilité, mentionnée un peu plus haut à propos des *Psychonévroses de défense*, d'une « hystérie de rétention », quand « l'excitation traumatique ne s'est pas produite », en dépit de l'existence supposable du trauma lui-même.

22. On ne peut guère en effet tenir pour telle celle de Anne Berman que les PUF rééditent sans sourciller (7^e édition à l'heure actuelle !) et où, pour faire du « bon français », la traduction flotte au point de rendre la compréhension parfaitement aléatoire.

pas moins porté à faire de sérieux accrocs dans ce tissu-là. D'abord avec les neurones-sécréteurs, puis avec la dissociation en toute perception entre un noyau constant et des éléments variables, et le rattachement de ces éléments à des expériences du corps – donc à une historicité liée à ce corps. Des traces pourront avoir été engrammées, et ne prendre effet (de sens, d'affect) que lorsque les informations liées au corps seront devenues disponibles. C'est d'ores et déjà le fonctionnement précis de l'après coup et du fantasme qui est déposé en germe dans ces dispositions d'allure très « neuronique », en accentuant l'impact de la césure constituée par la puberté.

On voit donc que du point de vue qui reste le nôtre dans cette enquête – la réalité des scènes de séduction – l'Esquisse ménage les deux possibles réponses. Je ne crois pas du tout que Freud ait eu ce souci lors de sa rapide rédaction, mais le résultat est là : la première expérience de douleur, celle qui met en place le « souvenir de l'objet hostile », peut très bien trouver son origine dans de telles scènes effectives, mais par ailleurs la possibilité que des traces *non liées*, isolées les unes des autres et donc sans valeur pathogène, prennent avec l'arrivée des expériences corporelles de la puberté une valeur sexuelle qui contraigne à une « défense » pathogène, cette possibilité qui est le creuset d'une « fabrication de souvenir » qu'on verra s'explicitier pleinement avec le texte sur Léonard de Vinci, est d'ores et déjà solidement installée.

Il semblerait donc que ce détour par l'Esquisse – coûteux quant à l'effort – ne nous apporte rien de bien décisif : les scènes peuvent avoir eu lieu... ou pas. Mais le bénéfice est de taille si l'on remarque à l'inverse que l'« abandon » de la théorie de la séduction, loin de jeter à bas tout l'édifice, était une possibilité que ménageaient les parts les plus inventives de la « psychologie » de l'Esquisse. Cet arrière-plan – dont Breuer n'avait pas le moindre équivalent quand Anna O. lui a sauté au cou – était de nature à permettre le retournement, au moins autant que le courage moral du chercheur face à l'échec de certaines de ses hypothèses chéries.

Je ne prétends donc pas que l'Esquisse soit le texte-pivot qui a fait Freud changer d'opinion sur l'étiologie. Mais il est clair part contre qu'à travers ce colossal effort de synthèse, Freud s'était donné les moyens essentiels de tourner casaque, à tout le moins de supporter une certaine ruine de ses convictions étiologiques. Il nous faut maintenant nous approcher de l'événementiel, qui peut souvent peser bien plus que la rigueur des constructions théoriques.

(à suivre)



**Le sujet avec son secrétaire
par Honoré Daumier**

Document

Conversation sur le tabac

Wilhelm Stekel

ON sait qu'un des tout premiers élèves de Freud, le premier en tout cas à avoir été à la fois son disciple et son analysant, fut Wilhelm Stekel. Son apport au mouvement analytique et à son développement est aujourd'hui presque oublié, en raison sans doute, d'une part, de son éviction en 1912 et, d'autre part, du peu d'intérêt théorique d'une œuvre pourtant extrêmement abondante. Il a cependant joué un rôle fondamental durant les années désignées par Freud comme celles de son « splendide isolement » (1901 à 1906 environ) en contribuant, par de nombreux papiers dans la presse, à une large extension de la « nouvelle science » dans le public. Stekel écrivait en effet pour de nombreux journaux et publiait au moins un article par semaine dans la rubrique feuilleton d'un grand quotidien viennois (ces faits sont rappelés par Stekel dans son *Autobiographie* (Gutheil, New York, 1950), mais celui-ci ne prend pas la peine de préciser de quel journal il s'agit). Ainsi que le souligne F. Wittels (in *Sigmund Freud, der Mann, die Lehre, die Schule*, Wien, 1924), « les machines à imprimer d'Europe ployaient sous le fardeau des papiers que Stekel écrivait sur Freud ».

Le texte qu'on va lire s'inscrit dans cette longue série. Il parut pour une première fois dans le *Prager Tagblatt* du 28 janvier 1903, puis fut repris par Stekel lui-même dans son *Histoire du mouvement analytique* (*Zur Geschichte der analytischen Bewegung*, in *Fortschritte der Sexualwissenschaft und Psychoanalyse*, II, 1923, p. 538-575). Enfin il est reproduit dans *La controverse Adler-Freud de B. Handlbauer* (*Die Adler-Freud Kontroverse*, Fischer, Freiburg am Main, 1990, p. 27-30). Il constitue, sous forme romancée, le compte rendu de la première réunion du cercle privé qui ne deviendra la *Société psychologique du Mercredi* que quatre ans plus tard. Le style employé nous donne une idée de l'esprit de ces soirées de travail qui se tenaient chez Freud, bien avant leur officia-

lisation par le biais des « Minutes ». Nous avons là un aperçu humoristique de ce que fut la communauté analytique à ses tous débuts.

Voici comment Stekel introduit cette séance dans son article de 1903 : « Il était naturel qu'après quelques paroles d'introduction nous tombions sur un thème psychologique. Ce fut Kahane, qui fit la proposition de discuter sans contrainte de différents thèmes, et il nous invita à parler du tabac. »

Parmi les différents protagonistes de cette discussion, on reconnaîtra Freud sous le masque du maître, Adler sous celui du socialiste. Kahane est présenté sous les traits du nonchalant, Reitler est le taciturne, et Stekel le fébrile.

P. Koeppl
G.-H. Melenotte

Un petit cabinet d'étude confortable d'un important neurologue. Le maître de maison est assis à son secrétaire et tire de grosses bouffées d'une petite pipe anglaise. L'« esprit fébrile » s'est enfoncé dans un fauteuil bien mou et, à l'instar de son maître, fume une pipe anglaise en ayant l'air, s'il est possible, encore plus à son aise. Le « taciturne » manie avec une grande compétence et élégance une fine cigarette. Le « socialiste » suçote calmement une virginie et arbore une mine très sérieuse.

On sonne.

Entre le « nonchalant ». Le maître de maison lui offre un cigare.

LE NONCHALANT – Je vous remercie. Je fume très peu à présent. Je me suis convaincu que je parviens à penser bien plus librement en ne fumant pas. Le tabac engendre un certain sentiment de bien-être. Il stimule notre force créatrice. Mais il comporte un grand désavantage. Il nous enlève, comme l'alcool, la vision claire, il détruit l'influence bien-faisante de l'autocritique.

LE MAÎTRE – Je comprends. Vous refusez de vous laisser enlever par le tabac le moindre atome de votre libre arbitre.

LE NONCHALANT – Tout juste. Je travaille maintenant de façon beaucoup plus claire et plus réfléchie. Cela m'intéresserait d'entendre les autres Messieurs à ce sujet. Ne pourrait-on pas rapporter la régression des sciences métaphysiques, le recul de la philosophie devant les autres sciences à la mauvaise habitude universelle qui consiste à fumer pendant le travail intellectuel ?

LE FÉBRILE – Cela ne concorde pas avec mon expérience. En y repensant de manière plus précise, l'éveil de mon activité littéraire a justement coïncidé avec l'époque où j'ai commencé à fumer.

LE NONCHALANT – Cela confirme bien mon hypothèse selon laquelle le tabac sape l'autocritique.

LE MAÎTRE DE MAISON – Spirituel, mais méchant.

LE FÉBRILE – Et faux. Car je ne fume qu'après les repas et jamais pendant le travail intellectuel. Depuis quand les Européens fument-ils ? Le tabac n'est devenu une coutume universelle que depuis environ deux siècles. Jusqu'au cours du dix-neuvième siècle, il était interdit de fumer dans la rue. Ce sont précisément les derniers siècles qui ont engendré de si grandes découvertes, de si extraordinaires œuvres intellectuelles.

LE MAÎTRE (au nonchalant) – Vous méconnaissiez décidément l'essence de la création. Pour ce qui me concerne du moins, je travaille toujours en deux étapes. Le premier jour je conçois mes pensées sous l'emprise de l'exaltation. Là, la fantaisie doit être abondamment mise à contribution si l'on veut que la chose accède à la grandeur. La critique ne vient chez moi que le deuxième jour. Avec ou sans tabac. Il semble émerger de ces élaborations un petit noyau de vérité. Lorsque je dois lire le livre d'un adversaire qui va probablement me mettre en colère, je ne fume jamais, Je le traverse dans un état de grand énervement et – je ne fume qu'après. Le tabac provoque assurément une certaine narcoïse, un sentiment de bien-être des nerfs.

LE TACITURNE – Les femmes qui fument, voilà qui nous fournirait également plus d'un point à prendre en considération. Une partie d'entre elles ne fume que par désir d'émancipation...

LE NONCHALANT – Chez certaines femmes, il s'agit de voies innocentes par lesquelles s'écoulent des impulsions de perversité sexuelle...

LE FÉBRILE – Elles fument pour jouir comme l'homme. Pourquoi chercher de plus graves péchés ?

LE MAÎTRE – Une intelligente jeune femme de mes connaissances fumait passionnément. Pressée de s'expliquer à ce sujet, elle se défendit dans un poème charmant. Le sens de ce dernier était court et concis : je fume tant parce qu'on ne m'embrasse pas assez...

LE FÉBRILE – Ceci peut avoir un double sens. Le plaisir de la nicotine semble atténuer notre besoin d'amour. On connaît des cas...

LE MAÎTRE – Je vois où vous voulez en venir. Nous le savons tous. D'où l'opposition tenace de nos femmes contre le tabac !

LE NONCHALANT – C'est savoureux ! Et les reproches d'après lesquels la fumée s'accroche aux rideaux...

LE MAÎTRE – ...sont un paravent !

LE FÉBRILE – Un rideau destiné à nous voiler la véritable connexion.

Tous rient.

LE TACITURNE – C'est très clair.

LE FÉBRILE – Rien n'est clair. Une fois de plus, il y a quelque chose qui ne colle pas. Je connaissais une jeune femme, que j'aimais...

LE NONCHALANT – La quantième ?

LE FÉBRILE – ... sans importance... que j'aimais. Quand je l'embrasais, elle me disait : tu ne fumes pas ? C'est curieux. Tu ne sens pas du tout comme un homme. Un homme doit fumer. Elle prononçait ce mot « homme » avec un accent plein de chaleur. Un homme – souligné trois fois.

LE NONCHALANT – Quel âge aviez-vous à l'époque ?

...

LE MAÎTRE – Ce n'était que le souhait caché de vous voir en homme adulte.

LE SOCIALISTE – Après le mariage elle aurait bien vite exigé de vous le contraire !

LE NONCHALANT – C'est ce que je crois aussi.

LE FÉBRILE – Ce sont des mots d'esprit, ce n'est pas de la psychologie. Je crois très sérieusement que les femmes éprouveraient du regret à ne pas trouver dans nos baisers le goût du tabac.

LE NONCHALANT – Ainsi que la moustache, pourtant réputée gêner le baiser.

LE SOCIALISTE – Le fait de fumer a donc dans beaucoup de cas des connotations sexuelles intimes. En témoigne le fait que les vieilles vachères dans les montagnes fument souvent avec bien plus d'acharnement que les hommes. Elles ont déjà renoncé à l'amour.

LE FÉBRILE – Le maître a raison. Le tabac est une légère narcose. Nous devons cependant admettre en tant que médecins qu'il peut aussi devenir un dangereux poison.

LE MAÎTRE – A grandes doses, il peut devenir dangereux pour l'être humain. Mais quels dommages peut bien provoquer une consommation mesurée ? Je suis toujours très méfiant quand j'entends que tel ou tel malade est mort des suites d'un tabagisme excessif. Il y a là très souvent

d'autres choses derrière. Le plus souvent sans doute, une combinaison avec l'alcoolisme qui semble particulièrement néfaste.

LE FÉBRILE — A vrai dire, je fume peu. Cinq cigares par jour, toujours après un repas. Ce qui fait que j'ai le sentiment de pouvoir arrêter à tout moment. Oui — après un cigare particulièrement mauvais, je me dis : demain tu t'arrêtes. C'est ainsi que je m'abuse depuis des années en pensant que ce sera vraiment la dernière fois. La consolation éculée de tous les pécheurs ! Grands et petits.

LE MAÎTRE — Vous n'êtes pas fumeur. Vous ne pouvez pas comprendre. J'ai dû arrêter de fumer pendant deux ans. C'était épouvantable. J'avais l'impression d'avoir perdu un bon ami et je devais penser à ce deuil du matin au soir. Même maintenant je garde cette impression avec ma pipe. Elle est mon bon ami, mon conseiller, mon associé, mon consolateur, mon compagnon de route qui raccourcit pour moi les plus longs chemins.

Résumés

Mireille Blanc-Sanchez. – « La parole confisquée : le secrétaire dans l'Italie des XVI^e et XVII^e siècles »

De la **politique** à la **rhétorique**, entre Machiavel et les nombreux secrétaires qui édictent normes et règles dans l'Italie de la Contre-Réforme, il existe un véritable hiatus. En passant du premier à l'immense cohorte des seconds, on voit se dessiner une évolution qui prive toujours davantage les secrétaires du droit à avoir une **parole** qui leur appartienne en propre. Leur activité, entièrement prise dans la dialectique **maître-serviteur**, les voue, par grâce d'état, au **silence**. Mais **l'écriture** même de ces secrétaires, qui se font les théoriciens de leur propre aliénation, révèle dans ses replis et ses méandres que jamais leur moi ne se résigne à l'effacement.

Jean Allouch. – « La fonction secrétaire, élément de la méthode freudienne »

Le discours de Freud fut d'abord celui d'une nouvelle **méthode**. L'innovation méthodologique freudienne procède de l'exclusion du **hasard**, d'un réglage sur le **cas** comme susceptible d'enseigner, d'un souci de **formalisation**. Freud refait un parcours qui fut balisé par Machiavel puis de La Ramée. La naissance de la méthode est ensuite repérée avec Montaigne (et sa théorie du moi) puis Descartes (et sa théorie du sujet). On montre qu'ici Lacan prend la relève du discours freudien de la méthode. La **fonction secrétaire**, élément constituant de la méthode n'appartient pas au seul psychanalyste mais aussi bien à l'analysant.

Thierry Trémine. – « "La personne de moi-même". Les destinées d'une observation clinique dans l'histoire de la psychiatrie »

« La personne de moi-même » est l'**observation** d'une malade délirante décrite par **François Leuret** en 1834. Cet aliéniste est resté célèbre par sa conception coercitive du **traitement moral**. De nombreux auteurs reprendront cette observation par la suite, tel Jules Cotard en 1882 qui la cite comme illustration de son syndrome éponyme, et cela à travers une conception différente de la clinique psychiatrique imposée par Jean-Pierre Falret. En citant l'observation il en fait aussi disparaître les ruses du traitement moral. Seront abordés certains aspects des changements conceptuels, des manières d'observer et des rapports entre **délire** et **discours médical**.

Georges Lanteri-Laura. – « Jean-Pierre Falret et le problème de la sténographie des malades »

Quand J.-P. Falret conseille au futur clinicien de ne pas « réduire son devoir d'observateur au rôle passif de **secrétaire** des malades, de **sténographe** de leurs paroles, de narrateur de leurs actions », il est en train d'opérer une coupure avec la conception unitaire du paradigme de l'**aliénation mentale** de son maître Esquirol. La clinique des **maladies mentales**, au pluriel, doit se constituer une **sémiologie active**, capable de servir au diagnostic différentiel. Falret entend ainsi contribuer à mettre la pathologie mentale en harmonie avec les développements majeurs de la médecine.

Lucien Favard. – « Le médecin n'est pas un secrétaire »

La notion de maladie mentale est née à la fin du XVIII^e siècle avec la **naissance de la psychiatrie**, lorsque la folie est devenue objet du savoir de la médecine (Pinel). En suivant **Michel Foucault** dans *Naissance de la clinique*, il est clair que la mise en place de la **méthode-clinique**, oblige le médecin à quitter le poste de secrétaire des aliénés. Avec Freud, la mise en place de la méthode psychanalytique requiert l'abandon de la position médicale : l'analyse est une affaire de *Laïen*, de **non-médecin**.

Jean-Noël Vuarnet. – « Le secrétaire et ses mystiques »

La plupart des mystiques chrétiennes, du Moyen Âge au baroque et à l'âge du déclin, sont habitées par différentes visions et messages reçus comme effets de l'**union**, des **noces** ou de l'**extase**. Un homme est généralement le scribe, le commentateur, le « souffleur » voire le censeur de ces états de féminin débord. Cet homme étrange, éminence grise de la sainte, tient auprès d'elle, sur de multiples modes, la fonction de secrétaire. Le secrétaire est un témoin dont la mystique veut et ne veut pas – éblouie d'une **extase féminine**, jouissance « excédentaire » ou « supplémentaire » qu'il lui faut désirer avec l'homme et sans l'homme et qui, souvent, s'il n'y avait le secrétaire, la conduirait trop vite au ciel.

Georges Zimva. – « La passion d'être deux »

Séparé de sœur Jeanne des Anges dont il a été le confesseur exorciste, Jean-Joseph Surin sombre dans la **mélancolie**. Il reste huit mois sans dire un mot, vingt ans sans écrire, il tente à plusieurs reprises de se donner la mort. On lui confie un **secrétaire**. Dès lors, il dicte sans relâche plusieurs volumes, retrouve sa corporéité par l'exercice de la **voix**. Surin prend la plume un jour où le secrétaire tarde à venir et il ne cessera plus d'écrire. Surin n'est plus dirigé ; son **écriture** se constitue comme une œuvre à perdre, un corps à brûler ; Surin sort de la mélancolie. Une question est posée sur la place du **lecteur**.

Chantal Maillet. – « Lou Andréas-Salomé, Rainer Maria Rilke »

La relation de Lou Andréas-Salomé et de Rainer Maria Rilke est une **expérience** de l'amour. Expérience qui ne cessera de se **transformer** jusqu'à la mort de Rilke. Pour Lou et Rilke, l'amour n'est pas un sentiment mais une force d'**exploration** du monde, à mettre au service de ce qu'ils appellent l'un et l'autre **élaboration** de l'œuvre. Au fil de cet entretien on rencontrera Lou en secrétaire de Rilke, on verra ce tour particulier donné à leur relation se **défaire** faute d'analyse, *dans* le transfert, des positions subjectives à l'œuvre. On pourrait en conclure que la fonction du secrétaire est de laisser place à l'**acte** – (à l'œuvre, ou en psychanalyse à l'élaboration du dire) – pour peu que le secrétaire puisse, ou veuille bien ne pas être dupe de ses propres enjeux. Faute de quoi c'est de passage à l'acte qu'il s'agira.

Martine Gauthron. – « Max Graf, *go-between* entre Freud et Hans »

La version que nous connaissons du **cas** du petit Hans, est celle de Freud. Mais elle n'a pu être établie qu'à partir des notes de son père Max Graf. Comment ce dernier en est-il venu à occuper la place de **secrétaire** ? Pourquoi Freud a-t-il effacé son nom ? Le rétablissement de ce nom nous amène à interroger ce qui a fait nouage entre ces deux hommes, autour notamment du problème de la **création littéraire**.

Philippe Koepfel, George-Henri Melenotte. – « Otto et son double. Trio dans un salon »

Trois hommes conversent dans un salon : le cas Rank est exemplaire de la particularité de l'**écriture freudienne**. Celle-ci ne saurait se limiter au texte de Freud mais plonge dans celui de ses élèves. Parmi ceux-ci, Rank théorisa et agit le lien qui l'attachait à Freud par le **double**. Celui-ci ignora son **fondement paranoïaque** en promouvant sa nature identificatoire aux **traits du père**. Rank coupera son lien à Freud par l'abandon de sa **fonction de secrétaire** à l'occasion d'une grave crise qui l'affectera et le constituera comme **cas** aux yeux de la communauté analytique.

Arrigo Lessana. – « Alors la science ? »

L'objectivation des énoncés d'**observation** par des procédures dites « de routine », ne donne pas aux **faits expérimentaux** un statut inaltérable tant ces faits sont « imprégnés de théorie ». Si l'**empirisme** est dans de mauvais draps, l'expérimentation change de statut, cherchant moins à faire « la preuve par la nature » qu'à participer à un processus de consensus social et d'engagement dans le langage.

Resúmenes *traducidos por Rodrigo Toscano*

Mireille Blanc-Sanchez. – « La palabra confiscada. El secretario en la Italia de los siglos XVI y XVII »

De la **política** a la **retórica**, entre Maquiavelo y los numerosos secretarios que promulgan normas y reglas en la Italia de la Contrarreforma, existe un verdadero hiato. Pasando del primero a la inmensa cohorte de los segundos, se ve dibujarse una evolución que suprime aún más a los secretarios el derecho de tener una **palabra** que les pertenezca de suyo. Su actividad, totalmente prisionera de la dialéctica **amo-servidor**, los destina, por la gracia del estado, al **silencio**. Pero la **escritura** misma de esos secretarios, que se vuelven los teóricos de su propia alienación, revela en sus repliegues y sus meandros que su yo nunca se resigna a borrarse.

Jean Allouch. – « La función secretario, elemento del método freudiano »

El discurso de Freud fue, de entrada, el de un nuevo método. La innovación metodológica freudiana procede de la exclusión del **azar**, de una regulación sobre el caso como susceptible de enseñar, de un cuidado de formalización. Freud volvía a hacer un recorrido que fue marcado por Maquiavelo y luego por de La Ramée. El nacimiento del método fue enseguida señalado por Montaigne (y su teoría del yo), luego Descartes (y su teoría del sujeto). Se muestra que aquí Lacan toma el relevo del discurso freudiano del método. La **función secretario**, elemento constituyente del método no pertenece únicamente al psicoanalista sino también al analizante.

Thierry Trémine. – « La “persona de mi misma”. Los destinos de una observación clínica en la historia de la psiquiatría »

« La persona de mi misma » es la **observación** de una enferma delirante descrita por **François Leuret** en 1834. Este alienista permaneció célebre por su concepción coercitiva del **tratamiento moral**. Numerosos autores retomarán después esta observación, por ejemplo Jules Cotard en 1882, quien la cita como ilustración de su síndrome

epónimo, y ello a través de una concepción diferente de la clínica psiquiátrica impuesta por Jean-Pierre Falret. Al citar la observación hizo desaparecer las astucias del tratamiento moral. Se abordarán ciertos aspectos de los cambios conceptuales, de las maneras de observar y de las relaciones entre **delirio** y **discurso médico**.

Georges Lanteri-Laura. — « Jean-Pierre Falret y el problema de la estenografía de los enfermos »

Cuando J.-P. Falret aconseja al futuro clínico de no reducir su « deber de observador al rol pasivo de **secretario** de los enfermos, de estenógrafo de sus palabras, de narrador de sus acciones », está tratando de operar un corte con la concepción unitaria del paradigma de la **alienación mental** de su maestro Esquirol. La clínica de las **enfermedades mentales**, en plural, debe constituirse una **semiología activa**, capaz de servir al diagnóstico diferencial. Falret intenta contribuir así a situar la patología mental en armonía con los desarrollos principales de la medicina.

Lucien Favard. — « El médico no es un secretario »

La noción de enfermedad mental nació al final del siglo XVIII con el **nacimiento de la psiquiatría** cuando la locura pasó a ser objeto del saber de la medicina (Pinel). Siguiendo a **Michel Foucault** en *Nacimiento de la clínica*, es claro que la instauración del método clínico, obliga al médico a abandonar el puesto de secretario de los alienados. Con Freud, la instauración del método psicoanalítico requiere el abandono de la posición médica : el análisis es un asunto de *Latén*, de no-médico.

Jean-Noël Vuarnet. — « El secretario y sus místicos »

La mayor parte de los místicos cristianos, de la Edad media al barroco y en la edad de la decadencia, son habitados por diferentes visiones y mensajes recibidos como efecto de la **unión**, de las **bodas** o del **éxtasis**. Un hombre es generalmente el escriba, el comentador, el « Soplador » incluso el censor de esos estados de desborde femenino. Este hombre extraño, eminencia gris de la santa, asegura junto a ella, de múltiples maneras, la función de secretario. El secretario es un testigo del cual la mujer mística quiere y no quiere — deslumbrada de un **éxtasis femenino**, goce « excedentario » o « suplementario » que le hace falta desear con el hombre y sin él y que, a menudo, si no hubiera el secretario, la conduciría rápidamente al cielo.

Georges Zimra. — « La pasión de ser dos »

Separado de sor Juana de los Angeles de quién fue el confesor exorcista, Jean-Joseph Surin se hunde en la **melancolía**. Permanece ocho meses sin decir palabra, veinte años sin escribir e intenta varias veces matarse. Se le confía un **secretario**. Desde entonces dicta sin descanso varios volúmenes, recupera su corporeidad por el ejercicio de la **voz**. Surin toma la pluma un día cuando el secretario tarda en llegar y no cesará más de escribir. Surin no es más dirigido ; su **escritura** se constituye como una obra para perderla, un cuerpo para quemar ; Surin abandona la melancolía. Surge una pregunta acerca del lugar del **lector**.

Chantal Maillet. — « Lou Andréas-Salomé, Rainer María Rilke »

La relación de Lou Andréas-Salomé y Rainer María Rilke es una **experiencia** del amor. Experiencia que no cesará de **transformarse** hasta la muerte de Rilke. Para Lou y Rilke, el amor no es un sentimiento sino una fuerza de **exploración** del mundo, para ponerla al servicio de eso que el uno y el otro llaman **elaboración** de la obra. En el curso de esta charla se encontrará Lou como secretario de Rilke, se verá ese giro par-

ticular dado a su relación de deshacerse falta de análisis, en la transferencia, de las posiciones subjetivas a la obra. Podría concluirse que la función del secretario es la de dejar lugar al **acto** (a la obra, o en psicoanálisis a la elaboración del decir), por poco que el secretario pueda, o quiera no ser engañado (dupe) por sus propias jugadas. Falta de lo cual es del pasaje al acto que se tratará.

Martine Gauthron. – « Max Graf, mediador [*go-between*] entre Freud y Hans »

La versión que conocemos del **caso** del pequeño Hans es la de Freud. Pero ella no pudo ser establecida sino a partir de notas de su padre: Max Graf. ¿Cómo llegó este último a ocupar el puesto de **secretario**? ¿Por qué Freud horró su nombre? El restablecimiento de ese nombre nos conduce a interrogar lo que hizo nudo (*nouage*) entre estos dos hombres, principalmente acerca del problema de la **creación literaria**.

Philippe Koepfel y George-Henri Melenotte. – « Otto y su doble »

Tres hombres conversan en un salón: el caso Rank es ejemplar de la particularidad de la **escritura freudiana**. Ésta no sabría limitarse al texto de Freud, mas abarca aquella de sus alumnos. Entre éstos, Rank teoriza y actúa el lazo que lo ataba a Freud por el **doble**. Éste (Freud) ignora su **fundamento paranoico** promoviendo su naturaleza identificatoria a los **rasgos del padre**. Rank cortará su lazo con Freud por el abandono de su **función de secretario** en ocasión de una grave crisis que lo afectará y lo constituirá como **caso** a los ojos de la comunidad analítica.

Arrigo Lessana. – « Entonces ¿la ciencia? »

La objetivación de los enunciados de **observación** por los procedimientos llamados « de rutina », no da a los **hechos** experimentales un estatuto inalterable en tanto tales hechos están « impregnados de **teoría** ». Si el **empirismo** se encuentra en mala postura, la experimentación cambia de estatuto buscando menos elaborar « la prueba por la naturaleza » que participar en un proceso de consenso social y de compromiso en el lenguaje.

Abstracts *translated by Catherine Béziat*

Mireille Blanc-Sanchez. – “Speech confiscated: the secretary in Italy in the XVI and XVII centuries”

From **politics** to **rhetoric** and from Machiavelli to the host of secretaries charged with promulgating standards and rules in Italy during the Counter Reformation, the gap is considerable. Between the former and the latter, secretaries were gradually deprived of the right to their own **expression**. Given their role in a **master-servant** relation, by favor of the State, they are fated to **silence**. Yet in their **writing**, in which they theorize on their own alienation, the secretaries reveal that their ego has never resigned itself to effacement.

Jean Allouch. – “The role of the secretary, an element of the Freudian method”

Freud's discourse was primarily that of a new **method**. The innovation stems from the exclusion of **chance**, from a focus on the individual case as a source of learning,

and an attempt to bring individual experience within a **framework**. Freud followed a path first marked out by Machiavelli and De La Ramée. First appears with Montaigne (with his theory on the ego) followed by Descartes (with his theory on the subject). We will discuss how Lacan took up Freud's discourse on method. The **role of secretary**, an element of this method, is held not only by the psychoanalyst but by the analysand as well.

Thierry Trémine. – “*The person of myself. The fate of clinical observation in the history of psychiatry*”

“The person of myself” is **François Leuret's** 1834 **observation** of a patient suffering from delirium. Leuret is well-known for his coercitive approach to **moral treatment**. This particular case study has since been described by a number of authors, notably Jules Cotard in 1882 to describe Cotard's syndrome. But Cotard viewed the case from a different angle, that of clinical psychiatry, established by Jean-Pierre Falret. In quoting the study, Cotard disregards the ruses of moral treatment. In this article, we will discuss changes in concepts and observational techniques and the relationship between **delirium** and **medical discourse**.

Georges Lanteri-Laura. – “*Jean-Pierre Falret and the stenography of patients*”

Jean-Pierre Falret advised future clinicians not to limit their “duty as observers to that of passive **secretaries** of their patients, **stenographers** of their words and narrators of their actions”. In so doing, he was breaking away from his master Esquirol's unitary concept of the paradigm of **mental illness**. He expected an **active semiology** to emerge from the clinic of **mental illnesses** – in the plural form – capable of producing a differential diagnosis. Falret thus contributed to bringing mental pathology in line with the major developments of medicine.

Lucien Favard – “*A doctor is not a secretary*”

The concept of mental illness developed toward the end of the XVIII century along with the **birth of psychiatry**, as insanity became the object of medical knowledge (notably with Philippe Pinel). As discussed by **Michel Foucault** in *Naissance de la Clinique* (*The Birth of the Clinical Approach*), the **clinical method** forced the doctor out of a secretarial role with his patients. In contrast, with Freud, psychoanalysis has dropped the medical approach since analysis is the business of *Laien*, or **non-doctors**.

Jean-Noël Vuarnet. – “*The secretary and his mystics*”

Most Christian mystics, in the Middle Ages, the Baroque period and through the age of their decline, were inhabited by visions and messages which they received as the expression of a **union**, a **marriage** or a state of **ecstasy**. A man is usually the scribe, commentator, “prompter”, or even censor of this feminine rapture. This strange man represents the occult power behind the saint, acting as her secretary in various modes. The secretary is the witness whose presence the saint both wants and rejects, fascinated as she is by her **woman's ecstasy**, excess or additional pleasure which she must desire both with and without a man and which might carry her to heaven too soon, were it not for the secretary.

Georges Zimra. – “*A passion of being together*”

Separated from Sister Jeanne of the Angels after having been her confessor and exorcist, Jean-Joseph Surin fell into a state of **melancholy**. He spent eight months without uttering a word, twenty years without writing and attempted to commit suicide several

times. Until he was assigned a **secretary** to whom he dictated several volumes, recovering a sense of his bodily existence through the use of his **voice**. Surin himself finally began to write himself one day, when his secretary was delayed, and thereafter never stopped writing. At that point, Surin was no longer directed. He **wrote** with the intention of destroying his work, burning his opus. But in so doing, he recovered from his state of melancholy. We thus raise the question of the role of the **reader**.

Chantal Maillet. – “Lou Andréas-Salomé, Rainer Maria Rilke”

Lou Andréas-Salomé's relationship with Rainer Maria Rilke was an experience in love, and one which underwent continuous **change** until Rilke's death. For Lou and Rilke, love was not a feeling but a force for **exploring** the world, to be used to **create** a work of art. In this article, Lou appears as Rilke's secretary, though this aspect of their relationship gradually deteriorates for lack of analysis, and transference, of their respective positions regarding the work of art. One could conclude that the secretary's role is to make room for the **act** – the opus or, as in psychoanalysis, the elaboration of speech. This is possible only if the secretary is able, or willing, not to be deceived by what he or she has at stake. Otherwise what occurs is a form of acting out.

Martine Gauthron. – “Max Graf, Freud and little Hans's go-between”

The only version we have of little Hans's **case** is that of Freud. However, he was only able to write it based on notes taken by Hans's father, Max Graf. How did Max Graf come to occupy the position of **secretary** and why did Freud erase his name? His name having been established, we will discuss the nature of the bond between the two men, notably regarding the **writing process**.

Philippe Koeppel and George-Henri Melenotte. – “Otto and his double”

Three men hold a conversation: the case of Otto Rank is typical of what is peculiar to **Freud's writing**, which includes not only Freud's own texts but delves into those of his students. Among the latter, Otto Rank theorized and acted on his relationship with Freud in **the double**. Freud ignored its **paranoic basis** by promoting its inherent tendency to identification with the father's image. Otto Rank eventually severed his relationship with Freud by abandoning his **secretarial function** during a deep crisis which affected him and designated him as a **case** in the eyes of the psychoanalytic community.

Arrigo Lessana. – “What about science?”

Objectifying the wording of an **observation** through so-called routine procedures does not make the status of experimental **facts** unalterable since the facts themselves are suffused with **theory**. While **empiricism** has fallen out of favor, the status of experimentation has shifted: rather than attempt to prove through nature, it has become a means to participate in a process of social consensus, involved in language.

Littoral a publié

Blasons de la phobie

n° 1 juin 1981

La visite, *C. Misrahi, P. Thèves*. Du déplacement au symptôme phobique, *E. Porge*. Le lieu-dit, *G. Le Gaufey*. Difficultés des théories de l'angoisse chez Freud, *N. Kress-Rosen*. Le pas-de-barre phobique, *J. Allouch*. La vérité parle, le savoir écrit, *P. Julien*. A propos de deux portraits de saint Jérôme lisant, *J. Hébrard*. Une présentation de la coupure : le nœud borroméen généralisé, *M. Viltard*. Traduction : La lettre 52 de S. Freud à W. Fließ.

La main du rêve

n° 2 octobre 1981

Peindre les sons et parler aux yeux, *S. Hart*. Jeux d'écriture dans la civilisation pharaonique, *P. Vernus*. Le trait de la lettre dans les figures du rêve, *M. Viltard*. Les procédés de figuration du rêve, *M. Safouan*. Un concept de Freud : *Die Rücksicht auf Darstellbarkeit*, *D. Arnoux*. Quand... «la plupart des rêves vont plus vite que l'analyse», *F. Biégelmann-Barroux*. La vérité parle, le savoir écrit II, *P. Julien*. Le regard suspendu, *D. Chauvelot*. L'invention de la lettre, *D.-G. Laporte*. Freud avec Børne, *J. Fourton*. Traductions : Quelques supplé-

ments à l'ensemble de l'interprétation des rêves, *S. Freud*. Note sur la pré-histoire de la technique psychanalytique, *S. Freud*. L'art de devenir un écrivain original en trois jours, *L. Børne*.

L'assertitude paranoïaque

n° 3/4 février 1982 (épuisé)

Le «règne de la parole» de Brisset et l'étymologie spéculative, *F. Nef*. Sur la théorie médiévale de la *suppositio*, *A. de Libera*. Abord de l'hallucination, *E. Porge*. Spinoza en épigraphe de Lacan, *R. Misrahi*. Du discord paranoïaque, *J. Allouch*. La folie à deux, *Dossier*. Du schéma R au plan projectif, *J. Lafont*. Ce que le paranoïaque ne réussit pas, *G. Le Gaufey*. Un lieu commun à la paranoïa et à la psychanalyse, *P. Alerini*. Jean-Jacques ou Jean-Baptiste, *B. Saint Girons*. «Des trésors aveuglants d'authenticité», *C. Amirault*.

Abords topologiques

n° 5 juin 1982

Une écriture de contours, *J.-C. Terrason*. Note sur la Trinité, *P. Julien*. De l'écriture nodale, *E. Porge*. Séances mathématiques, *P. Soury*. Lire autrement que quiconque, *M. Viltard*. Du

discord paranoïaque II, *J. Allouch*. L'écriture de l'araignée divinatrice, *C.-H. Pradelles de Latour*. Comment j'ai lu certains de mes livres, *F. Wilder*. La structure comme lieu de forçage symbolique, *J. Bourdieu*. Un nom propre pour la psychanalyse, *J. Poulain-Colombier*. G. Ifrah : « Histoire universelle des chiffres », *L. Bazin*. P.-L. Assoun : « Introduction à l'épistémologie freudienne », *G. Le Gaufey*.

Intension et extension de la psychanalyse

n° 6 octobre 1982

Kant avec Sade ?, *T. Marchaisse*. Du discord paranoïaque III, *J. Allouch*. Remarques sur *Das Ding* dans l'« Esquisse », *J.-P. Dreyfuss*. Séances mathématiques II, *P. Soury*. J.-M. Olivier : « Lautréamont le texte du vampire », *R. Brossart*. Didi Huberman : « L'invention de l'hystérie ».

L'instance de la lettre

n° 7/8 février 1983

La « conjecture de Lacan » sur l'origine de l'écriture, *J. Allouch*. Écriture du rêve et écriture hiéroglyphique, *P. Vernus*. Le nom propre et la lettre, *P. Julien*. ... d'une syntaxe sociale, *S. Stoïanoff*. Effet de surprise et ponctuation, *J. Poulain-Colombier*. Freud et la ville éternelle, *S. Sésé-Léger*. Le nom brille, *M. Guibal*. ... auteur non identifié, *A. Fontaine*. Les écritures volantes, *B. Saint Girons*. Divination et persécution à Bangoua, *C.-H. Pra-*

delles de Latour. Écriture et divination chez Vico, *A. Pons*. Littéralement et dans tous les sens, *B. Cassin*. Une phobie de la lettre : la dyslexie comme symptôme, *E. Porge*. La vis de la lettre, *F. Wilder*. Un trou de mémoire, *G. Le Gaufey*. Le sujet de l'écriture ou le partenaire silencieux, *A.-M. Christin*. Bien écrire, *M. Viltard*. La lettre interdite, *J. Bourdieu*.

La discursivité

n° 9 juin 1983

Qu'est-ce qu'un auteur ? *M. Foucault*. Les trois petits points du « retour à... », *J. Allouch*. Le discours mystique. Histoire et méthode, *A. de Libera*, *F. Nef*. La feinte mystique, *G. Le Gaufey*. Y a-t-il un discours de la mystique ? *P. Julien*. Exorbitantes sœurs Papin, *Dossier*. Spinoza contre les herméneutes, *A. Comte-Sponville*. Les silences de la lettre, *A. Fontaine*.

La censure

n° 10 octobre 1983

La censure du rêve, *S. Freud*. L'E.S., *Erik Porge*. Un nom dans la kabbale, *C.-H. Drouot*. Du Matamore au Cid : schéma d'une crise de l'autorité, *C. Poletto*. La cible du transfert, *G. Le Gaufey*. Visite à Fossier, *J.-Y. Pouilloux*. Poursuite et statue, *M. Loeb*. La moitié de Poulet, *J. Macé*. Le tore et la mise en jeu de la dissymétrie, *A.-M. Ringenbach*.

Du père

n° 11/12 février 1984

Religion et paternité, *J. Moingt*. Y a-t-il un irréductible du sinthome ?, *M.-M. Chatel*. Père, ne vois-tu donc pas que tu brûles ?, *G. Le Gaufey*. Du père incorporé au sinthome, *J.-J. Moscovitz*. Double filiation et identités, *M.-L. Pradelles de Latour*. Pas l'Un sans l'Autre, ou : la jouissance qu'il ne fallait pas, *I. Diamantis*. A propos d'adoption, *J. Attal*. L'amour de Fromm, *M.-F. Sosa*. Une femme a dû le taire, *J. Allouch*. Ainsi, *issit* le père, *J. Bril*. La parenté trobriandaise reconsidérée, *C.-H. Pradelles de Latour*. D'où nous revient la théorie psychanalytique ? Du père ? *C. Dorner*. L'amour du père chez Freud, *P. Julien*. D'un qui dit que non, *B. Casanova*. Un cas de mélancolie, *J.-P. Dreyfuss*. Version du père et publication, *C. Toutin*. L'autre et le lieu, *A.-M. Christin*. Transcrire sa père-version : Bruno Schulz, *P. Hassoun*. Comme est dit du père, *E. Porge*. Imaginaire de la procréation et insémination artificielle, *D. David*. Les mécomptes du Père Noël ou le complexe d'Enoch, *J.-J. Rassial*. Remarques concernant le langage dans les perversions, *D. Cromphout*. «Jean-Jacques, aime ton pays», *B. Saint Girons*. L'artiste peintre et la question du père, *J. Fourton*. Père dans le réel – père symbolique – père réel, *A. Didier-Weill*. Mémoire(s), *C. Simatos*.

**Traduction de Freud,
transcription de Lacan**

n° 13 juin 1984

Über der Gegensinn der Urvorte. Sur le sens antinomique des mots primitifs, *S. Freud*. A propos du *Gegensinn*, *E. Legroux*. Marie Bonaparte, une femme entre trois langues, *M. Viltard*. A travers les langues, *C. Toutin*. Au-dessus des fragments d'un langage plus grand, *M. Cresta*. L'édition des *Écrits* en espagnol, *M. Pasternac*. Sur la transcription, *D. Arnoux*. La place du lecteur, *D. Cerf-Bruneval*. Transcription et ponctuation, *D. Hébrard*. Lacan censuré, *J. Allouch*. Quelques problèmes de l'établissement des séminaires de J. Lacan, *G. Taillandier*. Fabrique du cas I. Fabrique du cas II. Récréations topologiques, *D. Arnoux*.

**Freud Lacan :
quelle articulation ?**

n° 14 novembre 1984 (épuisé)

Freud déplacé, *J. Allouch*. Lacan, Freud : une rencontre manquée, *P. Julien*. L'étrange altérité de l'expérience, *D. Lévy*. Représentation freudienne et signifiant lacanien, *G. Le Gaufey*. M. Duras ou le ravissement du réel, *J.-L. Sous*. De l'amitié, *A. Mizubayashi*. Premiers pas, *J.-Y. Pouilloux*. Amas sans complexe, *F. Davoine*. Le plan projectif, *S. Barr*. La dissymétrie, le spéculaire et l'objet (a), *A.-M. Ringenbach*. -

L'hainamoration de transfert

n° 15/16 mars 1985

Hainamoration et réalité psychique, *P. Julien*. Le modèle scientifique : Empédocle chez Freud, *J. Bollack*. So what ?, *J. Allouch*. L'amour entre savoir et ignorance, *D. Arnoux*. Deuil et passion : un art de perdre, *D. Cromphout*. Stratégie de la rencontre, *I. Diamantis*. Lacan et son camp, *C. Simatos*. L'objet perdu ne manque pas, *M.F. Sosa*. Sur la «liquidation» du transfert, *M. Viltard*. L'amour Tristan ... amour pointilleux des langues, *M. Cresta*. Les deux haines, *A. Didier-Weill*. La pulsion et l'écart, *P. Hasoun*. Le dés(a)ir, *G. Le Gaufey*. Désupposer le savoir, *J. Poulain-Colombier*. Dire la haine ? *M.-C. Boons*. Le transfert, quand il fait signe à l'éthique, *B. Casanova*. A propos d'Hélène, *B. Cassin*. Comment ça s'écrit ?, *H. Debray*. La certitude anticipée du perdurable, *E. Porge*. Allogène, *J.-L. Sous*. «Mésalliance» et amour de transfert, *C. Toutin*.

Action du public dans la psychanalyse

n° 17 septembre 1985

Les publics de Freud, *M. Viltard*. L'apparence et l'apparition, *A. Didier-Weill*. La présentation de malades, *E. Porge*. Après la dernière séance, *J. Poulain-Colombier*. L'institution de la psychanalyse en sa publicité, *P. Julien*. Sur le temps logique et ses incidences techniques, *J. Félician*. Encombré du Beau, *C. Simatos*. La

grande surprise de Psyché, *A. Porge*. Dialoguer avec Lacan, *J. Allouch*. Note complémentaire à l'établissement du séminaire de Jacques Lacan, *G. Taillandier*. Du plan projectif au cross-cap, *J.-P. Georgin*.

L'enfant et le psychanalyste

n° 18 janvier 1986

Le transfert à la cantonade, *E. Porge*. Historique des concepts et des techniques, *J. Poulain-Colombier*. Avec un enfant, un analysant passe, *M. Gauthron*. La tare et le symbole, *A.-M. Deutsch*. Transfert et fin d'analyse avec l'enfant, *J. Attal*. La vie n'est pas un songe, *M. Viltard*. Analyse d'une névrose obsessionnelle infantile, *E. Sokolnik*. La croix et le mot, *R. Brosart*. Anagrammes et isotopies anagrammatiques, *J. Mayer*. Le trou du savoir, *G. Le Gaufey*. Recouvrements et incompatibilités entre René Thom et Jacques Lacan, *L. Mottron*. Chronique du séminaire, *G. Taillandier* (III). Le lien borroméen, *E. Porge*.

Quand l'inconscient se fait savoir

n° 19/20 avril 1986

Réminiscences sans rappel, *L. Bataille*. L'imbroglgio de la faute, *E. Porge*. Le savoir occulte, *H. Picot*. Freud ou quand l'inconscient s'affole, *J. Allouch*. En passe de savoir, *C. Simatos*. Une mémoire sans histoire, *G. Zimra*. Au commencement était l'hypnose : certitude et objection, *I. Dia-*

mantis. La sorcellerie et le savoir, C.-H. Pradelles de Latour. Savoir clinique et clinique du savoir, P. Alerini. Il sait que (je sais qu'(il sait que (je sais))), A. Didier-Weill. Descartes déplacé : entre savoir et vérité : le sujet..., J.-P. Aribat. — (), S. Hajblum. «Celui qui se gouverne soi-même est gouverné par un grand sot», F. Wilder. Le savoir, il s'invente, M.-M. Chatel. Qui sait ?, G. Le Gaufey. La parole envolée de Jacques Lacan, D. Arnoux. De la chose, P. Padovani. *The grounds are excellent*, J. Allouch. Le contenu fatal, C. Bouazis.

Aribat. Une présence sans qualités, G. Le Gaufey. De l'objection comme construction d'objet, I. Diamantis. Le fantasme, un nouage h(a)lé, E. Porge. *Tres faciunt insaniam*, J. Allouch. Chiffonner le mot, M. Viltard. Entretien sur *La bataille de cent ans*, E. Roudinesco. La littérature lacanienne en Argentine, S. Glasman, L. Gusman, J. Jenkins, M. Levin et J.-B. Ritvo. Chronique du Séminaire de J. Lacan (IV), G. Taillandier. Lacan, de l'équivoque à l'impasse, de François Roustang, J. Allouch.

Identité psychotique

n° 21 octobre 1986

Lacan et la psychose, P. Julien. Revers de rêve : un acting-out, G. Zimra. Avatars du corps et de son enveloppe, A.-M. Ringenbach. L'illusion des «Sosies», J. Capgras et J. Reboul-Lachaux. Endosser son corps, E. Porge. Il y a un transfert psychotique, J. Allouch. L'incorruptible Palio, M.-M. Chatel et A. Lessana. La seconde mort chez saint Augustin, J.-M. Lamarre. Point de vue sur l'identification, M. Viltard. C. Lévi-Strauss : La potière jalouse, C.-H. Pradelles de Latour.

De S.I.R.

n° 22 avril 1987

Introduction, J. Allouch. S.I.R. : une ouverture que rien ne laissait prévoir ?, J.-P. Dreyfuss. Qu'il n'y a pas de psychogenèse, B. Casanova. Une esthétique non transcendantale, J.-P.

La déclaration de sexe

n° 23/24 octobre 1987

Un sexe ou l'autre, J. Allouch. Entre l'homme et la femme il y a l'a-mur, P. Julien. De l'albur, R. Toscano. Brefs aperçus sur l'hypothèse de la bisexualité chez Freud, G. Le Gaufey. Masculin et féminin, W. Fließ. Pour une lecture de Louis Wolfson, A. Fontaine. Crux Logicorum, M. Grangeon. La prise «en passant» de *La lettre volée*, R. Brosart. Chronique du séminaire de J. Lacan (V), G. Taillandier. Sur la compatibilité de la bande de Möbius et du tore, A.-M. Ringenbach. L'art de l'enveloppement au Japon.

Il court il court, le sujet

n° 25 avril 1988

Une journée dans la quête du sujet cartésien, J.-M. Beyssade. Mais quoi, ce sont des fous, B. Casanova. Pinel, Esquirol, Freud, Lacan, P. Julien. Une

forme du sujet : la subjectivation. D'après *Le temps logique*, E. Porge. Penser/Classer : le sujet, M. Cresta. Du littoral au littéral, M.-C. Boons. Pli et repli, G. Le Gaufey. La drôlerie du réel, J.-P. Aribat. De la souplesse des revenants-en-corps, M. Viltard. Questionner la dénégation, K. Movallali.

Clinique du psychanalyste

n° 26 novembre 1988

L'analyste dans l'histoire et dans la structure du sujet comme Vélasquez dans *Les Ménines*, E. Porge. De et en quoi Marguerite Yourcenar fait-elle cas ?, C. Dorner. Y a-t-il une clinique du singulier ?, G.-H. Melenotte. Perturbation dans pernépsy, J. Allouch. De l'efficacité de l'acte : causalité mentale ou loterie, A. Soulez. Chronique du séminaire de J. Lacan (VI), G. Taillandier. Changer de point de vue, A.-M. Ringenbach, M. Viltard. La psychologie du moi et les psychoses : Paul Federn, A. Fontaine. Nouveaux fondements pour la psychanalyse : J. Laplanche, J.-P. Aribat.

Exercices du désir

n° 27/28 avril 1989

L'exercice de *La chose freudienne*, M. Viltard. A propos de l'histoire médicale des passions, J. Pigeaud. Cicéron, Kant, Freud : trois réponses à la folie des passions, P. Julien. Le traitement moral de la folie et ses avatars, G. Lanteri-Laura. Sur la toute toute première bascule doctrinale de Jac-

ques Lacan, J. Allouch. Se disposer à choisir selon le désir, F. Courel. « Soi-même » dans le narcissisme et la mélancolie, C. Toutin-Théliér. Le regard conjuré, C.-H. Pradelles de Laiour. Des passions à responsabilité limitée..., G. Zimra. Historique du cas de Marguerite, J. Allouch, D. Arnoux. Le corps, textes de Jacques Lacan, L. de la Robertie. Lacan « corrigé et augmenté »... en espagnol, M. Pasternac. La genèse de l'homme, L. Bolk. Jacques Lacan : un étudiant curieux, P. Verret. Du caractère matérialiste de la psychanalyse, J. Audard. Du jardin d'Épiqueure aux « Jardiniers de la folie », J.-P. Aribat. La formation des psychanalystes selon A. Green, M. Safovan.

L'assentiment à la psychanalyse

n° 29 novembre 1989

Sujet inconscient et sujet de l'assentiment, P.-L. Assoun. Le rêve à l'épreuve du griffonnage, J. Allouch. Comme quelqu'un qui dit : non, D. Arnoux. Refus et assentiments en psychanalyse, P. Julien. Philosophie et psychanalyse, A. Badiou. Être le premier venu, G. Le Gaufey. Freud et Tausk, A. Fontaine. Au-dessus de l'horizon il n'y a pas le ciel, J.-P. Georgin et E. Porge.

Nouvelle série Revue du Littoral

La frérocité

n° 30 octobre 1990

Pour introduire à la frérocité, *M.-M. Chatel*. Un écran à l'envie, *E. Porge*. Frère semblant, *J. Attal*. Les germaines patri- et matrilinéaires : une comparaison, *C.-H. Pradelles de Latour*. Quelques difficultés de l'intrusion du vivant dans l'image, *A.-M. Ringenbach*. L'auto-punition : une solution à l'impasse imaginaire du transfert chez Dora, *M. Viltard*. La métamorphose d'une sœur, *R. Galvagno*. » *Physiologie und Psychoanalyse in Leben und Werk Josef Breuers* ». Albrecht Hirschmüller, *G.-H. Melenotte*. Quelques données biographiques sur Dora, *M. Viltard*. Science du sujet, science du réel. Lacan à partir d'Hintikka, et Wittgenstein, *A. Soulez*. Commentaire de deux dessins du séminaire du 15 février 1977, *A.-M. Ringenbach*. L'espace du regard en peinture, *J. Lis*.

La connaissance paranoïaque

n° 31-32 avril 1991

La langue du voyant, *C. Zissmann*. Interprétation et illumination, *J. Allouch*. Freud, Fließ et sa belle paranoïa, *E. Porge*. L'union sacrée de la droite et de la gauche, *S. Aouillé*. Ducas, Duchamp, Dali..., *R. Brossart*. Hérésies, *L. Favard*. Du bon usage des antécédents..., *J.-P. Aribat*. De la frérocité du pacte, *G. Le Gaufey*. SIG-

mund et Julius Freud, *O. Millot*. Seesaw, *P. Mieli*. Marguerite, ou l'Aimée de Lacan, *J. Allouch*, *M. Viltard*, *M. Ayme*, *J. Oury*, *T. Trémine*. Six lettres inédites de K. Abraham à W. Fließ, *E. Porge*.

Lettres silencieuses

n° 33 novembre 1991

Un graphème indécriptable de Georges Perec, *G.-H. Melenotte*. Beckett : une tache sur le silence, *D. de Liège*. Une théologie de l'histoire inversée chez Maurice Blanchot, *P. Krejbich*. Qui est l'auteur de *Corrections* de Thomas Bernhard ?, *F. Jandrot-Louka*. Transmission orale, consigne écrite, *J. Paira-Pemberton*. Femmes et sciences : un dialogue, *M.-C. Boons-Grafé*. Sexe, famille et loi, *M. Safouan*. L'œil du silence, Maria Tasinato, *J. Allouch*. *Ethnopsychanalyse en pays bamiléké*, Charles-Henry Pradelles de Latour, *M. Abélès*. *La vocation de l'écrivain*, Catherine Millot, *R. Brossart*. aimée par Joë Bousquet, *D. Arnoux*.

La collection « Littoral » a notamment publié

Lettre pour lettre. Transcrire, traduire, translittérer

Jean ALLOUCH

Toulouse, Érès, 1984, 336 p., 9 ill.

La « solution » du passage à l'acte. Le double crime des sœurs Papin

Jean ALLOUCH, Erik PORGE et Mayette VILTARD

Livre signé de l'hétéronyme Francis DUPRÉ

Toulouse, Érès, 1984, 270 p., 12 ill.

Ouvrir les Écrits de Jacques Lacan

John P. MULLER, William J. RICHARDSON,

adaptation de Philippe JULIEN

Toulouse, Érès, 1987, 200 p.

132 bons mots avec Jacques Lacan

Jean ALLOUCH

Toulouse, Érès, 1988, 176 p., 6 ill.

Se compter trois. Le temps logique de Lacan

Erik PORGE

Toulouse, Érès, 1989, 224 p., 7 ill.

Les éditions E.P.E.L. ont publié

Marguerite, ou l'aimée de Lacan

Jean ALLOUCH, postface de Didier ANZIEU

Paris, E.P.E.L., 1990, 568 p., 13 ill., 12 dessins

Le retour à Freud de Jacques Lacan.

L'application au miroir

Philippe JULIEN

Paris, E.P.E.L., 1990, 240 p., 2 ill.

(1^{re} éd. Érès, coll. « Littoral », Toulouse, 1985)

L'incomplétude du symbolique.

De René Descartes à Jacques Lacan

Guy LE GAUFEY

Paris, E.P.E.L., 1991, 244 p.

Ethnopsychanalyse en pays bamiléké

Charles-Henry PRADELLES DE LATOUR

Paris, E.P.E.L., 1991, 264 p., 20 fig., 7 planches, 7 tableaux

Le transfert dans tous ses errata,

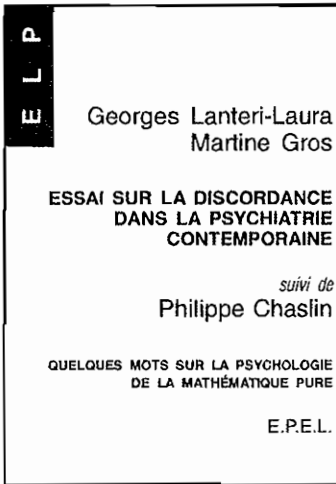
suivi de *Pour une transcription critique*

des séminaires de Jacques Lacan

c.l.p.

Paris, E.P.E.L., 1991, 312 p.

Vient de paraître aux éditions E.P.E.L.



Février 1992
un volume 14 x 23 cm
150 p. – 120 F

Le terme de discordance demeure familier aux cliniciens d'expression française. Raison de plus pour mettre en alerte à son propos une réflexion mieux informée et plus rigoureuse.

Ce livre expose la notion de discordance telle qu'elle apparaît pour la première fois en 1912 dans l'œuvre de Philippe Chaslin, puis telle qu'elle évolue dans les développements ultérieurs de la psychiatrie française et internationale.

La discordance, comme le pensait son créateur, relève-t-elle seulement d'un empirisme clinique ou s'agit-il plutôt d'un concept d'ordre psychopathologique, exigeant une élucidation propre ? Parce qu'elle traite explicitement cette question, l'étude de Georges Lanteri-Laura et de Martine Gros se présente comme étant indissociablement un texte d'histoire et d'épistémologie de la psychiatrie, de psychopathologie théorique, et de clinique.

L'accompagne un des articles classiques de Philippe Chaslin, néanmoins devenu introuvable depuis 1922 (« Quelques mots sur la psychologie de la mathématique pure »).

Georges Lanteri-Laura, chef de service à l'hôpital Esquirol, enseigne à l'EHESS, à la faculté de médecine de Paris XII et à l'Institut de criminologie de Paris II. Il a récemment publié *Les hallucinations* (Masson, 1991) et *Psychiatrie et connaissance* (Vrin, 1991).

Martine Gros est praticien hospitalier à l'hôpital Esquirol et attachée d'enseignement à la faculté de Créteil. Elle a publié de nombreux articles, notamment dans l'*Encyclopédie médicale*, *L'évolution psychiatrique* et *Psychiatrie française*.

Les autres revues de l'école lacanienne de psychanalyse

à Cordoba

Littoral en español

Comité de publicación : *Beatriz Bertero, Raúl Giordano (director), Marta Olivera de Mattoni, Vicente Mattoni.*

Courrier : *Gervasio Mendez, 2253, Córdoba 5009, Argentina.*

Correspondant à Paris: *Rodrigo Toscano.*

N° 1 : Lacan censurado

N° 2-3 : Blasones de la fobia

N° 4 : Abordajes topológicos

N° 5-6 : La instancia de la letra

N° 7-8 : Las psicosis

N° 9 : Del padre

N° 10 : La transferencia

N° 11-12 : La declaración de sexo

N° 13 : El niño y el psicoanalista

à Mexico

artefacto

Comité de rédaction : *Rodolfo Marcos Turnbull, Antonio Montes de Oca, Marcelo Pasternac, Alberto Sladogna Ceiman, Miguel Felipe Sosa (direction).*

Secrétariat : *Apartado postal 22 940 México D F*

Abonnements : *40 \$ US números
abonnement de soutien 60 \$ US*

N° 1 : El psicoanalista

N° 2 : *Ja* señora Klein

N° 3 : Transmisión del psicoanálisis (Fecha de aparición: mayo de 1992)

Congrès
de l'école lacanienne de psychanalyse

FREUD
ou la raison depuis Lacan

Strasbourg les 28-29-30 mai 1992

Pavillon Joséphine à l'Orangerie
Parc de l'Orangerie
Allée de la Robertsau
Strasbourg

Pour tous renseignements

elp

(1) 45 49 29 36

LA PART DU SECRÉTAIRE

Introduction

La parole confisquée

La fonction secrétaire,
élément de la méthode freudienne

« La personne de moi-même »

Jean-Pierre Falret

et le problème de la sténographie des malades

Le médecin n'est pas un secrétaire

Le secrétaire et ses mystiques

La passion d'être deux

Lou Andréas-Salomé, Rainer Maria Rilke

Max Graf, *go-between* entre Freud et Hans

Otto et son double. Trio dans un salon

APOSTILLE

Alors la science ?

LECTURE

Penser au Moyen Âge. Alain de Libera

ÉTUDE

L'« abandon » de la théorie de la séduction
chez Freud

DOCUMENT

Conversation sur le tabac. Wilhelm Stekel